A37e

John Carter Brown.

AFFAIRES
DE L'ANGLETERRE
ET DE L'AMÉRIQUE.

LETTRE.

*D'un Banquier de Londres, à M.*** à Anvers.*

De Londres le 10 Juillet 1778.

MES conjectures ſe ſont vérifiées, Monſieur, & vous avez appris l'arrivée des vaiſſeaux le *Saratoga* & *l'Eſpion*, dans les ports de Nantes & de Breſt, au tems que je vous avois indiqué. Mon correſpondant m'a envoyé auſſi-tôt tout ce qu'il a pû recueillir des expéditions arrivées par ces vaiſſeaux. Je ne

veux point différer un moment à vous en faire part. La prompte publicité que vous donnerez à ces intéreſſantes nouvelles, ne peut qu'être infiniment agréable à vos lecteurs, par la raiſon du vif intérêt qu'ils doivent prendre à une Nation qui regarde les François comme ſes freres, & dont le ſuffrage unanime vient de ratifier des engagemens qui procurent à la France les plus ſolides & les plus glorieux avantages.

N.° I. *Articles du Traité d'amitié & de commerce entre la France & les Etats-unis d'Amérique, qu'il a été néceſſaire de publier pour leur obſervation de la part des Américains.*

En Congrès le 6 Mai 1778.

D'AUTANT que le Congrès a reçu de ſes Commiſſaires à la Cour de France des copies d'un Traité d'amitié & de commerce, & d'un traité d'alliance entre la Couronne de France & les Etats-unis, duement arrêtés & conclus à Paris le 6 Février dernier, par un Miniſtre revêtu des plins pouvoirs de Sa Majeſté Tres-Chrétienne & par les ſuſdits Commiſſaires; & d'autant que leſdits Traités ont été mûrement conſidérés & unanimement ratifiés & confirmés par le Congrès: celui d'a-

mitié & de commerce, contenant les article ſuivans, ſavoir:

ARTICLE VI.

Le Roi Très Chrétien fera enſorte, par tous les moyens en ſon pouvoir, de protéger & de défendre tous les vaiſſeaux & effets appartenans aux ſujets, peuples ou habitans deſdits Etats-unis ou aucuns d'iceux, leſquels ſe trouveront dans ſes ports, havres, ou rades ou ſur les mers voiſines des pays, iſles, cités ou villes de ſa domination, & de recouvrer & rendre aux légitimes propriétaires, à leurs agens ou fondés de procuration, tous leſdits vaiſſeaux & effets qui auront été pris dans l'étendue de ſon pouvoir; & les vaiſſeaux de guerre de Sa Majeſté Très-Chrétienne ou telle autre eſcorte naviguant ſous ſon autorité, prendront, dans toutes les occaſions, ſous leur protection, tous les vaiſſeaux appartenans aux ſujets, peuples ou habitans deſdits Etats-unis ou à aucuns d'iceux & tenant la même route ou allant au même endroit, & ils défendront ces mêmes vaiſſeaux auſſi long-tems que ceux-ci tiendront la même route ou iront au même endroit, contre toute attaque, force & violence, de la même maniere qu'ils ſont obligés de protéger & de défendre les vaiſſeaux appartenans aux ſujets de Sa Majeſté Très-Chrétienne.

ART. VII.

De la même maniere leſdits Etats-unis & leurs vaiſſeaux de guerre, naviguant ſous leur autorité, devront protéger & défendre, conformément à la teneur de l'article précédent, tous les vaiſſeaux & effets appartenans aux ſujets du Roi Très-Chrétien, & faire tous leurs efforts pour recouvrer & faire reſtituer leſdits vaiſſeaux & effets qui auront été pris dans l'étendue dc la domination deſdits Etats-unis ou d'aucun d'entr'eux.

ART. XIV.

Les vaiſſeaux Marchands de l'un ou de l'autre des parties contractantes qui ſeront deſtinés pour un port appartenant à l'ennemi de l'autre allié, & ſur le voyage deſquels & l'eſpece de marchandiſes à leur bord on aura de juſtes ſoupçons, ſeront obligés de produire, tant en pleine mer que dans les ports & havres, non ſeulement leurs paſſeports, mais auſſi des certificats qui conſtatent expreſſément que leurs marchandiſes ne ſont point du nombre de celles qui ont été prohibées comme contre-bande.

ART. XV.

Si, à l'exhibition des ſuſdits certificats l'autre partie découvre qu'il y ait à bord quelqu'une des eſpeces de marchandiſes qui ſont prohibées & déclarées contre-bande

avec deſtination pour un port ſous la domination de ſon ennemi, il ne ſera point permis d'ouvrir de force les écoutilles d'un ſemblable vaiſſeau, ou aucune caiſſe, coffre, paquets, baril ou vaſe trouvés à bord d'icelui, ou de détourner la moindre choſe de ſes marchandiſes, ſoit qu'un tel vaiſſeau appartienne aux ſujets de la France ou aux habitans deſdits Etats-unis; à moins que la cargaiſon ne ſoit portée à terre en préſence des Officiers de la Cour de l'Amirauté, & qu'il n'en ſoit dreſſé un inventaire: & il ne ſera nullement permis de vendre, d'échanger ou d'aliéner ladite cargaiſon en aucune maniere, juſqu'à ce qu'il ait été procédé duement & légitimement contre ces marchandiſes prohibées, & que la Cour d'Amirauté, par une Sentence rendue, les ait confiſquées, à la réſerve toute fois du vaiſſeau lui-même, ainſi que de toutes autres marchandiſes trouvées à ſon bord, qui par le préſent Traité ſont réputés libres. De ſemblables bâtimens ne pourront pas non plus être détenus ſous le prétexte qu'ils ſeroient pour ainſi dire infectés par des marchandiſes prohibées trouvées à leur bord, de même qu'à plus forte raiſon, ils ne pourront être confiſqués comme priſes légitimes. Et lorſque ce ne ſera point toute la cargaiſon, mais ſeulement partie d'icelle qui conſiſtera en marchandiſes prohibées ou de contre-bande, & que le Commandant du bâtiment ſera

prêt & disposé à les délivrer au Capteur qui les aura decouvertes, en ce cas, le Capteur ayant reçu ces marchandises, devra aussi-tôt tenir le bâtiment quitte de toutes poursuites & ne l'empêcher en aucune maniere de continuer librement son voyage pour le lieu de sa destination. Si les marchandises de contrebande ne pouvoient point être reçues en totalité à bord du vaisseau du Capteur, alors celui-ci, nonobstant l'offre de lui délivrer les marchandisesde contrebande, pourra conduire le bâtiment dans le port le plus voisin, conformément à ce qui a été dit ci dessus.

ART. XVI.

D'un autre côté il est convenu que les articles quelconques qui seront trouvés avoir été chargés par les sujets & habitans de l'une des parties contractantes à bord d'aucun vaisseau appartenant aux ennemis de l'autre partie ou aux sujets d'iceux, pourront en leur totalité, quoiqu'ils ne fussent point de l'espece de marchandises défendues, être confisquées de la même maniere que s'ils appartenoient à l'ennemi, à l'exception des effets & marchandises qui auroient été mis à bord d'un tel vaisseau avant la déclaration de guerre ou même après la déclaration de guerre, s'il est averé qu'on l'ait ignorée : de sorte que les effets des sujets & peuples de l'une des parties contractantes, tant ceux

qui ſeroient de la nature des prohibés que d'une nature différente, leſquels auroient été mis, comme il eſt dit ci-deſſus, à bord d'un vaiſſeau appartenant à l'ennemi avant la guerre ou après la déclaration d'icelle, faute d'en avoir eu connoiſſance, ne ſeront aucunement ſujets à confiſcation, & devront être reſtitués exactement & de bonne foi, ſans délai, aux propriétaires d'iceux qui les reclameront, ſous la condition cependant que ſi leſdites marchandiſes ſont de contrebande, il ne ſera nullement permis de les tranſporter enſuite dans aucun port appartenant à l'ennemi. Les deux parties contractantes conviennent que paſſé le terme de deux mois après la déclaration de guerre, leurs ſujets reſpectifs, de quelque partie du monde qu'ils viennent, ne pourront point prétexter l'ignorance dont il eſt fait mention dans cet article.

Art. XVII.

Et pour qu'on puiſſe veiller d'autant plus efficacement à la ſûreté des Sujets & des Habitans des deux parties, afin qu'ils ne reçoivent aucune inſulte ou préjudice de la part des vaiſſeaux de guerre ou des corſaires de l'autre partie; il ſera défendu à tous les Commandans des vaiſſeaux de Sa Majeſté Très-Chrétienne, & deſdits Etats-unis, & à tous leurs Sujets & Habitans de faire aucun tort ou dommage à l'autre partie; & faute

par eux de s'y conformer, ils ſeront punis & ſeront en outre obligés de faire ſatisfaction pour tout le dommage & d'en payer l'intérêt par forme de réparation, ſous la peine & obligation de leurs perſonnes & biens.

ART. XX.

Si quelque vaiſſeau, appartenant à l'une des parties, ſes Habitans ou Sujets vient à échouer ſur les côtes ou domaines de l'autre partie, s'il y fait naufrage ou s'il y éprouve quelqu'autre dommage, toute l'aſſiſtance & tous les ſecours que l'on ſe doit entre amis ſeront donnés aux perſonnes naufragées, ou à celles qui ſeront en danger de l'être, & il leur ſera donné auſſi des lettres de ſauf conduit pour pouvoir librement & ſûrement en ſortir & retourner à leurs pays reſpectifs.

ART. XXI.

S'il arrivoit que les Sujets & Habitans de l'une ou de l'autre partie avec leurs vaiſſeaux, ſoit publics & de guerre, ſoit particuliers & de commerce, par diſette d'eau, pourſuite de pirates ou d'ennemis, ou par toute autre néceſſité urgente, fuſſent contraints de chercher un abri & un port, & de ſe retirer & entrer dans une des rivieres, rades ou ports appartenans à l'autre partie, ils ſeront reçus & traités avec toute l'hu-

manité & toute l'affection poſſibles, & ils y recevront toute la protection & tous les ſecours que l'on ſe doit entre amis : il leur ſera permis d'y prendre des rafraîchiſſemens & de s'y pourvoir à un prix raiſonnable de vivres & de tout ce qui eſt néceſſaire pour la ſubſiſtance de leurs perſonnes, ou la réparation de leurs vaiſſeaux & pour la commodité de leur voyage, & ils ne ſeront en aucune maniere retenus ou empêchés de ſortir deſdits ports ou rades; mais il leur ſera libre de s'en aller & de partir pour tel lieu & en tel tems qu'il leur plaira ſans aucun obſtacle ou empêchement.

ART. XXV.

Il ſera permis à tous & chacun les Sujets de Sa Majeſté Très-Chrétienne & les Citoyens, Peuples & Habitans deſdits Etats-unis, d'appareiller avec leurs vaiſſeaux en toute ſureté & liberté, ſans qu'il ſoit fait aucune diſtinction pour ſavoir quels ſont les propriétaires des marchandiſes y chargées, de tout port quelconque, pour les ports de ceux qui ſont actuellement ou qui ſeront par la ſuite ennemis de Sa Majeſté Très-Chrétienne ou des Etats-unis. Il ſera pareillement permis aux Sujets & Habitans ſuſdits d'appareiller avec les vaiſſeaux & marchandiſes ſus-mentionnés, & de commercer avec la même liberté & ſureté des places, ports & hâvres de ceux qui ſont ennemis de l'une ou l'autre partie,

ſans aucun empêchement ou obſtacle quelconque, non-ſeulement en droiture des places de l'ennemi ſus-mentionées pour des places neutres, mais encore d'une place appartenante à un ennemi, à une autre place appartenante à un ennemi, ſoit qu'elles faſſent partie des domaines du même Prince, ou qu'elles appartiennent à des ſouverains différens: & il eſt ſtipulé ici, que les vaiſſeaux libres donneront auſſi la liberté aux marchandiſes, & qu'on regardera comme libre & franc tout ce qui ſera trouvé à bord des vaiſſeaux appartenans aux Sujets de l'une ou l'autre des parties confédérées, quand bien même la cargaiſon appartiendroit en totalité ou en partie aux ennemis de l'une ou de l'autre, en exceptant toujours les marchandiſes de contre-bande. Il eſt auſſi convenu de la même maniere que cette liberté s'étendra aux perſonnes qui ſont à bord d'un vaiſſeau libre, afin que, quoiqu'elles ſoient ennemis des deux parties ou de l'une d'icelles, elles ne ſoient point priſes ſur un vaiſſeau libre, à moins que ce ne ſoient des Soldats au ſervice actuel de l'ennemi.

ART. XXVI.

Cette liberté de navigation & de commerce s'étendra à toute eſpèce de marchandiſes, excepté ſeulement celles qui ſont diſtinguées par le nom de contrebande; & ſous ce nom de contrebande ou de marchandiſes prohibées ſeront compris les armes, les gros canons,

les bombes avec leurs fuſées & autres articles qui en dépendent, les boulets, la poudre à canon, les mêches, piques, épées, lances, pertuiſanes, hallebardes, mortiers, petards, grenades, ſalpêtre, mouſquets, balles de fuſil, boucliers, caſques, cuiraſſes, cottes d'armes & autres pareilles eſpèces d'accoutremens militaires, propres à armer des gens de guerre, faiſceaux d'armes, ceinturons, chevaux avec leur équipement & tous les autres uſtenciles de guerre quelconques. Les marchandiſes ſuivantes ne ſeront pas compriſes au nombre des effets de contrebande ou prohibés, ſavoir, toutes les eſpeces de draps, & toutes les autres manufactures tiſſues de laine, lin, ſoie, coton ou de toutes autres eſpeces de matériaux, toutes ſortes d'habillemens, avec les eſpeces dont ils ſont ordinairement fabriqués, l'or & l'argent, tant monnoyé que non monnoyé, l'étain, le fer, le laiton, le cuivre, l'airain, le charbon, comme auſſi le froment, l'orge & toutes les autres eſpeces de grains & légumes, le tabac & pareillement toutes les ſortes d'épices: la viande ſalée & boucanée, le poiſſon ſalé, le fromage & le beurre: la bierre, l'huile, le vin, le ſucre & toutes les autres eſpeces de ſels, & en général toutes les proviſions qui ſervent pour la nourriture de l'homme & le ſoutien de la vie: de plus toutes les eſpeces de cotton, de chanvre, de lin, de gaudron, de poix, de cordages, de cables, de voiles

de toiles à voiles, d'ancres, & toutes les parties des ancres, auſſi mâts de vaiſſeaux, planches, bordages & baux de toutes eſpeces d'arbres quelconques, & tous autres articles propres pour conſtruire ou pour réparer les vaiſſeaux ainſi que tous les autres effets quelconques qui n'ont point été ouvrés dans la forme d'aucun inſtrument ou choſe quelconque deſtinée à la guerre de terre ou de mer, ne ſeront point reputés contrebande, encore moins ceux qui ont déja été ouvrés & faits pour tout autre uſage; toutes leſquelles choſes ſeront entiérement reconnues pour effets libres comme auſſi toutes autres marchandiſes & choſes non compriſes, & particuliérement ſpécifiées dans l'énumération ci-deſſus des articles de contrebande de ſorte qu'elles puiſſent être tranſportées de la maniere la plus libre par les Sujets des deux parties confédérées, mêmes aux places appartenantes à un ennemi, n'y ayant d'exception que pour les villes ou places actuellement aſſiégées, bloquées ou inveſties.

ART. XXVII.

Afin que toute eſpèce de diſſentions ou de démêlés puiſſe être évitée & prévenue de part & d'autre, il eſt convenu que ſi l'une des deux parties étoit engagée dans une guerre, les vaiſſeaux & bâtimens appartenans aux Sujets ou Peuples de l'autre allié ſeront pourvus de lettres de mer ou paſſe-ports

dans leſquels ſera exprimé le nom, la propriété & le port en tonneaux du vaiſſeau, comme auſſi le nom & le lieu de la demeure du Capitaine ou Commandant dudit vaiſſeau, pour que par ce moyen on puiſſe être ſûr que le vaiſſeau appartient réellement & effectivement aux Sujets de l'une des parties; lequel paſſe-port ſera dreſſé & délivré ſuivant la forme annexée au préſent traité. Ces paſſe-ports ſeront auſſi rafraîchis chaque année, c'eſt-à-dire, en cas que le vaiſſeau revienne dans ſon port, dans l'eſpace d'un an; il eſt également convenu que ces vaiſſeaux étant chargés, ſeront pourvus non-ſeulement de paſſe-ports comme il eſt dit ci-deſſus, mais auſſi de certificats contenans les différens détails du chargement, le lieu d'où ledit vaiſſeau a appareillé, ainſi que celui pour lequel il eſt deſtiné afin que de cette maniere on puiſſe ſavoir s'il porte à ſon bord des marchandiſes de contrebande ou prohibées; leſquels certificats ſeront donnés par les Officiers du lieu où ledit vaiſſeau mettra à la voile dans les formes accoutumées; & ſi quelqu'un juge à propos ou convenable de nommer dans leſdits certificats la perſonne à qui appartiennent les marchandiſes à bord dudit vaiſſeau, il aura la liberté de le faire.

ART. XXIX.

Si les vaiſſeaux deſdits Sujets, Peuples

ou Habitans de l'une des deux parties ſont rencontrés naviguant, ſoit le long des côtes, ſoit en haute de mer, par quelques vaiſſeaux de guerre ou par quelques Armateurs particuliers de l'autre partie, leſdits vaiſſeaux de guerre ou Armateurs, pour éviter tout déſordre, demeureront hors de la portée du canon, & ils pourront envoyer leurs canots à bord du vaiſſeau marchand qu'ils rencontreront, & y entrer au nombre de deux ou trois hommes ſeulement auxquels le Capitaine ou Commandant dudit vaiſſeau ou bâtiment montrera ſon paſſe-port concernant la propriété du vaiſſeau, dreſſé dans la forme inſerée au préſent traité ; & le vaiſſeau, quand il aura montré ce paſſe-port, aura pleine liberté de continuer ſa route, de ſorte qu'il ne ſera pas permis de le moleſter ou de le viſiter en aucune maniere, ni de lui donner chaſſe, ni de le forcer à quitter ſa route.

Forme des paſſe-ports & lettres qui doivent être donnés aux vaiſſeaux & barques, conformément à l'article 27 du préſent traité.

A tous ceux qui verront ces préſentes, ſalut. *Il eſt notoire par ces préſentes que, liberté & permiſſion ſont données à*
Capitaine & Commandant de vaiſſeau appellé
du lieu de
du port de *tonneaux ou environ,*

étant à présent dans le port & hâvre de
destiné pour *& chargé*
de *sous la condition qu'après que ce vaisseau aura été visité, & avant de mettre à la voile il fera serment par devant les Officiers qui ont la jurisdiction des affaires maritimes, que ledit vaisseau appartient à un ou à plusieurs Sujets de* *dont l'acte sera mis au bas des présentes, comme aussi qu'il observera & fera observer par son équipage à bord les ordonnances & réglemens de la Marine, & qu'il remettra au bureau que cela regarde une liste signée & attestée, contenant les noms & surnoms, les lieux de naissance & de demeure de l'équipage de son vaisseau & de tous ceux qui s'embarqueront à son bord, lesquels il ne prendra point à bord sans la connoissance & la permission des Officiers de la Marine; qu'en tout port ou hâvre où il entrera avec son vaisseau, il fera voir cette présente permission aux Officiers & juges de la Marine: qu'il leur rendra un fidelle compte de ce qui s'est passé & fait pendant son voyage; & qu'il portera les pavillons, armes & enseignes du Roi ou des Etats-unis pendant son voyage. En foi de quoi nous avons signé ces présentes, & y avons apposé le cachet de nos armes & fait contresigner par*
le *jour du mois*
l'an de grace

A CES CAUSES, pour que ledit traité puisse être bien & fidellement exécuté &

observé de la part & au nom de ces Etats-unis, il eſt ARRÊTÉ que tous ou aucun des Capitaines, Commandans & autres Officiers & Matelots appartenans à aucun des vaiſſeaux de guerre de ces Etats-unis, ou les Officiers de tous autres vaiſſeaux particuliers armés, ayant commiſſion du Congrès, & tous les autres Sujets de ces Etats-unis ſe comporteront ſtrictement en toutes choſes conformément aux articles ci deſſus énoncés, & qu'ils donneront aux perſonnes, commerce & propriété des Sujets de Sa Majeſté Très-Chrétienne la même aſſiſtance & protection qui eſt due aux perſonnes commerce & propriété des ſujets de ces Etats-unis. EN OUTRE IL EST RECOMMANDÉ à tous les Habitans de ces Etats de regarder les Sujets de Sa Majeſté Très-Chretienne, comme leurs freres & alliés, & de ſe comporter à leur égard avec l'amitié & l'attention dues aux Sujets d'un GRAND PRINCE qui, n'écoutant que ſa magnanimité & ſa haute ſageſſe a traité avec ces Etats-unis à des conditions d'égalité parfaite & d'avantage réciproque, ſe rendant ainſi le PROCTECTEUR DES DROITS DE L'HUMANITÉ.

Extrait des Minutes.

CHARLES THOMSON, Sécrétaire.

Réjouiſſances

Réjouiſſances au Quartier général de l'armée Américaine le 6 Mai 1778, *ſur la nouvelle de la concluſion des Traités d'alliance & de commerce avec la France.*

Extrait d'une Lettre écrite par un Américain.

.....QUEL plus brillant ſpectacle peut s'offrir à votre idée que celui d'une armée d'hommes libres, célébrant aux oreilles de ſes ennemis, ſon indépendance reconnue, & ſon Alliance avec le premier Monarque du Monde! Eſt il des Mortels plus heureux que ceux dont les travaux & le courage ont amené un événement ſi favorable aux intérêts de l'humanité? Combien de fois j'ai ſouhaité que vous fuſſiez témoin de nos réjouiſſances! Vous vous ſeriez fait la plus riante image du plaiſir des camps, & votre Poëme ſur notre indépendance auroit eu quelques beautés de plus. Juſqu'ici nous avions célébré le jour anniverſaire de l'avénement d'un Prince qui avoit acquis le droit de nous maſſacrer ou de nous aſſervir: mais le 6 Mai a vu éclater notre joie pour l'enterrement de la tyrannie & le couronnement de l'indépendance Américaine.

Lorſque les Aumôniers eurent achevé leurs

prédications (*a*), il fut tiré un ſecond coup de canon pour ſignal, & les troupes marcherent aux lignes dans l'ordre ſuivant.

Chaque Major Général conduiſit au terrain la premiere brigade du corps à ſes ordres. Les autres brigades formant des colonnes ſéparées avoient à leur tête leurs Officiers commandans. Le Major Général Lord Stirling commandoit la droite : le Marquis de la Fayette la gauche, & le Baron de Kalb la ſeconde ligne. Mais il falloit voir cette marche, pour ſentir la plus délicieuſe émotion. Il falloit voir tous les regards attachés ſur le Général pendant qu'il parcouroit les lignes : le bon air, la propreté du Soldat, le vif éclat des armes, la préciſion des alignemens, la grace des ſaluts, le majeſtueux aſpect que l'ordre donnoit à tout cet enſemble, & ſurtout les ſentimens qui brilloient dans tous les

---

(*a*) Nous ne laiſſerons point paſſer cette occaſion de parler du choix heureux qu'un Paſteur Américain ſut faire de ſon texte pour prêcher ſur la deſtruction de l'armée de Burgoyne à Saratoga. Il eſt réellement remarquable.

» J'écarterai loin de vous celui qui vient du côté de l'Aquilon, & je le chaſſerai dans une terre aride & déſolée, où il aura la face vers la mer Orientale & le dos à la grande mer. Son armée pourrira, & l'air ſera tout infecté de ſa puanteur, parce qu'il a agi avec inſolence. Joel. Chap. II. v. 20«.

En effet, cette puanteur s'eſt étendue bien loin, car au retour du Général en Angleterre on n'a voulu ni voir ni le ſentir.

yeux, toujours prêts à éclater d'une maniere plus naturelle, & que la ſeule diſcipline pouvoit contenir.

Voici quel étoit l'ordre de la marche :

Son Excellence le Général Washington, avec un groupe d'Officiers.

Le Marquis de la Fayette & ſa ſuite.

Le Lord Stirling, le Général Green, & les autres Chefs qui avoient rejoint l'armée. Ceux-ci venoient d'achever leurs revues particulieres ; ils ſe rendirent tous à un amphithéâtre formé au centre du camp. C'étoit-là que devoient être traités les Officiers invités par Son Excellence à une collation après le feu de joie.

Au troiſiéme ſignal de canon *le feu de joie* commença. Il fut conduit avec toute l'intelligence & la régularité poſſibles. On remarquoit avec délices la progreſſion graduée du bruit dont le canon & la mouſqueterie rempliſſoient l'air. On eût dit que c'étoit un corps ſonore bondiſſant, ſur les hauteurs voiſines, avec les nuances de fort & de doux les plus heureuſement combinées. Puis il rouloit majeſtueuſement entre les deux rives de la Sckuylkil, dont les eaux ſembloient receler le tonnerre. Par intervalles venoient s'y mêler les *Houſſeys*, & les cris de *vive le Roi de France ; vivent les Puiſſances nos amies ; vivent les Etats Américains.* Je vous aſſure qu'il n'y

a point de Concerto de *Handel* d'un plus ravissant effet.

Après le feu de joie, les troupes retournerent dans le même ordre à leurs quartiers, & les Officiers entrerent dans la salle préparée pour la collation.

Vous savez que les anciens attachoient leur idée à certains nombres mystiques, dont ils faisoient dépendre beaucoup de choses. Nous ne le sommes pas moins à celui de treize. Les Officiers marchoient par bandes de treize les bras entrelassés, pour signifier l'union des treize Etats, & leur confédération.

L'amphithéâtre étoit construit avec beaucoup d'élégance. Toutes les tables extérieures étoient couvertes de bannes formées par les toiles des tentes. Celle du Général occupoit le milieu sous un vaste pavillon. Pendant tout le souper, il y eut de la musique, mais assez douce pour qu'on pût jouir du plaisir bien plus agréable de la conversation, & de tous les mots honnêtes & spirituels que le Général adressoit à chacun de ses Officiers, ainsi qu'aux Habitans qu'il avoit invités à cette fête. Madame Washington aidoit son mari à en faire les honneurs, avec la Comtesse Stirling, Myladi Catherine sa fille, Madame Green, & beaucoup d'autres Dames; de sorte que la gaieté & les graces se disputoient la prééminence dans cette

aſſemblée. On but les ſantés du Roi de France, des Puiſſances Européennes amies, des Etats Américains, de l'Honorable Congrès & d'autres ſemblables, caractériſant également l'eſprit de liberté.

On ſe ſépara ſur les ſix heures du ſoir, & Son Excellence retourna au quartier général. Tous les Officiers François marquerent la plus grande ſatisfaction, de voir avec quel enthouſiaſme on célébroit l'alliance de l'Amérique avec leur nation. Le Général lui-même n'avoit jamais paru plus content & plus aimable. Par quelle fatalité n'avez-vous point vu tout cela, ayant un ſi beau ſujet à traiter. Je vous jure que je n'ai jamais vu armée auſſi belle depuis le commencement de la guerre. Je n'omettrai point une petite anecdote qui s'eſt paſſée pendant la fête. On avoit appellé à part un Officier pour lui demander ce qu'on feroit d'un Eſpion du Général Howe qui venoit d'être pris dans le camp, faiſant des obſervations. » Je crois, répondit froidement l'officier, que la plus grande peine que nous puiſſions faire à ceux qui l'employent, c'eſt de le leur renvoyer, pour qu'il leur raconte ce qu'il a vu. Il eſt remarquable que cette fête à laquelle a participé une armée entiere, s'eſt paſſée ſans le moindre accident, &c.

Ordres généraux donnés le 5 Mai pour les réjouiſſances du 6.

Le Souverain Maître de l'Univers, ayant daigné prendre la défenſe de notre cauſe, & ſuſciter parmi les Princes de la Terre un puiſſant allié aux Etats-unis de l'Amérique, pour établir notre liberté & notre dépendance ſur un fondement durable. — Il eſt convenable que nous conſacrions un jour, pour faire éclater notre reconnoiſſance envers ſa Bonté divine, & célébrer l'important événement dont nous ſommes redevables à ſa gracieuſe entremiſe.

A cet effet, toutes les Brigades s'aſſembleront demain matin à neuf heures. Les Aumôniers les informeront des nouvelles portées au Poſtcrit de la Gazette de Penſylvanie du 2 de ce mois, après quoi ils adreſſeront au Ciel des remercimens, & prononceront un diſcours à cette occaſion.

A dix heures & demie, il ſera tiré un canon pour ſignal de prendre les armes. — Les Inſpecteurs des Brigades feront l'inſpection des habits & armes: ils feront former les bataillons ſuivant leurs inſtructions, & ils annonceront aux Officiers Commandans des Brigades que les bataillons ſont formés.

Les Brigadiers ou Commandans nommeront alors les Chefs de Bataillons, & il ſera ordonné à chaque bataillon de charger & de mettre les armes à terre.

A onze heures & demie, un ſecond ſignal pour la marche. Les Brigades feront demi-tour à droite par pelotons, & gagneront par le chemin le plus court la gauche de leur terrein dans la nouvelle poſition, qui leur ſera indiquée par les Inſpecteurs de Brigade.

Troiſieme ſignal. — Treize coups de canon. — Feu roulant de l'Infanterie, commençant par la droite de Woodford, & continuant, dans toute la longueur du front.

Quatrième ſignal. — Toute l'armée criera *Houſſey.* — *Vive le Roi de France.*

Treize autres coups de canon, ſuivis d'une ſalve générale de mouſqueterie en feu roulant.

Houſſey. — *Vivent les Puiſſances Européennes amies de l'Amérique.*

Pour la troiſième fois. — Treize coups de canon. — Feu roulant de mouſqueterie.

Houſſey. — *Vivent les Etats américains.*

Exhortation adreſſée par le Congrès aux Peuples des Etats-unis d'Amérique, le 9 Mai 1778.

Compatriotes & Amis.

TROIS années ſe ſont déjà écoulées, depuis le commencement de la guerre actuelle, guerre ſans exemple dans les annales du monde, & qui a préſenté le ſpectacle le plus ſolemnel que l'œil humain pût contempler. D'un côté, nous avons vu l'artifice & la

violence s'évertuant à ſervir le deſpotiſme ; & de l'autre, la vertu & le courage, travaillant à l'établiſſement & au ſoutien des droits de la nature humaine.

Vous devez vous rappeller avec quelle répugnance nous avons été entraînés dans cette querelle odieuſe : combien de fois & avec quelles humbles & preſſantes inſtances nous avons demandé le redreſſement de nos griefs à celui en qui les Peuples devoient trouver un pere. En vain nous avons imploré ſa protection : en vain nous en avons appellé à la juſtice, à la généroſité du Peuple Anglois, de ces Anglois qui pendant une longue ſuite de ſiecles ont été les gardiens, les défenſeurs & les vengeurs de la liberté, de ces Anglois dont l'épée avoit élevé les remparts de la liberté, & qui les avoient cimentés du ſang d'une foule de héros. Nous n'avons fait que de vains efforts. C'étoit au moment même que nous étions proſternés au pied du trône, que nous a été porté le coup fatal qui nous en a ſéparés pour jamais. Ainſi repouſſés, mépriſés, outragés, ainſi forcés par nos ennemis à des extremités que nos cœurs abhorroient, nous en avons appellé au Tribunal d'une Sageſſe & d'une Juſtice infaillibles, de cet Être tout-puiſſant qui gouverne les Rois & dont la domination s'étend ſur tout l'Univers.

Nous étions alors ſans défenſe. Nous n'avions ni armes, ni munitions, ni habillemens, ni vaiſſeaux, ni argent, ni Officiers

qui ſuſſent la guerre : toute notre eſpérance étoit dans le courage des peuples & dans la juſtice de notre cauſe. Nous avions à lutter contre une Nation induſtrieuſe & guerriere, dont les flottes couvroient l'Océan ; & dont toutes les parties du globe avoient vu les drapeaux triomphans. Quelque inégale que fût la diſpute entre nous, notre foibleſſe augmentoit encore par les ennemis que l'Amérique nourriſſoit dans ſon ſein. Il nous reſtoit cette triſte alternative d'être expoſés à des forces extérieures & à des diviſions inteſtines, ou d'être contraints de boire la coupe amere de l'eſclavage & de paſſer le reſte de nos jours dans l'amertume & dans la honte. La liberté, même ſouffrante, a eu notre choix. Nous y avons été pouſſés par un peuple qui, s'il eût été animé de la moindre étincelle de généroſité, auroit rougi de tirer ce foible avantage de notre ſituation, par un peuple qui, s'il eût eu le moindre égard pour les principes de la Juſtice, auroit regardé avec horreur toute propoſition tendante à outrager ceux qui avoient ſi généreuſement combattu pour lui, & ſi efficacement contribué à élever l'édifice de ſa gloire.

Mais quelque criante qu'ait été l'injuſtice de nos ennemis en commençaut cette guerre, elle eſt encore bien moins odieuſe que la cruauté avec laquelle ils l'ont faite. La marche de leurs armées eſt marquée par le pillage & la dévaſtation. Des milliers de citoyens, ſans diſtinction de ſexe & d'âge,

ont été chaſſés de leurs demeures paiſibles, ou expoſés à l'inclémence des ſaiſons, par l'embrâſement de leurs villes ſans défenſe. Dans leurs triomphes, nos perſécuteurs ont maſſacré de ſang-froid des hommes qui n'étoient plus en état de leur réſiſter. Ceux qui ont échappé à la premiere ſcene de carnage, ont été expoſés à traîner leur déplorable exiſtence dans les réduits affreux d'une priſon où ils étoient jettés tout nuds, & où ils (*a*) mouroient de froid & de faim, ou bien à devenir les deſtructeurs de leurs compatriotes, de leurs amis, & peut-être, hélas! de leurs peres ou de leurs enfans. Toutes ces horreurs n'ont point été l'ouvrage de la cruauté inſultante d'un individu, c'étoit un ſyſtême de méchanceté, conſacré par l'approbation de la Légiſlation Britannique, & par toutes les formalités de la Loi. Déterminés à rompre les liens les plus forts de la ſociété, ces tyrans ont excité des valets à maſſacrer leurs maîtres dans le ſein paiſible d'une ſécurité domeſtique: & comme ſi ces meurtres n'euſſent pas ſuffi pour appaiſer leur ſoif du ſang, & de quel ſang? du ſang de leurs freres, & de freres qui ne les avoient point offenſés; ils ont ſoulevé les Sauvages contre nous. Un Général qui s'honore du nom de Chrétien & de Diſciple d'un Jéſus miſéricordieux, a oſé publier à la face du monde en-

(*a*) De 3000 Américains pris en 1776 dans le fort Washington, il n'y en a plus que 900 en vie.

tier, la réſolution où il étoit de lâcher contre nous une armée de Sauvages, dont la premiere regle dans la guerre eſt de tout maſſacrer ſans diſtinction, & qui ſe font un plaiſir d'égorger un enfant dans les bras de ſa mere, de faire ſouffrir à leurs priſonniers les plus horribles tourmens, & de commettre des atrocités qui font frémir la nature.

S'il eût été poſſible, ils auroient encore pouſſé plus loin ce cruel ſyſtême; car ils ont propoſé à leurs Marchands (la Compagnie des Indes) de tranſporter les Habitans de ces Etats dans les climats deſtructeurs de l'Inde, pour les y faire périr; & ſi cette propoſition n'a point été acceptée, c'eſt parce qu'elle étoit impraticable dans ſon exécution.

Malgré tant de procédés abominables, nous avons traité avec amitié ceux d'entre eux qui ſont tombés entre nos mains, & nous avons cherché tous les moyens poſſibles d'adoucir leur captivité. Nous avons pouſſé la généroſité ſi loin, que nos ennemis l'ont traitée de lâcheté, & nos amis d'extravagance.

Mais notre eſpoir n'étoit point dans les hommes: il étoit tout entier dans celui qui nous commande d'aimer nos ennemis, & de rendre le bien pour le mal. Et qu'y a-t-il de plus étonnant que les voies par leſquelles s'eſt opérée notre délivrance? Combien de fois, réduits aux plus fâcheuſes extrémités, ne nous ſommes-nous pas relevés avec une nou-

velle vigueur? Lorſque les moyens de pourſuivre la guerre nous ont manqué, nos ennemis eux-mêmes n'y ont-ils pas ſuppléé, en nous procurant malgré eux les ſecours dont nous avions beſoin? Nous l'avons éprouvé tant de fois, & d'une maniere qui marque ſi particulierement l'interpoſition directe de la Providence, que l'on ne pourroit, ſans l'ingratitude & l'impiété la plus odieuſe, s'empêcher de reconnoître & d'adorer la main du Tout-puiſſant dans une preuve auſſi manifeſte de ſa protection.

A la fin, le Dieu des Batailles, dans lequel nous mettions toute notre confiance, nous a conduits à-travers les écueils & les tempêtes, au port de sûreté. Il eſt aujourd'hui moralement sûr que, ſi nous avons le courage de perſévérer, nos libertés & notre indépendance ſont aſſurés à jamais. — Le ſuperbe Monarque qui nous a repouſſés avec outrage & mépris lorſque nous étions proſternés à ſes pieds, & ce même Parlement par qui nous avons été proſcrits, ne rougiſſent pas aujourd'hui de s'abaiſſer juſqu'à nous faire des propoſitions d'accommodement. Tant qu'ils ſe ſont crus aſſurés de la victoire, ils ont levé le maſque, & déclaré hautement leurs projets deſpotiques. Mais après avoir prodigué ſans fruit le ſang & les tréſors de leurs ſujets pour un objet auſſi déteſtable, ils s'efforcent actuellement de vous éblouir par des offres immédiates de paix. Ils font jouer tous les reſſorts de la ſéduction, pour vous attirer à

une dépendance qui deviendroit infailliblement la plus honteuſe des ſervitudes. Mais oſent-ils ſe flatter que vous acceptiez des conditions auſſi funeſtes? Eſt-ce parce que vous avez éprouvé les calamités de la guerre, que vous baiſerez humblement la pouſſiere ſous les pieds de vos fiers deſtructeurs? Eſt-il un ſeul Américain aſſez dépourvu des ſentimens qui font l'honneur de l'humanité, de cet orgueil généreux, de cette élévation d'ame, de cette dignité enfin que lui imprime la liberté, en eſt-il un ſeul qui ne rejette avec horreur la ſeule idée de ſe voir dans la dépendance de ces mêmes hommes qui ont inondé l'Amérique du ſang de ſes Habitans? Nous ne pouvons nous prêter à de pareilles ſuppoſitions; & il n'eſt pas vraiſemblable qu'ils n'en ſentent pas eux-mêmes l'abſurdité. Quel eſt donc leur deſſein? N'eſt-ce point de vous éblouir par des apparences captieuſes de paix, juſqu'à ce qu'ils aient pu raſſembler de nouvelles forces pour ſe mettre en état d'exécuter leurs abominables projets?

Si, en effet, ils n'avoient pas cette intention, pourquoi les voit-on imaginer tant de moyens pour augmenter leurs forces & transformer tous leurs Citoyens en Soldats? Pourquoi font-ils ſi baſſement la cour à tous les petits tyrans d'Europe pour acheter leurs eſclaves infortunés? Pourquoi continuent ils d'exciter contre vous l'animoſité des Sauvages? Aſſurément, ce ne ſont pas des procé-

dés par leſquels ils ſe concilieront l'affection de l'Amérique.

Tenez-vous donc bien en garde contre les pièges de la ſéduction. Vous avez encore une rude épreuve à ſoutenir. Vos alliances étrangères aſſurent votre indépendance, mais elles n'empêcheront point vos Provinces d'être déſolées par l'Ennemi : elles ne mettront point vos habitations à l'abri du pillage : la vie de vos enfans, l'honneur de vos femmes n'y trouveront point une ſauve-garde contre la violence d'une ſoldateſque accoutumée aux plus horribles excès.

A préſent que vos tyrans ont manqué leur principal objet, vous devez vous attendre qu'ils ſe livreront à toute la rage de l'ambition trompée. Courez donc, courez aux armes ; hâtez-vous de rejoindre vos drapeaux & de vous préparer au combat. Le moment de la vengeance eſt arrivé. Il faut qu'elle éclate dans toute ſon étendue. Les deſtructeurs ont comblé la meſure de leurs abominations ; ils touchent enfin au terme fatal marqué par la Providence pour l'expiation de leurs crimes. Quelque choſe que vous ayez déjà fait, il reſte encore beaucoup à faire. Tant que vos Ennemis poſſéderont un peu de terrein en Amérique, toutes leurs paroles de paix ſeront des paroles menſongeres. Il faut que vous les chaſſiez de cette terre de promiſſion, de cette terre qu'arroſent réellement des fleuves de lait & de miel. Vos freres, à l'extrémité du continent (le Canada), vous tendent déjà les bras

pour (*a*) implorer votre amitié & votre protection. Leur détreſſe leur donne des droits ſur votre généroſité. Ils ont faim & ſoif de la liberté ; les ferez-vous ſoupirer après ce don céleſte dont vous pouvez les gratifier ? Il n'eſt plus d'obſtacle qui s'y oppoſe. Volez à leur ſecours.

Les attaques continuelles de nos Ennemis n'ont ſervi qu'à nous procurer de nouvelles forces, & nous les verrons tous les jours s'augmenter en dépit des vils Emiſſaires qui employent tous les moyens poſſibles pour vous perſuader le contraire. Ils vous diſent que votre papier-monnoie eſt ſans valeur, & que l'énormité de vos dettes en rend le rembourſement impraticable. Mais nous pouvons vous aſſurer que ſi la Grande-Bretagne continue la guerre encore pendant une année, cette ſeule campagne lui coûtera plus que nous n'avons dépenſé depuis ſes commencemens. Quel peut donc être l'objet de pareilles ſuggeſtions, ſinon de vous faire ſacrifier vos droits les plus précieux pour débarraſſer vos ennemis d'un fardeau ſous lequel il faudra qu'ils ſuccombent ? Car, très-certainement, il n'y a pas d'homme aſſez déraiſonnable pour ſuppoſer qu'il ſoit poſſible de conſerver l'ombre même de la liberté dans

[*a*] Si l'armée, qui doit avoir évacué Philadelphie, s'eſt réunie à celle de New-York, comme on l'aſſure, il ſera néceſſaire qu'il s'en faſſe un détachement conſidérable pour garder le Canada, à en juger d'après ce que l'on voit ici des diſpoſitions du Congrès.

une liaiſon de dépendance avec la Grande-Bretagne. D'après la nature des choſes, il eſt évident que votre ſeule sûreté ſeroit la juſtice & la modération d'un Parlement qui a vendu les droits de ſes propres Conſtituans. Une circonſtance doit encore diminuer votre confiance dans cette sûreté toute foible qu'elle eſt, c'eſt qu'elle ne tient qu'à un engagement contracté avec des Rebelles, (pour me ſervir de la qualification injuſte que vos Ennemis donnent aux vertueux habitans de l'Amérique Septentrionale,) c'eſt-à-dire avec des gens à l'égard deſquels, ſelon les principes britanniques, l'on peut regarder la foi des Traités comme une promeſſe illuſoire qu'aucune loi humaine ne peut forcer de réaliſer. Vous verriez donc vos mains chargées de fers par des hommes dont votre vertueuſe réſiſtance a irrité au dernier point le reſſentiment & l'animoſité. C'eſt ainſi que vos enfans, & les enfans de vos enfans, ſe trouveroient, par votre fait, grevés de toutes les dettes, les guerres, le luxe & les crimes de vos Ennemis qui auroient profité du dérangement de vos finances, pour vous forcer d'adopter ce ſyſtême auſſi impie qu'extravagant.

Il eſt de votre intérêt d'y réfléchir mureſment. Eſt-il un pays ſur terre qui ait autant de reſſources pour le payement de ſes dettes que l'Amérique, un territoire auſſi vaſte, un ſol auſſi fertile, un climat auſſi heureux?

Certes

Certes il n'y en a aucun, & les ſages Européens ne tarderont point à voir que c'eſt celui où ils peuvent placer leurs fonds avec le plus de ſûreté. Pourquoi donc votre papier monnoie eſt-il tombé en diſcrédit? Parce qu'on n'a établi aucune taxe pour ſoutenir les frais de la guerre: parce que votre commerce a été interrompu par les flottes de vos ennemis: parce que leurs armées ont ravagé & déſolé une partie de l'Amérique: parce que leurs Agens ont eu la lâcheté de contrefaire votre papier monnoie: parce qu'il s'eſt trouvé entre vous des concuſſionnaires, qui, excités par l'appât du gain, ont fait hauſſer le prix de tous les articles néceſſaires à la vie; & enfin parce que des gens bornés ſe ſont laiſſé perſuader que votre papier n'avoit point de valeur. Comment remédier à tant de maux? Voici le moyen. Que ceux d'entre vous qui en ont le tems & les facilités recueillent les ſommes que des particuliers, dans leur proximité, déſireront placer dans les fonds publics: que les diverſes *légiſlatures* amortiſſent les billets de crédit qu'elles ont faits, afin que déſormais il n'y ait plus qu'une ſeule eſpece de papier, pour diminuer le danger de la contrefaction. Abſtenez-vous pendant quelque tems d'acheter des choſes qui ne ſont pas abſolument néceſſaires, afin que ceux qui ont fait le monopole de ces articles voyent fondre entre leurs mains, ainſi qu'ils le méritent, les tréſors

iniques qu'ils ont amaſſés, ce qui arrivera par l'effet du commerce avec les Nations étrangeres, & de la protection que leurs armées navales lui donneront. Sur-tout ne tardez point de mettre vos armées en campagne. Ne vous fiez point à des apparences de paix ou de tranquillité. Soyez certains qu'à moins de perſévérer dans votre entrepriſe, vous ſerez expoſé à toutes ſortes de traitemens cruels. Mais ſi vous faites uſage des moyens de défenſe que Dieu & la nature vous ont donnés, bientôt arrivera le tems où chacun de vous pourra repoſer tranquillement à l'ombre de ſa vigne & de ſon figuier, ſans éprouver aucun trouble dans ſa jouiſſance.

Les avantages d'un commerce libre avec toutes les parties du monde vous dédommageront en peu de tems de toutes les pertes que vous avez eſſuyées. Affranchis des impoſitions arbitraires de ceux dont l'intérêt & la politique étoient évidemment de mettre des entraves à votre accroiſſement, vous ne tarderez point de nager dans l'abondance. Vos intérêts ſeront adminiſtrés par des Gouvernemens qui dérivent de vous leur pouvoir, & qui par conſéquent ſeront obligés par l'influence impérieuſe de la néceſſité, de l'employer en votre faveur.

C'eſt pour parvenir à ce but, que nous vous recommandons de faire les plus grands efforts pour conſommer l'ouvrage de votre

délivrance. Cependant ne penſez point que vous ayez été ſauvés, ou que vous puiſſiez l'être, par vos ſeules forces. Non! c'eſt avec l'aſſiſtance du Ciel; & cette aſſiſtance il faut que vous vous appliquiez conſtamment à la mériter par des actions que le Ciel approuve. Par ce moyen, la puiſſance & la proſpérité de ces Etats ſouverains libres & indépendans, appuyés ſur la vertu de leurs Citoyens, s'accroîtront & s'étendront de plus en plus, & dureront juſqu'à ce qu'il plaiſe au Tout-Puiſſant de mettre fin à tous les Empires de la terre.

Par ordre du Congrès.

Henri LAURENS, Préſident.

En Congrès le 9 Mai 1778.

Arrêté qu'il ſera recommandé aux Miniſtres de l'Evangile, de quelque perſuaſion qu'ils ſoient, de lire ou de faire lire immédiatement après le ſervice divin, l'adreſſe ci-deſſus aux Peuples des Etats-unis de l'Amérique, dans leurs Egliſes & Chapelles reſpectives, & dans tous les autres lieux de culte religieux.

Publié par ordre du Congrès.

Charles THOMSON, Secrétaire

Lettres écrites d'Amérique aux Députés du Congrès à Paris.

N°. I. *Extrait d'une lettre écrite de Lancaſtre le 27 Avril.*

» L'armée ſe groſſit de jour en jour. Les troupes ſont bien vêtues, bien équipées & remplies d'ardeur. — Il y a de fortes gageures, que nous ſerons en poſſeſſion de Philadelphie avant le 27 Juin, & que la paix ſera rétablie en Amérique au premier Novembre. — Il nous eſt venu la ſemaine derniere cent cinquante Allemands déſerteurs, avec leurs armes. — On les a fait paſſer ſur les derrieres pour les travaux de la campagne. «

II. *Extrait d'une lettre de M. Lovel, Membre du Congrès, — datée d'York-Town le 29 Avril.*

» Les Bills conciliatoires certifiés par Tryon, (*le Chevalier Tryon ci-devant Gouverneur de la Nouvelle-York,*) n'ont été publiés qu'après le rapport du Comité. Cet Ex-Gouverneur en avoit envoyé des expéditions au Général Washington, au Général Gates, à M. Trumbull, Gouverneur (*par Chartre ou Municipal*) du Connecticut, & à d'autres, en les priant de ne point empêcher leur circulation parmi les Officiers & le peuple. Je n'ai pas actuellement ſous la main la

lettre de Tryon, mais elle ſera imprimée avec celle du Général Washington, que voici. «

[N. B. *La plupart des Gazettes ont donné cette circulaire du Chevalier Tryon avec la réponſe du Gouverneur Trumbull : celle du Général Washington n'a point encore paru : elle eſt particulierement remarquable, à cauſe des bruits que le Miniſtere Anglois a fait répandre ſur le Général Washington, le prétendant brouillé avec le Congrès. Les ſentimens qu'il montre dans cette réponſe font bien voir qu'il n'eſt pas plus diſpoſé que les autres à écouter les propoſitions de la Grande-Bretagne.*]

» Au quartier général de Valley-Forge le
» 26 Avril.

» Le Triplicata de la lettre que vous m'a-
» vez fait l'honneur, Monſieur, de m'écrire
» le 17 de ce mois, vient de m'être remis.
» J'avois déjà eu le plaiſir de voir les pro-
» jets des deux Bills, avant la réception de
» votre paquet, & je puis vous aſſurer qu'ils
» ont circulé très-librement parmi les Offi-
» ciers & les Soldats à mes ordres, dont la
» fidélité aux Etats-unis, m'eſt parfaitement
» connue. La Gazette ci-jointe, publiée le
» 24 Avril à York-Town par ordre du Con-
» grès, vous ſera voir que le Congrès a pré-
» venu vos déſirs, & qu'il n'a pas moins
» d'envie que vous, que ces Bills aient la
» plus grande publicité.

» Je prends la liberté, à mon tour, de » vous adreſſer quelques copies imprimées » de l'arrêté pris par le Congrès le 23, & » de vous prier de le faire circuler autant » qu'il ſera en votre pouvoir, pour qu'il » parvienne à la connoiſſance de toutes les » perſonnes qui en ſont l'objet. (C'eſt *un arrêté du Congrès offrant une amniſtie à tous les Torys* (partiſans de la Cour) *qui voudront retourner à leur devoir, & prêter ſerment d'allégeance aux Etats-unis.*)

» Les principes d'humanité, d'après leſ- » quels il eſt conçu, ne manqueront ſûre- » ment pas leur effet ſur l'honnêteté de vo- » tre cœur. J'ai l'honneur d'être, &c.

George WASHINGTON.

» Au Major Général Tryon à New- » York. «

Dans le tems même que l'ennemi affectoit de vouloir traiter avec nous, il faiſoit publier par les Gazettes de Philadelphie & de New-York, d'atroces fauſſetés ſur le compte du Congrès, & il fabriquoit des arrêtés ſignés Charles Thomſon, par leſquels il (*a*) paroiſſoit que le pouvoir avoit été donné au Général Washington, de retenir juſqu'à la fin de la

---

[*a*] Ces fabrications ont été flétries par une lettre de M. Ch. Thomſon, Secrétaire du Congrès, datée du 27 Avril, & les Gouverneurs Anglois qui les ont autoriſées, ſont reſtés couverts d'opprobre. Un pauvre Huiſſier qui auroit commis un pareil faux, ſeroit puni de la marque & des galeres, tout au moins.

guerre, tous les Miliciens enrôlés pour neuf mois ou un an, & de les traiter comme déſerteurs, s'ils quittoient le camp à l'expiration de leur engagement.

Le motif de cet indigne artifice étoit vraiſemblablement d'apporter quelque remède à la déſertion parmi les troupes angloiſes, & les Torys qui s'y ſont joints, en leur faiſant entendre qu'on ne pouvoit pas compter ſur la foi du Congrès. «

III. *Extrait d'une Lettre de Lancaſtre, le 4 Mai.*

» Les Arrêtés pris par le Congrès avant la nouvelle des Traités conclus avec la France, & cette nouvelle même, produit de ſi heureux effets en Penſylvanie, qu'une piaſtre d'argent qui, au mois de Février dernier, ſe vendoit neuf & dix piaſtres de papier, ne vaut plus que deux & demie ou trois de ces dernieres. On voit paroître des quantités prodigieuſes de marchandiſes qui étoient cachées. — Il arrive dans le moment une Lettre du camp, où il eſt dit que l'Ennemi fait ſes préparatifs d'évacuation, & que nous ſommes réſolus à lui porter un dernier coup. — Il nous eſt arrivé trois millions de piaſtres eſpagnoles, & le double de France. «

IV. *Extrait d'une Lettre de Trenton, le 4 Mai.*

» Tous les Américains & leurs amis en Eu-

rope, apprendront avec plaiſir que le gros lot de la Loterie Américaine eſt tombé heureuſement aux Etats-Unis. Le tirage a commencé à York-Town le 3 Mai dans la Maiſon de Ville, en préſence des Commiſſaires des Etats. «

V. *Extrait d'une Lettre du Camp de Valley-Forge le 13 Mai.*

» Nous ſçavons de divers côtés que l'Ennemi a démonté pluſieurs de ſes canons, & les a fait porter à bord des vaiſſeaux. Je crois cependant qu'il ne quittera Philadelphie qu'à la derniere extrémité, & quand il croira ne pouvoir plus y tenir. Le fourrage embarqué eſt, ſans doute, pour les chevaux de la ſuite du Général Howe, & de ſes Torys. Ce Général partira ſous peu de jours pour l'Angleterre. «

(*Il eſt parti le 24 Mai. Sa traverſée a été de cinq ſemaines, ſur la frégate l'*Andromede *arrivée à Portſmouth le premier Juillet.*)

VI. *Extrait d'une Lettre de Boſton le 22 Mai.*

» La nouvelle forme de Gouvernement, *propoſée* pour l'Etat de Maſſachuſet, a été rejettée par les habitans de *Brookline*, qui ont déclaré dans un Arrêté qu'ils ont pris à cet effet le 21 Mai, — qu'après avoir bien examiné ce projet, il ne leur paroiſſoit point qu'il fût conçu de la maniere la plus propre à promouvoir & aſſurer ſur un pied ſolide & durable le vrai bonheur & la liberté des peu

ples de l'Etat : qu'il importe eſſentiellement à une Conſtitution calculée pour un objet ſi important & ſi déſirable, qu'une déclaration pleine & expreſſe des droits du peuple en faſſent partie, & que les pouvoirs des Adminiſtrateurs y ſoient ſoigneuſement déterminés & limités : que la forme propoſée étant entierement défectueuſe ſur ces points, & imparfaite autant que compliquée dans beaucoup d'autres, elle doit être rejettée ; qu'en conſéquence, l'aſſemblée compoſée de quarante & une perſonnes la rejettent unanimement & abſolument. «

[*Cette nouvelle prouve, contre les aſſertions du Gouvernement Anglois, qu'un vrai eſprit de liberté regne dans les Etats-Unis, & qu'il ne s'y élevera aucun Tyran pour les aſſervir. Elle éloigne en même tems l'eſpoir que nous avions de publier le* CODE AMÉRICAIN *dans le cours de cette année. On nous ſçauroit mauvais gré de donner imparfait un Code auſſi intéreſſant. C'eſt ce qui garantit à nos Lecteurs que nous n'avons aucune part à l'Edition qui s'eſt faite à Paris, de ſix ſeulement de ces Conſtitutions, copiées mot à mot d'après notre Recueil, par une piraterie auſſi injuſte envers le Public que mal-honnête à notre égard. Nous profitons de cette occaſion pour annoncer de nouveau que nous donnerons les Loix des* TREIZE ÉTATS-UNIS *ſous le titre de* CODE AMÉRICAIN, *& que le Volume fera partie de la ſouſcription d'une des années de ce Recueil ſans en augmenter le prix.*]

VII. *Extrait d'une lettre écrite de Hartford (Connecticut) le 23 Mai.*

» Il eſt venu hier au ſoir, & ce matin, deux exprès du Général Gates. — Le premier a apporté une lettre du Major Général Green, en date du 19 Mai. Elle contient ce qui ſuit. — » Le Général Washington me mande que l'ennemi fait ſes diſpoſitions pour évacuer Philadelphie, & il m'ordonne de préparer du fourage, ſur les différentes routes, de ſon camp de Valley forge, à la riviere de Hudſon.« — Le Général Gates ajoute: — » Il eſt viſible à préſent que ſi nous pouvons couvrir les Etats de la nouvelle Angleterre, la paix, la liberté & l'indépendance de l'Amérique ſont aſſurés.« — Par le ſecond exprès, le Général Gates envoye une lettre qu'il a reçue du Général Washington du 17 Mai, avec les mêmes détails ſur l'évacuation. — Il nous mande de tenir prêts ſix bataillons de Milice pour partir au premier ordre. «

VIII. *Extrait d'une lettre de Fish-Kill le 28 Mai.*

» Le Général Gates a pris le 20 Mai le commandement du département de la Nouvelle-York. Ses troupes commencent à s'approcher plus près de l'ennemi. «

IX. *Extrait d'une lettre écrite de New-London le 5 Juin.*

» Un Capitaine de l'armée du Continent qui eſt parti du Camp de *Valley-forge* le 25 Mai, rapporte que toutes les troupes de la garniſon de Philadelphie étoient parties de la Ville, & qu'elles emmenoient avec elles par force beaucoup d'habitans de la Ville & des environs. On étoit perſuadé que cette armée menaçoit ou le Connecticut ou la baye de Maſſachuſet, mais plutôt le Connecticut. «

X. *Extrait d'une lettre d'un Commandant ſur les frontieres du Nord de la Nouvelle-York, — le 4 Mai.*

» Nous venons d'apprendre par deux déſerteurs partis de Saint-Jean le 18 Avril, que les Ennemis en avoient retiré leur canon, & l'avoient envoyé à Montréal : — qu'on y parloit beaucoup d'une expédition de la France dans le fleuve Saint-Laurent. Le Gouverneur Carlton avoit ordonné une forte levée de Milices, & ſur le refus que pluſieurs Canadiens avoient fait de marcher, il y avoit eu un ſoulevement dans lequel cinquante hommes des Régimens Allemands avoient été tués. Il régnoit de grandes maladies dans la petite armée de Carlton ; & elle n'avoit preſque point de Sauvages. «

Copie d'une Lettre écrite de Nantes le 4 Juillet.

» Le Brigantin le *Saratoga*, Capitaine Murray, arriva ici hier de Baltimore. Il apporte deux paquets du Congrès pour les Honorables Députés. — Mes dernieres lettres ſont du 28 Mai. Le bruit étoit général à Baltimore que l'ennemi s'embarquoit avec toute la promptitude poſſible pour quitter Philadelphie, & que le Général Washington s'avançoit vers la ville pour l'inquieter pendant ſon embarquement. Le Général avoit détaché le 20, le Marquis de la Fayette avec deux mille cinq cents (*a*) hommes, pour paſſer au bord oriental de la Sckuylkill, & obſerver les mouvemens de l'ennemi. Auſſi-tôt que le Général Howe en eut connoiſſance, il ſortit, avec la plus grande partie de ſon armée, pour l'attaquer pendant la nuit, comptant qu'il pourroit le ſurprendre. Mais ce jeune Seigneur ayant découvert l'ennemi, lorſqu'il n'étoit plus éloigné que d'un mille, il repaſſa la riviere pour rejoindre l'armée. Le Général Howe l'ayant vu, retourna vers la Ville avec précipitation, laiſſant derriere lui quelques priſonniers & bleſſés.

Tous les vaiſſeaux de guerre ont quitté

[*a*] Le Général Howe s'eſt embarqué le 24. Comme il n'y a point eu d'affaire depuis celle du 20, c'eſt le Marquis de la Fayette qui a reçu ſes adieux, & il eſt parti ſans avoir ſoumis l'Amérique.

notre baye de Chesapeak depuis le 18 ou le 19 Mai. Le peuple est dans le ravissement des Traités avec les François. On s'est permis jusqu'à des danses. «

Le *Saratoga* étoit sorti de la baye de Chesapeak le 11 Juin.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. De Londres le 10 Juillet.

L'escadre de Keppel étoit encore hier 9 à la rade de Sainte-Hélene, où il a été joint par les vaisseaux *la Vengeance* & *le Terrible* de 74 canons, & la *Défiance* de 64. — Il y avoit dans Londres de fortes gageures que cet Amiral ne remettroit pas à la mer: que les vaisseaux pris seroient rendus, & qu'on feroit des excuses à la Cour de France. ——— Il étoit arrivé une flotte de la Méditerranée sous le convoi du *Worcester*: partie de celle des Isles du Vent & de la Jamaïque étoit aussi rentrée; grace au vent Oueſt, qui doit avoir retenu l'escadre Françoise dans le port de Brest.

Le cinquantieme Régiment d'Infanterie a été embarqué à Portsmouth, pour faire à bord des vaisseaux le service des troupes de marine. On a embarqué pareillement divers corps d'Infanterie qui avoient d'autres destinations.

On assure que Philadelphie est totalement

évacuée, & que le Général Grant a été détaché avec une diviſion de ſix mille hommes, pour renforcer la garniſon de la Jamaïque.

Le vaiſſeau de ligne l'*Aſia* étoit le 25 Mai près d'entrer dans le port de Madere, avec ſix vaiſſeaux de la Compagnie des Indes.

Le vaiſſeau le *Saint Laurent*, arrivé d'Halifax à Douvres, a rencontré *l'Amiral Byron* le 24 Juin, près des Açores. Il a ſu que cet Amiral étoit à la pourſuite de l'eſcadre du Comte d'Eſtaing.

Le 21, la même *eſcadre de Byron* avoit été rencontrée par un autre vaiſſeau de Trieſte, par 470 d. latitude, 20 de longitude.

Les bruits qui s'étoient répandus que l'Amiral Byron croiſoit à quelque diſtance d'*Oüeſſant*, pour ſoutenir au beſoin l'eſcadre de Keppel, ſont donc viſiblement faux.

Voici de plus un rapport authentique du lieu où étoit le 19 Juin l'eſcadre de l'Amiral Byron, partie d'Angleterre le 9 Juin.

Le Capitaine Jean-Baptiſte Heurtaux du Brigantin l'*Alcionne* du port de deux cent tonneaux de Fécamp, parti de Marſeille le 18 Mai dernier avec un chargement de différentes marchandiſes deſtinées pour ce port où il eſt arrivé ce jour 4 Juillet 1778.

Rapporte que *le 19 Juin*, étant par les 46 degrés 44 min. de latitude nord, & 19 deg.

12 min. de longitude méridien de Paris, il a eu connoiſſance d'*une eſcadre de treize vaiſſeaux de guerre & une frégate Angloiſe* : que cette derniere a été détachée pour lui donner chaſſe, ce qu'elle a fait pendant quatre heures, & lui a tiré quatre coups de canons à boulets de diſtance en diſtance. Ladite frégate nommée la *Guadeloupe*, de 22 canons, avoit ſeule ſon pavillon dehors ; l'ayant joint, elle a envoyé un canot à ſon bord, avec trois Officiers & pluſieurs gens de l'équipage, où pendant que ces Officiers parcouroient ſes expéditions, leur monde fit ouvrir les écoutilles où ils viſiterent ſeulement. Le déclarant ajoute *qu'un des Officiers Anglois l'avoit beaucoup queſtionné ſur l'eſcadre de M. le Comte d'Eſtaing ;* qu'il leur avoit répondu n'en rien ſavoir, à quoi cet Officier répliqua, qu'il n'ignoroit pas que cette eſcadre alloit à la Nouvelle-Angleterre ; que la leur ayant à bord un Officier général, avoit ordre de la ſuivre, & dans le cas de rencontre de la combattre, même tous les vaiſſeaux ou frégates Françoiſes qu'ils trouveroient à la mer.

Fait au Havre le 4 Juillet 1778.

Signé, Jean-Baptiſte HEURTAUX.

Pour copie véritable.

MISTRAL.

Jugement porté par un Anglois ſur la conduite de M. BELISAT, *Commandant de la* Licorne.

Whitehal, Ev. Poſt., du 4 Juillet.

» Bien des gens ont blâmé le Capitaine de la *Licorne* de ce qu'il a tiré ſur l'*Amérique* avant d'amener ſon pavillon. Ce procédé a été préſenté ſous le point de vue le plus défavorable. Quelques perſonnes même ont pouſſé les choſes juſqu'à dire que le Conſeil Privé ſe propoſoit de s'ériger en tribunal d'information pour examiner ſa conduite. Si j'entreprends de dire quelques mots en faveur de cet Officier, j'eſpère qu'on n'en concluera pas que je ſois ennemi de la cauſe pour laquelle nous ſommes armés aujourd'hui. Je ſuis un de ceux qui déſirent le plus une guerre avec la France, & l'occaſion de la punir de ſa perfidie; mais la juſtice n'admet point de diſtinction d'Amis & d'ennemis, & la Nation Britannique a toujours eu pour principe de rendre juſtice même à ſes ennemis déclarés.

Si le Commandant de la *Licorne* eût amené ſon pavillon avant de tirer, il ſeroit impoſſible de le juſtifier; mais au moment qu'il a lâché ſa bordée, il ne ſe regardoit pas comme priſonnier. Au contraire, il ſe croyoit tellement libre, qu'il diſpoſoit ſa voilure pour gagner le large. C'eſt certaine

men

ment ce qu'il étoit en droit de faire ; & comme depuis la Paix de Verſailles, toutes hoſtilités ont ceſſé entre l'Angleterre & la France, & qu'aucun acte public de notre part n'a déclaré que ce Traité n'exiſtoit plus, nous n'étions point du tout autoriſés à l'empêcher d'aller où bon lui ſembloit. Nous ne ſommes donc pas excuſables d'avoir tiré pour l'obliger de mettre en panne. Comme Sujet d'un Etat indépendant, ce Capitaine s'eſt cru inſulté par un pareil traitement ; & il ſe ſeroit regardé comme indigne de commander un vaiſſeau, s'il n'eût pas cherché à ſe venger de l'outrage fait au pavillon de ſon Souverain. Une demande ſignifiée par la bouche d'un canon ſonnoit trop mal à l'oreille d'un Officier François ; elle auroit eu probablement ſon effet, ſi l'Amiral Keppel l'eût fait inviter poliment de venir boire un coup avec lui à bord de la *Victory*. On ne pouvoit convenablement répondre à la ſommation d'un canon, que par la bouche d'autres canons. «

Signé, IMPARTIAL.

Réponſe au Banquier de Londres par ſon Correſpondant Américain.

» J'ai peine à me perſuader, ainſi que vous, que le Congrès ait nommé des Commiſſaires pour traiter avec ceux du Roi George III, avant même que ceux-ci fûſſent arrivés en

Amérique. Les gazettes qui ont annoncé cette nomination, ont copié celles qui se font sous les yeux du Gouvernement Anglois, & qui sont remplies des plus atroces mensonges. «.

Voici mes observations sur l'article que vous m'avez envoyé. «

» Il n'y a jamais eu personne dans le Congrès du nom de *Philipp Ludwell Lée*. L'Américain qui portoit ce nom est mort il y a quelque tems: c'étoit un frere de M. Arthur Lée, Ministre Plénipotentiaire du Congrès à la Cour de France «.

» Cette fausseté vous fait voir que l'article en son entier ne mérite aucune croyance «.

» Je ne prétens point dire, cependant que le Congrès ne nommera point des Commissaires pour recevoir ceux du Roi & du Parlement d'Angleterre, & pour leur demander quels sont leurs pouvoirs, & s'ils sont autorisés à faire la paix avec l'Amérique comme République Souveraine, & en reconnoissant son Traité avec la France. Certainement les Commissaires Anglois répondront *non* ; & il n'est pas moins sûr que la réplique des nôtres sera: — *Retournez donc chez vous, & si vous voulez revenir, que ce ne soit point sans avoir ces pouvoirs* ».

» Je viens de voir un papier Anglois où le nombre de nos prétendus Commissaires est borné à trois. Ces incertitudes font bien voir l'artifice détestable & méprisable de ceux

qui répandent tous ces bruits. Eſt-il poſſible qu'une grande nation ſe ſoit abaiſſée juſqu'au point de chercher ſon ſalut dans le menſonge, & de ne pouvoir plus même dire la vérité ſans être ſoupçonnée de mentir «?

FIN.

LETTRE.

*D'un Banquier de Londres, à M.*** à Anvers.*

De Londres le 12 Juillet 1778.

JE ne répeterai point ici, Monſieur, tout ce que j'ai déja eu l'honneur de vous dire de l'importance des débats parlementaires de la derniere ſeſſion, & ſur-tout du moment où elle touchoit à ſa fin. Vous m'accorderez ſûrement aſſez de confiance pour lire ceux que je vous envoye aujourd'hui, qui avec d'autres que vous avez déja vûs, ont rempli la ſéance du 2 Juin. Vous les jugerez ſi intéreſſants, que même quand vous les auriez lus dans quelqu'autre feuille périodique, & que vous ſeriez certain de les avoir trouvés auſſi complets, je veux dire auſſi riches de choſes qu'ils me paroiſſent l'être ici, ce que juſques-là j'aurai peine à croire, vous me ſauriez encore bon gré de vous avoir engagé à en faire une ſeconde lecture. Pour moi, je ſuis réſolu à y revenir plus d'une fois, les regardant, tant les précédents que ces derniers, non ſeulement comme très curieux, mais comme très-inſ-

tructifs ſur le fonds de la Conſtitution Angloiſe, ainſi que ſur l'eſprit de ſon Gouvernement actuel & futur dans la perſonne des Miniſtres en place & dans celle de leurs adverſaires qui comptent bien y être un jour.

Ce ſont les débats du 2 Juin dans la Chambre des Pairs ſur la motion du Duc de Bolton pour un ajournement préférablement à une prorogation. Je vous les ai promis par ma lettre du 25, dans laquelle je n'ai pas pû les inſérer à cauſe de leur longueur. Vous avez eu, par mon canal, tous les autres, même ceux du jour ſuivant, qui fut celui de la clôture de la ſeſſion.

CHAMBRE DES PAIRS.

Débats du 2 Juin ſur la motion du Duc de Bolton.

Le Duc de *Bolton*, après un court préambule ſur l'objet de ſa motion, entra ainſi en matiere. » Les armemens de la France ſont deſtinés contre nous; & le ſeul objet de cette Puiſſance n'eſt point, comme on voudroit nous le faire croire, de ſe tenir ſur la *défenſive*. C'eſt au moment même où nous dévrions mettre en activité toutes nos forces navales, que les Miniſtres nous apprennent que nous ne ſommes pas en état de détacher même une petite eſcadre de onze vaiſſeaux de ligne pour défendre Gibraltar & pro-

téger notre commerce dans la Méditerranée, ou pour obſerver les (*a*) mouvemens de la flotte que commande le Comte d'Eſtaing «.

Ici le Duc de Bolton développa des connoiſſances particulieres dans la Marine, dont il parla en homme du métier. Il obſerva d'abord que l'adminiſtration s'étoit conduite bien différemment, & qu'elle avoit pris des précautions bien plus ſages dans les années 1743, 1745 & 1746, lorſque le Prétendant menaçoit l'Angleterre d'une invaſion.

Il fit voir quelle flotte avoit été raſſemblée & avec quel jugement on avoit diſpoſé la ligne de combat en 1743, lorſqu'une flotte Françoiſe entroit dans la Manche pour couvrir le débarquement des troupes qui devoient être envoyées de Dunkerque. » On prit, dit-il, les mêmes meſures en 1745 & en 1746, lorſque l'Amiral Vernon commandoit dans la Manche. Alors la ligne de combat étoit formée de maniere qu'il étoit impoſſible aux François de la franchir. Si par quelqu'accident ils eûſſent réuſſi à paſſer ſans être apperçus, toutes les côtes étoient garnies de frégates deſtinées à donner l'allarme au corps de la flotte. Au moyen de cette diſpoſition, l'ennemi ne pouvoit effec-

(*a*) Il faut ſe ſouvenir que le Lord Byron n'eſt parti de Plymouth que le 9 Juin, ſept jours après ces débats, qui ſont du 2.

tuer ſon débarquement ſans en venir à une action «.

» Qu'eſt-ce que notre ligne de combat aujourd'hui ? Rien. Nous n'avons point d'armée navale de la force de celle que la France & l'Eſpagne peuvent envoyer contre nous. Notre flotte ne conſiſte qu'en vingt-un vaiſſeaux de ligne ſous l'Amiral Keppel, & en onze autres commandés par l'Amiral Byron. Si vous détachez cette derniere eſcadre, votre ligne de combat ne ſera plus compoſée que de vingt-un vaiſſeaux de ligne (*a*). Or je ſoutiens que ces forces ne ſont nullement ſuffiſantes pour la protection de nos côtes. Si vous laiſſez ces deux eſcadres enſemble, alors toutes vos poſſeſſions ſeront à la merci de vos ennemis. Je ſuppoſe votre ligne de bataille plus complette; où ſont vos frégates? On dit qu'il vous en reſte trois : voilà donc tout ce que vous avez de frégates pour le double ſervice d'obſerver les mouvemens de vos ennemis & de garnir vos côtes «.

» En déſaprouvant la diſtribution de la flotte dans la Manche, je ſuis bien loin de vouloir étendre cette cenſure ſur le digne

---

(*a*) Les vingt-un vaiſſeaux ſortis le 12 Juin ſous l'Amiral Keppel, eurent à peine dépaſſé Plymouth, qu'il y en eût deux, le *Shrewſbvry*, de 74 canons, & le *Bienfaiſant*, de 64, qui furent obligés de ſe réfugier dans ce dernier Port, ne pouvant pas tenir la mer. Le premier mit auſſitôt à terre 94 hommes qui furent envoyés à l'hôpital.

& brave Officier qui en a le commandement : (l'Amiral Keppel) je ſais que ce grand-homme a les mains liées (*a*). Je ſuis convaincu qu'il n'agira point d'après ſes propres lumieres. Or comme notre marine a toujours été en déclinant faute d'être adminiſtrée par un Marin habile & intelligent, il eſt évident, ſelon moi, que nos forces maritimes ne pourront jamais être employées avec efficacité & ſuccès, que quand la direction & la diſtribution en ſeront laiſſées à des Officiers expérimentés. Il n'y a qu'un homme de mer qui ſoit propre à préſider au Bureau de l'Amirauté, ſur-tout dans un tems de criſe & de danger. C'eſt à des Officiers inſtruits par une pratique conſtante, & non par une vaine théorie, que la nation doit accorder ſa confiance. Dans les tems dont j'ai parlé l'adminiſtration de la Marine avoit des *Wager*, des *Norris*, des *Vernon* & des *Anſon* pour chefs ou pour conſeils. En eſt-il de même aujourd'hui ? Le Lord *Briſtol* préſent à cette aſſemblée, ou le brave Amiral Keppel qui a le commandement de la Manche, ont-ils été conſultés ? Non. La même ignorance, le même aveuglement, la même incapacité, enfin tout ce qui pouvoit être un germe de mépriſe, & par la ſuite un principe d'humi-

(*a*) Cette aſſertion s'eſt vérifiée par toutes les incertitudes que M. Keppel a montrées dans ſes relations du combat des frégates, ainſi que par ſa rentrée dans le port après ce combat.

liation & de diſgraces, s'eſt trouvé englobé dans le ſyſtême adopté par l'adminiſtration de notre marine «.

Le Duc *de Bolton* parla auſſi de l'embargo qui venoit d'être mis ſur tous les bâtimens. » Cette opération, dit-il, annonce que nous ſommes menacés de quelqu'événement ſiniſtre. Elle fournit de nouvelles raiſons pour préférer un ajournement à une prorogation; cependant je ne ſaurois la déſapprouver ſi les Miniſtres déclarent que ce n'étoit qu'un moyen de ſe procurer plus promptement des Matelots pour garnir tous les vaiſſeaux où il en manque encore beaucoup. Mais j'attends cet aveu de leur part, quelque peine qu'ils aient à le faire. Autrement je regarderai cet embargo comme un éveil donné à la nation pour la prévenir qu'elle eſt menacée d'une invaſion *très-prochaine*. Je demanderai alors s'il n'eſt pas de la plus grande néceſſité que le Parlement reſte aſſemblé pour faire toutes les diſpoſitions que pourra requérir un événement auſſi important «. Le Duc de Bolton fit donc ſa motion portant en ſubſtance » que dans un moment où les dangers dont l'Angleterre eſt menacée, demandent la préſence de toute l'autorité légiſlative, & de la réunion de tout ce qu'il y a dans le royaume de citoyens éclairés & ſages, Sa Majeſté ſeroit ſuppliée de différer la prorogation du Parlement, tant que ce moment critique ne ſeroit point paſſé «.

Le Lord *Weymouth* répondit au Duc de

Bolton que la motion du Comte de Derby ayant été arrêtée par la queſtion préalable (*a*), il devoit lui reſter peu d'eſpérance de voir la ſienne réuſſir. » Au ſurplus, ajouta-t-il, en ſuppoſant qu'il ſoit auſſi néceſſaire qu'on le prétend de prendre l'avis du Parlement, la clauſe inſérée dans le Bill de la milice paſſé en 1776, obvie à cet inconvénient ſans mettre les Membres du Parlement dans la néceſſité déſagréable de reſter à Londres tout l'Été, non pour délibérer ſur les affaires, mais uniquement pour attendre s'il ſe préſentera quelques affaires du reſſort du Parlement. La clauſe dont je veux parler, eſt celle qui autoriſe Sa Majeſté à aſſembler le Parlement ſous quinzaine dans les cas particuliers qui y ſont mentionnés. Or s'il ſe préſente quelque circonſtance où il ſoit néceſſaire de prendre l'avis du Parlement, la clauſe en queſtion portant » qu'en cas de rebellion dans aucune partie des dépendances de l'empire Britannique, ou pendant la rebellion actuelle en Amérique, le Roi pourra convoquer le Parlement en indiquant l'aſſemblée à quinzaine «. Cette clauſe, dis-je, remplira en entier tous les effets d'un ajournement ſans avoir aucun

[*a*] On a vû cette motion ci-deſſus, elle avoit pour objet direct les cauſes de la détention de l'armée de Burgoyne en Amérique & ſecondairement celui d'obtenir que le Parlement ne fût point prorogé.

des inconvéniens que l'on peut raiſonnablement lui objecter «.

» Le Duc de *Richmond* a obſervé dans les derniers débats que les ordres de convention expirent ſuivant l'ancien ſtile à la fin des quarante jours, & que la clauſe nouvelle n'y ayant rien changé, par une révocation expreſſe, ladite clauſe ne peut avoir aucun effet. Mais je répondrai qu'il n'y avoit point de loi poſitive relativement au délai des quarante jours, & qu'il en exiſte une à préſent qui donne au Roi le pouvoir de convoquer le Parlement à quinzaine.

On demande ſi l'embargo n'eſt pas l'annonce d'une invaſion très-prochaine. Je réponds que non. La ſituation actuelle des affaires exigeoit un nombre additionel de matelots; & cet embargo a été regardé comme le moyen le plus ſûr & le plus expéditif, s'agiſſant de pourvoir à différens ſervices & à des opérations navales très-étendues. Je ne puis point répondre des intentions futures de nos ennemis. Tout ce que je puis aſſurer pour le préſent, c'eſt que l'embargo n'a point pour objet l'appréhenſion d'une attaque ſoudaine & imprévue ſur aucune partie de nos côtes «.

Le Lord *Cambden* releva ce qui avoit été dit par le Lord Weymouth en parlant du Duc de Richmond, relativement aux ordres donnés pour quarante jours lorſque le Parlement eſt convoqué pour l'expédition des

affaires. » Le Vicomte Weymouth, dit-il, prétend qu'il y a une loi plus positive pour un cas que pour l'autre. Je ne connois que la loi du Parlement fondée sur la constitution, loi, permettez moi de le dire, qui est de l'essence même du Parlement, & plus obligatoire à tous égards qu'aucun acte postérieur de la législation. Je voudrois savoir si cette ancienne loi, pour convoquer le Parlement à quarante jours, est révoquée par la clause en question de l'acte de la milice? Tout ce que je puis voir dans la clause, c'est qu'il sera permis d'indiquer l'assemblée du Parlement à quinzaine. Aucun Lord osera-t-il soutenir que l'ancienne maniere d'assembler le Parlement, devroit être tout-à-coup anéantie par une clause d'un acte postérieur, & que les anciens droits du Parlement soient détruits par cette clause d'un acte qui n'a nullement pour objet la conservation de ces droits «?

Ce Lord ayant démontré l'illégalité de cette clause, & combien elle est inutile, puisque la motion actuelle rempliſſoit tous les objets auxquels la clause est destinée, il continua de jetter un coup d'œil rapide sur l'état de la nation. » Les événemens, dit-il, que l'on voit arriver journellement ont été prédits depuis long-tems aux Ministres. Les vues de la France nous ont été expliquées en détail; & on nous a fait remarquer dans ses intérêts la raison de ses desseins. On n'a point

ceſſé de répéter aux Miniſtres que la circonſtance la plus heureuſe qui pût arriver pour la France, étoit celle d'une méſintelligence entre la Grande-Bretagne & ſes Colonies Américaines : que ces démêlés produiroient une guerre civile qui améneroit une ſéparation ; & que l'inſtant même où la Grande-Bretagne perdroit un tiers de ſes domaines & ſe trouveroit épuiſée d'hommes & d'argent, ſeroit celui que la France choiſiroit pour tirer avantage de notre foibleſſe, & faire éprouver les effets de ſa vengeance à ce pays infortuné. Eh bien, y a-t il eu un ſeul mot dans ces prophéties qui ne ſe ſoit réaliſé ? N'avons-nous pas vu les François, par les aſſurances les plus amicales en apparence, encourager nos Miniſtres à pourſuivre leurs plans de deſpotiſme & de ſoumiſſion indéfinie ? Auſſi-tôt que la Cour de Verſailles les a vus engagés dans le plan de ſoumettre les Colonies par la force des armes, projet auſſi impraticable qu'extravagant & contraire à la conſtitution ; n'a-t-elle pas donné des ſecours ſecrets à l'Amérique ? N'a-t-elle pas continué par ſes aſſurances amicales de nous encourager à envoyer en Amérique toutes nos forces de terre & de mer pour nous réduire ici à un état de dénuement abſolu ? Auſſi-tôt qu'elle a été aſſurée que nous étions pris dans tous les pièges qu'elle nous avoit tendus, n'a-t-elle pas ceſſé de ſe contraindre pour ſe lier ouvertement avec nos propres Sujets ? Actuellement

n'eſt-elle pas occupée de concert avec l'Eſpagne à méditer notre ruine «?

Le Lord *Cambden* déplora qu'on eut actuellement pour l'Eſpagne cette crédulité fatale qui avoit cauſé toutes nos calamnités en nous faiſant ajouter foi aux aſſurances de la France. » L'Eſpagne, dit-il, eſt armée. Je ſais bien que les Miniſtres me répondront. Qu'importe? nous continuons à recevoir de la part de cette Puiſſance des aſſurances poſitives de la plus amicale neutralité. Mais ſi l'Eſpagne eſt ſincere, pourquoi arme-t-elle? Pourquoi ſes ports & ſes arſenaux ſont-ils pleins de vaiſſeaux de guerre prêts à mettre à la mer, ou que l'on prépare en toute diligence? Pour quelle raiſon y a-t-il actuellement vingt trois vaiſſeaux de ligne dans la Baye de Cadix? Tous ces préparatifs, toutes ces grandes dépenſes n'ont elles aucun objet? L'idée en eſt abſurde. Les faits parlent d'eux-mêmes & dépoſent contre toutes les aſſurances du contraire. Des armemens, des préparatifs par tout, ſont une déclaration tacite des ſentimens de l'Eſpagne. Il eſt inutile après cela de chercher ſi elle a contracté quelqu'engagement public ou particulier avec la France. Elle s'explique aſſez clairement par ſa conduite. C'eſt comme ſi elle diſoit, *auſſi-tôt que les hoſtilités ſeront commencées entre vous & la France; nous nous joindrons à cette couronne.* Il ne faut que du ſens commun pour ſentir que tel eſt le vrai ſens de ſes diſcours, quelque détournés qu'ils

puiſſent être. Sans cela, pourquoi choiſir ce moment-ci de préférence pour faire des armemens plus conſidérables qu'elle n'en a encore faits depuis la derniere guerre ? —
» Les Miniſtres, que l'on ne peut ſuppoſer, ignorer des vérités auſſi évidentes, auroient dû inſiſter ſur quelque choſe de plus poſitif que de ſimples aſſurances. Il étoit de leur devoir d'exiger que les Eſpagnols leurs donnaſſent des preuves au lieu de ſe contenter de vaines paroles. Ces preuves étoient la ceſſation totale de tous les armemens qui ſe faiſoient en Eſpagne ; & ſi cette Puiſſance refuſoit de les donner, nos Miniſtres devoient ſe faire juſtice en interceptant les galions. L'enlevement de ces tréſors, auroit été la juſte punition de la perfidie des Eſpagnols : nous nous ſerions procuré par là un garant de leur conduite future ; & s'ils euſſent toujours refuſé de nous prouver la réalité de leurs diſpoſitions pacifiques, ces tréſors nous auroient mis en état de pourſuivre une guerre néceſſaire contre les efforts réunis de nos perfides & éternels ennemis. — On pourra m'objecter, j'en conviens, qu'attaquer ainſi en pleine paix une nation qui ne nous a point provoqués, c'eſt violer ouvertement le droit des gens. Mais il eſt aiſé de lever ces difficultés en accompagnant ce coup d'une déclaration de guerre. D'ailleurs le refus de déſarmer dans une circonſtance auſſi critique, peut bien être allégué comme une raiſon d'après laquelle

la juſtice, la ſaine politique & la néceſſité autoriſent ſuffiſamment à forcer un ennemi ſecret de déclarer des ſentimens qu'il ne cache que pour attendre une occaſion plus favorable & où il ſeroit mieux préparé ».

Après avoir fait la cenſure la plus vive de la conduite de l'Adminiſtration en général, le Lord Cambden attaqua particulierement le Lord Sandwich, dont l'incapacité, les mépriſes & l'ignorance, lui parurent la ſeule cauſe de l'état déplorable de la Marine. » Bien loin, dit il, d'avoir des forces navales ſuffiſantes pour attaquer nos ennemis, nous n'avons pas même aſſez de vaiſſeaux, pour défendre les côtes de la Grande-Bretagne, & protéger nos autres Poſſeſſions. L'Amérique eſt perdue dans toute la force du terme. Les Américains ſe ſont moqués de ce qu'il nous plaît d'appeller les bills conciliatoires. Il eſt trop vrai ſemblable que notre armée & notre flotte d'Amérique vont être pareillement la proie de l'ennemi. Si le Comte d'Eſtaing eſt allé en Amérique, la flotte ſera obligée de ſe rendre ſans tirer un ſeul coup de canon. Quel ſera le ſort de l'armée de Howe, privée de ſes communications avec la mer? Il faudra bien qu'elle ſe rende priſonniere. Par ce moyen, la France aura vu le ſuccès complet de ſon plan, qui étoit de nous encourager à envoyer en Amérique la majeure partie de nos forces,

pour les détruire plus aiſément après les avoir ainſi diviſées. «

» Dans l'état de criſe & de danger, où ſe trouvent l'Angleterre & toutes les parties de l'Empire Britannique, j'inſiſte fortement ſur la néceſſité d'adopter la motion. Je me fonde ſur ce que les Miniſtres ne méritent aucune confiance, parce qu'ils manquent de talens, d'activité & d'aſſiduité (*a*) à leurs devoirs, parce que leur ignorance n'eſt égalée que par leurs mauvais ſuccès, & parce que dans le cas d'une invaſion ou de quelque autre grande calamité, il faudroit prendre des meſures ſages & vigoureuſes, que l'on ne peut attendre que du Parlement. «

Le *Lord Chancelier* (Bathurſt) ſe leva pour répondre à la diſtinction établie par le Lord Cambden entre les *quarante jours* de délai que donnent les ordres de convocation, conformément au droit public du Royaume, & l'opération probable de la clauſe du ſtatut qui autoriſe la couronne à aſſembler le

---

[*a*] Milord Cambden les connoît à merveille. Lorſque la nouvelle du départ du Comte d'Eſtaing arriva, ils étoient tous à leurs campagnes. Ils y étoient pareillement à l'arrivée du Lieutenant Berkley dépêché par l'Amiral Keppel, avec ſes relations du combat des frégates. Cet Officier attendit quatre heures à l'Amirauté, où il n'y avoit perſonne à qui il pût remettre ſes dépêches, & enfin il ſe décida à prendre la poſte pour aller trouver Milord Sandwich à ſa maiſon de plaiſance de Sheppertown.

arlement à quinzaine. » Je conviens, dit-
, que les formes de la conſtitution juſti-
ent les obſervations du Lord Cambden ;
ais n'eſt-il pas des cas où il faut ſacrifier
es formes, quelque ſacrées qu'elles puiſſent
re, à des intérêts plus preſſans ? Si pen-
nt la prorogation, il ſe préſente quelqu'u-
e de ces circonſtances imprévues, qui,
ivant la clauſe en queſtion, peuvent ſeules
nner lieu à la convocation du Parlement à
inzaine, je ne crois pas qu'aucun des
embres qui auront conſeillé cette opéra-
on, ait à craindre qu'on la lui reproche
mme criminelle ou illégale. «

Le *Lord Shelburne* aſſura que l'on devroit
opter la motion, ne fût-ce que pour faire
ir aux Etrangers que la Nation avoit en-
ouvert les yeux ſur la ſituation dangereuſe
les Miniſtres l'avoient réduite. » Cette
tion, dit-il, apprendra à toute l'Europe,
e nos Peuples ſont unis, qu'ils ſont déter-
nés à défendre & à protéger la Couronne
péril de leur vie & de leur fortune, & à
irer leur confiance à des Miniſtres, dont
norance & l'incapacité avoient encouragé
s ennemis, & leur avoient fourni les
yens de ſe rendre redoutables à la
ande-Bretagne. « Il parla enſuite de l'é-
où ſe trouve l'Angleterre, tant chez elle
e dans ſes autres Poſſeſſions. » Il n'y a,
-il, actuellement dans la Grande-Breta-

gne, que douze (*a*) bataillons d'infanteri
réglée, qui, joints à la Cavalerie, ne fon
pas plus de neuf mille hommes. Ces trou-
pes, parmi leſquelles à la vérité je ne com-
p ends pas les Gardes deſtinés ſeulement au
ſervice perſonnel du Roi, ne ſont certaine
ment pas ſuffiſantes pour la défenſe du
Royaume. En effet, quelqu'eſpoir qu'avec
le tems on puiſſe fonder ſur la Milice, i
n'eſt pas croyable qu'en cas d'invaſion, elle
puiſſe tenir contre des Corps de vétéran
nombreux & exercés: Dans de pareilles con-
jonctures, qu'avons-nous à faire? Car ſi nos
forces navales ne ſont pas en état de réſiſter
à celles des ennemis, nous verrons infailli-
blement débarquer chez nous une armée
nombreuſe d'Etrangers. Alors, la Cour ſera
obligée d'abandonner précipitamment Lon-
dres. Les Troupes dont je viens de parler
aidées d'une Milice nouvellement levée, &
ſans aucune eſpèce de diſcipline, ne pouvant
jamais être en état de défendre en même
tems la Capitale & le reſte du Royaume, il
faut donc ſe préparer à la perte de Londres.
C'eſt déjà un ſacrifice douloureux. Quant à

[*a*] Il eſt de fait qu'il n'y en a pas un ſeul en
Ecoſſe; mais a obſervé aſſez plaiſamment un Anglois
qui n'aime point ce pays: il eſt à l'abri d'une inva-
ſion par ſa miſere: les François ne feroient pas la
ſottiſe de débarquer dans un pays où ils ne trouveroient
point de ſubſiſtances.

Ecoſſe, on peut ſe repoſer ſur elle du ſoin
e ſa défenſe. Je ne crois pas que ce ſoit
r là que l'ennemi vienne nous attaquer.
ppoſons que pendant ce tems, il y ait des
ulevemens, & que l'Irlande où les eſprits
nt déjà ſi aigris contre nous, acheve de ſe
volter, comment notre malheureuſe Na-
on pourra-t-elle réſiſter à un concours ſi
rayant de fléaux réunis pour conſommer
ruine?

A cette occaſion, le Lord Shelburne re-
ocha aux Miniſtres l'abſurdité de leur con-
ite, relativement à l'Irlande & aux Habi-
s de Lancaſtre, de Briſtol, de Liverpool,
. conduite par laquelle ils ont donné au
blic le tableau achevé de leur caractere,
déſobligeant tous les partis, ſans faire l'a-
ntage d'aucun d'eux. » J'ai averti de bonne
ure les Miniſtres, pourſuivit-il, de ne point
donner la peine inutile de relâcher pendant
lque tems les entraves des Américains,
r les reſſerrer enſuite avec plus de force,
eur rappeller leurs ſouffrances. Quelqu'o-
ation qu'on eût en vue, on auroit dû aupa-
t la conſidérer par le côté de l'utilité la
générale & dans ſon rapport avec l'avan-
e de toute la Nation. Au contraire, l'Ad-
iſtration a déſobligé ſes meilleurs amis,
Habitans des *loyales* Villes de Mancheſter
e Liverpool; & à quelle fin? pour préci-
r l'Irlande dans la rébellion. Sans avoir
orreſpondance politique avec qui que ce

ſoit en Irlande, j'ai appris que ſes peuple
avoient formé une aſſociation pour ceſſe
d'acheter des marchandiſes de la Grande
Bretagne, au moins de celles qui ſont ma
nufacturées à Mancheſter ou dans ſes envi
rons. On s'attend à voir, au premier mo
ment, la populace forcer les boutiques & le
magaſins, pour ſaccager, brûler ou détruir
toutes les marchandiſes du crû de la Grande
Bretagne, ou qui y ſont manufacturées.«

Après avoir ainſi expoſé le danger d'un
invaſion, la foibleſſe de la Grande-Bretagn
dépourvue de défenſeurs, la diſpoſition gé
nérale des peuples à la révolte, tant en An
gleterre qu'en Irlande, par rapport à la ſta
gnation du commerce & au manque d'ou
vrage; après avoir cité à l'appui de ces aſſer
tions, ce qu'il avoit vu lui même dans le
Comtés de Wilt & de Glouceſter & dan
la Ville même de *Briningham*, ſi célebre pa
ſa *loyauté* & par ſes *adreſſes*, où il ne ſe faiſoi
preſque plus de commerce; il paſſa à l'exa
men de l'état où ſe trouvent les poſſeſſion
angloiſes au dehors. » Il paroît, dit-il, qu'o
ne veut plus s'occuper de leur défenſe, &
qu'on leur a laiſſé le ſoin de ſe tirer d'affair
comme elles pourroient. Dans quel état e
Gibraltar? Pourquoi, en ſuppoſant mêm
tout les corps complets, la garniſon de cett
Ville ne monte-t-elle pas à quatre mille hom
mes? Quoique deux Régimens & un trai
d'artillerie deſtinés pour cette place, ſoien

à Portſmouth depuis pluſieurs ſemaines, cependant ils n'ont point encore mis (*a*) à la voile. Ce qui rend cette négligence encore plus inexcuſable, c'eſt que je vois, par les papiers qui ſont ſur le bureau relativement à l'eſcadre de Toulon, que les Miniſtres ont ſu par une correſpondance exacte, réglée & très-bien ſuivie, les armemens qui ſe ſont faits dans ce port depuis le 3 Janvier juſqu'au 5 Mai. Malgré cela, on a attendu juſqu'à la derniere extrémité à prendre quelques meſures pour envoyer à un Poſte de cette importance des renforts qui ne ſont pas encore partis de Sainte-Hélene. «

Il expoſa enſuite la détreſſe & le danger des Iſles Angloiſes de l'Amérique, entierement dégarnies de défenſeurs, & la négligence criminelle dont les Miniſtres s'étoient rendus coupables, ſoit en n'envoyant point au Général Howe des forces ſuffiſantes pour ſe mettre en état de ſe maintenir à Philadelphie, ſi c'eſt l'intention du Gouvernement, ſoit en ne le rappellant point pour le faire paſſer aux parties de l'Amérique qui reſtent encore à l'Angleterre, pour y agir offenſivement ou défenſivement, ſelon que les circonſtances le requéreroient. » D'un autre côté, pourſuivit-il, ſi on croit l'Amérique diſpoſée à entrer en accommodement, & que l'on veuille donner quelque poids aux négo-

[*a*] Ils ſont partis le 13 Juin après l'Amiral Keppel.

ciations, ne faudroit-il pas tranſporter l'armée du Général Howe à Halifax, pour défendre la Nouvelle Ecoſſe, & appuyer le peu de troupes reſtées à Québec aux ordres du Général Carleton ? Mais ſi l'on n'adoptoit aucun de ces plans, pourquoi ne pas envoyer d'ici des renforts pour défendre le Canada & la Nouvelle Ecoſſe? Car tant que nous conſerverons ces Provinces, je ne regarderai jamais l'Amérique comme entierement perdue. Une union de commerce entre la Grande-Bretagne & les Etats-unis ſeroit extrêmement avantageuſe aux deux Pays; & je ne doute pas que cette union n'eût été effectuée, ſi on ſe fût occupé à tems, & dès le commencement de l'année, des meſures convenables à cet effet. «

Le Lord Shelburne parla enſuite des Torys Américains. » On peut, dit-il, les ranger ſous trois claſſes: ceux qui agiſſent d'après leurs principes: ceux qui, obéiſſant à des ſuggeſtions, ou par des vues d'intérêt perſonnel, ſe ſont aſſociés comme amis du Gouvernement; & enfin les gens perdus de débauche & de dettes, que les motifs les plus bas & les plus déteſtables ont engagés à tromper, à ſéduire & à irriter le Gouvernement contre les Américains. «

» Je laiſſe ces deux dernieres eſpeces de gens au ſort qu'ils méritent, & je ne veux m'occuper que de ceux des Habitans de l'Amérique que leurs principes ont déterminés à

éfendre les droits de la Grande-Bretagne. Ces hommes ſont ſans doute extrêmement à laindre. Ils ſont à la merci de leurs ennemis de leurs perſécuteurs: leurs biens ont été onfiſqués: ils ont été punis par le banniſ-ement ou la priſon; & leurs familles ont été xpoſées à toutes les horreurs de la famine. ependant ces infortunés ſont abandonnés à ur malheureux ſort. C'eſt un événement autant plus douloureux, que dans toute ntre circonſtance ſemblable, en Amé-que ou ailleurs, l'exemple de ces loyaux, aves Américains ſacrifiés par la perfidie itannique, empêchera tous ceux qui au-ient les mêmes ſentimens, de mettre au-ne confiance dans les promeſſes que la rande-Bretagne pourroit leur faire de veil-r à leur défenſe & à leur ſûreté. «

Le Lord *Briſtol* condamna hautement la nduite du Bureau de l'Amirauté. » Le ord Sandwich, dit-il, eſt comptable à la hambre & à la Nation en général, de xécution des promeſſes récidivées, faites r lui *officialement*, que nous aurions en tout ns des forces navales ſupérieures à toutes les que la France & l'Eſpagne pourroient embler contre nous. Cependant il eſt con-nu depuis peu, que, bien loin d'avoir te ſupériorité, il n'étoit pas en état de acher une petite eſcadre, pour obſerver Comte d'Eſtaing, ou pour protéger un i brave Amiral que le Lord Howe, même

quand la flotte Françoiſe ſeroit deſtiné pour l'Amérique : or c'eſt ce qui n'eſt plu douteux, d'après une lettre que j'ai reçue au jourd'hui, & par laquelle on m'informe qu l'Eſcadre Françoiſe étoit le 18 Mai à quatre vingt lieues à l'oueſt de Gibraltar. Je ſai pareillement que l'Eſcadre de Breſt, compo ſée de vingt-trois (*a*) vaiſſeaux de ligne étoit en rade ſur une ſeule ancre, & qu probablement elle a déjà appareillé, d'au tant que l'Amiral n'attendoit plus que ſe inſtructions. «

» Comparez cette ſituation avec celle d notre flotte. Nous n'avons pas été en état je ne dis pas ſeulement de faire des déta chemens, mais même de mettre à la mer. L vaiſſeau de l'Amiral n'étoit pas prêt le 2 Mai; & je ſais par une lettre de Portſmouth qu'il ne s'eſt mis en rade à Sainte-Hélene qu le 31. Aujourd'hui 2 Juin, il n'a pas en core mis à la voile (*b*). C'eſt une circonſ tance très-allarmante, & qui mérite l'exa men le plus ſérieux, qu'après avoir répandu des ſommes immenſes d'argent avec tant de

---

[*a*] Ce Lord aura été bien ſurpris lorſqu'il aura appris par les rapports des Officiers de la *Licorne* de la *Pallas* & du *Coureur*, que le nombre des vaiſſeaux de ligne ſortis de Breſt étoit de 32.

[*b*] Le 6 Juin l'Amiral Keppel avoit mis ſignal pour ſortir; mais il fut obligé de le retirer, apprenant qu'il y avoit encore des vaiſſeaux qui n'avoient pas toutes leurs proviſions. Il a attendu ſix jours de plus

profuſion, depuis ſept ans, pour le ſervice de la marine, dépenſes augmentées encore depuis deux ans qu'elle a été miſe ſur le pied de l'établiſſement de guerre, nous ne ſoyons pas en état de mettre en mer plus de quarante-neuf vaiſſeaux de ligne, tandis qu'en 1771, époque à laquelle le Comte de Sandwich fut mis à la tête du Bureau de l'Amirauté, nous n'avions pas moins de cent trente-neuf (*a*) vaiſſeaux de force, & de trois cent quatre-vingt-deux vaiſſeaux de guerre, y compris les frégates, les ſloops, les bombardes, les alléges, &c. «

» Je ne puis m'empêcher d'inſiſter pour l'ajournement. Un ordre de quatorze jours eſt un tems trop long à attendre pour aſſembler le Parlement; car je ſuis certain qu'il ne faut pas plus de quatorze jours pour effectuer une invaſion. — Si les trois flottes de Cadix, de Toulon & de Breſt ſe réuniſſoient, nous ne pourrions jamais avoir une flotte auſſi conſidérable à leur oppoſer. Je ne doute point qu'avec des forces à peu près égales, le brave Amiral Keppel ne donne à nos ennemis des preuves de la ſupériorité de courage

---

[*a*] Il eſt vrai que ce nombre pouvoit y être, mais l a été averé que les deux tiers de ces vaiſſeaux étoient pourris. Lorſqu'à la fin de 1770 il en ſortit quatre ou cinq pour la Méditerranée dans un moment très-urgent, ils ne purent pas gagner la haute mer & rentrerent pour être condamnés & déchirés.

& d'habileté des Matelots Britanniques ; mais *à l'impoſſible nul n'eſt tenu.* «

Le Lord Gower ſe leva pour défendre l'Adminiſtration. » Des malheurs, dit-il, ne prouvent ni prévarication ni incapacité. Lorſque nous avons commencé la guerre d'Amérique, tout ſembloit nous promettre qu'elle ſeroit heureuſe. Si le ſuccès n'a pas répondu à l'attente des Miniſtres, eſt-il juſte de leur en imputer le blâme, s'il eſt vrai qu'ils ont montré la plus grande capacité dans l'emploi de tous les moyens qui étoient en leur pouvoir? « — Je m'oppoſe à la motion, parce qu'il ſeroit impoſſible ſous un ajournement d'avoir une Chambrée complette. Dans le cas même où l'on auroit à traiter d'affaires d'une grande importance, je crois que pour donner une ſanction convenable aux meſures arrêtées, il faudroit raſſembler le plus grand nombre, non-ſeulement des Membres des deux Chambres, mais encore des Membres conſtituans de chaque Chambre. Or, c'eſt ce qui ne pourroit point avoir lieu dans le cas d'un ajournement ; il eſt aiſé de s'en convaincre, en comptant les ſuffrages dans les dernieres ſéances de la Chambre des Communes. Au lieu de trois ou quatre cents Membres, il s'en eſt à peine trouvé cent. «

» Je conviens que les circonſtances ſont très-critiques & très-allarmantes. Le ſeul moyen d'éviter les malheurs annoncés dans le cours des débats, ſeroit de rétablir l'union

parmi nous. Ce ſont nos diviſions qui ont provoqué les entrepriſes de nos ennemis. Si l'on veut ſincérement conjurer l'orage dont nous ſommes de plus en plus menacés, il faut que chacun immole ſes reſſentimens particuliers à l'intérêt général, & que tous ſe réuniſſent pour une ſi belle cauſe.

Le Duc de *Richmond* prit enſuite la parole. » Il eſt vrai que les Chambres ſont bien déſertes; mais j'attribue cette ſolitude à une toute autre raiſon que celle qu'apporte le Lord Gower. Le fait eſt que les amis du Gouvernement commencent à lui retirer leur appui. Ils connoiſſent tous les maux que les Miniſtres ont attirés ſur la Nation; & quoiqu'ils ne veuillent pas les heurter de front, ils prennent le parti de s'abſenter, ou de ſe retirer de la Chambre avant qu'on en vienne aux voix, afin de ne pas donner une ſanction publique à des meſures qu'ils déſapprouvent hautement. Le Lord Gower recommande l'unanimité; mais comment lui eſt-il poſſible d'attendre de l'unanimité, tandis que les opérations projettées par les Miniſtres & dans leſquelles ils perſiſtent, tendent directement à la ruine de l'Etat, & l'ont ébranlé juſques dans ſes fondemens?

Le Lord Gower s'excuſe, ainſi que ſes collegues les Miniſtres, en diſant qu'ils ont fait leur devoir de leur mieux. Mais je ne crois pas que cela ſuffiſe pour juſtifier leur conduite. Leur caractère miniſtériel les rend

reſponſables envers le Souverain & la Nation de l'avis que les uns ouvrent, & des opérations que les autres recommandent. Il n'y a pas de jour, il n'y a pas de moment, où on ne leur faſſe voir les malheureux effets de leur conduite: les informations qu'on leur donne, les prédictions qu'on leur fait, ne ſont point vagues relativement à l'iſſue principale; ces avis, ces prédictions ſe vérifient à chacune de leurs opérations, dans le progrès de notre guerre civile. Une répétition des mêmes avis, une opiniâtreté pour la continuation du même ſyſtême, & une réſolution conſtante à agir, quoiqu'une expérience journalière apporte ſans ceſſe de nouvelles preuves de leurs erreurs & de leurs bévues, ne laiſſent lieu à aucune juſtification. En perſiſtant, & voulant toujours aller en avant, ils ſe ſont rendus reſponſables de toutes les ſuites envers la Nation. Le Lord Gower, en parlant de convoquer le Parlement à quinzaine, a oublié quelques circonſtances qu'il eſt très-néceſſaire de ſavoir, c'eſt qu'il n'a point fait mention de ceux qui devoient l'aſſembler, il ne nous a point dit que les perſonnes par l'avis deſquelles le Parlement dans un moment de détreſſe & de calamité publique pourroit être convoqué, ſont les Miniſtres eux-mêmes, ſeuls auteurs de ces calamités. Eſt-il probable, eſt-il à préſumer que des gens qui ont tant de reproches à ſe faire, vouluſſent ſe perdre eux-

nêmes, en convoquant un Parlement, dont a premiere réſolution ſeroit de leur faire ſau-er la tête. Une telle ſuppoſition eſt abſur-le. Lorſque les Miniſtres ont fait eſpérer ette convocation, pour le cas du beſoin, e n'a été que pour gagner du tems, pour luder ou reculer le jour où ils doivent rece-oir le châtiment public de leur mauvaiſe onduite. Il eſt bien plus naturel & bien lus probable de croire qu'ils feront tout ce ui dépendra d'eux, pour prolonger leur xiſtence miniſtérielle, & pour reculer l'en-uête & la punition qui certainement au-oient lieu, ſi le Parlement s'aſſembloit ex-aordinairement. La Nation demanderoit, une voix unanime, que juſtice fût faite des uteurs de la ruine du Royaume. Il eſt à oire que le Parlement procéderoit de con-ert avec elle, & dans une circonſtance de ette nature, il y auroit du danger de ré-ter à la voix d'un peuple offenſé & déſeſ-éré. «

Le même Duc fit enſuite un tableau de conduite des Miniſtres relativement aux faires de la Nation comparées à l'attention 'ils donnent à leurs intérêts perſonnels. is il continua ainſi. » Pendant que l'A-érique nous échappe, pendant que nous andonnons nos poſſeſſions, que nous ſom-es menacés d'une invaſion qui peut déci-r de l'exiſtence de l'Angleterre comme tion libre, nos Miniſtres ne s'occupent

qu'à ſe procurer des titres, à s'aſſurer de
retraites. Où ſe porte toute l'attention d
deux grands Miniſtres? (Le Lord North &
le Lord Germaine) A leurs propres intérêts
Ils ont laiſſé voguer le vaiſſeau de l'Etat au
gré des vents: ils l'ont expoſé à la rapacit
de deux puiſſans Ennemis; & pendant c
tems-là, leur unique affaire a été de ſe diſ
puter la place de Gardien (*a*) des cin
Ports, qui vaut plus de cinq mille livres ſt
par an.«

» Pour nous garantir d'une invaſion, mo
avis eſt qu'il faut examiner ſur les côtes d
la mer le lieu où il eſt le plus probable qu
l'Ennemi auroit deſſein de débarquer: qu
l'on doit établir des poſtes, & prendre de
poſitions; qu'il eſt néceſſaire de donner de
ordres pour faire retirer les beſtiaux, pou
éloigner ou détruire le fourrage, &c. afi
d'empêcher l'Ennemi qui ſeroit débarqué d
pénétrer dans le pays. Au moyen de ce
précautions, on le mettra dans l'impoſſibilit
de tirer des vivres d'ailleurs que de ſes vaiſ
ſeaux; manière de faire la guerre abſolumen
impraticable. Mais je n'ai pas encore enten
du dire qu'on ait pris aucune meſure pou
cet objet. S'il y en a eu de priſes, je ſeroi
bien aiſe d'en être informé par le Lord (*b*

[*a*] Le Lord Germaine y avoit quelques droits
ſon pere, le Duc de Dorſet, l'ayant poſſédée.

[*b*] Général en chef de l'armée de terre.

Amhe

Amherſt, que je ſuppoſe avoir été conſulté pour ce qui regarde les affaires militaires. « Le Duc de Richmond parla encore ſur d'autres objets de la même importance, & il ſe déclara pour l'ajournement.

Après ce Seigneur, ce fut le Lord *Sandwich*, qui parla en ces termes: » Le Duc de Bolton s'eſt beaucoup étendu ſur l'allarme qu'il ſuppoſe que l'embargo mis ſur nos vaiſſeaux a occaſionnée. Cela me paroît bien extraordinaire. Ces jours derniers, ce même Duc demandoit un embargo. *Pourquoi*, diſoit-il, *ne pas ſe procurer des hommes à tout événement? Pourquoi ne pas arrêter tous les vaiſſeaux, & même juſqu'au dernier mouſſe de chaque vaiſſeau, pour ne les relâcher qu'après que les nôtres ſeroient complets?* Cependant il ſe plaint aujourd'hui de ce que cette opération a répandu une allarme générale, & de ce qu'elle fait croire que nous ſommes menacés d'une invaſion prochaine. Le Duc de Bolton, & le Comte de Briſtol, ſoutiennent que j'ai avancé que nous n'étions pas en état de détacher quelques vaiſſeaux de nos eſcadres. Jamais un pareil aveu n'eſt ſorti de ma bouche. Il eſt vrai que dans un débat précédent, j'ai demandé au Duc de Richmond, s'il nous conſeilleroit de faire ce détachement, & que j'ai ajouté que ce ſeroit une affaire très-délicate.

Mais voilà tout ce qui s'eſt paſſé à cette occaſion, & je demande à la Chambre, ſi, en

parlant ainſi, j'ai avancé que nous n'étions pas en état de détacher. Le Comte de Briſtol ſoutient que le *Victory*, vaiſſeau de l'Amiral, ne peut être prêt à appareiller avant le 5 de ce mois (*a*), & que c'eſt ce qui eſt cauſe que l'eſcadre aux ordres de l'Amiral Keppel n'eſt pas encore en rade. Le Comte de Briſtol eſt très-mal informé. La flotte eſt en rade; car j'ai reçu aujourd'hui une lettre de l'Amiral, dans laquelle il m'annonce qu'il étoit hier ſur une ſeule ancre, & qu'il comptoit partir à la premiere marée; & pour plus grande preuve que d'un moment à l'autre il peut être parti, j'ajouterai qu'il me prie de ne lui plus adreſſer de lettres à Portſmouth. «

» Le Comte de Briſtol prétend que l'Amiral Keppel a les mains liées. Il eſt tout auſſi mal informé ſur ce point que ſur tous les autres. Je puis lui certifier que les mains de cet Amiral ne ſont point liées; & lorſque le tems ſera venu où je pourrai ſans riſque montrer les pouvoirs dont il eſt revêtu, je ferai voir à la Chambre qu'ils ſont très-amples & très-complets. Le Duc de Bolton m'accuſe d'avoir dit qu'il étoit impoſſible à un vaiſſeau de gouverner contre le vent en ſortant du canal. Je nie d'avoir rien dit de ſemblable; tout

---

[*a*] Le Comte de Briſtol pouvoit avoir raiſon; car il eſt de fait que l'Amiral Keppel ne mit ſignal pour appareiller que le 6 Juin, & que juſques-là il ne l'avoit point mis.

ce que j'ai dit, c'eſt qu'il eſt bien plus difficile à une flotte qu'à un ſeul vaiſſeau de gouverner contre le vent, & j'en ai rapporté pour exemple l'eſcadre du Chevalier John Norris, dont les vaiſſeaux ſe heurtant les uns contre les autres, furent plus de ſix ſemaines à aller de Sainte-Hélene à Torbay, ce qui ne fait gueres plus que la moitié du chemin de Sainte Hélene à Plymouth. La raiſon en eſt toute ſimple; l'eſcadre étant obligée d'attendre le moins bon voilier, & les vaiſſeaux devant ſe tenir à fort peu de diſtance l'un de l'autre, il ne leur eſt pas aiſé d'aller de conſerve dans le canal, lorſque le vent eſt contraire. «

» Quelle que ſoit l'opinion du Duc de Bolton & du Comte de Briſtol, ſur la néceſſité d'avoir à la tête du Département de la Marine un homme de cette profeſſion, je ne crois pas que cela doive avoir lieu pour moi. Je ſuis sûr de connoître mon devoir comme Miniſtre, tout auſſi bien que les gens de mer l'entendent pour leur métier; & quoique je ne me vante point d'être un grand homme de mer, je me flatte d'en ſavoir aſſez pour remplir la place de premier Lord de l'Amirauté, ſans leur aſſiſtance. «

Le Lord Briſtol repliqua vivement au Lord Sandwich, & il lui reprocha d'employer toute l'adreſſe machiavéliſte pour déguiſer les choſes ſur leſquelles il ne pouvoit pas répondre. Il pourſuivit ainſi: » Comme le Comte de

Sandwich s'eſt rendu ſouvent coupable de diſſimulation, & qu'il eſt accoutumé à interpréter ſes premieres expreſſions dans un ſens tout contraire à ce que naturellement & réellement elles paroiſſent ſignifier, je demande à la Chambre la permiſſion de citer quelques exemples de ce que j'avance, & de les prendre dans le débat actuel. D'abord le Comte de Sandwich a nié d'avoir dit que nous ne pouvions pas détacher. Il prétend avoir dit ſeulement que c'étoit un point *délicat* à déterminer; & pourtant il n'a point (*a*) détaché. Il eſt donc clair que ſon opinion étoit que nous ne pouvions pas détacher avec ſûreté. «

» Il n'eſt pas étonnant que le Comte de Sandwich contrediſe une information qui prouveroit contre lui. Il s'eſt ſervi poſitivement des mêmes expreſſions pour contredire les aſſertions du Lord Chatham, parce que c'étoit l'unique moyen qui lui reſtât pour ſe juſtifier. L'aſſertion qu'il a contredite, eſt que l'Amiral Keppel n'eſt point parti: que le *Victory*, vaiſſeau que monte cet Amiral, n'eſt point prêt; & qu'il ne pouvoit pas être en rade à Sainte-Hélene plutôt que le vendredi 5. Pour répondre à ce déni de ſa part, & confondre l'aſſurance avec laquelle il ſoutient que la flotte eſt partie hier (premier

---

[*a*] Il faut ſe ſouvenir que l'eſcadre détachée, je veux dire celle de Byron, n'eſt partie que le 9 Juin, & que ces débats ſont du 2.

Juin), je me contenterai de dire qu'on vient de recevoir l'avis certain que l'eſcadre aux ordres de l'Amiral Keppel n'avoit point encore appareillé ce matin à cinq heures. La même manie pour préſenter fauſſement les choſes, ſe remarque dans ce qu'il ſuppoſe que j'ai dit que l'Amiral avoit les mains liées. Le fait eſt que j'ai manifeſté ſeulement le déſir que j'avois que l'Amiral eût le commandement abſolu de l'eſcadre. cc

» Pour répondre au doute du Lord Sandwich, relativement à l'état de la marine, au moment que ce Comte fut nommé premier Lord de l'Amirauté, je me ſouviens qu'au mois de Mai de la même année je fus appellé à une aſſemblée de l'Amirauté, & qu'à l'occaſion des affaires courantes du Bureau e reçus un état par lequel il étoit vérifié qu'il y avoit alors 139 vaiſſeaux de ligne, dont 81 prêts pour le ſervice, & le reſte ſur es chantiers, en réparation ou ſur le point l'être achetés des conſtructeurs. J'ai dit qu'après avoir ſiégé au Bureau de l'Amirauté endant quelques années, j'étois perſuadé & onvaincu par ma propre expérience qu'il 'y avoit qu'un homme du métier qui fût apable d'y préſider.

Le Lord *Sandwich* répliqua ainſi: » l'état ue le Lord Briſtol donne de notre maine en 1771, n'eſt pas juſte. Beaucoup e vaiſſeaux qu'on diſoit propres au ſervice toient alors pourris. Quoique ces vaiſſeaux

fuſſent neufs ils avoient été conſtruits de bois verd ; quelques autres ont été déchirés ou vendus comme ne pouvant plus ſervir. Le même Lord s'eſt également trompé, ſur l'état actuel de la marine. Quoiqu'il ait dit qu'il y avoit 49 vaiſſeaux de ligne prêts à mettre à la mer, il ne s'enſuit pas que ce ſoit là tout. Nous avons encore (*a*) neuf vaiſſeaux de ligne occupés pour un ſervice éloigné, auxquels on doit ajouter dix autres en commiſſion, mais qui ne ſont pas équipés. S'il ne nous manquoit que des vaiſſeaux, il y en auroit aſſez de prêts à appareiller ; mais ce ſont les hommes qui manquent & non pas les vaiſſeaux. Si nous avions des hommes il y a d'autres vaiſſeaux qu'on pourroit mettre tout de ſuite en commiſſion, ce qui porteroit le nombre des vaiſſeaux de ligne dans le Royaume à 64. Le Lord Briſtol aſſure que nous avions 139 vaiſſeaux de ligne en 1771 ; mais je puis lui apprendre qu'en aucun tems de la derniere guerre nous n'avons jamais eu plus de 97 vaiſſeaux de force en commiſſion. En un mot, ſi le Lord Briſtol peut fournir à l'Amirauté le ſeul article dont elle ait beſoin, c'eſt à-dire, un nombre de matelots ſuffiſans pour les vaiſſeaux prêts à appareiller ou qui vont l'être bientôt, je réponds qu'en très-peu de tems nous

---

[*a*] Ce ſont les ſix ou ſept qui forment l'eſcadre

aurons la flotte la plus formidable & la plus respectable qui ait jamais paru sur les mers.

Le Duc de *Bolton* répondit à ce que le Comte Sandwich avoit avancé au sujet du Chevalier John Norris, dont la flotte avoit été si longtems à lutter contre les vents à Torbay. » Je soutiens, dit-il, ensuite qu'il est possible de manœuvrer contre le vent. Autrement, pourquoi l'Amiral Keppel l'auroit-il entrepris; ou pourquoi le Lord Sandwich présume-t-il que cet Amiral ait appareillé, lui qui doit savoir que le vent étoit entiérement contraire hier & qu'il l'est de même aujourd'hui; au surplus je ne prétends pas disputer à ce Lord la palme du pilotage; mais je ne pense pas moins que dans son caractere officiel, il doit quelque reconnoissance au Lord Bristol & à moi-même? C'est nous qui lui avons conseillé de recourir de nouveau à la presse: c'est nous qui l'avons informé que le même vent qui a porté le *Victory* des dunes à Portsmouth, & l'Amiral Barrington de Portsmouth à Plymouth, y auroit amené pareillement l'escadre de l'Amiral Parker; c'est nous enfin qui l'avons mis à portée de deviner que ce même vent donneroit à la flotte de l'Amiral Keppel le moyen de suivre les autres. La vérité est néanmoins, que vu l'ignorance profonde du Lord Sand-

---

du Lord Howe en Amérique, & deux autres tant dans la Méditerranée que dans l'Inde au 2 Juin.

wich, il étoit assez indifférent qu'il fût instruit de cette circonstance. Ses vaisseaux, ses munitions &c. rien n'étoit prêt ; & c'est là apparemment ce qu'il a entendu par la contrariété du vent.

Le Duc de *Richmond* termina le débat en ces termes. » Sans me permettre toutes les observations que pourroit me fournir le discours prononcé aujourd'hui par le Lord Sandwich, je me contenterai de remarquer qu'il s'y est mis en contradiction avec lui-même relativement au Comte de Bristol. Dans les débats sur le Bill de Quebec au mois de Mai 1775, il a élevé jusqu'aux nues les talens du Comte de Bristol & les services particuliers qu'il lui rendoit au bureau de l'Amirauté. Aujourd'hui, non-seulement, il lui refuse toute espece de talens, soit pour diriger les affaires, soit même pour donner des conseils salutaires à ceux qui les dirigent, mais encore il s'efforce de le représenter comme un homme qui n'a pas même la moindre idée des connoissances de son métier ».

Des clameurs qui partoient de tous les coins de la Chambre, s'étant réunies pour demander qu'on allât aux voix, la motion fût rejettée à la pluralité de quarante contre vingt-deux.

LE PARLEMENT n'étant plus assemblé Monsieur, c'est dans les écrits anoymes dont fourmillent les papiers publics que nous de-

vons chercher à deméler les ſentimens & les inſinuations des chefs de parti qui ont ſignalé dans les débats des deux Chambres leur patriotiſme ou leur animoſité. Je crois reconnoître dans celui que vous allez lire, le ſyſtême de feu Lord Chatham adopté par Milord *Shelburne* ; & il me paroît contenir les vues politiques ſi intéreſſantes dans les circonſtances actuelles, que je n'héſite point vous l'offrir comme un des morceaux les lus dignes d'exercer vos ſpéculations.

anger d'une paix avec la France dans les circonſtances actuelles.

» Le Congrès, dit-on, doit déclarer dans réponſe à nos Commiſſaires, qu'il n'écou-ra aucunes propoſitions d'accommodement, moins que préalablement nous n'ayons re-nnu l'indépendance de l'Amérique, & *que France ne ſoit compriſe dans le traité.* Les néricains ne veulent donc point que nous trions en guerre avec la France. Quelle peut-être la raiſon ? C'eſt *parce qu'ils ſont s qu'en fourniſſant à nos Miniſtres un pré-te pour éviter une telle guerre, ils les enga-ont à reconnoître leur indépendance.* Ceci montre à quel point les Américains con-iſſent le caractere de notre gouvernement uel. Ils ſavent qu'il *n'y a point de prix* e nos Miniſtres ne payaſſent bien volontiers r *garder leurs places.* Ainſi je parierois ma

tête contre ſix deniers qu'avant peu l'Amérique ſera reconnue indépendante *puiſqu'une paix avec la France doit être le prix de cette indépendance* «.

» Cependant, quoique je deſire & que j'aie toujours deſiré ardemment une réconciliation avec l'Amérique, j'eſpere que la nation aura aſſez de vigueur & de fermeté pour ne pas ſouffrir que le miniſtere achete la paix avec nos anciens Sujets par une opération que ſuivoit néceſſairement *une guerre malheureuſe avec la France.* Comprendre la France dans le traité avec l'Amérique, ce ſeroit cimenter l'union de ces deux Puiſſances *par une paix* auſſi fortement qu'elle pourroit l'être *par notre ruine complette.* Or, ſi l'Amérique, pour être reconnue indépendante, ne veut point faire une paix *ſéparée*; au nom de Dieu, ne lui abandonnons point *d'un trait de plume tout ce que l'épée pourroit nous enlever.* Une fois la France & l'Amérique compriſes comme alliées dans un traité de paix avec nous, les Américains regarderont leurs intérêts & ceux de la France comme inſéparables. Ce ſera un lien qui les unira pour toujours. Prenons plutôt le parti de retirer nos armées de l'Amérique pour tourner toutes nos forces contre la France; alors il n'y a point de doute que nous ne ruinions ſa marine. Lorſque Keppel aura pris & détruit une certaine quantité de vaiſſeaux François, & qu'il aura mis la France hors d'état de ſecourir l'Amé-

ique, celle-ci mépriſera une alliée que la ature ne lui a point donnée ; & elle accep- era avec reconnoiſſance l'alliance de ſon mie naturelle. *Voilà le ſeul moyen qui nous eſte aujourd'hui pour regagner l'Amérique* «.

» Mais nous ne ſommes déja que trop ſur- hargés de taxes : (répondront peut être les artiſans du miniſtere) une guerre avec la rance en occaſionnera néceſſairement de ouvelles. Nous n'avons point d'argent «. 'els ont été les indignes motifs qu'on a fait aloir pour nous forcer à la paix infâme de 762. Mais ſi cette guerre eût été continuée ſqu'à préſent, nos taxes ſeroient-elles aujour- 'hui moins onéreuſes ? Notre dette ſeroit- le moins conſidérable ? Non. *Nous aurions rraché l'épée des mains de nos ennemis*, & les illions, que depuis nous avons prodigués our *corrompre* les partiſans de l'adminiſtra- on, & pour mettre les Miniſtres en état de iner la nation, *auroient plus que ſuffi pour nir la France à nos pieds* «.

» Nous venons de dépenſer un argent orme pour lever des hommes & équiper es eſcadres qui, ſi on leur *permet d'agir* hu- ilieront bientôt la France. Admettons même our un moment la ſuppoſition la plus favo- ble : ſi aujourd'hui nous ne ſommes pas état de nous meſurer avec elle ; je ſuis r que notre perſpective ſera encore plus freuſe, & que nous aurons moins de ſuccès eſpérer, *lorſqu'une paix aura aſſermi les*

Miniſtres actuels dans leurs places, lorſqu'ils ſe verront à portée de dépenſer de nouveaux millions pour la corruption, & que nos vaiſſeaux déſarmés ſeront pourris dans nos ports, tandis que la marine de la France deviendra chaque jour plus nombreuſe & plus puiſſante. *C'eſt la force même de la marine de France qui exige abſolument que nous faſſions au plutôt la guerre.* Nous devons attaquer la France ſans délai, ne fût-ce qu'*à cauſe du nombre & de la force de ſes vaiſſeaux* «.

» Quel avantage avons-nous retiré de la derniere paix ? Aucun : & c'eſt pour cela qu'il nous faut la guerre. Quatorze années de paix ont procuré à la France les moyens *d'avoir, en 1778, une marine égale ou peut-être ſupérieure à la nôtre ; elle qui en 1762 n'avoit pas une eſcadre qui oſât mettre en mer.* N'eſt-ce pas là une preuve *que la paix ajoute à ſa force ce qu'elle enleve à la nôtre.* N'eſt-ce pas notre intérêt de chercher le combat *tandis que la balance peut encore être égale*, plutôt que de l'éviter, ne fût-ce que pour un moment, puiſque *chaque année que cette guerre ſera différée mettra le poids des forces du côté de la France & le vuide du nôtre.* Il n'y a donc rien qui puiſſe empêcher une guerre immédiate avec la France. Si l'Amérique ne peut être déſunie de la France par la *négociation*, faiſons tous nos efforts pour les déſunir par les armes, & n'ayons pas la lâcheté d'abandonner, en *faiſant la paix*, tant d'avantages

eſtimables dont la perte, après tout, ne
roit que l'effet de la guerre la plus mal-
ureuſe «.

Signé ARATUS.

» *P. S.* Si nos Miniſtres ne prenoient pas
ns ce moment-ci des tempéramens avec
France, cette Puiſſance n'auroit pas enduré
patiemment la priſe de ſes frégates. Nous
ſommes que trop autoriſés à ſuſpecter une
miniſtration qui a montré tant de négli-
ce & d'indifférence pour les intérêts &
ur l'honneur de la nation. Cette adminiſ-
ion n'a-t-elle pas prétendu en 1771 qu'elle
it forcé les Eſpagnols à déſavouer la con-
e de leur Gouverneur *Bucareli*, qui avoit
onné qu'on s'emparât des Iſles Falkland.
r jouer la farce juſqu'au bout, le port
mont ne nous fut-il pas reſtitué dans les
nes ? Il n'a fallu cependant que quelques
ées pour découvrir la ſupercherie & pour
ver que l'Eſpagne n'avoit *déſavoué* &
ué, que ſous une promeſſe formelle de
art de nos Miniſtres, que *lorſque tout*
appaiſé & l'affaire oubliée, les Iſles ſeroient
ment abandonnées. Tous nos gens n'en
-ils pas revenus depuis quelque tems ?
ort Egmont eſt-il en ce moment-ci en notre
ſion ? Nos Miniſtres ſavent bien que non.
l eſt honteux pour nous de garder de
ls Miniſtres ! L'honneur & les intérêts
nation peuvent-ils être en ſureté entre

les mains de gens capables d'agir avec tant de duplicité «?

A CÔTÉ de cette diatribe Angloiſe contre la France, je ne connois point d'écrit qui puiſſe figurer d'une maniere plus intéreſſante qu'un diſcours adreſſé par un Américain à ſes compatiotes, depuis que la nouvelle de la ſignature des traités eſt arrivée en Amérique. Ce morceau paſſe pour avoir été compoſé par le Docteur Cooper, ce digne Paſteur d'une des principales Congrégations de Boſton, le premier qui ait fait monter vers le ciel les vœux de l'Egliſe Américaine pour la conſervation des jours précieux de Louis XVI, & la proſpérité de ſon regne & de ſes Sujets.

Aux Peuples de l'Amérique.

» Si on ſe donne la peine de comparer le diſcours du Lord North en Parlement & les deux Bills pour rétablir la tranquillité en Amérique, avec la conduite de la Grande-Bretagne à notre égard, on eſt forcé d'imaginer que cette Puiſſance a cherché à faire une inſulte publique au bon ſens humain en général. L'objet du diſcours & des Bills eſt de faire la paix avec nous aux mêmes conditions que nous avions offertes pour empêcher le commencement des hoſtilités. En conſéquence il a été nommé de

Commiſſaires avec pouvoir de déclarer une
ceſſation d'hoſtilités & de la révoquer. Ils
ont autoriſés à ſuſpendre *l'acte de reſtriction*
n partie ou en totalité, *pendant un tems*
nité ainſi que tous les autres actes paſſés
epuis le 10 Février 1763. Ces actes étoient
eux ſur leſquels portoient nos griefs avant
ue la guerre fût commencée. Il y eſt pareille-
ent queſtion de référer à la Grande-Bre-
gne la nomination des Officiers, que pré-
demment elle avoit coutume de nommer «.
» Conſidérons actuellement combien les
conſtances ſont changées depuis le mo-
ent où nous avons fait ces propoſitions.
ors nous n'avions ni Gouvernement, ni
mmes, ni fonds publics, ni munitions de
erre. Malgré tous ces déſavantages, nous
ons fait heureuſement la premiere campa-
e. A la fin de cette campagne, la compa-
on que firent tous les peuples de l'Améri-
, des diſpoſitions & des forces des deux
tis, les porta à ordonner à leurs Délé-
s au Congrès de déclarer qu'ils ne vou-
nt plus s'en tenir à ces conditions. En
ſéquence fut publiée la Déclaration d'In-
endance, par laquelle nous avons con-
té l'engagement le plus ſolemnel d'effec-
une ſéparation abſolue entre les Etats-
& la Grande Bretagne. Pour ſoutenir
e Déclaration, nous avons continué la
rre pendant deux autres campagnes; &
gré le ſang & les tréſors qu'elles nous ont

couté, nos reſſources en hommes & en argent ſont infiniment ſupérieures à ce qu'elles étoient au commencement de la guerre. Le Gouvernement de l'Amérique eſt aujourd'hui plein de vigueur : l'adminiſtration de la juſtice y eſt réguliere & impartiale. Toutes les richeſſes de la Grande-Bretagne viennent ſe concentrer dans nos Ports. L'ordre regne dans nos finances. Les Troupes de l'ennemi montant à ſoixante mille hommes n'ont pu réſiſter aux efforts de notre courage ; & une de ſes armées a été contrainte de nous rendre les armes. La ſageſſe de nos conſeils & la valeur de nos troupes nous ont mérité l'admiration de l'Europe. La France a déjà reconnu notre indépendance & notre ſouveraineté avec elle ; & un traité d'alliance vient d'être ſigné par nos Plénipotentiaires reſpectifs. «

» C'eſt dans un pareil moment, que la Grande-Bretagne a l'inſolence de déclarer que, *ſi nous revenons ſur nos pas, elle promet de n'exercer ſon droit de taxation qu'en ce qui peut être relatif aux réglemens du commerce.* Mais eſt-ce que dans la ſituation brillante où ſont actuellement leurs affaires, les Etats d'Amérique n'ont pas les moyens de protéger leur commerce ? Ou penſe-t-on qu'ils manquent de la ſageſſe néceſſaire pour le régler convenablement ? Ah, mes amis, ne ſouffrez point que même les ames les moins élevées, portent de vous un jugement ſi aviliſſant après toutes les grandes choſes que vous avez faites.

Milord

Mylord North propoſe dans ſon diſcours
que les Américains levent des contributions
volontaires au lieu de taxes, & ſi nous nous y
refuſons, le Roi nous *retirera ſa protection*. Mais
es deux partis étoient déjà d'accord ſur ce
oint. Le Parlement n'a-t-il pas dévoué nos
ropriétés à un pillage général, ſans aucune
iſtinction de perſonnes? Étoit-il un acte
ui pût nous mettre plus efficacement hors
e la protection du Roi? C'eſt d'après cet
cte que nous avons déclaré que nous ne
oulions plus de ſa protection. «

» Il y eſt dit auſſi que les Commiſſaires
ncourront pour beaucoup au ſuccès des
pérations militaires. Comment cela peut-il
re, ſinon en retardant les nôtres, ſous le
ux prétexte d'un traité, juſqu'à ce que les
rces britanniques ſoient prêtes à agir?
ette circonſtance doit ſuffire pour nous
nvaincre que les propoſitions de l'Angle-
rre ne ſont qu'un artifice pour nous trom-
r. «

» Eſt-ce à nous à recevoir des conditions
n ennemi que nous avons défait? Aban-
nnerons-nous les avantages réels que nous
ons gagnés, pour obtenir une *protection*
écaire dont nous ne voulons aucunement,
après que nous nous en ſommes expliqués
a face de l'univers? Non, jamais les pa-
ns de la liberté & les protecteurs de la
tu ne ſe rétracteront ſur un point auſſi eſ-
tiel à leur honneur. Nous avons déjà

ſouffert les plus grands maux de la guerre ; nous avons vu nos Villes brulées, & nos côtes ravagées. Sera-ce après avoir ſurmonté toutes ces difficultés, que nous aurons la baſſeſſe d'accepter des conditions dictées par un peuple qui eſt à la veille d'implorer notre protection ? «

» Nous avons reçu des marques ſingulieres de la faveur de la Providence. Nous ſommes actuellement plus en état de continuer la guerre, que nous ne l'étions il y a trois ans. La valeur de nos priſes excede le montant de nos dettes publiques. Avec du courage & de la vigueur, il ne tient qu'à nous d'aſſurer pour jamais l'indépendance de l'Amérique. Il ne s'agit donc plus que de renforcer nos armées, & de bien faire notre devoir. Tout le monde convient que le Général Washington l'emporte par ſes *talens militaires* ſur les Généraux ennemis. Répondons à ſon zèle par nos efforts, & nous aurons bientôt purgé notre Pays de tous les mercenaires qui l'infeſtent. C'eſt alors & non plutôt que nous traiterons avec l'ennemi. » Nous ſommes déterminés à vivre libres, ou à ceſſer de vivre. « Telles ſont les propres expreſſions du Congrès. C'eſt donc à nous à dicter les conditions de la paix, conformément à cette ancienne maxime républicaine ; » de ne jamais traiter de paix qu'après la victoire ! «

» Qu'il ne ſoit point dit que les Etats d'Amérique, après avoir ſoutenu une guerre ſan

glante & dispendieuse ; après avoir défait eurs ennemis, après avoir pris le rang qui eur convenoit parmi les Puissances de la Terre, & après avoir fait tous les actes qui ppartiennent à la souveraineté ; ont eu la passesse de renoncer à l'indépendance, & de eprendre les fers d'une soumission servile. «

» S'il vous falloit encore d'autres raisons, e vous prierois de considérer qu'en soute- nant notre indépendance, nous jouirons d'un commerce libre avec toutes les Nations, & ue l'Amérique deviendra le centre des ri- chesses de l'univers, comme l'a été jusqu'ici a Grande-Bretagne. L'étendue immense de os côtes doit rendre notre navigation plus onsidérable que celle d'aucune autre Puissan- e. La variété de notre climat & par consé- uent de nos productions ; jointe à nos for- es maritimes, nous assure un commerce rès-considérable. Enfin, l'immensité de no- re territoire nous rendra la plus grande uissance du monde entier. Alors notre com- nerce ne sera sujet à aucuns droits qu'à ceux ui tendront à l'avantage de l'Amérique ; & os forces nous mettront à l'abri d'une in- asion. La résistance ne nous expose à aucun anger ; & nous avons tout à craindre de la oumission. «

» La nature nous a placés à une si grande listance des autres Puissances, qu'il est im- ossible que nos relations respectives nous ngagent dans aucune guerre, & si, par

malheur, cet événement arrivoit, il y a tout lieu de préſumer que nous ferions triompher le parti que nous embraſſerions. Si nous nous ſoumettons, nos deſtinées ſeront toujours ſubordonnés à l'intérêt de la Grande-Bretagne. Nous ſerons obligés d'avoir la guerre, ſoit que nous en ayons envie ou non; & nous pourrons même être cédés à une autre Nation, ſi la Grande-Bretagne le juge à propos. «

» Voilà les calamités qu'il ne tient qu'à nous de prévenir. Il s'agit de déployer tous nos efforts, tandis qu'il en eſt tems, pour nous aſſurer d'une paix inaltérable, & de tous les avantages du commerce. Ce n'eſt point ſur les propoſitions de paix que nous devons délibérer, mais ſur les moyens de chaſſer de notre continent les armées d'une nation qui nous a fait des outrages impardonnables. «

» Que chacun de vous reliſe la déclaration d'indépendance, & qu'il la compare avec la conduite de la Grande-Bretagne: vous verrez ſi tous les articles de cette déclaration ne ſont pas amplement juſtifiés. «

» Nous avons donc pour refuſer les propoſitions actuelles, toutes les mêmes raiſons que nous avions alors, & beaucoup d'autres ſurvenues depuis. La Grande-Bretagne marche à grands pas vers ſa ruine. Elle touche déjà au terme de ſa carriere. Les États ne peuvent, ſans ſe déshonorer, faire de paix

vec elle, s'ils n'en dictent eux-mêmes les onditions. «

» Nous avons cet avantage, que les efforts e la Grande-Bretagne ne ſont que les con-ulſions d'une Nation expirante, au lieu que eux de l'Amérique ſont en quelque ſorte eſſai des forces d'un peuple dans ſa virilité. rions le Dieu des armées de nous continuer protection, & de nous bénir dans nos tra-aux pour la défenſe de notre Pays. Juſqu'à réſent le ſuccès a paſſé nos eſpérances. Il me mble entendre la voix de ce Dieu puiſſant ous répondre : » Sortez du ſein de cette ille, ô mon peuple, afin que vous ne par-giez point les châtimens qui lui ſont ré-rvés; car ſes crimes ont monté juſqu'au el, & Dieu a toujours préſents ſes iniqui-s. »

Signé, MARCUS BRUTUS.

CETTE derniere piece vous fait voir, onſieur, dans quelles diſpoſitions le Gé-ral *Howe* a laiſſé les Américains, à ſon art de Philadelphie le 24 Mai, pour enir en Europe. Elles ne reſſemblent gueres idée qu'il s'en étoit faite, lorſqu'en 1775 ccepta le commandement de l'armée que gouvernement deſtinoit à réduire l'Amé-ue. Il croyoit marcher à une conquête rée : ſuivant lui la multitude n'attendoit ſon arrivée pour venir ſe ranger ſous

ſes drapeaux : il ne voyoit qu'une poignée d'inſurgents à ſoumettre, & il ne craignoit point de faire dépendre de l'événement ſa propre réputation. Quelle différence aujourd'hui dans le jugement qu'il porte de ces mêmes Américains. Il quitte ſon armée pour venir rendre témoignage à la vertu guerriere des Américains & appuyer leurs prétentions à l'indépendance. Il vient pour démontrer au gouvernement l'impoſſibilité de les réduire, impoſſibilité prévue par les gens éclairés dès le commencement de la conteſtation. C'eſt bien le lieu de dire *quantum mutatus ab ille* ! Ce ſingulier changement dans ſa façon de penſer, vous rappellera les prédictions faites au Lord *Howe* ſon frere par le Docteur Franklin, dans ſa réponſe datée de Philadelphie le 20 Juillet 1776, & vous leur aſſimilirez celles que le Général avoit reçues lui-même, plus d'un an auparavant de la part d'un de ſes conſtituans dans ville de Nottingham qu'il repréſente à la Chambre des Communes. Ce morceau devient très-intéreſſant par les circonſtances.

Copie d'une lettre écrite le 10 *Février* 1775 *au Général Howe, Député au Parlement pour la ville de Nottingham par le ſieur Kirk, Marchand de cette ville.*

MONSIEUR,

» Je ne puis vous donner une idée du

mécontentement & de la surprise que témoigne ici le plus grand nombre de vos constituans sur ce que vous avez accepté le commandement de l'expédition contre nos freres d'Amérique «.

» L'opinion que j'avois de votre probité en général, m'a engagé à voter pour vous lors de la derniere élection, quoique, dans certaines occurrences vous eussiez agi d'une maniere contraire à mes sentimens. J'ai pris la liberté de m'en expliquer avec vous, & de vous faire les questions suivantes, savoir «;

» S'il ne vous paroissoit pas que toutes nos armées seroient insuffisantes pour effectuer la réduction de l'Amérique «.

» Si vous ne trouviez pas que les Ministres avoient poussé les choses trop loin «?

» Si vous ne refuseriez pas le commandement des troupes en Amérique dans le cas où l'on vous y nommeroit «?

» Et si vous ne voteriez pas pour la révocation des quatre actes du Parlement qu'aujourd'hui vous allez faire exécuter de vive force.

Je me trompe fort (& votre conscience doit vous dire que je ne me trompe pas) ou vous avez répondu affirmativement à chacune de ces questions. Et moi, dans l'unique vue d'affermir votre crédit en cette ville, j'ai communiqué vos réponses à vos Constituans qui étoient dans la même incertitude que moi, relativement au choix qu'ils alloient faire de vous pour les représenter au Parle-

ment. Ces éclairciſſemens ont effacé en grande partie les impreſſions défavorables que l'on avoit conçues contre vous & dont vous paroiſſiez vous même vivement affecté «.

» Quelle eſt notre ſurpriſe aujourd'hui d'apprendre que le Général Howe ſe prépare à s'embarquer pour l'Amérique avec le deſſein d'y faire mettre ces mêmes actes en exécution. Jugez, ſi vous le pouvez, de la confuſion dont cet événement couvre vos amis en cette ville. La raiſon la plus ſenſible qu'ils puiſſent donner de votre conduite, c'eſt que le Roi vous a mandé pour vous charger de ce commandement; & qu'il ne vous étoit gueres poſſible de le refuſer. Mais pour moi je ne crains point de vous dire que vous vous ſeriez comporté comme un Grand-Homme, ſi vous euſſiez refuſé de prendre les armes contre l'Amérique. Pluſieurs motifs auroient dû vous engager à ce refus, quand ce ne ſeroit que parce que votre frere eſt mort dans ce pays, & que les Américains ont marqué leur gratitude à votre nom & à votre famille, en élevant un monument à cet Officier qui a verſé ſon ſang pour la cauſe de la liberté. Votre frere étoit un brave homme: il a oſé réſiſter aux volontés de la Cour, lorſque ſon jugement l'inſtruiſoit que cette oppoſition étoit juſte; & cependant cet homme étoit comme vous un Soldat «.

» Nos eſprits ont été exaltés dans le tems de l'élection par la mention de ce nom honoré

ur un papier que vous vous rappellez peut-
tre ; & j'oſe vous parler de cette circonſ-
ance dans l'eſpoir que vous imiterez l'exem-
le d'un frere ſi aimable, ſi déſintéreſſé &
reſpecté. Je crois qu'il n'y a perſonne, même
armi vos ennemis, qui oſât imputer votre
efus à un défaut de courage ; au contraire
ne ſerviroit qu'à faire briller votre courage
vec plus d'éclat «.

» Si malgré mes conſeils vous vous deter-
iniez à partir, je ne ferai point comme
eaucoup d'autres des vœux pour que cette
ntrepriſe vous perde; mais j'avoue que je
e puis ſouhaiter qu'elle réuſſiſſe «.

» Tels ſont, Monſieur, les ſentimens d'un
and nombre de vos Conſtituans ainſi que
«.

Votre obéiſſant ſerviteur.

Samuel KIRK.

éponſe du Général Howe à M. Kirk, en date de Londres le 21 Février 1775.

MONSIEUR,

» J'ai reçu votre lettre du 10, elle m'a
uſé d'autant plus de chagrin que je m'étois
té d'avoir détruit toutes vos préventions
ntre moi, lorſque je me trouvai avec vous
ns le tems de l'élection. La haine & la
lignité de ceux qui ont été mes adverſaires
e cauſent le plus grand étonnement, ſi,

comme vous le dites, ils vont juſqu'à formen
des vœux pour que je me perde en Améri-
que «.

» Je n'ai point demandé ce commande-
ment. J'ai reçu des ordres auxquels je ne
pouvois me refuſer ſans m'expoſer au repro-
che odieux de *reculer* lorſqu'il *s'agit de* ſervir
mon pays dans ſa détreſſe. On penſe tout
autrement ici relativement à mon expédition
& bien loin d'être inſulté dans Londres à
ce ſujet, comme vous me faites entendre
que je le ſerois à Nottingham, j'ai reçu le
complimens les plus ſinceres de la part de
perſonnes même qui n'approuvent pas les me
ſures de l'adminiſtration. Tous les ſentimen
particuliers doivent diſparoître devant le grand
intérêt du ſervice public, ſur-tout dans de
circonſtances auſſi délicates que celles où
ſont actuellement nos affaires «.

» Quelqu'opprobre que l'on veuille jette
ſur mon nom à Nottingham, j'oſe dire que
c'eſt le ſeul endroit où j'aie à craindre une
pareille injuſtice. Je vous conjure en parti-
culier de ſuſpendre votre jugement ſur cett
affaire *juſqu'à ce que l'événement ait prouv*
que je ſuis indigne de votre eſtime «.

» Un mot ſur l'Amérique. Vous vou
trompez beaucoup ſi vous croyez qu'il n'
a pas dans ce pays un grand nombre d
Sujets fideles à leur Souverain & qui aimen
ſincérement la paix. Je pourrois même aſſu

er que les Inſurgens ſont *en très-petit nombre* n comparaiſon de toute la Nation «.

» Il y a certainement en Amérique des ens qui ne veulent point être taxés par la rande-Bretagne ; mais ces mêmes gens ne eulent point non plus ſe ſouſtraire à la ſupré- natie de la Métropole. J'eſpere qu'après voir obtenu le redreſſement de leurs griefs, eux - ci ſeront les premiers à rentrer ſous obeiſſance due aux loix «.

» Quant au petit nombre de ceux que l'on 'a dit deſirer la ſciſſion d'avec la Métropole, e préſume que, lorſqu'ils ſe verront aban- onnés par la parti modéré, la crainte des hâtimens les aura bientôt fait rentrer dans eur devoir «.

» Pour ce qui regarde le commerce, le eul moyen d'établir ſur une baſe ſolide celui e l'Angleterre avec l'Amérique, eſt de faire eſpecter les loix. Sans cette fermeté il eſt mpoſſible que le gouvernement de la Métro- ole parvienne à cet état de vigueur, ſi in- iſpenſablement néceſſaire à la proſpérité e cet Empire «.

Je ſuis Monſieur, &c.

WILLIAM HOWE.

nfames procédés de PATRIK TONYN, *Gouver- neur de la Floride envers ſes priſonniers.*

Il m'eſt parvenu, Monſieur, des copies de

deux lettres écrites au Miniſtre de la Marine de France par des Sujets du Roi, qui ont eſſuyé les plus dures vexations de la part du Gouverneur pour le Roi d'Angleterre dans la ville de Saint-Auguſtin.

Je ne me diſſimule point que leurs juſtes plaintes ne peuvent point manquer d'exciter vivement l'animoſité de leurs compatriotes, & qu'il ſeroit bien mieux de porter les hommes à s'aimer qu'à ſe hair & à ſe faire du mal; mais d'un autre côté la crainte de voir leur nom flétri par le jugement de tout l'Univers, peut mettre un frein aux diſpoſitions brutales & féroces de certains Commandans, & adoucir la condition des malheureux qu'un ſort juſte ou injuſte fait tomber entre leurs mains. Pourquoi la conduite lâche & barbare du Gouverneur de la Floride Orientale envers les compagnons de M. le Chevalier de Bonvouloir & ceux de M. le Chevalier de Brétigny, ne ſeroit-elle pas dénoncée à toute l'Europe, s'il mérite d'être auſſi déteſté & mépriſé de tous les gens honnêtes pour ſes lâchetés privées, qu'il ſera ſans doute applaudi de ſa Cour pour avoir fait perdre trois cents Matelots au Roi de France? Pourquoi les Ecrivains publics n'en feroient-ils pas un exemple, afin que tous ceux que les armes rendent les arbitres du ſort de leurs ſemblables apprennent à ſe reſpecter dans l'uſage qu'ils font de leur autorité?

Le tribunal de l'honneur n'eſt point le

même que celui des Rois. George III ne ſongera point à punir *Patrick Tonyn*, Lieutenant-Colonel & Gouverneur de la Floride Orientale, pour avoir indignement trompé & volé des François ſes priſonniers, & pour avoir offert leurs têtes à prix aux Sauvages. Mais tout ce qu'il y a d'Irlandois ſur la face du globe renieront *Patrick Tonyn* pour leur compatriote; mais tous les Officiers honorés d'un commandement comme *Patrik Tonyn*, & ceux qui peuvent l'être un jour, diront que c'eſt un *miſérable* dont ils ont les ſentimens en horreur. En pareille occaſion, ils craindront qu'on ne leur rappelle l'arrêt qu'ils auront eux-mêmes prononcé; l'honnêteté générale y gagnera ſans que l'intérêt des ſouverains puiſſe y rien perdre.

N°. I. *Copie d'une lettre de M. Achard, Chevalier de Bonvouloir, à M. de Sartine.*

Du Port au Prince le 10 Avril 1778.

Monſeigneur.

» J'ai l'honneur de vous repréſenter qu'étant parti au mois de Janvier dernier du Port au Prince ſur le Navire la *Roſière d'Artois*, de Nantes, chargé de denrées de l'Amérique, expédié pour France, nous avons été eſcortés juſqu'au débouquement par la frégate du Roi la *Renommée*. Quelques jours après qu'elle nous eût quittés, nous avons reçu un

coup de vent très-violent qui, après nous avoir fort maltraités & nous avoir fait une voie d'eau, nous a forcés, vû notre peu de vivres & notre mauvais état à relâcher dans le premier port pous nous y radouber & enſuite faire voile pour l'Europe. Après un procès-verbal de notre ſituation, ſigné de tout l'équipage, le Capitaine s'eſt décidé à faire route pour Charles-Town. Environ vingt-quatre heures après nous avons vu trois bâtimens au vent à nous, dont un nous a tiré un coup de canon & a arboré pavillon Anglois. Nous l'avons attendu. Un inſtant après il a amené le pavillon Anglois & hiſſé celui Inſurgent. Il nous a demandé d'où nous venions & où nous allions : à quoi nous avons répondu que nous venions du Port au Prince : que nos expéditions étoient pour Nantes, mais que le mauvais tems nous avoit ſi fort maltraités que nous allions relâcher à Charles-Town. Il a alors amené pavillon Inſurgent & rehiſſé celui Royaliſte. Le ſecond Capitaine eſt venu à notre bord & a emmené notre Capitaine à ſon bord, où le Capitaine nous a dit que puiſque nous avions beſoin de relâcher, il devoit nous être égal d'aller dans un port ou dans un autre : que nous allions le ſuivre à Saint Auguſtin dans la Floride : qu'il nous feroit donner un ſauf conduit, & qu'après que nous ſerions radoubés, nous continuerions notre route. Nous nous ſommes fiés à ſa parole, & nous

l'avons ſuivi quatorze jours *ſans avoir de gardes à bord.*

» Dès que nous fumes arrivés à Saint Auguſtin, il nous fit mouiller ſous ſa volée ; & trois jours après, ſans écouter nos raiſons, on nous a enlevés de notre bord. *Le Capitaine s'eſt emparé d'une lettre à votre adreſſe, Monſeigneur ; il l'a décachetée :* on nous a mis à terre ſans nous donner de vivres : on nous a fait eſſuyer les plus affreux traitemens. *Les Sauvages avoient cent vingt livres par chaque chevelure qu'ils faiſoient ſur les François qui ſortoient de la ville :* on nous a gardés deux mois & demi : après cela on nous a renvoyés au Port au Prince ſur une mauvaiſe barque avec de mauvais vivres, à peine ſuffiſans pour la moitié de la traverſée «.

» Voilà, Monſeigneur, une foible eſquiſſe des maux que cette orgueilleuſe nation m'a fait ſouffrir. J'oſe eſpérer que ma ſituation vous touchera, vous, Monſeigneur, qui vous attendriſſez ſur le ſort des malheureux. «

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

Monſeigneur,

Votre, &c.

Signé, ACHARD, Chevalier de Bonvouloir.

N°. II. *Copie d'une lettre de M. le Chevalier de Brétigny à M. de Sartine, Saint-Auguſtin Floride de l'Eſt* 14 *Mars* 1778.

MONSEIGNEUR,

» Je crois devoir vous rendre compte, & de la poſition ſinguliere dans laquelle je me trouve, & d'une foule de choſes qui intéreſſent l'honneur du pavillon François, celui de la Nation en général, le ſervice du Roi & le commerce «.

» J'étois Exempt des Suiſſes de la Garde du Corps de Monſieur : le deſir de me faire connoître, *l'envie d'apprendre mon métier*, & peut-être l'envie encore de faire ma fortune militaire plus rapidement, tout cela m'a engagé de paſſer au ſervice des Américains. L'aſſurance que j'avois d'y commander un corps de Chaſſeurs m'a ſéduit. J'ai, pour exécuter mon plan, fretté un vaiſſeau : j'ai engagé douze braves officiers que j'ai conduits à mes dépens : enfin, j'ai acheté des armes, des uniformes & toutes les choſes néceſſaires pour équiper le régiment que je devois commander. Je ſuis arrivé heureuſement dans la Caroline du Sud. Cette Province qui avoit accepté mes ſervices fit armer un petit bâtiment pour me tranſporter en Virginie, y former mon régiment, & joindre de-là l'armée du Général Washington «.

» Voilà, Monſeigneur, la confeſſion naïve de

de mes projets & de ma miſſion ; en voici l'iſſue. Deux frégates Angloiſes nous ont pourſuivis, pris & mis à fond de cale. Nous avons été conduits dans cette ville où nous avons pour toute nourriture trois onces de lard ſalé & dix onces de biſcuit par jour. Quatre cents François pris ſur les côtes Américaines atteſteront l'inhumanité & la barbarie des traitemens que nous eſſuyons ici. Au reſte, Monſeigneur, *nous nous reſſouvenons tous que nous ſommes Officiers François* ; & nous oppoſons à la dureté de nos ennemis une fermeté qui les étonne peut-être, mais qui ne les rend ni plus humains, ni plus généreux «.

» Depuis quatre mois que je ſuis priſonnier, j'ai été le témoin de vingt actes de vexations inſultans pour la nation & abſolument préjudiciables au ſervice du Roi, & ſur-tout à celui de la Marine en particulier. Je crois, Monſeigneur, devoir vous en inſtruire & vous aſſurer que je n'avancerai rien que je ne ſois en état de prouver & de certifier ſur ma vie «.

» J'ai vu, Monſeigneur, ſoixante Matelots François conduits dans une Iſle deſerte, enfermés dans une tour, oubliés pendant quatre jours ſans recevoir la plus légere nourriture. On leur ſignifia que s'ils ne s'engageoient pas ou dans les régimens qui ſont ici en garniſon, ou ſur les frégates, on les laiſ-

leroit périr de faim. Ils réſiſterent d'abord ; mais la menace fut ſuivie d'une prompte exécution ; & ces malheureux, pour éviter une mort affreuſe, ont paſſé ſous les drapeaux Anglois. Jelles ai vus ſigner en pleurant leur engagement, me prendre à témoin de la violence qu'on leur faiſoit, me conjurer d'accepter leurs proteſtations ; mais j'étois priſonnier & malheureux comme eux : je n'ai pu que gémir de la tyrannie barbare & déteſtable qu'on exerçoit ſur ces infortunés contre le droit des gens. Cette ſcene affreuſe s'eſt répétée dix fois ; & je puis atteſter que dans Saint-Auguſtin ſeulement, la France a perdu au moins deux cents cinquante Matelots. Ces vexations continuelles enleveront en peu de tems une foule de Marins au commerce ; & perſonne ne ſait mieux que vous, Monſeigneur, combien cette eſpece d'hommes eſt précieuſe au commerce & à la marine du Roi «.

» On ne peut regarder les bâtimens qui vont ſur les côtes Américaines que comme Contrebandiers : alors la confiſcation eſt la ſeule peine que le Miniſtere Anglois puiſſe infliger aux Capitaines qui hazardent ce genre de commerce. Cependant on ne peut rien ajouter aux outrages, aux inſultes, aux mauvais traitemens dont les Anglois accablent les priſonniers qu'ils font. On refuſe des vivres aux Matelots, & à leurs Officiers les

moyens de repaſſer ou en France ou dans nos Iſles. Toutes leurs actions ſont marquées au coin du mépris, de la haine & de la proſcription. Enfin, Monſeigneur, le nom François eſt preſque actuellement un titre humiliant. Juſqu'aux paſſagers qui ne ſont ni Officiers ni Commerçans, éprouvent les traitemens les plus durs. *Les Officiers du Roi*, eux-mêmes, donnent à leurs Matelots l'exemple du *vol* & du brigandage. Des paſſagers avoient des épées & des couteaux de chaſſe qui leur plaiſoient : ils ont propoſé de les acheter au prix le plus bas : ces paſſagers l'ont refuſé : alors on les en a dépouillés. Un Officier priſonnier avec moi a une bague fort belle : le Gouverneur la deſire, lui propoſe une ſomme qui eſt acceptée : cet Officier en demande le payement ; *le Gouverneur à la baſſeſſe de le lui refuſer ; & indigné de l'audace de ce gentilhomme, il le fait reſſerrer dans une priſon plus étroite* «.

» Voilà, Monſeigneur, voilà le narré très-précis, & ſur-tout très-fidele des vexations odieuſes qu'éprouvent les François dans cette partie de l'Amérique. Il vous parviendra ſans doute des plaintes des malheureux qui ont été opprimés. Je joins ma voix à la leur, non pas pour moi, mais pour quelques Officiers dignes d'un meilleur ſort & dont l'âge & les ſervices ſemblent mériter un traitement moins rigoureux. Quant à moi, je me ſens

la force de ſupporter avec courage tous les maux dont me menace la politique Angloiſe ».

Je ſuis avec reſpect,

Monſeigneur,

Votre &c.

Signé le Chevalier DE BRETIGNEY.

CE GOUVENEUR de Saint-Auguſtin & les Officiers Anglois ſes dignes camarades, trouveroient, Monſieur, un rigide Cenſeur dans l'Auteur de l'écrit que vous allez lire, qui gourmande un certain parti, même pour les injures verbales qu'il ſe permet contre la Nation Françoiſe. Que penſeroit donc ce Spéculateur des vexations & des rapines exercées à la Floride contre d'honnêtes Officiers qui n'ont commis d'autre faute que d'aimer exceſſivement leur métier, & de ſe livrer à une impulſion belliqueuſe qui, de tout tems a été le caractere diſtinctif de leur Nation? Liſez encore cet écrit, Monſieur, vous le trouverez intéreſſant autant par l'équité & la généroſité qui y reſpirent, que par la vérité du tableau de la ſituation actuelle de l'Angleterre. Vous ne ſerez plus ſurpris d'avoir vu l'Amiral Keppel rentrer dans les ports, après avoir été inſulter la France juſques dans ſes eaux, ni de la peine qu'il a eue à en ſortir une ſeconde fois, ni enfin de la dangereuſe irréſolution qui le retient

peut être encore ſur les Sorlingues où échoua en 1707 l'Amiral Anglois Shovel avec une partie de ſa flotte.

Obſervations ſur la poſition actuelle de l'Angleterre.

» Il n'y a peut-être jamais eu une époque uſſi critique & auſſi importante que celle-ci. L'indépendance Britannique ne tient plus u'à un fil. Notre ſort eſt entre les mains de Amiral Keppel. Si ſa flotte eſt détruite ; celle des François ne l'eſt pas, nous ſom- nes perdus : nous diſparoiſſons du milieu es Puiſſances de la terre : plus de com- erce, plus de marine pour nous, plus de ſſources pour nous relever ; nous ne ſerons us les maîtres des mers : l'ennemi libre tout obſtacle fondra de toutes parts ſur os côtes ; tout ſera dit «.

Pourquoi nous abuſeroit-on d'un eſpoir ompeur ? Jamais nous n'aurons les forces ceſſaires à oppoſer aux progrès de 30 à ,000 hommes de troupes Françoiſes bien ciplinées & pourvues d'un train conſidé- le d'artillerie. » Compteroit-on ſur nos lices compoſées de payſans balourds & is, qui n'entendent pas encore la moitié ce qu'on veut leur dire (*a*) : qui ſont

a] Il y a pluſieurs régimens du pays de Galles dans uels les Officiers & les Soldats ne s'entendent point. ercice ſe commande par des Interprêtes. On ſait

toujours prêts à ſe révolter : qui déſertent pour les moindres mécontentemens, pour le vent, pour la chaleur, pour la couleur du pain ? A bravoure égale, il eſt impoſſible que ces gens là puiſſent ſoutenir la diſcipline militaire des troupes réglées. Non, à moins que le Dieu des batailles n'envoye à notre ſecours une légion d'anges exterminateurs, il eſt impoſſible que ces forces puiſſent nous ſauver dans un moment auſſi critique. Voilà donc nos dernieres reſſources. Je ne puis enviſager, ſans frémir, les conſéquences de notre ſituation «.

» Nos troupes réglées ſont en trop petit nombre pour nous défendre ; nos Milices ſont trop nouvellement levées & n'ont pas l'expérience & la diſcipline néceſſaires. Il eſt vrai que les Milices Américaines ont montré une bravoure & une fermeté juſqu'alors ſans exemple (*a*). Mais c'eſt que ces hommes là portoient dans leur cœur cet enthouſiaſme qui ne peut être inſpiré

---

les troubles qu'il y a encore dans les camps Anglois pour des objets de diſcipline, autant que pour les qualités des fournitures, & la peine que trouvent les Commandans à ſe faire obéir, même par les Officiers Echevins, Greffiers, Notaires, &c. qui ont endoſſé l'habit militaire.

[*a*] C'eſt une obſervation du Général Burgoyn dans la Chambre des Communes: les camps Angloi n'étoient pas encore formés alors: ſans doute aujour d'hui qu'il les a vus, il n'en parleroit pas ſi avanta geuſement.

que par l'amour de la liberté. Il eſt impoſ-ſible que l'ame de nos Miliciens recele la moindre éteincelle de ce feu céleſte. Depuis nombre d'années ces malheureux ſont en proie à la rapacité de nos Miniſtres, aux exactions de leurs propriétaires dont la dureté n'eſt égalée que par leur prodigalité, & à l'inſatiable avarice du Clergé. Il leur manque d'ailleurs un puiſſant ſtimulant con-tre leur inertie & leur dégradation ; c'eſt l'exemple de leurs Supérieurs. Tous ceux de nos compatriotes qui ont de la naiſſance ou de la fortune, ont échangé les qualités propres à leur ſexe contre les graces & la gentilleſſe des femmes. Ce ſont des damoi-ſeaux & des *agréables*, plutôt que des Soldats & des Héros. Il faut au moins deux années de la vie des camps pour en faire des hommes. Mais hélas ! avant ce terme, qui ſait s'il exiſtera encore dans l'Univers une Puiſſance au nom de la Grande-Bretagne « ?

» Tandis que nous ſommes dans la ſituation la plus périlleuſe & la plus humiliante, nous convient-il de faire ſonner ſi haut nos facul-tés nationales, de triompher avant la vic-toire, comme le font journellement certains gazetiers ſoudoyés par nos Miniſtres ? Eſt-il honnête, eſt-il prudent d'y prodiguer les épithetes les plus inſultantes à la Nation Fran-çoiſe ? Notre cauſe en ſera-t-elle plus juſte & plus intéreſſante quand nos Miniſtres y feront qualifier les François de canailles,

de poltrons, de traîtres? Ces injures aviliſſent la bouche qui les profere même contre l'être le plus mépriſable. Elles caractériſent un défaut d'éducation, de bon ſens & d'uſage du monde. Combien ne ſont-elles pas ridicules & abſurdes, lorſqu'on prétend les appliquer à une des plus grandes Nations de la terre, dont on ne fera point taire le canon par des gueulées?

La Nation Françoiſe n'a fait que ce qu'auroit fait toute autre Nation à ſa place. Elle a tiré avantage de l'embarras où ſon ennemi naturel s'étoit plongé volontairement. N'avons-nous pas fait bien pis, nous autres, en cherchant à tirer un injuſte & illégal avantage de l'Amérique qui étoit une partie de nous-mêmes? Gardons pour nous, Anglois & Ecoſſois, les injures que nous faiſons plus que mériter. Nous avons épuiſé le Vocabulaire des Halles contre nos Colonies qui ont valeureuſement défendu leur liberté & leurs propriétés. Elles ont triomphé de ceux qui les inſultoient & de leurs projets d'invaſion. Nous verſons aujourd'hui notre fiel ſur les François; mais craignons qu'ils ne nous en puniſſent comme l'ont fait les vertueux Américains, & que ce ne ſoit le ſort qu'un Dieu vengeur nous a réſervé.

P. S. *du* 17 *Juillet.*

Etat de l'eſcadre de l'Amiral Keppel, le 16 *Juillet.*

Vaiſſeaux.	*Canons.*	*Capitaines.*
Victory	100	Amiral Keppel.
Queen.....	90	Amiral Harland.
Formidable.....	90	Amiral Palliſer.
Ocean.....	90	Haetwell.
Sandwich	90	Edowards.
Prince George...	90	Lindſey.
Duke.....	90	.....
Foudroyant.....	80	Jarvis.
Berwick	74	Steward.
Centaure.....	74	Coſby.
Cumberland	74	Peyton.
Courageux.....	74	Mulgrave.
Egmont.....	74	Allen.
Eliſabeth	74	Maitland.
Hector.....	74	Hamilton.
Monarque.....	74	Rowley.
Ramillies.....	74	Digby.
Robuſt.....	74	Hood.
Shrewſbury.....	74	Roſſ.
Terrible.....	74	Bicherton.
Thunderec.....	74	Walſingham.
Vengeance.....	74	Clements.
Vaillant.....	74	Gower.
América.....	64	Longfort.
Bienfaiſant.....	64	Macbride.
Défiance.....	64	Goodall.

Vaiſſeaux.	*Canons.*	*Capitaines.*
Exeter	64	Moore.
Sterlingcaſtle....	64	Douglas.
Vigilant	64	Kingsmill.
Worceſter	64	Robinſon.
Arethuſe.....	32	Marshall.
Andromede.....	28	Bryne.
Proſerpine.....	28	Sutton.
Fox.	28	Windſor.
Milford.....	28	Burnaby.
Rattleſnake.....	12	.....
Alert	Cutter.	.....
Pluton	Brulot.	.....
Vulcain	Brulot.	Lloyd.

1 vaiſſeau de 100 canons.
6 ..... de 90
1 ..... de 80
15 ..... de 74
7 ..... de 64
1 ..... de 32
4 ..... de 28
1 ..... de 12

30 Vaiſſeaux de ligne.
5 Frégates.
2434 Canons.

Pour former des équipages aux vaiſſeaux de renforts qui ont été ſucceſſivement envoyés à l'Amiral Keppel depuis le 9, jour

qu'il a appareillé, on a dépouillé de leurs hommes tous les vaiſſeaux qui reſtent dans les ports de Porſmouth & de Plymouth. Le Capitaine du *Shrewſbury* parti de Plymouth le 15, n'a pas même voulu attendre qu'on eût fait à ſon vaiſſeau les réparations néceſſaires, & il a appareillé, quoiqu'il n'eût que 450 hommes. La *Vengeance*, le *Duc* & le *Centaure* n'ont pas la moitié du monde qu'il leur faut, & tous en général ont de foibles équipages. C'eſt ce qui fait que bien des gens s'obſtinent à croire que l'Amiral Keppel n'a que des ordres défenſifs, & que dans tous les efforts qui ont été faits pour compléter avec tant de célérité ſes équipages, il ne faut voir que le deſſein de raſſurer l'Angleterre contre la peur d'une invaſion, & nullement celui de ſoutenir l'honneur national, en ordonnant à Keppel d'aller faire ſes évolutions dans les mêmes parages où il a oſé le 17 Juin inſulter le pavillon du Roi de France & enlever ſes frégates.

Au ſurplus l'Angleterre attend encore une flotte Marchande, partie de la Jamaïque le 13 Juin, ainſi qu'une flotte du Canada & pluſieurs vaiſſeaux de la Chine & de Madraſſ.

Lettre de M. John Adams, Député du Congrès en France, à l'Editeur des AFFAIRES DE L'ANGLETERRE ET DE L'AMÉRIQUE.

De Paſſy le 17 Juillet 1778.

» Je vois, Monſieur, dans votre n°. 48, *page* 6 (du Journal) ſous le n°. I, un article intitulé *Reſolutions des Sauvages contre l'armee Angloiſe*, & un autre *page* 7, ſous le n°. III. *Adreſſe des principaux habitans de cette ville* (Philadelphie) *à Robert Rogers, Major-Général* (*nommé par le Congrès*) *& Commandant en chef des Sauvages* «.

» Je puis vous aſſurer, Monſieur, que ces deux articles ſont faux, & ont été fabriqués par nos ennemis. Il eſt à propos que vous les détruiſiez, pour pluſieurs raiſons, & ſurtout parce que s'ils n'étoient point contredits ils donneroient lieu de croire que ce ſont les Américains qui, les premiers ont engagé les Sauvages à agir dans cette guerre, & le Gouvernement Anglois paroîtroit avoir été fondé à les attirer de ſon côté pour les empêcher de ſe livrer à nous, tandis qu'il n'y a rien de plus contraire à la vérité «.

» Tous les traités faits avec les Sauvages, par le Congrès ou par des Commiſſaires ſous ſon autorité, ont eu pour objet de les engager à reſter neutres. Bien loin de ſolliciter leur alliance, le Congrès a plus d'une fois refuſé leurs ſervices. L'honneur de les

voir employés appartient entiérement aux
Anglois «.

» Il eſt faux pareillement que Robert
Rogers ait reçu une adreſſe des principaux
abitans de Philadelphie; le Conſeil de ſureté
e cette ville le fit au contraire arrêter dès
inſtant de ſon débarquement. Il obtint ſon
argiſſement ſur ſa parole, ce qui ne l'em-
êcha point de s'échapper & de gagner la
ouvelle-York où il a eu de l'emploi ſous
Général Howe «.

» Jamais le Congrès ne lui a donné de
mmiſſion; encore moins le grade de Ma-
r-Général, quoiqu'il l'eût ſollicité. Mais
n'y a pas eu dans le Congrès une ſeul voix
ſa faveur «.

» Il n'eſt pas vrai non plus que ce Rogers
jamais eu aucune conférence ou liaiſon
ec les Sauvages depuis le commencement
la guerre, comme il eſt dit, *page* 8, ſous
n°. 4 «.

» Le tout eſt une impoſture: vous pouvez
ſurer hardiment. Il y a aſſez de témoins
le certifieront au nombre deſquels eſt
re, &c.

Jhon ADAMS.

L'EDITEUR s'eſt empreſſé de réparer ſa
e en publiant la lettre dont M. Adams
honoré. Il avoit vu tant de fois, avant
oque de ces prétendues *réſolutions* &
ſe, les Sauvages employés par l'armée

Angloiſe, contre les Américains, qu'il lu
avoit paru tout ſimple que ceux-ci euſſen
uſé de leurs ſecours par repréſailles. Il doi
d'autant plus rendre hommage au caracter
de vérité qui ſe manifeſte dans la lettre d
M. Adams, qu'il a actuellement ſous les yeu
des pieces autentiques qui prouvent que l
Congrès n'a jamais demandé autre choſe au
Sauvages que de reſter neutres, & qui vien
dront à leur date vers la fin de Juin 1776
Quand au Major Rogers, ſes mauvais procé
dés ſe doivent trouver à leur place dans la ſuit
du Journal. L'Editeur eſt en général très
obligé à M. Adams de la peine qu'il a bie
voulu prendre de le redreſſer. Cet honorabl
Député ne pouvoit pas lui marquer d'un
maniere plus flatteuſe le ſuffrage qu'il daign
accorder à ſon travail.

PRISES FAITES A LA MER.

Vaiſſeaux pris par les Anglois.

…oms & déſigna-…nations des vaiſ-ſeaux.	*Lieu de leur dé-part & charge-ment.*	*Lieu de leur deſtination.*	*Ce qu'ils ſont de-venus &c.*
…e *Sea-Nymph*, …pitaine Wood-…uſſe, vaiſſeau …édois.	Marſtrand en Sue-de. -- Poudre, ſouffre, ſel, &c. Parti le 13 Jan-vier.	Pour l'Amé-rique.	Pris par le pa-quebot le *Harriot*, Capitaine Spargo.
Cinq bâtimens.	Boſton & les Iſles Françoiſes. -- Ta-bac, farine, mer-rein.	. . . . .	Pris par la cor-vette armée le *Hotham*.
Un Corſaire …éricain de 18 …ons.	Sorti de Salem depuis trois mois & ayant fait quatre priſes.	. . . . .	Pris par le pin-que de guerre la *Fidélité*, & en-voyé à Madere.
…e *Coſwell*, …antin, Capi-…e Williams.	82 boucauts de tabac & de la cire d'abeille.	. . . . .	Pris par le Cor-ſaire la *Défiance* de Guernſey.
…e Corſaire le …*pden*, de 18 …ns.	.....	.....	Pris par le Ca-pitaine Colpoys, après l'avoir fait échouer ſur la côte de la Martinique.
…*Mary* & …y.	De Williams-bourg en Virginie avec du tabac, valeur, 8,000 liv. ſterling.	Bordeaux.	Pris le 30 Avril à 150 lieues du cap Clear par le *Comte de Cheſter*, & envoyé à Chef-ter en Angleterre.

Noms & déſignations des vaiſſeaux.	*Lieu de leur départ & chargement.*	*Lieu de leur deſtination.*	*Ce qu'ils ſont devenus, &c.*
L'eſcadre de la Virginie a pris du 28 Décembre 1777 au 31 Mars 1778, les vaiſſeaux François ſuivans, dont il y en a eu quelques-uns de nommés ou comptés dans les états précédens.			
L'Arc en Ciel.	Balotteries.	.....	Pris & détr par le vaiſſeau ligne le *Saint bans.*
Comte de Miquelon.	Melaſſes & rum.	.....	Pris par l'*E rald.*
Alexandrine.	Tabac.	.....	*Dito.*
Dragon.	Tabac.	.....	*Dito.*
Elégante.	Tabac.	.....	Par le *R mond* & l'*E rald.*
Un Brigantin.	Balotteries, vin & ſucre.	.....	Détruit par *Saint Alban*
Fortune.	.....	.....	*Idem.*
Marianne	Baloteries & cordages.	.....	Par l'alleg l'*Otter,*
Le *Hardy.*	.....	.....	*Idem.*

oms & déſigna-ns des vaiſſeaux.	*Lieu de leur départ & chargement.*	*Lieu de leur deſtination.*	*Ce qu'ils ſont devenus, &c.*
Le *Vicomte de ux*, de 26 canons. (Déja nommé). N. B. Il eſt ti de France c un autre nom	Balotteries &c.	Sur ce vaiſſeau étoit un Officier François avec rang de Major général.	Par le *Solebay*, le *Saint Albans* & le *Sénégal*.
Le *Tonnere*, 20 canons.	Balotteries & cordages.	.....	Pris & détruit par le *Sénégal*.
Le *Hector*, de canons.	Balotteries & ſel.	.....	Pris par le *Richmond* & le *Sénégal*.
ean Andria, 16 canons.	Balotteries & cordages.	.....	Pris par le *Saint Albans*.
Trois bâtimens nçois dont on ore les noms.	.....	.....	Pris par le *Phœnix* & envoyés à New-York.
Bonne Eſpéce.	Vaiſſeau Danois, chargé de ſel.	.....	Pris par le *Richmond*.
Louiſe Ulric. ja nommée.)	Vaiſſeau Suédois chargé de canons de fonte.	.....	Pris par le *Sénégal*.
égate la *Vir-*, de 30 canons & 159 hom-, armée par ongrès. (Dé-ommée). ngt petits bâ-ns Améri-.	.....	.....	Pris par l'*Emeralde* qui la guettoit depuis 14 mois. -- L'*Emeralde* l'auroit priſe beaucoup plûtôt; mais il eſt ſale & a beſoin de carene depuis vingt-ſix mois, ainſi que la plupart des autres frégates Angloiſes de cette ſtation.

La flotte des Iſles du Vent, partie de Saint Chriſtophe le 30 Avril, eſt attendue d'un moment à l'autre en Angleterre.

La frégate la *Proſerpine*, de 28 canons, qui a ſuivi l'eſcadre du Comte d'Eſtain à 80 lieues dans le Sud, après le paſſage du Détroit, a fait en ſix jours le voyage d'Angleterre à Gibraltar. (C'eſt la plus courte traverſée dont on ſe ſouvienne) Elle y étoit arrivée le 28 Avril, étant partie de Londres le 22, cinq jours avant qu'on y eût appris que l'eſcadre Françoiſe étoit ſortie de Toulon le 13 Avril. Elle a attendu le Comte d'Eſtain environ vingt jours. Il paroît que ſa miſſion conſiſtoit à le voir ſortir, à le ſuivre pour juger ſa route & à venir en rendre compte. Son retour en Angleterre eſt du 5 Juin. Juſques-là il n'y avoit point d'eſcadre de partie. Peut-être bien attendoit-on les nouvelles qu'elle a apportées pour décider la route que prendroit l'eſcadre

Vaiſſeaux pris ſur les Anglois.

Noms & déſignations des vaiſſeaux.	*Lieu de leur départ & chargement.*	*Lieu de leur deſtination.*	*Ce qu'ils ſont devenus, &c.*
Le *Nouveau Ducenfield*, Capitaine Foyſter, & trois autres.	.....	.....	Pris par le Co... faire Américai... le Porſmouth ... envoyés à Por... mouth de Piſcat... qua.
Le *Lord Dungannon*, Capitaine Kirby de Corke pour les Indes Occidentales, & un vaiſſeau d'Afrique	Pour la Jamaïque, avec 380 Noirs.	.....	Pris par les Co... faires Américai... vers la mi-Mars

Noms & désignations des vaisseaux.	*Lieu de leur départ & chargement.*	*Lieu de leur destination.*	*Ce qu'ils sont devenus, &c.*
Le *Sukey*, Capitaine Mitchel.	Afrique, avec 160 esclaves.	.....	Pris par les Américains & conduit à la Martinique.
Le *Couple industrieux*, Capitaine Freemann.	Jamaïque, chargé de rum.	Philadelphie.	Envoyé à Salem.
Un vaisseau.	Londres.	Méditerranée.	Pris par la *Revenge*, & envoyé à la Corogne.
Le *Fly* & un sloop.	Grenade, 21 bariques de rum, dix de sucre & six Negres.	.....	Pris par des Américains armés à la Martinique.
Le *Sally*, Capitaine Parkinson	New-York.	Indes Occidentales.	Pris par un Corsaire Américain de 10 canons & conduit à la Martinique.
L'Expédition, Capitaine Marshall	New-York.	Philadelphie.	Perdu sur les chevaux de frise de la riviere Delavare.
La Marie, Capitaine Preto.	Londres.	Port Mahon.	Pris par la *Revenge*, Corsaire Américain & conduit à la Corogne.
Le paquebot *Carolina*, Capitaine Mac-Cullenn.	Corke.	New-York.	Pris à cinq lieues de New-York & conduit à Great Hegg-Harbour.

Noms & désignations des vaisseaux.	*Lieu de leur départ & chargement.*	*Lieu de leur destination.*	*Ce qu'ils sont devenus.*
Le *Royal Oak.*	Lisbonne.	Terreneuve.	Pris le 17 Novembre dernier & envoyé à Boston.
Un brigantin.	.....	.....	Pris dans la mer d'Irlande par deux Corsaires Américains ; qui l'ont pillé & coulé bas.
Un riche vaisseau.	Bristol.	.....	Pris par les mêmes
Un vaisseau. Deux Caboteurs.	Jamaïque.	Bristol.	Pris par les mêmes à la hauteur du mole de Galway.
L'Expériment, Capitaine Valley.	Pensacola.	Corke.	Pris & conduit à Charles-Town Caroline Méridionale.
Le *Comte de Sandwich*, Capitaine Hutchinson, armé à Whitehaven.	.....	.....	Pris par une frégate de 36 canons & conduit à l'Orient. Le Capitaine & l'équipage sont retenus prisonniers à bord.
Le *George.*	Lisbonne,	Terreneuve.	Pris en Décembre & conduit à Boston.
Deux bâtimens de transport armés qui avoient pris le *Bredenot*, Corsaire de Salem.	.....	.....	Pris par deux forts Corsaires Américains.
Le *Charming-Betsy*, Capitaine Gregory.	Afrique, 450 Negres.	Indes Occidentales	Pris près de la Barbade & conduit à la Guadeloupe.
Le *Lord Grosvenor*, Capitaine Tyler.	D'Oporto.	Pour Chester.	Pris par un Corsaire & conduit à Nantes.

FIN.

LETTRE.

D'un Banquier de Londres, à M.*** à Anvers.

De Londres le 30 Juillet 1778.

VOUS avez vu, Monſieur, dans l'écrit ttribué au Docteur Cooper de Boſton pour racer un plan de conduite aux peuples de Amérique, *que l'Amérique ſe félicitoit d'avoir jourd'hui un gouvernement plein de vigueur, que l'adminiſtration de la juſtice étoit réliere & impartiale ſous le régime du Congrès* : i encore bien mieux ſenti le prix d'une ertion ſi glorieuſe pour nos nouveaux al- s, & pour nous ſi encourageante lorſque l'ai vue juſtifiée par des faits autentiques font trop d'honneur à l'eſprit de juſtice de vérité qui a préſidé à cette grande réolution, il importe trop au repos & à la isfaction de toute la France, ainſi que s autres alliés que l'Amérique mérite d'air, que ces faits ſoient généralement connus ur que je ne me faſſe pas un devoir autant 'un plaiſir de vous les communiquer d'aès les actes originaux.

N.° I. *De Charles-Town dans la Caroline Méridionale le 25 Mars* 1778.

» On vient de plaider & de juger à notre Cour d'Amirauté une cauſe de la plus grande importance pour l'honneur & l'intérêt des Etats-Unis & pour l'honneur de l'Etat de la Caroline en particulier. Il s'agiſſoit d'une importation indirecte de manufactures Britanniques prohibées par les loix du Congrès. Le rapport du juré dans cette affaire eſt une preuve convaincante que nulle conſidération quelconque n'eſt capable d'engager les Americains à s'écarter ou à ſe départir en aucune maniere des réſolutions & des loix du grand Conſeil Continental «.

» Voici le fait : il arriva il y a quelques tems dans un des ports de notre Etat un bâtiment commandé par un homme qui faiſoit depuis long-tems la traite avec Charles-Town & qui ſe diſoit arrivant de Hollande par Saint Euſtache. On croyoit en conſéquence que ſa cargaiſon conſiſtoit en manufactures étrangeres ; mais bientôt on s'apperçut qu'elle étoit compoſée de marchandiſes Britanniques. Il s'éleva ſur le champ un murmure parmi les obſervateurs rigides des réſolutions du Congrès. On fit des pourſuites contre le bâtiment & la cargaiſon, reclamés l'un & l'autre par le Capitaine qui d'après les vérifications, s'eſt trouvé être ſujet & habitant de la Grande-Bretagne.

ès pourſuites furent dirigées conſéquem-
ent aux arrêtés du Congrès pour le re-
ement du commerce & à un acte de l'aſ-
mblée générale de notre Etat pour la capture
s vaiſſeaux & cargaiſon appartenans à des
bitans & ſujets de la Grande-Bretagne «.

» Il fut dit dans le procès-verbal que le
timent & ſa cargaiſon appartenoient à des
bitans ou ſujets Britanniques; que les mar-
andiſes étoient du crû, du produit ou des
nufactures de la Grande Bretagne ou de
elque pays de ſa domination: que la car-
ſon venoit d'un lieu appartenant à la
ande-Bretagne, & qu'elle avoit été im-
rtée en infraction & à l'encontre des arrê-
du Congrès «.

» Le Capitaine, comme ſeul propriétaire
bâtiment & de la cargaiſon, reclamoit
n & l'autre en s'appuyant ſur une clauſe
n arrêté du Congrès du mois de Mars
76 (avant la déclaration de l'indépendance)
uelle clauſe empêche d'étendre l'arrêté
cédent à aucun vaiſſeau apportant des
igrants, des armes, des munitions ou pro-
ons de guerre pour l'uſage d'aucune Co-
ie ou d'aucuns de leurs habitans, parti-
s de la cauſe Américaine, ni à de ſem-
bles proviſions de guerre importées comme
ts de pareils émigrans qui veulent s'é-
lir dans quelque Colonie. Le Capitaine
gua qu'il avoit quitté l'Angleterre avec
cargaiſon de marchandiſes déclarées

pour une Iſle Britannique, quoique deſti
nées pour une Iſle étrangere, d'où après avoi
tranſporté la propriété de ſon vaiſſeau & de
ſa cargaiſon à des Hollandois, & après avoi
fait de nouveau l'acquiſition de cette même
propriété, il avoit fait voile pour une au
tre Iſle étrangere où il avoit débarqué une
partie de ſa cargaiſon & pris d'autres mar
chandiſes en place: qu'enſuite il étoit part
pour la Caroline Méridionale avec l'inten
tion de s'y établir: qu'une partie de la car
gaiſon, ainſi que les douze canons de hui
& de dix à bord de ſon vaiſſeau, les armes
munitions & autres articles de guerre qu
compoſoient une partie de ſa cargaiſon
avoient été importés pour l'uſage de l'Eta
de Charles-Town, & qu'il avoit choiſi ce
moyen pour pouvoir tranſporter ſes bien
en Amérique «.

» La plaidoirie qui avoit commencé à dix
heures du matin, dura juſqu'à ſept heure
du ſoir. Enfin, après beaucoup de diſcuſ
ſions ſavantes de part & d'autre, les Juré
qui s'étoient retirés de la Chambre, & qu
étoient reſtés enfermés pendant une heure
ſont revenus & ont déclaré qu'ils jugeoien
le vaiſſeau & la cargaiſon de bonne priſe
Si ce Capitaine eſt venu réellement avec le
deſſein de s'établir dans cette Colonie, &
non de vendre une cargaiſon Britannique
il eſt fâcheux qu'il n'ait point converti ſon
bien en manufactures étrangeres & qu'il n'ai

point paru ni par les factures de la cargaison, ni par la nature & la qualité des marchandiſes, ni par aucune autre circonſtance, qu'il avoit pû venir dans cette Colonie d'après le ſens littéral & l'intention de la clauſe qu'il invoquoit pour ſa défenſe «.

» L'auditoire étoit extrêmement nombreux Il ne s'étoit pas encore préſenté, & on ne verra peut-être jamais une cauſe auſſi intéreſſante pour un Etat naiſſant «.

» La déciſion devoit ou conſolider les arrêtés du Congrès ou bien ouvrir une porte aux artifices de nos ennemis les Anglois pour rendre illuſoire les loix les plus ſalutaires de notre commerce: elle auroit pû être telle qu'elle nous eût fait perdre notre réputation de gens *intégres & vertueux*, aux yeux de tout l'Univers, & qu'elle eût fait échouer tout le ſyſtême de l'indépendance de l'Amérique «.

» Le jugement a été applaudi généralement: on le regarde comme une nouvelle preuve de la bonne foi & de la ſageſſe des habitans de cette Colonie, toujours jaloux de leur honneur en qualité de peuple, & attentifs à *remplir inviolablement leurs engagemens publics*. Il eſt à croire que les doutes qui ont fait l'objet de ce jugement, ſe trouvent maintenant tellement déterminés, que déſormais toutes les tentatives, quelque couleur qu'on puiſſe leur donner, pour éluder les arrêtés du Congrès contre l'importation de marchan-

diſes Britanniques, éprouveront le ſort qu'elles méritent «.

L'AUTRE piece atteſte avec quelle fidélité le Congrès entend que ſes engagemens ſoient obſervés, & de quel reſpect il eſt rempli pour les droits ſacrés de la neutralité, à l'égard des Puiſſances qui n'ont rien de commun avec ſa guerre actuelle.

N.° II. *Proclamation du Congrès général.*

D'autant que le Congrès a reçu des informations & des plaintes, » qu'il avoit été exercé des violences par des vaiſſeaux Américains armés ſur des Nations neutres, en ſaiſiſſant des vaiſſeaux appartenans à des ſujets & ayant pavillon de ces mêmes Nations & en faiſant des captures de vaiſſeaux ennemis pendant que ceux-ci étoient ſous la protection de côtes neutres, ce qui eſt contraire à l'uſage & à la coutume des Nations « : afin que des actes de piraterie auſſi inexcuſables, qui couvriroient d'oprobre le caractere national de ces Etats, puiſſent être prévenus efficacement à l'avenir, le Congrès a jugé a propos de ſtatuer d'enjoindre & d'ordonner, ainſi qu'il ſtatue, enjoint & ordonne par ces préſentes à tous les Capitaines, Commandans, autres Officiers & gens de mer appartenans à aucuns vaiſſeaux Américains armés, de ſe conduire ſtrictement en

tous points, conformément à la teneur de leurs commiſſions, & aux inſtructions & réſolutions du Congrès; particulierement de reſpecter ſcrupuleuſement les droits des puiſſances neutres & les uſages & coutumes des nations civiliſées, & de ne s'aviſer ſous aucun prétexte quelconque de prendre ou de ſaiſir aucuns vaiſſeaux ou bâtimens appartenans à des Sujets de Princes ou de Puiſſances alliés avec ces Etats-unis, à moins que ces vaiſſeaux ou bâtimens n'ayent des marchandiſes de contrebande à leur bord ou des troupes deſtinées pour nos ennemis: auſſi dans ce cas, de ſe conformer aux ſtipulations renfermées dans les Traités qui ſubſiſtent entre leſdits Princes ou Puiſſances & ces Etats; & de ne prendre, ſaiſir ou piller aucuns vaiſſeaux ou bâtimens de nos ennemis lorſqu'ils ſe trouveront ſous la protection de Côtes, de Nations, ou de Princes neutres, ſous peine de punitions proportionées, & d'être contraints à donner ſatisfaction pour toutes eſpeces de dommages & intérêts par forme de réparation dont ils ſeront reſponſables en leurs perſonnes & biens. De plus ledit Congrès arrête & déclare par ſes préſentes, relativement à ceux qui contreviendront de propos délibéré à aucun desdits articles, que ſi pour ce fait ils ſont pris par aucune Puiſſance étrangere, ils ne ſeront point régardés comme ayant droit de réclamer la protection de ces Etats, mais

qu'ils ſubiront la punition qui pourra leur être infligée, d'après les uſages & coutumes des Nations pour de ſemblables délits.

Donné en Congrès à York dans l'Etat de Penſylvanie, le 9 Mai 1778.

Henri Laurens, Préſident.

Contreſigné, Charles Thomſon, Secrétaire.

UN Peuple qui débute dans la cariere du pouvoir, par faire éclater ainſi ſon amour pour la juſtice & ſon attachement aux loix de l'honneur, mérite certainement tous les éloges qu'un noble enthouſiaſme pour la vertu peut lui donner. Je ne doute point que rempli d'admiration comme vous l'êtes, Monſieur, pour toutes les belles qualités qu'il a développées depuis qu'il exiſte par lui-même, dans ſes efforts pour rappeller l'Angleterre à ſes vrais intérêts, dans la vigueur avec laquelle il a ſû repouſſer une injuſte oppreſſion, dans les loix qu'il s'eſt données, & enfin dans la fermeté avec laquelle il les fait obſerver, vous n'applaudiſſiez aux ſentimens de vénération dont l'hommage lui eſt offert dans l'écrit ſuivant. C'eſt un épitre dédicatoire, jointe au tome troiſieme du *Tableau de l'Hiſtoire générale des Provinces-unies*, ouvrage nouveau compoſé en Hollande par M. A. M. G. & dont il doit ſe trouver des exemplaires à Paris chez Barrois fils aîné.

Aux Etats-Unis de l'Amérique.

» Si les guerres, ces ſcènes d'horreur & déſolation, peuvent offrir une perpective nſolante, c'eſt lorſqu'au lieu de ſervir mbition & la tyrannie, elles s'elevent ur terraſſer ces monſtres affreux & fon- la liberté, le plus grand des biens. Les ys-Bas ont donné au ſeizieme ſiecle ce nd ſpectacle à l'univers : vous le donnez dix-huitieme. La circonſtance ne pouvoit e plus favorable, pour vous offrir le ta- au d'une révolution que vous reſſuſcitez ec le même éclat & un ſuccès plus com- t & plus rapide (*a*) «.

» En Europe, les cœurs paroiſſent s'avi- à meſure que les eſprits préconiſent da- ntage la liberté ? Vous ſeuls nous montrez, la ſurface du globe, la double élévation cœur & de l'eſprit. Vous ſeuls oſez pen- & agir en hommes libres. A ce ſpecta- intéreſſant les ames fortes apprennent les ources de la liberté, l'humanité dégé- ée paroît ſe relever & s'ennoblir ; vos emis ſe troublent & ne ſe conſolent de rs revers qu'en ſe flattant d'avoir produit peuple qui les a cauſés «.

---

a) Je ſais qu'il y a bien des différences entre deux révolutions : je ne les compare que pour cer- rapports aſſez frappans qu'elles ont l'une avec re.

» Déja, en partie, ils ont reconnu la lé
gitimité de vos droits & l'imprudence d
penſer encore à les anéantir. Ils déſaprou
vent hautement des meſures auſſi téméraire
que barbares. Ils ont même juſtifié les Etat
qui ont applaudi à vos nobles efforts. E
effet, eſt-ce une démarche inique que d
traiter avec une nation indépendante dan
le fait? Eſt-ce uſer de perfidie que de ſe dé
clarer, après avoir pris les précautions qu
les exemples que tous les ſiecles autoriſent
Eſt-ce menacer les libertés publiques que d'ai
der des peuples opprimés à défendre la leur
On verra dans cette Hiſtoire que la fameuſe
Eliſabeth, dans une circonſtance à peu près
ſemblable, en agiſſoit avec moins de fran-
chiſe & de déſintéreſſement «,

» Si vos ennemis étoient conſéquens, s'ils
étoient fideles à leurs principes, pour leu
gloire & même pour leur intérêt, ils ſe hâ-
teroient de vous déclarer indépendans. Au
moins, dans leur déſeſpoir, ils auroient eu
recours à une réſolution plus digne de leur
courage & de leur amour pour la liberté (a) «

» Braves Américains! je m'applaudirai tou-
jours de n'avoir imaginé une dédicace que
pour conſacrer mon premier hommage à un
peuple auſſi reſpectable. Cette hiſtoire eſt une

(a) Voyez page 182 *de l'Hiſtoire de la fondation des Colonies*, chez J. Van Schoonhoven & Compagnie à Utrecht.

velle preuve que vos auguſtes efforts ſe-
t couronnés des plus heureux ſuccès. Un
re eut pû la tracer avec un pinceau plus
ile & des couleurs plus brillantes. Mais
onne ne pouvoit l'entreprendre avec plus
paſſion pour la liberté, avec plus d'im-
ialité & par conſéquent l'exécuter d'une
iere plus digne de vous «.

J'ai l'honneur d'être, &c.

E reçois dans l'inſtant, Monſieur, une
itude de lettres arrivées en France par
lerniers paquebots Américains. Je n'ai
le tems d'en extraire les paſſages les
intéreſſans pour vous donner les infor-
ons les plus préciſes de ce qui s'eſt paſſé
'au 2 Juillet dans cette partie du monde.
aire de la négociation des Commiſſaires
nniques, & ſon iſſue méritera ſur-tout
attention.

rait d'une lettre de Trenton le 27 Mai.

Les Milices de cet état ſont priées de
déſormais une attention particuliere
ignaux, d'autant qu'on s'attend à des
emens prochains, de la part de l'en-
«.

ames Willing, ci-devant habitant de
lelphie, Capitaine au ſervice des Etats
icains unis, à la tête d'un corps de nos

troupes, a pris poſſeſſion de la partie de
Floride Occidentale appellée les *Natche*
au nom deſdits Etats : il y a arboré le
drapeau & a fait les habitans priſonniers ſ
leur parole «.

Extrait d'une lettre écrite du quartier géné
à Valley-Forge, en datte du 31 Mai.

» Hier 30, pluſieurs bâtimens de l'enne
ont deſcendu à midi la riviere de Delawar
& à la marée du matin leurs troupes o
continué à la traverſer au bac de *Coop*
Ce paſſage s'eſt exécuté ſous la protecti
de 3000 hommes ; qui ſont venus juſqu
Germantown. Comme nous n'avons eu
matin aucune nouvelle de la ville ni c
poſtes avancés, j'imagine que la pluie qui
tombée la nuit derniere aura interrompu le
traverſée. Mais nous nous attendons à chaq
moment à apprendre l'évacuation de la vil
& nous nons tenons prêts à marcher «.

Extrait d'une lettre de Fishkil le 28 Mai.

» Nous apprenons qu'il n'y a jamais
à Boſton une plus grande abondance
marchandiſes qu'actuellement, & que les p
en diminuent conſidérablement ; les mo
& les étoffes de France s'y vendent très-bi
Depuis que le gouvernement Anglois a
donné à ſes marchands de nous fermer le
maga

magaſins, d'autres qui ont d'auſſi bonnes marchandiſes qu'eux, nous ouvrent les leurs, & nous ne doutons pas qu'ils ne ſoient plus reconnoiſſans de notre pratique «.

» Le Général Wadsworth & M. Hillhourſe ſont partis de Connecticut chargés de lettres pour le Conſeil & l'Aſſemblée de Boſton & des Etats de l'Eſt afin de ſavoir les raiſons pour leſquelles ils n'ont point ſatisfait à la recommandation du Congrès, de régler les prix des marchandiſes &c. conjointement avec les autres Etats «.

Extrait d'une lettre de Baltimore, le 27 Mai 1778.

» Suivant mon opinion, les Anglois n'abandonneront Philadelphie que dans ſix ou huit jours ou peut-être dans dix : il eſt poſſible que la ville ne ſoit évacuée que dans quinze. La deſtination des troupes Angloiſes eſt incertaine. Il eſt très-probable que les malades, les bleſſés, les invalides & les femmes iront par eau à Newyork, & que ceux qui ſe portent bien traverſeront les Jerſeys pour ſe rendre à l'Iſle Staten. Le Général Howe s'eſt embarqué dimanche dernier 24. Avant qu'il quittât la ville, Iſrael Pemberton ſe rendit chez lui pour lui demander le payement des dommages qu'on a faits à ſes biens & qui ſe montent à pluſieurs milliers de livres ſterling ; ſur le refus que lui fit le Général de

lui donner le moindre dédommagement, il le prevint qu'il étoit déterminé à le ſuivre à Londres pour reclamer le payement des pertes qu'il a eſſuyées. Les Wighs & les Torys ont éprouvé des pertes irréparables dans la ville & dans les environs, lorſque la moindre circonſtance l'exigeoit, ou lorſque le caprice des Royaliſtes ſe plaiſoit à détruire les biens des particuliers. M. Samuel Burge eſt tellement affecté des pertes qu'il a faites, qu'il en a perdu l'eſprit «.

Le lundi 25 au ſoir, il y eut une aſſemblée des principaux habitans de la ville (ſans diſtinction quant aux Sociétés Religieuſes) pour raiſonner, dit-on, ſur les démarches que l'on devoit faire pour obtenir la faveur & la protection du gouvernement, & de Son Excellence le Général Washington, qui eſt déja informé du réſultat de leur aſſemblée; car il eſt inſtruit de tout ce qui ſe paſſe, & il ſavoit l'intention où étoit l'ennemi d'évacuer Philadelphie avant que les habitans en euſſent le moindre ſoupçon. — Cette nouvelle n'a été publique que ſamedi dernier 23, après midi.

Madame..... dit que le bruit & la confuſion qui regnoient dans la ville le 25, lui ont preſque fait tourner la tête; des charrettes, des traîneaux & des charriots chargés de marchandiſes & d'uſtenſiles de ménage tirés par des hommes dans les rues faute de chevaux & conduits vers les quais; des lits, des

caiſſes, des coffres, des chaiſes, des tables &c. emportés avec la promptitude & la confuſion la plus grande ; la joie répandue ſur le viſage des Wighs, & la conſternation peinte ſur ceux des Torys. — On me prie de ne point quitter les environs de Philadelphie que l'ennemi ne ſoit parti. — J'y entrerai alors des premiers. Les Quakers & autres ſont courroufſés contre l'armée du Roi.

Extrait d'une lettre d'Annapolis le 5 Juin 1778.

Nouvelles du Camp du premier Juin.

» La brigade de Maxwell s'eſt miſe en marche il y a quelques jours pour Jerſey.

On croit que l'ennemi évacuera Philadelphie dans un jour ou deux : l'armée le ſuivra dans cet ordre.

Premiere diviſion.

Le Major Général Lée : les brigades de Poor, de Varnum & d'Héntingdon.

Deuxieme diviſion.

Le Major Général Mifflin : la premiere & deuxieme brigade de Penſylvanie & celle devant Conway.

Troiſieme diviſion.

Le Marquis de la Fayette : les brigades

de Woodford, de Scott & de la Caroline Septentrionale.

Quatrieme diviſion.

Le Baron de Calb : les brigades de Glober, de Patterſon & de Learned.

Cinquieme diviſion.

Le Lord Stirling : les brigades de Weeden, de Mulenburg & la premiere & la deuxieme de Maryland.

Le détachement de Jackſon entrera dans la Ville, où le Général Arnold prendra le commandement.

Il nous arrive beaucoup de déſerteurs : on ſuppoſe que les ennemis traverſeront les Jerſeys pour aller à South-Amboy. On dit qu'ils ont tranſporté leurs chariots au bac de Cooper. Une perſonne de Cheſter ajoute que 100 bâtimens ennemis ont deſcendu la riviere au-deſſous de Cheſter, & que le vaiſſeau Amiral étoit avec eux.

En Congrès, à cinq heures après midi, le 2 Juin 1778.

Les nouvelles ci-deſſus viennent de quelqu'un qui approche le Général Washington, l'on peut compter ſur leur autenticité. J'ai lu une lettre particuliere de Son Excellence à un Membre du Congrès, datée d'hier, dans laquelle il marque que l'ennemi évacuera bientôt Philadelphie.

Lettre de M. Samuel Cooper, datée de Boſton le premier Juin 1778, à M. Benjamin Franklin.

» Vos amis, MM. Carmichael & Hopker ont partis de cette ville le 28 du mois dernier pour ſe rendre à Yorktown où ſe ient le Congrès. La veille, qui étoit le jour nniverſaire de l'élection des Conſeillers, j'ai u le plaiſir de dîner avec eux en public à Faneuil-Hall où l'on a porté les ſantés du Roi de France, de ſon armée, de ſa marine de nos Ambaſſadeurs à ſa Cour. Nous vons aſſiſté à un très bon ſermon ſur ce ujet dans lequel, ainſi que dans les prieres ubliques, il a été fait une mention particu- ère de ce Monarque notre illuſtre allié. Les rançois qui étoient parmi nous ont été ort contens des témoignages répétés de eſpect qui ont été donnés à leur nation «.

» Nous avons vu la déclaration du traité ite par l'Ambaſſadeur de France, & la nſation qu'ila faite au Roi de la Grande-Bre- gne & au Parlement. Ne devoit-on pas croire 'ils déclareroient la guerre ſur le champ? ais hélas! pauvre Angleterre! Quelle foi- eſſe! Quel embarras & quelle irréſolution! e que j'avois prévu eſt arrivé; elle craint s'engager dans une guerre avec la France les Etats-unis «.

» Je vous ai parlé dans une de mes dernie- s, de la précipitation avec laquelle les bills

conciliatoires nous avoient été envoyés après une premiere lecture en Parlement, & des arrêtés vigoureux pris à ce ſujet par le Congrès avant qu'il fût un mot de l'alliance. Ces Bills & un troiſieme, redigés en actes avec quelques changemens, nous ont été envoyés de Newyork & de Philadelphie avec autant de précipitation. Il y a un an qu'ils auroient pu juſqu'à un certain point nous endormir & même nous diviſer. A préſent leur ſeul effet eſt de faire voir la foibleſſe de la Grande-Bretagne «.

» Dans le tems même où l'on mettoit en avant ces propoſitions d'accommodement, l'ennemi faiſoit une incurſion ſubite de Reddy-Iſland à Warren & à Briſtol, & il brûloit, détruiſoit & pilloit avec ſa barbarie ordinaire autant que pouvoit lui permettre la précipitation de ſon expédition. Quelle extravagance «!

» Tous les avis ſe réuniſſent pour nous confirmer que l'armée Britannique eſt ſur le point d'évacuer Philadelphie ; nous faiſons nos diſpoſitions pour l'attaquer ſur la riviere d'Hudſon. — Je ſerois charmé que les Anglois fiſſent une nouvelle campagne dans l'eſpérance qu'ils retourneront vers le Nord. Si le théatre de la guerre ſe rapproche de la Nouvelle Angleterre ; on peut être ſûr que notre Milice ſe raſſemblera avec ardeur & même ſans ſolde, & j'eſpere que ce ſera avec le même ſuccès que l'année derniere.

On les verra combattre comme les Reſtau-
ateurs de la nation Juive, qui, en rebâtiſ-
ant leur ville, tenoient une truelle d'une
nain & une épée de l'autre. C'eſt ainſi qu'on
ous a vu triompher tout à la fois, & de la
amine & de l'armée de Burgoyne «.

» Je vous envoie par cette occaſion la
rocédure d'un conſeil de guerre dans lequel
e Colonel Henkey a été jugé comme très-
rave Officier qui a traité les priſonniers de
convention avec beaucoup plus de douceur
d'égards que ne comportoit leur inſolence.
e crois d'ailleurs que le courage & la fermeté
e ce Colonel ont prévenu des ſoulevemens
ui pouvoient être dangereux. C'eſt pour
ire voir à toute la terre la douceur & l'équité
xtraordinaires des Américains vainqueurs,
u'on a accordé à Burgoyne un conſeil de
uerre : on lui a procuré l'occaſion qu'il
erchoit avec ardeur de déployer ſon talent
atoire dans un tribunal Américain, &
mme *Plaideur dans les fers.* C'étoit une
uation bien déſagréable pour un Général
nglois, & une pauvre conſolation pour un
incu. La carriere cependant lui fut ouverte,
il ſe montra auſſi éloquent Avocat que
n Général. J'aurois eu pitié de lui s'il n'eût
s été auſſi cruel envers nous, & s'il n'eut
s outragé le Colonel Henkey & mon pays,
oiqu'il nous ait les obligations les plus
entielles. Son procès eſt accompagné de la
pie imprimée d'une conſtitution qui nous

avoit été propoſée, & qui a été rejettée dans une très-nombreuſe aſſemblée de cette ville comme elle doit l'être dans beaucoup d'autres pour toutes ſortes de raiſons, ſur-tout parce que dans l'opinion des villes maritimes la repréſentation eſt trop inégale, tandis que ſuivant d'autres villes elle eſt trop égale, de maniere qu'il faut que nous allions comme nous ſommes, & que nous attendions de meilleurs tems pour perfectionner notre gouvernement «.

Etat du chargement du navire, la Ducheſſe de Grammont, *arrivé à Portsmouth dans la nouvelle Hampſphire au commencement de Juin* 1778.

13,433 habits complets de Soldat.
13,000 paires de bas.
80,000 livres peſant de cuivre.
32 futailles de pierres à fuſils.
2 petites pieces d'artillerie de fonte.
1500 fuſils de rampart.
775 mouſquetons.
800 paires de piſtolets. } pour la
1400 paires de fonte. } Cavalerie.
100 cartouches.
100 ſelles.

176,200 bouchons de Liége diſtribués parmi les fuſils, &c.

Le tout pour le compte du Congrès, dont le premier achat en France eſt d'environ 800,000 liv. tournois.

RÉPONSE *du Congrès aux Commiſſaires du Roi de la Grande-Bretagne, le* 11 *Juin.*

Lecture faite d'une lettre du mardi 9 de e mois, adreſſée au Congrès par le général Washington, avec une incluſe à lui écrite le même jour par le général Chevalier Henri Clinton, pour l'informer que le Comte de Carliſle, William Eden, & le gouverneur ohnſtone, tous trois du nombre des Commiſſaires pour le rétabliſſement de la paix ntre la Grande-Bretagne & l'Amérique, ont arrivés à Philadelphie, & demandent n paſſeport pour le Docteur Ferguſon leur ecrétaire, & d'une lettre deſdits Commiſaires au Congrès, le tout accompagné de réponſe du général Washington, par laquelle il s'eſt excuſé d'accorder le paſſeport emandé juſqu'à ce qu'il fût les intentions du ongrès,

Ordonné que l'examen de ces pieces ſera nvoyé à un Comité de trois.

Le 12.

Le Comité auquel avoit été renvoyée la ttre écrite le 9 par le général Washingn, & les papiers y joints, a fait ſon rapport, lequel pris en conſidération, & après débat,

Arrêté qu'il ſeroit ſurſis à la délibération.

Le 13.

Le Congrès ayant repris de nouveau en conſidération les affaires de la veille, pendant les débats eſt arrivé un exprès avec une lettre écrite le 11 par le général Washington, dont il fut fait lecture, ainſi que d'un paquet qui renfermoit, avec d'autres papiers, une lettre ſignée *Carliſle, William Eden, George Johnſtone*, datée de Philadelphie le 9 Juin 1778, & adreſſée *à ſon Excellence Henri Laurens, Préſident, & aux autres Membres du Congrès*; laquelle lettre ayant été lue juſqu'à ces mots,

» L'inſidieuſe interpoſition d'une Puiſſance qui, depuis le premier établiſſement de ces Colonies, s'eſt toujours laiſſée guider par la haine commune qu'elle nous porte, & nonobſtant la prétendue date ou la forme actuelle des offres de la France «

inclusivement, la lecture en fut ici interrompue, & une motion fut portée pour qu'on n'allât point plus avant, attendu l'offenſe faite par ces expreſſions de la lettre, à Sa Majeſté Très-Chrétienne.

Sur quoi, s'étant élevé des débats,

Ordonné qu'il ſeroit ſurſis aux délibérations ſur la motion. —— Et le Congrès s'ajourna au Lundi 15 pour dix heures.

Le 15 après-midi.

Le Congrès reprit en conſidération la mo-

on relative à la lettre des Commiſſaires du
oi de la Grande-Bretagne. —— Après les
bats, on s'ajourna au 16 pour dix heures.

Le 16.

Le Congrès reprit en conſidération la mo-
on relative à la lettre des Commiſſaires du
oi de la Grande-Bretagne; & après avoir
rſis à cet examen,

Il fut fait une motion pour que la lettre
s Commiſſaires du Roi de la Grande-
retagne reſtât ſur le Bureau, — & ladite
otion paſſa à la négative.

Sur une autre motion, il fut arrêté, —
e lecture ſeroit faite de la lettre & des
piers qui l'accompagnoient. — En conſé-
ence, il fut fait lecture de la lettre du 9,
d'une autre datée de Juin 1778, ſignées
ne & l'autre *Carliſle*, *William Eden*, George
hnſtone, ainſi que d'un écrit intitulé: *Copie
ia Commiſſion pour le rétabliſſement de la paix
c. au Comte de Carliſle, au Lord Vicomte
we, au Chevalier Guillaume Howe, ou en
r abſence, au Chevalier Henri Clinton, à
illiam Eden, & à George Johnſtone.* Il fut
t lecture auſſi de trois actes du Parlement
itannique, l'un deſquels intitulé, *Acte
ur révoquer un acte paſſé dans la quatorzieme
née du regne de Sa Majeſté*, intitulé *Acte pour
eux régler le Gouvernement de la baye de
aſſachuſſetts dans la Nouvelle-Angleterre.* —
es deux autres étant les mêmes que les

bills déjà publiés : voici le contenu des lettres.

A ſon Excellenee Henri Laurens, Préſident, & autres Membres du Congrès.

MESSIEURS,

» Preſſés par le déſir le plus ardent d'arrêter l'effuſion du ſang & les calamités de la guerre, nous vous adreſſons le plus tôt qu'il nous eſt poſſible, après notre arrivée en cette Ville, une copie de la Commiſſion dont Sa Majeſté a bien voulu nous honorer, ainſi que les actes du Parlement ſur leſquels elle eſt fondée. Et en même tems que nous vous aſſurons que nous n'avons rien plus à cœur que de rétablir ſur la baſe d'une liberté égale & d'une ſûreté mutuelle, la tranquillité de de ce pays, autrefois heureux ; vous obſerverez que nous ſommes munis de pouvoirs ſuffiſans pour cet objet, & dont l'étendue n'a même point d'exemple dans les annales de notre Hiſtoire. «

» Dans l'état actuel de nos affaires, quoique les deux parties ſoient remplies de regrets mutuels, nous pouvons cependant goûter quelque conſolation, & même former un heureux augure, en nous rappellant que dans notre Empire & dans beaucoup d'autres, on a vu une réconciliation & une affection cordiale ſuccéder à des altercations & diviſions paſſageres non moins violentes

ue celles que nous éprouvons aujourd'hui. «

» Notre intention n'eſt point de revenir
r des objets qui ne ſont plus matieres de
ſcuſſion, & nous attendrons le tems con-
nable, pour nous occuper tant de l'eſpoir
s avantages mutuels, que de la conſidéra-
n des maux, qui peuvent naturellement
ntribuer à déterminer vos réſolutions ainſi
e les nôtres, dans une occaſion auſſi impor-
te. «

» Les actes du Parlement, que nous vous
ettons, ayant paſſé avec une ſinguliere
animité, ils vous prouveront ſuffiſamment
diſpoſitions de la Grande-Bretagne, &
vous feront voir que les termes d'arran-
ment en contemplation avec Sa Majeſté &
c le Parlement, ne reſtent point au deſ-
s de tous les vœux que l'Amérique a pu
mer, ſoit dans une délibération tranquille,
au milieu des plus vives appréhenſions
r ſa liberté. «

Pour vous démontrer avec d'autant plus
ficacité nos bonnes intentions, nous n'hé-
ns point à déclarer, même dès cette pre-
re ouverture, que nous ſommes diſpoſés
ncourir à tout arrangement juſte & ſatis-
nt pour établir, entr'autres, les points
ans :

De conſentir à une ceſſation d'hoſtilités,
ſur mer que ſur terre ;

De rétablir une communication libre de
revivre l'affection mutuelle, & de renou-

veller les avantages communs de la naturalité dans les différentes parties de cet Empire ;

» De faire jouir le commerce de toute la liberté que nos intérêts reſpectifs peuvent demander ;

» De convenir qu'aucunes forces militaires ne ſeront entretenues dans les différens Etats de l'Amérique ſeptentrionale, ſans le conſentement du Congrès général ou des aſſemblées particulieres ;

» De concourir aux opérations néceſſaires pour acquitter la dette de l'Amérique, & pour y relever le crédit & la valeur du papier en circulation ;

» De perpétuer notre union par une députation réciproque d'un ou de pluſieurs Agens de la part des différens Etats, avec le privilége de ſéance & voix dans le Parlement de la Grande-Bretagne ; ou, relativement à ceux qui ſeroient envoyés de la Grande-Bretagne, avec pareille ſéance & voix dans les aſſemblées des différens Etats vers leſquels ils pourroient être reſpectivement députés, avec charge de veiller aux différens intérêts de ceux par qui ils auroient été envoyés. «

» D'établir, enfin, le pouvoir des *légiſlatures* reſpectives dans chaque Etat, de régler ſon revenu, & ſon établiſſement civil & militaire, & d'exercer une liberté parfaite de légiſlation & de Gouvernement intérieur ; c

rte que les Etats Britanniques dans toute
Amérique ſeptentrionale, agiſſant avec nous
paix & en guerre ſous un Souverain com-
un, puiſſent avoir la jouiſſance irrévocable
toutes les eſpèces de privilége qu'il eſt
ſible d'avoir, quand il n'y a point une ſé-
ration totale d'intérêts, ou qui puiſſent ſe
ncilier avec cette union de forces de la-
elle dépend la ſûreté de notre Religion &
notre liberté commune. «

Dans notre anxiété pour le maintien
ces intérêts eſſentiels & ſacrés, nous ne
uvons nous diſpenſer de parler *de l'inſi-*
ſe interpoſition d'une Puiſſance qui, depuis le
nier établiſſement de ces Colonies, s'eſt toujours
é guider par la haine commune qu'elle nous
te. Et nonobſtant la prétendue date ou la
ne actuelle des offres de la France.

ICI ON CESSA LA LECTURE, comme il a
été plus haut.)

l'Amérique Septentrionale, il eſt pour-
notoire que ces offres ont été faites ſur
onnoiſſance des plans d'accommodement
érieurement concertés dans la Grande-
tagne, & dans la vue d'empêcher notre
nciliation & de prolonger cette guerre
ructive «.

Mais nous oſons croire que les habitans
'Amérique Septentrionale, unis à nous
les liens les plus étroits de la conſangui-
, parlant la même langue, intéreſſés au
ntien d'inſtitutions ſemblables dans les

deux pays, s'ils ſe rappellent l'ancienne cor-reſpondance de bons offices qui faiſoit le bonheur mutuel, & s'ils oublient les ani-moſités récentes, rejetteront loin d'eux l'idée de ſervir d'accroiſſement aux forces d'un ci-devant ennemi commun, & préféreront une *coalition* ferme, libre & perpétuelle avec la Mere-Patrie, à une alliance étrangere que la nature reprouve & qui ne peut point être ſincere «.

» La préſente dépêche vous ſera remiſe par le Docteur Ferguſon, Secrétaire de la Commiſſion de Sa Majeſté, & pour parvenir à de plus amples éclairciſſemens & diſcuſſion de tout ſujet de difficultés, nous demandons à vous voir, ſoit collectivement, ſoit par députation, à New-York, à Philadelphie à York-Town ou en tel autre lieu que vous pourrez propoſer. Nous croyons qu'il eſt à propos cependant de vous informer que les inſtructions de Sa Majeſté, ainſi que notre propre deſir de nous écarter du ſiege actuel de la guerre, ne pouvant prendre aucune part active dans ſes opérations, peuvent nous porter à nous retirer promptement à New-York; mais le Commandant en chef des troupes de terre de Sa Majeſté, qui nous eſt aſſocié dans cette commiſſion, concourra avec nous, ſi ce parti paroiſſoit préférable à une ſuſpenſion d'hoſtilités, ou bien nous fournira tous les paſſe-ports & ſauf conduits néceſſaires, pour faciliter une entrevue; &

o

on attendra, comme cela eſt naturel, la même choſe de votre part «.

» Si après le tems qui doit être néceſſaire pour délibérer ſur cette ouverture, & pour nous faire paſſer votre réponſe, les horreurs & les dévaſtations de la guerre continuoient encore, nous prenons Dieu & l'univers à témoins que les maux qui en réſulteront ne doivent point être imputés à la Grande-Bretagne; & ce n'eſt qu'avec le cœur pénétré de la douleur la plus réelle & la plus vive, que nous enviſageons l'affreuſe perſpective des calamités, que nous delirons ſi ardemment de prévenir «.

Nous ſommes avec (perfect reſpect) tout le reſpect poſſible.

Meſſieurs,

Vos très-obéiſſants & très humbles
ſerviteurs,
Carliſle.
W. Eden.
G. Johnſtone.

A Philadelphie le 9 Juin 1778.

Son Excellence Henri Laurens, *Préſident & autres Membres du Congrès.*

MESSIEURS.

» La dépêche incluſe, a été portée ce

matin au poſte le plus près de l'armée du Général Washington, par le Docteur Ferguſon, Secrétaire de la Commiſſion de Sa Majeſté, pour le rétabliſſement de la paix, &c. mais comme il n'y a point trouvé de paſſe-port, il eſt revenu ici; c'eſt pour éviter tout delai inutile que nous envoyons de nouveau la ſuſdite dépêche par la voie ordinaire de vos poſtes militaires. Auſſi-tôt que le paſſe-port ſera arrivé, le Docteur Ferguſon ſe rendra auprès de vous, conformément à notre premier arrangement.

Nous ſommes avec tout le reſpect poſſible.

Meſſieurs, &c.

A Philadelphie — Juin 1778.

Ordonné que ces lettres ſeront renvoyées à un Comité de cinq.

Même jour après midi.

Le Comité auquel ont été renvoyés les lettres & papiers du Comte de Carliſle, &c. Commiſſaire de la part du Roi de la Grande Bretagne, a fait rapport d'un projet de lettre, lequel ayant été lû.

Arrêté que l'examen dudit projet ſeroit remis à demain.

17 *Juin.*

Le Congrès a repris l'examen du projet de lettre, en réponſe à la lettre & aux papiers

eçus du Comte de Carliſle, &c. Commiſſai-
e de la part du Roi de la Grande Bretagne,
& ledit projet a été unanimement agréé.
Voici ſon contenu.

A leurs Excellences le très-Honorable Comte de Carliſle, le Sieur William Eden, & le Sieur George Johnſtone, Commiſſaires de la part de Sa Majeſté Britannique, de préſent à Philadelphie.

» J'ai reçu la lettre de vos Excellences en
ate du 9 de ce mois, avec les incluſes, & je
es ai miſes ſous les yeux du Congrès. Aucun
utre motif que le plus ſincere deſir d'arrêter
effuſion du ſang humain, n'a pû nous porter
lire un papier, contenant des expreſſions ſi
ffenſantes envers Sa Majeſté très-Chrétienne,
puiſſant & bon Allié de ces Etats, ainſi qu'à
onſidérer des propoſitions ſi attentatoires
l'honneur d'une nation indépendante. cc

» Les Actes du Parlement Britannique,
Commiſſion de votre Souverain, & votre
ttre ſuppoſent les peuples de ces Etats ſous
domination de la Couronne de la Grande
retagne, & ſont fondés ſur une idée de dé-
endance qui eſt entierement inadmiſſible. cc

» J'ai ordre en outre d'informer vos Ex-
ellences que le Congrès eſt porté à la paix,
algré l'injuſtice des prétentions qui ont
onné naiſſance à cette guerre, & la maniere
arbare dont elle a été conduite. En conſé-

quence le Congrès eſt tout prêt à entrer en pour parler pour un Traité de paix & de commerce, qui ſe concilie avec les Traités déjà ſubſiſtans, lorſque le Roi de la Grande Bretagne ſe montrera dans des diſpoſitions ſinceres à cet effet. L'unique preuve ſolide qu'il puiſſe donner de ces diſpoſitions, conſiſte dans une reconnoiſſance explicite de l'indépendance de ces Etats, ou dans le rappel de ſes armées de terre & de mer. «

J'ai l'honneur d'être,

DE VOS EXCELLENCES,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

Signé, par ordre du Congrès d'une voix unanime. HENRI LAURENS, Préſident.

A York-Town le 17 Juin 1778.

Arrêté unanimement que la Congrès approuve la conduite du Général Washington dans le refus qu'il a fait d'un paſſeport pour le ſieur Ferguſon.

Publié par ordre du Congrès.

Charles THOMSON.

Lettre d'un Américain aux Imprimeurs de la Gazette de Penſylvanie.

» Je ſuis fâché pour le Gouverneur Johnſtone qu'il ait imaginé d'écrire des lettres par-

ticulieres dans ces Etats au ſujet de ſa commiſſion publique, & je reſpecte autant que je le dois l'ordre du Congrès qui défend une correſpondance particuliere avec l'ennemi ; mais je crois rendre un ſervice réel à mes concitoyens en mettant ſous leurs yeux les lettres ſuivantes. La réponſe a été écrite immédiatement après la lettre du Gouverneur Johnſtone, mais elle n'a point été envoyée à ſa deſtination. Cependant la croyant trop précieuſe pour être perdue, j'ai déterminé mon ami le Préſident à permettre qu'elle fut publiée avec la lettre qui lui a donné lieu. Je vous les envoye pour cet objet, & ſuis Meſſieurs, &c.

A York-Town le 17 *Juin* 1778.

W. H. Drayton.

(*Lettre particuliere.*)

De Philadelphie le 10 Juin 1778.

Mon cher Monſieur.

» Je vous prie de vouloir bien traiter mon mi le Docteur Ferguſon avec l'amitié & les gards que mes amis MM. Manning & Oſald vous demandent pour moi. C'eſt un rès-honnête homme, & qui jouit de la plus rande réputation dans la république des ettres «.

» Si vous ſuivez l'exemple de la Grande-

Bretagne dans les moments de ſon inſolence & que vous nous renvoyiez ſans nous écouter, j'eſpere, d'après nos liaiſons particulieres, qu'il me ſera permis de voir le pays & les dignes perſonnages qui le font reſpecter de tout l'univers: j'en ferai la demande de la maniere que vous l'indiquerez.

Je ſuis avec la plus parfaite conſidération.

Mon cher Monſieur.

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

Geo. Johnſton.

A Son Excellence Henri Laurens, au Congrès.

D'York-Town, le 14 Juin.

Mon cher Monſieur.

» J'ai reçu hier la lettre dont vous m'avez honoré, en date du 10, & je vous remercie de m'avoir fait paſſer celles de mes chers & dignes amis MM. Oſwald & Manning. Si le Docteur Ferguſon eût été le porteur de ces papiers, j'aurois certainement eu pour ce particulier tous les égards & toute la conſidération que les tems & les circonſtances peuvent permettre «.

» C'eſt à la Grande-Bretagne à juger ſi ſes Commiſſaires retourneront en Angleterre ſans avoir été entendus par les Députés des Etats-unis, ou s'ils renoueront amitié avec

es habitans en général & reſteront par-
ni nous auſſi longtems qu'il leur plaira «.
» Vous êtes indubitablement informés des
eules conditions auxquelles le Congrès peut
aiter pour parvenir à cette heureuſe fin;
quoique je ne vous écrive ici que comme
articulier, je ne crains point de vous an-
oncer avec la plus parfaite aſſûrance que le
ongrès ne ſe départira jamais de ces con-
tions, même en ſuppoſant la continuation
es hoſtilités, & quand même par une ſuite
es fureurs de la guerre, le bon peuple
e ces Etats ſeroit forcé à commencer un
aité à l'Oueſt des (*a*) montagnes. Permettez-
oi d'ajouter, Monſieur, comme mon hum-
e ſentiment que dans l'état actuel de notre
nteſtation, la Grande-Bretagne, trouve-
it ſon intérêt réel à confirmer notre in-
pendance «.
» Le Congrès n'a point eu de momens d'in-
lence, mais ſuppoſer qu'il ſoit actuellement
oins ferme qu'il ne l'étoit, dans un tems où,
pourvus de tous ſecours étrangers, & n'ayant
ême aucun eſpoir d'alliance, lorſque dans un
ur de jeune & d'humiliation publique,
x pieds des Autels du Très-Haut, il s'eſt
omis & a arrêté de n'entrer en aucune
nférence ou traité avec aucuns Commiſ-
res de la part de la Grande-Bretagne à

(*a*) Il parle des montagnes qui bordent la Penſylva-
. L'Oueſt des montagnes eſt le pays des Sauvages.

moins, qu'au préalable, elle ne commençât par retirer ſes flottes & ſes armées, ou qu'en termes exprès & poſitifs, elle reconnût l'indépendance de ces états, ce ſeroit ſuppoſer une choſe que toute raiſon condamneroit «.

» Dans d'autres tems, Monſieur, je me croirai très-honoré de vous accompagner en perſonne, & je contribuerai de mon mieux à vous rendre agréables toutes les parties de vos Etats; mais juſqu'à ce qu'il ſoit établi entre nous une baſe de confiance mutuelle, je crois, Monſieur, qu'aucune ancienne raiſon, ni autre conſidération ne peut engager le Congrès à conſentir, que même le gouverneur Johnſtone, malgré tout ce qu'il mérite d'eſtime de la part de l'Amérique, entre dans le pays. Je n'ai qu'une ſeule voix; mais je la donnerois pour m'y oppoſer. Je vous ſupplie cependant, mon cher Monſieur, de n'en point conclure, que je manque en ce point à l'affection que je dois à d'anciens amis qui m'ont procuré l'honneur d'être pour ce moment en correſpondance avec vous, ni que je perde de vue les ſentimens d'eſtime & de conſidération perſonnelle qui vous ſont dus, Monſieur, de la part de votre très-obéiſſant & très-humble ſerviteur *Henri Laurens*, à l'honorable George Johnſtone, de préſent à Philadelphie «.

Commiſſion du Roi.

GEORGE III, par la grace de Dieu,

oi de la Grande-Bretagne, DE FRANCE & Irlande, Défenſeur de la foi, &c.

A notre amé & féal Couſin & Conſeiller rédéric Comte de Carliſle, Chevalier du ès-ancien Ordre du Chardon, notre amé féal Couſin & Conſeiller Richard Lord icomte Howe, de notre Royaume d'Irlan-e, notre amé & féal Chevalier William owe, Chevalier du très-honorable Ordre u Bain, Lieutenant-général de nos ar-ées, Général & Commandant en chef de utes & chacune de nos forces employées, devant être employées dans nos Colo-es de l'Amérique Septentrionale, ſur l'O-an atlantique, depuis la Nouvelle Ecoſſe, Nord, juſqu'à la Floride occidentale, au d, l'une & l'autre incluſivement, William len, l'un de nos Commiſſaires pour le mmerce & les Plantations; & George hnſtone, Capitaine de notre Marine oyale, Salut:

COMME, dans & par notre Commiſſion nos Lettres-Patentes ſous notre grand au de la Grande-Bretagne, en date du 6 i, ou environ, de la ſeizième année de tre Règne, excités par le plus ſérieux dé-de délivrer tous nos Sujets, & toutes les rties des Domaines appartenans à notre uronne, des calamités de la guerre, & de reprendre de nouveau ſous notre pro-tion & bienveillance, Nous avons nom-& commis notre très-féal & amé Cou-

ſin & Conſeiller Richard Lord Vicomte Howe, de notre Royaume d'Irlande, & notre féal & amé William Howe, aujourd'hui Chevalier William Howe, Chevalier du Bain, Major-général de nos forces, & Général de nos forces dans l'Amérique Septentrionale ſeulement, & chacun d'eux, conjointement & ſéparément, pour être nos Commiſſaire & Commiſſaires, à cet égard, pour accomplir & exécuter tous les pouvoirs & autorités exprimés, dans & par ladite Commiſſion & Lettres-Patentes, & confiés & commis à eux, & à chacun d'eux, ſelon la teneur deſdites Lettres-Patentes, & des inſtructions ultérieures qu'ils recevront de tems à autre, ſous notre cachet, ou propre ſignature, pour avoir, tenir, exécuter & poſſéder ledit office & place, offices & places, de notre Commiſſaire & Commiſſaires, ainſi qu'ils y ſont mentionnés, avec tous les droits, appartenances en dépendans, enſemble avec tous & chacun les pouvoirs & autorités qui y ſont accordés audit Lord Vicomte Howe & Général William Howe, & à chacun d'eux, pour & durant notre vouloir & bon plaiſir, & pas plus long-tems, de la manière & dans la forme exprimée, comme il paroîtra plus amplement & plus pleinement dans & par notredite Commiſſion & noſdites Lettres-Patentes, en tant qu'elles y ont rapport, entre autres diverſes choſes qui y ſont contenues. Et comme pour appaiſer & éteindre les diverſes jalouſies & appré-

enſions de danger pour leurs libertés & oits, qui ont allarmé pluſieurs de nos Su- s dans les Colonies, Provinces & Planta- ons de New-Hampshire, Maſſachuſets's y, Rhode-Iſland, Connecticut, New- ork, New-Jerſey, Penſilvanie, avec les ois Bas-Comtés ſur la Delawarre, Mary- nd. Virginie, Caroline Septentrionale, aroline Méridionale & Georgie, & pour e manifeſtation plus complette de nos juſ- & gracieuſes intentions & de celles de tre Parlement, de maintenir, & d'aſſurer us nos ſujets dans la claire & parfaite iſſance de leurs libertés & droits, il eſt tué, entre autres choſes, dans & par un tain acte fait & paſſé dans cette préſente ion du Parlement, intitulé » acte pour oriſer Sa Majeſté à nommer des Commiſ- es, avec pouvoir ſuffiſant pour traiter, ſulter & convenir ſur les moyens d'ap- ſer les déſordres actuellement ſubſiſtants ns quelques-unes de nos Colonies, Planta- ns & Provinces de l'Amérique Septen- nale, « qu'il pourra être & ſera permis à Majeſté de tems à autre, par Lettres- entes ſous le grand ſceau de la Grande- tagne, d'autoriſer, & de charger de voirs, cinq perſonnes capables & ſuffi- es, ou trois d'entre elles, de faire & cuter tels actes & telles choſes, & d'em- yer & exercer leur autorité & leurs pou- rs; ainſi qu'ils ſont mentionnés, exprimés

& créés dans ledit acte concernant cet ob
jet. Et comme nous desirons sérieusemen
de porter à une pleine & parfaite exécutio
les divers objets justes & gracieux & ci
dessus mentionnés;

Sachez à présent, que Nous avons révo
qué & annullé, & par les présentes, Nou
révoquons & annullons notredite Commis
sion & nos Lettres-Patentes, & tous & cha
que pouvoir, autorité, clause, article &
choses y contenues. Sachez de plus qu
mettant notre confiance particuliere en vo
tre sagesse, fidélité, diligence, & circons
pection dans la conduite des affaires qui se
ront commises à votre charge, Nous avon
nommé, choisi, constitué & établi, & pa
les presentes, nous nommons, choisissons
constituons & établissons, vous, ledit Frédé
ric Comte de Carlisle, Richard Vicomt
Howe, Chevalier William Howe, Willia
Eden, George Johnstone, ou trois d'entr
vous, pour être nos Commissaires à ce su
jet, & exercer tous & chacun les pouvoi
& autorités qui vous sont remis & confié
par les présentes, à vous, ledit Frédéri
Comte de Carlisle, Richard Vicomte Ho
we, Chevalier William Howe, Willia
Eden, George Johnstone, ou à trois d'entr
vous, & de faire & exécuter ainsi toutes au
tres choses & affaires qui vous sont par le
présentes, ordonnées, & commises à vo
soins, pendant notre vouloir & bon plaisir

pas plus long tems, ſuivant la teneur de
s préſentes Lettres Patentes & de nos au-
s inſtructions ultérieures que vous rece-
ez de tems à autre, ſous notre cachet
yal, ou ſous notre propre ſignature. Et
ſt notre volonté royale, & notre bon plai-
, & par les préſentes, Nous vous autori-
ns, chargeons de pouvoirs, & requérons,
us, ledit Frédéric Comte de Carliſle,
chard Vicomte Howe, Chevalier William
owe, William Eden, George Johnſtone,
trois d'entre vous, de traiter, conſulter
convenir avec tel corps politique & cor-
ration, ou avec telle ou telles aſſemblées
ommes, ou encore avec telle ou telles
ſonnes que vous, ledit Frédéric Comte
Carliſle, Richard Vicomte Howe, Che-
ier William Howe, William Eden, Geor-
Johnſtone, ou trois d'entre vous, qui
ez jugés ſuffiſans pour ce qui concerne
rs griefs ou plaintes de griefs exiſtants,
ſuppoſé exiſtants dans le Gouvernement
chacune des Colonies, Provinces, ou
ntations, ci-deſſus mentionnées, reſpecti-
ment, ou dans les Loix & Statuts de ce
yaume, relatives à toutes leſdites loix ou
elles d'entr'elles, ou concernant aucuns
pôts ou contributions qui devront être
rnis par aucune deſdites Colonies, Pro-
ces, ou Plantations reſpectivement,
ur la défenſe commune de ce Royaume
des domaines y appartenans: & concer-

nant tous autres réglemens, arrangemens, matieres & objets, néceſſaires ou convenables pour notre honneur & pour celui de notre Parlement, & pour le bien commun de nos Sujets. Et telle eſt notre volonté & bon plaiſir, que tout réglement, arrangement, matiere & objet qui aura été convenu entre vous, ledit Frédéric Comte de Carliſle, Richard Vicomte Howe, le Chevalier William Howe, William Eden, George Johnſtone, ou trois d'entre vous, & telles perſonnes, ou Corps politiques, comme ci-deſſus, que vous, ou trois d'entre vous, aurez jugés capables ou ſuffiſans pour entrer dans une telle convention, ſera pleinement & diſtinctement mis en écrit & rendu autentique par les ſignatures & cachets de vous ou de trois d'entre vous d'un côté, & ſous telles ſignatures & cachets de vous, ou de trois d'entre vous, que l'occaſion exigera, & qui pourront être convenables au caractere & à l'autorité du Corps politique ou de toute autre perſonne qui aura fait ladite convention; & ces inſtrumens rendus autentiques de la ſorte, ſeront envoyés par vous ou par trois d'entre vous à l'un de nos principaux Secrétaires d'Etat, pour être mis ſous les yeux de notre Parlement à l'effet de recevoir ratification ultérieure & plus parfaite, & juſqu'au moment de cette ratification, aucun de ces réglemens, proviſions, matiere ou choſe, n'aura aucune force ou efficacité, ni

pourra être mis à exécution au-delà des
rnes prescrites ci-après. Et nous vous au-
risons ultérieurement par les présentes,
us Frédéric Comte de Carlisle, Richard
comte Howe, Chevalier William Howe,
illiam Eden, & George Johnstone, ou
ois d'entre vous, à ordonner & proclamer
tems à autre, suivant que vous ou trois
entre vous, le jugerez convenable, une
sation d'hostilités de la part de nos forces
mer ou par terre, pour tel tems & sous
les conditions, restrictions ou autres qua-
cations que, d'après votre prudence vous
uverez nécessaires, & à révoquer & annul-
ces ordres & proclamations de la même
nière & dans la même forme. Et c'est ulté-
urement notre volonté & bon plaisir, &
is enjoignons & ordonnons par les pré-
tes à tous nos Officiers & Ministres civils
militaires, & à tous autres affectionnés Su-
, quels qu'ils soient, d'observer & d'obéir
outes ces proclamations respectivement.
en conséquence ultérieure dudit acte du
lement & des stipulations y renfermées,
us vous autorisons par ces présentes, vous
déric Comte de Carlisle, Richard Vicomte
we, Chevalier William Howe, William
en, & George Johnstone, ou trois d'entre
s, à suspendre, par une proclamation
nie de vos signatures & cachets respectifs,
tems à autre, suivant que vous le juge-
convenable, l'opération & l'effet d'un

certain acte du Parlement fait & paſſé dan
la ſeizieme année de notre regne, pour dé
fendre tout commerce & liaiſon avec d
certaines colonies & plantations y énoncée
& pour les autres objets y mentionnés pa
reillement, ou aucune des ſtipulations o
reſtrictions y contenues, & à ſpécifier dan
ladite proclamation dans quel tems & dan
quels lieux reſpectivement, & avec quelle
exceptions & reſtrictions, moyennant quel
paſſeports & certificats, en place de ceu
preſcrits juſqu'à préſent par aucun acte o
actes du Parlement, pour régler le commerc
des colonies & des plantations, ladite ſuſ
penſion devra avoir lieu, & à annuller &
revoquer, en la même maniere & forme, leſ
dites ſuſpenſion & proclamation. Et Nou
vous autoriſons ultérieurement par les pré
ſentes, vous Frédéric Comte de Carliſle
Richard Vicomte Howe, Chevalier Willian
Howe, William Eden, & George Johnſtone
ou trois d'entre vous, à ſuſpendre de tems
autre, comme vous le jugerez à propos
dans aucuns lieux, & pour tel tems que c
ſoit renfermé dans la durée dudit premie
acte, l'opération & l'effet d'aucun acte o
actes du Parlement, qui ont eté paſſés de
puis le 10 Février 1763, & qui concernen
aucunes de nos Colonies, provinces ou plan
tations ſuſdites dans l'Amérique ſeptentrio
nale, en tant qu'ils ont rapport à icelles o
à aucune d'icelles, ou l'opération & l'effe
d'aucun

aucune clauſe ou d'aucune ſtipulation ; ou
autres objets contenus dans ces actes, en
nt que ces clauſes, ſtipulations ou objets
t rapport à aucunes deſdites Colonies, pro-
nces ou plantations. Et Nous vous autori-
ns par les préſentes ultérieurement, vous
édéric Comte de Carliſle, Richard Vicomte
owe, Chevalier William Howe, William
len & George Johnſtone, ou trois d'entre
us ; à accorder un pardon ou des pardons
tel nombre ou claſſes de perſonnes deſdites
olonies, provinces ou plantations. Et Nous
us autoriſons ultérieurement par les pré-
ntes, vous Frédéric Comte de Carliſle, Ri-
ard Vicomte Howe, le Chevalier William
owe, William Eden & George Johnſtone,
trois d'entre vous, à nommer & conſti-
er de tems à autres dans aucunes de nos Co-
nies, provinces ou plantations ſuſdites reſ-
ctivement, où nous avons été en uſage ci-de-
nt de nommer & conſtituer un Gouverneur,
aucun inſtrument muni de vos ſignatures
cachets, ou des ſignatures & cachets de
is d'entre vous, une perſonne propre à
e le Gouverneur & Commandant en chef
ns aucune de ces Colonies, Provinces ou
ntations reſpectivement, pour tenir &
ercer ledit office de Gouverneur & de
mmandant en chef dans & pour aucune
ces Colonies, Provinces ou Plantations
pectivement, avec tous les pouvoirs & l'au-
ité qu'aucun Gouverneur de pareille Pro-

vince, nommé ci-devant par Nous, peut avoir exercé, en une maniere & forme auſſi ample & auſſi complette que ſi un ſemblable Gouverneur & Commandant en chef avoit été nommé & conſtitué par nos Lettres-Patentes ou Commiſſion; & à cet effet, s'il eſt néceſſaire, de révoquer & anéantir toutes Commiſſions ou Lettres-Patentes ci-devant accordées pour nommer un tel Gouverneur & Commandant en chef; d'autant que par certaines Lettres-Patentes ſcellées de notre grand ſceau, ayant pour date le vingt-neuviéme jour d'Avril dans la quinziéme année de notre regne, Nous avons conſtitué & nommé vous, ledit Chevalier William Howe, pour être Général & Commandant en chef de toutes & chacune nos forces employées ou à employer dans nos Colonies de l'Amérique ſeptentrionale, ſituées ſur l'Océan Atlantique, depuis la nouvelle Ecoſſe au Nord juſqu'à la Floride occidentale au Sud, l'une & l'autre incluſivement, pour avoir, tenir, exercer & jouir de ladite place pendant tout le temps qu'il nous plaira & que ce ſera notre volonté; & dans le cas où vous, ledit Chevalier William Howe, ſeriez par Nous, ou de quelque autre maniere, mis hors d'état d'exercer ledit commandement, notre volonté & bon plaiſir y mentionné, a été que le même commandement, avec tous les pouvoirs, droits & priviléges contenus dans cette notredite commiſſion, fuſſent dévolus

el Officier portant notre commiſſion qui
a le rang immédiatement après vous Che-
ier William Howe. Et d'autant que notre
ele & bien-aimé le Chevalier Henri Clin-
, Chevalier du très-honorable Ordre du
n, Lieutenant Général de nos Troupes,
Général des Troupes de notre armée en
nérique ſeulement, porte actuellement no-
commiſſion, & a le rang immédiatement
ès vous ledit Chevalier William Howe;
ons ſçavoir que notre volonté ultérieure
on plaiſir ſont, & nous ordonnons par
réſente, que dans le cas où ledit com-
ndement mentionné dans leſdites Lettres-
entes échéroit, en conſéquence de ce,
it Chevalier Henri Clinton, tous & cha-
, les pouvoirs & autorités remis par les
ſentes & confiés à vous ledit Chevalier
liam Howe, ceſſeront ſur le champ, &
ſuſdits pouvoirs & autorités, & chacun
x, ſeront de ce moment confiés par la
e & remis, & par les préſentes nous les
ſions & remettons audit Chevalier Henri
nton pour uſer des mêmes pouvoirs &
orités, & les exercer, faire, & exécuter
es les autres affaires & choſes comme
eſſus dans une auſſi pleine & ample éten-
& forme & nulle autre, que vous ledit
evalier William Howe êtes, par les pré-
es, autoriſés à uſer & exercer, faire,
ctuer & exécuter les mêmes pouvoirs &
orités. Et Nous requérons & commun-

dons à tous les Officiers Civils & Militaires
& à tous autres nos Sujets bien-aimés quel-
conques de vous aider & assister, vous
ledit Frédéric Comte de Carlisle, Richard
Vicomte Howe, Chevalier William Howe
William Eden, & George Jonhstone, dans
l'exécution de notre présente Commission, &
des pouvoirs & autorités qui y sont con-
tenus. Pourvu toutefois, & Nous déclaron
& ordonnons par les présentes que les diver
offices, pouvoirs & autorités qui sont pa
elles accordés, cesseront, seront sans effet
& deviendront entierement nuls, le premie
de Juin 1779, quand même nous ne l'aurion
pas alors révoqué & annullé par un autr
acte. En témoignage de quoi, Nous avon
fait publier les présentes Lettres. Signé pa
Nous, à Westminster, le 13 Avril, dans l
dix-huitième année de notre Regne.

Par le Roi lui-même
YORKE.

Pour vraie copie,
ADAM FERGUSON, Secrétaire.

Observations d'un Membre du Congrès sur l
lettre des Commissaires & la commission
du Roi.

A leurs Excellences le Comte de Carlisle
William Eden, & George Johnstone
Commissaires Britanniques.

» Comme en conscience je ne puis donne

e quelques momens à une correſpondance
ec Vos Excellences, je me flatte que vous
uſerez la maniere bruſque dont je débute
c vous, & les obſervations que je me
mets «.

Votre lettre du 9 de ce mois au Congrès,
re commiſſion & les actes du Parlement
tannique ſur leſquels elles ſont fondées,
t devenus le ſujet de la converſation géné-
, & font rechercher ſous combien de
érents points de vue elles ſont inſidieuſes,
otalement étrangeres à l'objet de votre
ociation oſtenſible. Quoique le Congrès
puiſſe pas condeſcendre à examiner en
il vos propoſitions, cependant je me
e que, portés comme vous êtes, au
bliſſement de la paix, vous voudrez bien
onorer un moment de votre attention,
tant que Vos Excellences ſont autoriſées
tendre des particuliers «.

ans votre lettre du 9 de ce mois, le Gouver-
Johnſtone a ſigné cette aſſertion; » mal-
a prétendue date ou la forme actuelle des
s de la France à l'Amérique Septentrio-
, il eſt cependant notoire qu'elles ont
faites ſur la connoiſſance des projets
ommodement concertés antérieurement
la Grande-Bretagne, comme auſſi dans
e d'empêcher notre réconciliation & de
onger cette guerre deſtructive «.

Le 5 Février, dans la *Chambre des Com-*
, le Gouverneur Johnſtone a auſſi

ſigné cette autre aſſertion. » J'ai eu avis & j'ai de fortes raiſons de croire que l'adminiſtration *fera* au Parlement dans quatre ou cinq jours une propoſition qui peut ſervir de baſe à une réunion. Je n'en ſais point au vrai les détails, néanmoins comme *j'apprends que quelques préliminaires ſont partis depuis peu de la France*, je crois qu'il ne peut être déſobligeant pour l'un ou pour l'autre pays de vous donner connoiſſance de cette *propoſition qu'on a en vue*, afin que vous vous puiſſiez ſervir de votre prudence pour ne *rien faire à la hâte* avec une puiſſance étrangere «

» Les *préliminaires* mentionnés par le Gouverneur Johnſtone, comme *partis depuis peu de France*, étoient *dans ce moment-là* à Paris avec M. Simeon Deane & même depuis quelques ſemaines. Ils portoient ce qui ſuit, d'autant que Sa Majeſté Très-Chrétienne avoit réſolu de reconnoître notre indépendance & de conclure avec nous un traité d'amitié & de commerce : que dans ce traité on ne tireroit point avantage de notre ſituation actuelle, pour obtenir de nous des conditions qui, ſans cette circonſtance, pourroient ne point nous convenir, Sa Majeſté deſirant que ledit traité une fois conclu fut durable, & que l'amitié reſpective des deux nations ſubſiſtât éternellement; ce qu'on ne pouvoit eſpérer qu'autant que le même avantage qu'elles auroient trouvé l'une & l'autre à forme

ette alliance, les engageroit encore à
continuer: que l'intention de Sa Majeſté
oit donc que les conditions du traité fuſ-
ent telles que nous pourrions le ſouhaiter,
notre Etat établi depuis long-tems jouiſ-
it de toute la plénitude de ſa force & de ſa
uiſſance, & qu'elles fuſſent de nature à nous
tisfaire également, quand ce tems ſera
enu ».

» Que le Roi Très-Chrétien étoit bien
éterminé, non-ſeulement à reconnoître,
ais encore à ſoutenir notre indépendance,
r tous les moyens qui ſeroient en ſon pou-
ir: qu'en agiſſant ainſi, il ne ſe diſſimuloit
oint que ſon royaume ſeroit peut-être bien-
t engagé dans une guerre & dans toutes
s dépenſes, riſques & pertes qui l'accom-
gnent ordinairement: que cependant Sa
ajeſté n'attendoit de notre part aucun dé-
mmagement pour cet objet; & qu'elle ne
étendoit pas non plus nous faire entendre
e ce fût uniquement notre intérêt qu'elle
oit en vue, puiſque indépendamment des
antages réels qu'elle nous procureroit à
us & à notre cauſe, il étoit notoirement
l'intérêt de la France que le pouvoir de
ngleterre fût diminué par notre ſéparation
vec cette puiſſance: que de plus Sa Ma-
té Très-Chrétienne, ſi elle s'engageoit dans
e guerre avec l'Angleterre à notre ſujet,
ntendoit pas même exiger que nous ne

fissions point une paix séparée pour nous mêmes, dans le cas où l'on nous feroit des propositions utiles & avantageuses : que la seule condition requise par Sa Majesté Très-Chrétienne, & sur laquelle elle comptoit, étoit que, *dans aucun traité de paix avec* l'Angleterre, nous ne renoncerions à notre indépendance pour retourner sous l'obéissance de ce gouvernement «.

M. Gérard annonça au nom de Sa Majesté Très-Chrétienne ces préliminaires aux Commissaires Américains à Paris, le 16 *Décembre dernier*. En conséquence de ces préliminaires, le traité de Paris, entre l'Amérique & la France, fut effectivement signé le 6 Février 1778. Il est constant que ce fut le 19 Février que le Lord North fit ses propositions au Parlement pour une réunion avec l'Amérique «.

Deux points résultent de cet état des faits; il s'ensuit d'abord que les deux assertions signées par le Gouverneur Johnstone, se contredisent l'une l'autre en termes directs; en second lieu, que loin que les *offres de la France* aient été faites *sur la connoissance des projets d'accommodement concertés dans la Grande Bretagne, ce sont tout au contraire ces projets d'accommodement qui ont été concertés sur la connoissance des offres de la France*, puisque les offres de la France ont été faites *le 16 Décembre*; Le Gouverneur Jonhstone (hé

ec l'adminiſtration) dit expreſſément, le Février, qu'il ne ſavoit alors aucunes par-ulariſés du plan d'accommodement. Le Février; les offres de la France furent ectuées par un traité; & ce ne fut que le Février que quelque projet d'accommode-ent fut communiqué au Parlement Britan-que. Cependant Vos Excellences ne ſe font int ſcrupule, même dans votre premiere reſſe au Congrès d'établir une aſſertion connue notoirement fauſſe. Je ne vous cuſe point d'une fauſſeté préméditée. Le uple jugera comme il voudra. En tout cas te conduite de votre part l'avertit d'être ujours ſur ſes gardes à votre égard.

Après avoir ainſi vengé l'honneur de notre n & grand allié le Roi de France, per-ttez moi de parler de vos propoſitions Congrès.

Vos Excellences nous offrent une place ur nos Repréſentans dans votre Parlement. ureuſement pour nous, nous ſommes p bien informés du petit rôle qu'y jouent Repréſentans Ecoſſois, pour eſpérer que Repréſentans Américains, lorſqu'ils y ont admis y jouiſſent de la moindre con-ération, & que l'Amérique puiſſe tirer elque avantage de cette repréſentation.

Vous propoſez, comme une alternative, nvoyer un Agent à nos aſſemblées; mais mme nous ſommes ſûrs que ce ne ſeroient des eſpions que vous nous enverriez, ou

des *Agens pour acheter nos voix ;* nous ne nou
ſoucions pas d'avoir de pareilles gens parm
nous.

Vous propoſez de concourir aux opéra
tions tendantes à acquitter les dettes de l'A
mérique ; cela ne ſe peut faire, ſans le riſqu
de notre indépendance, & ſans que l'on im
poſe quelque ſorte de reſtriction ſur notr
commerce ; ainſi nous éprouverions néceſſai
rement une diminution de nos propres facul
tés pour l'acquittement de ces dettes. Nou
ſavons que vous ne pouvez pas payer le
dettes de votre Nation, par conſéquent nou
ne pouvons pas eſpérer que vous veuilliez o
que vous déſiriez même éteindre une parti
des nôtres. Nous voulons & nous pouvon
payer nos dettes ſans votre concours ou vo
tre aide. Votre offre ne préſente donc qu'u
ſecours que vous êtes dans l'impuiſſance d
donner.

Vous propoſez de donner au commerc
toute la liberté que nos intérêts reſpectif
peuvent requérir. Eſt-ce que nous ne ſavon
pas que vous avez un penchant naturel
monopoliſer le commerce ? Ignorons-nou
que votre intérêt & le nôtre, en matiere d
commerce, ſont directement oppoſés. Il e
de votre intérêt que notre commerce ſoit li
mité, & il nous importe que notre com
merce ſoit illimité ; ainſi nous différons, *tot
cælo.*

Vous propoſez une ceſſation d'hoſtilités

tirez vos forces de terre, & les hoſtilités
ſſeront auſſi-tôt ſur terre. Vous n'avez au-
n ſujet d'être inquiets pour une ceſſation
hoſtilités à la mer ; ſur cet élément, c'eſt
ous qui avons tout à craindre de votre
rt. Si vos intentions ſont droites, pourquoi
fférez-vous de faire ce que vous paroiſſez
ſirer, & dont l'exécution dépend entiere-
ent de vous ?

Telles ſont vos principales offres en détail.
u'elles ont peu de valeur à nos yeux !

Vous nous offrez tout, à l'exception de
ndépendance. Si vous parlez ſérieuſement,
mbien peu doit nous importer une pareille liai-
n ? Vos Excellences veulent-elles bien un
oment voir avec moi la Grande-Bretagne
l'Amérique ſous un même Souverain, la
uveraineté dans la Grande-Bretagne, &
Amérique jouiſſant des pouvoirs du Gou-
rnement, l'indépendance exceptée. Voyons
qui en réſultera.

L'Amérique faite pour conſtituer par elle-
ême un Empire, doit naturellement arri-
r à la ſouveraineté. Après en avoir goûté
e fois, elle cherchera ſans ceſſe à en jouir
nouveau. Après avoir acquis par les ar-
es un certain pouvoir, toujours l'indépen-
nce exceptée, elle croîtra en crédit & en
cultés tendantes à l'indépendance, ce qui
gmentera ſon deſir de devenir indépen-
nte. Ses ſuccès antérieurs lui inſpireront
s de confiance, & lui donneront plus

d'eſpérance; l'expérience la rendra ſans ceſſe ſoupçonneuſe ſur les intentions de la Grande-Bretagne.

D'après cela, ayant en main les pouvoirs, à l'exception ſeulement de l'indépendance, elle ſera toujours diſpoſée à faire valoir ſes droits, ſur-tout n'ayant point perdu de vue l'état de foibleſſe où elle étoit au commencement imprévu de la guerre actuelle. Dans une ſituation auſſi effrayante, le plus léger deſſein, le plus petit accident, le moindre ſoupçon ou mécontentement de part ou d'autre, ne peut manquer de rompre avant quelques années, le foible fil par lequel vous propoſez de tenir l'Amérique ſous la domination de la Grande-Bretagne. Et cette domination qu'il eſt queſtion d'acquérir, & qui ne doit cependant tenir qu'à un fil auſſi foible, mérite-t-elle une nouvelle campagne? Un tel projet peut-il exiſter dans la tête de tout homme honnête, & qui ait le ſens commun?

Mais en admettant que vos offres ſoient ce qu'elles ne ſont pas, c'eſt-à-dire extrêmement avantageuſes à l'Amérique, ſentez-vous combien vos pouvoirs ſont inſuffiſans pour l'accommodement dont il s'agit. Le célèbre Lord Abingdon préſente cette affaire ſous le point de vue le plus clair. Dans ſa très-humble proteſtation à ce ſujet, il s'exprime ainſi: » De quelque choſe que conviennent les Commiſſaires & le Congrès,

tte convention n'aura nul effet jusqu'à ce
'elle soit confirmée par le Parlement ; or
ſt donner trop d'avantage au Parlement,
ce qu'il saura ce que le Congrès fera, &
op de désavantage au Congrès, en ce
'il ne saura pas ce que le Parlement con-
mera, pour que cette inégalité dans les
sitions ne mette pas un obstacle à l'accom-
odement. « Si l'Amerique entre en arran-
ment avec vous, voyez quelle en peut
e les conséquences. Vos Excellences doi-
nt convenir *qu'il est de notre devoir de les*
ter.

Nous avons fait un traité solemnel avec
France. L'objet de ce traité est l'établisse-
nt de notre indépendance. Si nous traitons
ec vous sur le pied de dépendance, nous
nquons dès l'instant même de parole à la
ance, nous perdons pour toujours toute
ece de crédit auprès des nations étran-
es, & nous nous ôtons *ipso facto* tout es-
r de secours du dehors. Dans cette situa-
n, *nous serons absolument à votre merci.*
tre Roi, vos Ministres & votre Parlement
uvent refuser de ratifier nos engagemens,
ce qu'ils ont le pouvoir de le faire. Le
uverneur Johnstone a long-tems & habi-
ent plaidé la cause de l'Amérique. Au-
rd'hui il vient chez nous pour nous in-
er à nous abandonner à la justice & à la
éricorde de nos ennemis les plus injustes
es plus vindicatifs ; ennemis qui pendant

une longue ſuite d'années, ont uſé à notre égard des plus baſſes ſupercheries, & nous ont calomniés dans toute l'Europe ; ennemis qni ont fait mourir de faim nos compatriotes, devenus leurs priſonniers, après les avoir chargés d'outrages lorſqu'ils étoient vivans & en leur pouvoir ; ennemis qui ont excité les Sauvages leurs alliés à maſſacrer nos Fermiers, miſérables vieillards ſans armes & ſans défenſe, & à égorger leurs femmes & leurs enfans ; ennemis qui ont ſaccagé notre pays, brûlé nos Vilies, & qui pour nous aſſujettir ont armé le fils contre le pere, le ſerviteur contre le maître, & le frere contre le frere ; ennemis qui ont remué l'enfer même pour effectuer leur projet ſanguinaire & tyrannique ; ennemis livrés totalement à la corruption, dénués de vertu publique, ſourds à la voix de la juſtice & aux cris de l'humanité. Eſt-il poſſible d'eſpérer que de pareils ennemis, après la diſſipation de tant de millions, après la perte d'une ſi grande quantité de leur propre ſang, après toutes les diſgraces que leurs armes ont eſſuyées, après les inſultes qu'ils ont été forcés d'endurer de la part des nations etrangeres en s'acharnant à notre deſtruction, après les ſecouſſes violentes & allarmantes que notre réſiſtance a occaſionnées juſques dans les fondemens de l'Etat Britannique : peut on, dis je, eſpérer que *ces ennemis ainſi provoqués*, lorſque nous ſerons rentrés ſous leur domination, voudront bien ra-

er les conventions de Vos Excellences, à
xception de l'indépendance, & ſe conten-
ont de nous aſſujettir par un fil auſſi foible
e celui d'une toile d'araignée. *Timeo Danaos*
dona ferentes.

L'Amérique eſt indépendante *de fait & de*
it. Elle conſervera ſon état aux dépens de
erniere goutte de ſon ſang. Il eſt inutile
vous ſollicitiez ce que vous n'avez pu
enir par la force de vos armes, même
qu'elles étoient toutes-puiſſantes. Bientôt
re poſition ne ſera plus la même. L'Amé-
ue eſt plus capable que jamais de ſoutenir
uerre. Notre réſolution eſt priſe; les hor-
rs & les dévaſtations de la guerre, dont
s nous menacez à la fin de votre lettre,
nous épouvantent point. La France a re-
nu notre indépendance. Les grandes Puiſ-
es de l'Europe nous contemplent avec
ſir: nous comptons ſur notre courage &
la protection du Ciel. Nous continuerons
re indépendans, tant que nous continue-
s d'être fermes. Adieu.

W. H. D.

York-Town, le 17 Juin 1778.

Ces obſervations ſont de M. William Hen-
Drayton, Député au Congrès pour la
oline Méridionale.

Autres Obſervations pareillement d'un Membr
du Congrès, aux Comte de Carliſle, Lord Vi
comte Howe ; le Chevalier William Howe
(ou en ſon abſence au Chevalier Henri Clinton
William Eden & George Johnſtone.

Féaux & amés ſerviteurs du Roi votr
Maître, dignes objets de ſes complaiſances.

Comme vous êtes envoyés en Amériqu
pour l'objet exprès de traiter avec tout corp
& tout être quelconque, vous voudrez bie
pardonner cette lettre de la part de quelqu'u
qui rougiroit de flatter même ſes amis. C'e
pourquoi ſi vous daignez jetter les yeux ſu
ce qui ſuit, vos chaſtes oreilles n'ont poin
à craindre d'être bleſſées par le langage d
l'adulation, langage que vous mépriſez.

J'ai vû votre très-élégante & très adm
rable lettre à ſon Excellence Henri Lauren
Préſident, & autres Membres du Congrè
Comme cette Aſſemblée a jugé que vos pro
poſitions ne méritoient pas qu'elle leur don
nât une attention particuliere, il pourra êt
en quelque ſorte ſatisfaiſant pour votre cu
rioſité, & ce ſera peut-être un moyen d
conſoler des négociateurs ſi mal reçus
que quelqu'un des individus de ce vaſte cont
nent ait la complaiſance de vous faire con
noître les ſentimens de l'Amérique ; ſent
mens que votre bon ſens naturel vous a fa
ſans doute deviner, & qu'on n'expoſe i
qu

e pour vous convaincre que, malgré les
yens d'inſtruction qui nous manquent
ns ces extrémités du monde, la connoiſ-
ce de nos droits, l'attention à nos inté-
s, & un reſpect religieux pour la dignité
la nature humaine, nous ont au moins ap-
s les vrais principes qui doivent régler
re conduite, & qui la régleront en effet.
Vous débutez par les doucereuſes expreſ-
ns d'humanité, & du deſir le plus ſincere
rétablir la paix & la tranquillité. On ne
uvoit pas imaginer un préliminaire plus
éable aux Américains. Notre amour pour
paix s'eſt aſſez manifeſté par le ſacrifice
me de nos libertés que nous avons offert
otre Prince. Quant à l'humanité, c'eſt un
timent que les barbaries exercées par vos
es n'ont pû encore déraciner de nos cœurs.
Vous nous apprenez que vos pouvoirs ont
étendue qui eſt ſans exemple dans les
nales de votre Hiſtoire; & l'Angleterre,
malheureuſe Angleterre ſe reſſouviendra
c la douleur la plus amere, que ces pou-
rs ont été rendus inutiles par une conduite
exemple dans les annales de l'humanité.
e Roi votre Maître eût daigné prêter l'o-
le aux prieres de pluſieurs millions d'hom-
, il ne vous auroit pas envoyés comme
a fait. Si la modération eût été même in-
nue à la Puiſſance que nous étions fiers
ppeller notre *Mere Patrie*, ſa dignité dans
éclat n'auroit pas péri ſous elle.

Vous nous dites que toutes les parties peu-
vent tirer quelque dégré de conſolation, &
même former un heureux augure en ſe rap-
pellant, &c. C'eſt ce que nous ſouhaitons très-
ſincérement pour l'amour de *toutes les parties*.
L'Amérique même ſubjuguée ſe ſeroit con-
ſolée par le ſentiment de ſa vertu. Elle eût
mis ſon eſpoir, comme elle le met encore
dans la bonté de ſa cauſe & dans la juſtice
du Tout-Puiſſant. Voilà des ſources d'eſpoir
& de conſolation que ni le tems, ni les ha-
zards ne peuvent altérer ou enlever.

Vous parlez des avantages mutuels & de
la conſidération des maux qui doivent natu-
rellement déterminer nos réſolutions. Quant
au premier objet vous ſavez trop bien que
nous n'avons aucun avantage à attendre d'une
union avec vous ; & c'eſt une vérité ſi no-
toire que je croirois faire injure à votre ſaga-
cité ſi je m'appliquois à la démontrer. Quant
à l'autre point, il ſeroit à ſouhaiter que vous
euſſiez fait voir dans votre conduite autant
de délicateſſe que vous en montrez dans vos
ſentimens. Mais des hommes qui aiment ſin-
cérement la liberté, dédaignent de s'occuper
de la conſidération de tous les maux auxquels
il faut ſe ſoumettre pour l'obtenir. C'eſt en-
core une choſe que vous ne pouvez ignorer.
Si vous ne trouvez pas cette vérité dans
vos propres cœurs, vous l'apprendrez
dans les Annales de votre Hiſtoire. Car dans
ces Annales les traits de cette eſpéce *ne ſont*

as au moins ſans exemple. Mais ſi ces traits
ne ſuffiſoient pas, nous vous exhorterions à
ouvrir un livre encore plus clair, & ce livre
'eſt le courage indompté de l'Amérique.

Vous dites auſſi que les actes du Parlement
ont été paſſés avec une *unanimité ſinguliere*;
x c'eſt une choſe que nous ne prétendons
oint révoquer en doute. Vous me permet-
rez, Meſſieurs, d'obſerver que les raiſons
e cette unanimité ſont très-bien aſſignées
ans le rapport d'un comité du Congrès du
2 Avril dernier, & dont il eſt queſtion dans
ne lettre du Congrès au Lord Vicomte
Howe & au Chevalier Henri Clinton.

Vous êtes déterminés à conſentir à une
eſſation d'hoſtilités tant par mer que par
erre. Il eſt difficile pour des gens auſſi
roſſiers que les Américains de juger ſi c'eſt
rieuſement que vous faites cette propoſi-
on, ou ſi vous n'avez d'autre deſſein que
e vous moquer de leur ſimplicité. En ſup-
oſant néanmoins que vous ayez trop d'é-
vation dans l'ame pour ne voir qu'un objet
amuſement dans une affaire d'une ſi grande
nportance pour l'Amérique, & qui n'eſt
eut-être pas même abſolument triviale aux
eux de ceux qui vous ont envoyés; je vous
onne ma parole d'honneur que, ſi vous re-
onduiſez vos troupes en Angleterre où avant
eu votre Prince en aura certainement be-
in, nous ne les y ſuivrons jamais. Nous
avons pas une humeur ſi romaneſque ni ſi

belliqueuſe, & la Ville de Londres ne nous inſpire pas une vénération aſſez profonde pour commencer une croiſade dans l'unique vue de poſſéder cette *terre ſainte*. Ainſi vous devez être bien sûrs que les hoſtilités ceſſeront par terre. Mais ce ſeroit la plus grave des inſultes à votre eſprit national de ſuppoſer que vous deſiriez un ſemblable armiſtice ſur mer. Les événemens de la guerre & l'état ſi floriſſant de votre commerce, malgré nos foibles efforts pour l'interrompre, prouvent clairement que vous pouvez nous exclure de la mer, *de la mer qui eſt votre Empire.*

Vous offrez de rétablir la libre communication, de faire revivre l'affection mutuelle, & de renouveller les avantages communs de la naturalité. Lorſque vos compatriotes devenus ſages à leurs dépens, auront appris à connoître leurs véritables intérêts, ils nous trouveront très-diſpoſés à admettre toute la correſpondance qui eſt néceſſaire pour les objets de commerce, & qui ſubſiſte ordinairement entre les différentes nations. Mais quant au retour de l'affection réciproque, c'eſt la choſe impoſſible. Nous vous pardonnons de tout notre cœur; mais il n'eſt pas dans la nature des choſes que vous nous pardonniez. Vous nous avez fait trop de mal. Il nous ſeroit aiſé de vous rapporter à cette occaſion quelques traits aſſez récens de la barbarie la plus révoltante, horreurs dont les troupes de Sa Majeſté Britannique ont bien voulu partager l'opprobre avec celles de ſes généreux

& fideles alliés les Senecas, les Onondagas & es Tuſcaroras.

Mais nous craindrions de bleſſer l'oreille délicate d'un (*a*) courtiſan, par le récit de ces cènes dégoutantes. D'ailleurs ce ſeroit affliger les ſentimens d'humanité qui, comme ous l'obſervez, vous ont déterminé à ces ouvertures, que de rappeller ces victoires rillantes d'une ſoldateſque effrenée, ſur des ommes ſans armes, renfermés dans des vilages ſans défenſe; leurs dévaſtations inutiles, es meurtres qu'ils ont commis de ſang froid; u de remettre ſous vos yeux ces ſcènes de arnage, où de barbares ſauvages ont déployé oute la férocité de leur caractère. Tous ces raits enchanteurs de l'humanité britannique, e peuvent que rallumer dans nos cœurs cette ffection de préférence que nous avons autreois éprouvée pour tout ce qui portoit le nom 'anglois. Quant aux avantages réciproques e naturalité, c'eſt un objet que nous regarons avec la plus ſuprême indifférence. Quelues-uns de nos riches concitoyens, pourront ar la ſuite aller en Angleterre ou à Rome, our y voir les ruines de ces auguſtes temples ù la Déeſſe de la Liberté avoit autrefois ſon ulte. Il eſt douteux que ces voyageurs reament, comme un *avantage*, leurs droits e naturalité dans l'un ou l'autre de ces pays. D'un autre côté, ceux de vos ſujets que le ras de fer de l'oppreſſion forcera de cher-

(*a*) Le Lord Carliſle.

cher un refuge parmi ceux qu'ils perſécutent actuellement, ſeront certainement admis *aux avantages de la naturalité.* Nous travaillons à préparer un aſile à l'humanité, & nous regrettons, Meſſieurs, que les circonſtances ne vous permettent pas de concourir à un ouvrage auſſi conforme à votre caractère & à vos diſpoſitions.

Mais de plus, vos Excellences diſent: » Nous concourrerons à étendre toutes les eſpèces de liberté de commerce, que nos intérêts reſpectifs pourront exiger. « Malheureuſement il exiſte entre ces intérêts, une petite différence qu'il ne vous auroit pas été facile de concilier, ſi les membres qui compoſent le Congrès euſſent été diſpoſés à riſquer leurs têtes en prêtant l'oreille à des conditions qui ſont traitées, ainſi que j'ai l'honneur de vous l'aſſurer, avec un mépris inexprimable, par tout honnête *Whig* en Amérique. La différence dont je veux parler, c'eſt qu'il eſt de votre intérêt d'uſurper le monopole de notre commerce, & que c'eſt le nôtre de commercer avec toute la terre. Il eſt vrai qu'il peut y avoir un moyen de couper ce nœud gordien, que peut-être aucun homme d'état n'auroit l'eſprit de dénouer. En laiſſant au Parlement de la Grande Bretagne, le droit de déterminer ce que requierent nos intérêts reſpectifs, il pourroit étendre ou circonſcrire la liberté du commerce, ſuivant ſon bon plaiſir, ſur ce qu'il pourroit appeller nos *inté-*

ts reſpectifs : mais je ſuis bien ſûr que ce ne roit point à notre *ſatisfaction mutuelle*. Votre déſir ardent d'arrêter l'effuſion du ſang & s calamités de la guerre «, vous conduiront onc, après de plus mures réflexions, à re-ouver un plan qui n'engendreroit que de diſcorde, & qui, avant vingt ans révolus, eneroit une nouvelle expédition auſſi ex-vagante que la premiere, de l'autre côté l'océan atlantique, & quelques années rès, une commiſſion de même nature à peu ès que celle dont il a plû à Sa Majeſté de us honorer.

« Nous ne pouvons refuſer notre admi-ion à la généroſité de ſentimens qui vous rte à promettre » qu'aucunes forces mili-res ne ſeront entretenues dans les différens ats de l'Amérique ſeptentrionale, ſans le nſentement du Congrès général ou des emblées particulières. « La ſeule marque reconnoiſſance que nous puiſſions donner ur une condeſcendance ſi exemplaire, eſt ſſurer vos Excellences, ainſi que j'oſe le omettre ſolemnellement au nom de mes acitoyens, qu'aucunes forces militaires ne ont entretenues dans les différens Etats de mérique ſeptentrionale, ſans le conſen-nent du Congrès général, & celui des *giſlatures* de chacun de ces Etats. Ainſi us ferez enſorte que les forces du Roi re maître ſoient retirées ; car je puis vous rer, ſans riſque de me tromper, que le

Congrès n'a point consenti, & que probablement il ne consentira point, qu'elles y soient conservées. «

» Vous nous avez fait aussi, sans en être priés, l'offre de concourir aux succès des opérations propres à l'acquittement de la dette de l'Amérique, & à relever notre crédit & la valeur de notre papier en circulation. « Si par-là Vos Excellences entendent qu'elles solliciteront des places dans le département de nos finances, je puis vous assurer, comme je le fais avec (*perfect respect*) tout le respect possible, qu'il faudra de bien fortes recommandations. En effet, les Anglois n'ayant point encore pris les mesures necessaires pour liquider leur propre dette, & relever le crédit & la valeur de leur papier en circulation, mais étant au contraire en bon train d'augmenter l'une, & de détruire entierement l'autre, vous sentiriez aisément que des financiers de cette nation auroient la plus mauvaise grace à se présenter pour mettre nos affaires de finances sur un meilleur pied. » Vous nous proposez un moyen » pour perpétuer notre union. « Mais il ne seroit point mal auparavant d'établir cette union, & c'est ce que vous ne pouvez faire qu'en acceptant le Traité de paix & de commerce qui vous est offert par le Congrès. *Un tel Traité*, j'ose vous l'assurer, dureroit autant qu'il seroit possible à vos Ministres de ne point violer la foi des Nations.

Quant à votre offre, pour me ſervir de vo-
re propre langage, dont l'inexactitude, vu
importance du ſujet, ne doit point cauſer
e ſurpriſe, ou au moins peut s'excuſer; quant
votre offre enfin, » d'établir le pouvoir des
giſlatures reſpectives dans chaque Etat par-
culier, de régler ſon revenu, ſon établiſſe-
ent civil & militaire, & d'exercer une li-
erté parfaite de légiſlation & de Gouver-
ement intérieur, de ſorte que les Etats Bri-
nniques dans toute l'Amérique Septentrio-
ale, agiſſant avec vous, en paix & en
uerre, ſous un Souverain commun, puiſ-
ent avoir la jouiſſance irrévocable de toute
pece de privilége, qu'il eſt poſſible d'avoir
ns être totalement ſéparé d'intérêts, ou qui
concilie avec cette union de forces, de
quelle dépend la ſureté de notre religion
de notre liberté communes, « permettez-
oi, Meſſieurs, de vous aſſurer que l'au-
rité des *légiſlatures* reſpectives de chaque
tat, eſt déjà très-pleinement établie, & ſur
s fondemens les plus ſolides. Elle eſt éta-
ie ſur la liberté parfaite de la légiſlation,
ſur une adminiſtration vigoureuſe dans le
ouvernemant intérieur. Pour l'article des
glemens du revenu, & de l'établiſſement
vil & militaire, ce ſont des affaires du mo-
ent pour leſquelles les diverſes *légiſlatures*
t la compétence ſuffiſante.

J'ai auſſi le plaiſir de féliciter Vos Excel-
nces ſur ce que le pays pour l'intérêt du-

quel vous vous êtes expoſés aux haſards & aux fatigues d'un voyage très-déſagréable, afin de régler ſon gouvernement, ſes revenus, ſon adminiſtration, &c. pour lequel vous vous êtes engagés dans une négociation plus déſagréable encore que le voyage, a en lui-même d'abondantes reſſources pour défendre ſa liberté actuellement, & jouir un jour d'un revenu dont la ſource ſera intariſſable. Comme les Etats de l'Amérique Septentrionale ſont dans l'intention de poſſéder la jouiſſance irrévocable de leurs priviléges, il leur eſt abſolument néceſſaire d'éviter toutes liaiſons avec un Parlement qui, même ſous le régime des loix que vous reconnoiſſez, ſe réſerve en termes exprès le pouvoir de révoquer chacune des propoſitions auxquelles vous pouviez donner votre conſentement.

Nous rendons toute la juſtice que nous devons à l'honnêteté des offres que vous nous faites de nous accorder une part des avantages que vous retirez de votre Souverain; mais de bonne foi, Meſſieurs, nous ne ſentons point en nous la moindre diſpoſition à l'accepter. Ce bonheur peut vous aller à merveille; mais il ne vous va point. Vous paroiſſez empreſſés de prévenir une ſéparation totale d'intérêts, mais c'eſt ce que les affaires ameneront plutôt d'elles-mêmes. Et pour vous mettre parfaitement à votre aiſe ſur ce point, nous prenons la liberté de vous obſerver, qu'à quelques égards, ce peut être, & que

bablement ce ſera notre intérêt de vous
ſter, & alors nous le ferons du meil-
r cœur. Si la nature des choſes ne s'y
te point, certainement Vos Excellen-
ont trop de bon ſens & d'honnêteté
r l'exiger. Il ne nous paroît point du tout
notre liberté puiſſe dépendre le moins du
nde d'aucune réunion de nos forces avec
vôtres. Vous voyez en effet qu'après avoir
agir toutes vos forces contre nous pen-
t plus de trois ans, nous ſommes actuel-
ent ſur le point d'établir notre liberté,
olument malgré elles. Nous ne pouvons
non plus concevoir qu'après l'épreuve
vous avez faite, aucune Nation d'Europe
barque dans une entrepriſe auſſi folle que
duction de l'Amérique. Rien n'exige que
un prenne ſur ſoi de jouer le rôle plai-
de Dom Quichotte. Il ſuffit d'un exem-
dans un ſiecle pour l'amuſement de tout
nivers.

J'eſpere que Vos Excellences m'excuſe-
ſi je ne ſuis point non plus de leur avis
'article de la Religion, que vous déſirez
oir commune entre les deux Nations.
Religion de l'Amérique eſt celle de tout
enre humain. Toute perſonne peut ren-
ſon culte à l'Être ſuprême de la maniere
lle croit lui être la plus agréable; &
rvu que chacun ſe comporte en bon ci-
n, perſonne ne s'inquiétera chez nous
a croyance ou de ſon culte; car il nous

importe fort peu que telle ou telle foi ou
ſecte ſoit la dominante parmi nous. «

» Je ſuis extrêmement fâché de trouver
dans votre Lettre quelques paſſages offenſans
pour Sa Majeſté Très-Chrétienne. Certes, ce
n'eſt une choſe ni honnête, ni compatible
avec les principes de philantropie, que vous
profeſſez d'attaquer la réputation d'un hom-
me honnête, ſans lui fournir l'occaſion de ſe
défendre, & ſur-tout un très-proche voiſin
qui n'agueres étoit lié avec vous d'une ami-
tié intime, qui d'ailleurs vous a donné en
dernier lieu des preuves multipliées & les
plus ſolides de diſpoſitions pacifiques, & qui
avec une droiture ſans exemple & dont ſe
glorifieroient d'autres Princes, a déclaré à
votre Cour, de ſon propre mouvement &
ſans qu'on le lui demandât, l'effet & la na-
ture d'un Traité qu'il venoit de conclure
avec ces Etats. C'eſt encore une choſe tout-
à-fait contraire aux règles de l'honnêteté que
de ſe ſervir de pareilles expreſſions, lorſque
vous vous adreſſez au Congrès, ſçachant que
ce Prince eſt notre bon & fidele Allié. Il eſt
vrai, comme vous l'obſervez très-bien, qu'il
a été autrefois l'ennemi de Sa Majeſté Bri-
tannique, & que nous nous ſommes reſſentis
de cette inimitié; mais tout cela eſt provenu
plutôt de notre liaiſon avec vous, que d'au-
cune mauvaiſe volonté à notre égard. En
même temps, c'eſt une vérité conſtante &
ſolemnelle, une vérité digne de toute votre

ntion, que lorſque vous avez commencé
uerre actuelle, guerre dans laquelle nous
ns ſouffert infiniment plus que dans au-
e autre qui ait précédé, guerre ſauvage,
glante, cruelle, & où nous n'avons point
les agreſſeurs, vous ne l'avez point com-
ncée à cauſe d'aucune liaiſon entre nous
otre préſent Allié; mais qu'au contraire,
i tôt que vous avez eu vent du Traité qui
t ſur le tapis, vous nous avez fait des
poſitions de paix, en conſéquence de ce
l vous a plu de qualifier d'*interpoſition in-*
uſe. Quel eſt actuellement l'état des cho-
entre nous? L'Amérique, étant en paix
c tout le monde, s'eſt trouvée autrefois
agée dans une guerre avec la France, à
e de ſa liaiſon avec la Grande-Bretagne;
urd'hui l'Amérique, étant en guerre avec
rande Bretagne, obtiendra probablement
conditions de paix les plus honora-
, à cauſe de ſon intime union avec la
nce.

'en appelle à vous-même, Meſſieurs, &
ous demande, s'il y a rien de plus vrai
ce que j'avance. Je ſais qu'il eſt très dur
r vous d'abandonner ce que dès votre
nce vous avez été accoûtumés à appeller
Colonies. Votre ſituation me fait pitié,
'eſt ce qui m'engage à excuſer les écarts
a vérité que vous vous permettez dans
e Lettre. D'ailleurs il eſt poſſible que
s ayez été mal informés; car je ne ſup-

poſerai point que le but de votre Lettre a
été de tromper le peuple de ces Etats. Ce
petits & malhonnêtes artifices vous réuſſiſſen
ſi peu depuis quelque temps, qu'au défau
de la probité, la prudence du moins devroi
vous ſuggérer de ne les plus mettre en uſage
Pour vous détromper, je prends donc la li
berté d'aſſurer Vos Excellences, d'après le
meilleurs avis, que ce que vous appellez *l*
forme actuelle des offres de la France à l'Amé
rique ſeptentrionale, en d'autres mots les Trai
tés d'alliance & de commerce entre Sa Ma
jeſté Très-Chrétienne & ces Etats, n'ont poin
été faits ſur la connoiſſance d'aucuns plan
d'accommodement concertés dans la Grande
Bretagne, ni dans la vue de prolonger cett
guerre deſtructive. Vous ne douterez poin
de la certitude de mes aſſertions, lorſqu
vous conſidérerez que ces Traités étoien
réellement conclus avant que l'extrait de
bills, en vertu deſquels vous agiſſez, eût ét
envoyé en Amérique, & qu'on doit avoi
néceſſairement employé beaucoup de temps
arranger des conventions de cette difficult
& de cette importance; & ſur tout lorſqu
vous ferez attention à la prompte notifica
tion que la Cour de France a donnée de c
Traité, & à l'aſſurance donnée que l'Améri
que s'étoit réſervé le droit de vous admettr
même à un pareil Traité. Le fait eſt que lorſ
que les Miniſtres Britanniques ont ſçu qu
nous traitions avec le plus grand Prince de l'Eu

pe, ils ont travaillé tout de ſuite à détruire
ffet de ces négociations ; ce qui m'amene,
lgré moi, à vous faire quelques obſerva-
ns que vous regarderez peut-être ſous un
int de vue déſagréable.

Il me ſemble, Meſſieurs, que votre pro-
lé tient un peu de la diſſimulation, par-
nnez-moi le mot. Je ſuppoſe que le Con-
s ait accédé à vos propoſitions, & alors
vous fais deux queſtions. D'abord, votre
nmiſſion vous a-t-elle donné le plein
uvoir de faire ces propoſitions ? Peut-être
z-vous cru que ce n'étoit pas la peine de
vre la lettre de votre commiſſion ; mais
us autres Américains, nous aimons à
nparer les choſes entre elles, & à raiſon-
. Voici ma ſeconde demande : Quelle ſu-
é pourriez-vous nous donner, que le Par-
ent Britannique ratifiera vos conventions ?
us ne pouvez point nous donner une telle
eté ; & ainſi après avoir perdu notre
neur comme peuple, après que vous
s auriez enlevé par ſubtilité notre bonne
utation, & que vous nous auriez perſuadé
donner à l'ennemi commun de l'huma-
le tréſor précieux de nos libertés, nous
s trouverions de nouveau ſous la verge
n Parlement, qui, pour ne rien dire de
s, ne nous a pas traités avec trop d'ami-
Il eſt abſolument inutile d'ajouter, que
nd même le Parlement ratifieroit les con-
ons que vous propoſez, la pauvre Amé-

rique ſe trouvera encore ſous la férule de tout autre Parlement futur, ou bien il faudra qu'elle prenne les armes, & ce ſeroit certainement la poſition la plus déſagréable où des hommes puſſent s'engager.

Pour vous ſervir à telle fin que ce puiſſe être, je joins ici la formule de foi de tout bon Américain. Je crois que dans tout Royaume, Etat ou Empire, il doit y avoir, attendu la néceſſité de la choſe, un ſuprême pouvoir légiſlatif autoriſé à lier chaque partie dans tous les cas, du reſſort des loix humaines. Je crois que voici la définition la plus juſte d'un eſclave : c'eſt celui qui eſt lié à des loix auxquelles il ne donne point ſon conſentement, ſoit par lui-même, ſoit par ſon repréſentant. Ainſi, je crois qu'une dépendance de la Grande-Bretagne, de quelque maniere qu'elle puiſſe être limitée ou qualifiée, eſt totalement inconſiſtante avec toute idée de cette liberté, pour la défenſe de laquelle j'ai engagé ſolemnellement ma vie & ma fortune à mes compatriotes ; & je tiendrai religieuſement à cet engagement toute ma vie. Amen.

Actuellement, ſi vous voulez bien écouter les humbles avis d'un homme qui aime réellement l'Angleterre & les Anglois, & dans les veines duquel il coule même un peu de ſang écoſſois, renvoyez vos eſcadres & vos armées, reconnoiſſez l'indépendance de l'Amérique, & comme Ambaſſadeurs, &

n comme Commiſſaires, ſollicitez un trai-
de paix, d'amitié, de commerce & d'al-
nce, avec les aſtres naiſſans de ce monde
cidental. Votre Nation chancelle ſur le
rd du précipice le plus affreux; un inſtant
délai peut l'y engloutir pour jamais.
Vous avez dit au Congrès: » Si après le
ns dont vous pouvez avoir beſoin pour
miner cette ouverture & donner votre ré-
nſe, les horreurs & les dévaſtations conti-
ient, nous prenons à témoin Dieu & tout
nivers que les malheurs qui en réſulteront
doivent point être imputés à la Grande-
tagne. « J'aurois déſiré que vous vous
iez épargné cette proteſtation. Il ſe peut
e que vous n'attachiez pas la moindre
portance à des paroles auſſi ſacrées; vous
regardez de ſemblables expreſſions que
nme des fleurs ou des ornemens de Rhéto-
ue, mais elles ſont bien autrement ſérieuſes
vous ne l'imaginez, elles ſont enregiſtrées
s le grand livre de l'Eternel. Reſſouvenez-
s que le Général Burgoyne a fait un abus
ible des mots, & reſſouvenez-vous de ſa
inée. Il y a un Etre au-deſſus de nous, &
Etre tirera une vengeance exemplaire de
e inſulte faite à ſa divine Majeſté. Vous
z que la cauſe de l'Amérique eſt juſte.
us ſavez qu'elle combat pour cette liberté
quelle tous les hommes ont le même
t, qu'elle ſe roidit contre l'oppreſſion,

la rapine & une cruauté plus que ſauvage. Le ſang de l'innocent eſt imprimé ſur vos mains & toutes les eaux de l'Océan ne pourront jamais l'effacer. Nous renouvellons ſolemnellement notre appel au Dieu du Ciel, pour décider entre vous & nous, & nous le ſupplions de nous être favorable dans les haſards de la guerre, parce que la juſtice eſt de notre côté; & que le Sauveur miſéricordieux de toute la terre daigne pardonner à nos oppreſſeurs.

Je ſuis, Mylords & Meſſieurs,

L'ami de la nature humaine, & celui qui ſe glorifie du titre d'Américain.

Extrait d'une Lettre du Docteur Samuel Cooper, à M. Benjamin Franklin.

De Boſton le 2 Juillet 1778.

Je vous envoye les détails de tout ce qui s'eſt paſſé dans le Congrès relativement aux Commiſſaires Britanniques, que vous ſerez ſûrement bien aiſe d'avoir le plus promptement poſſible. Quoique la fermeté que le Congrès a montrée ſoit bien glorieuſe, elle ne lui fait pas plus d'honneur que les fieres & vigoureuſes réſolutions qu'il avoit priſes, avant que d'être informé de la concluſion de l'alliance avec Sa Majeſté Très-Chrétienne.

perſéverera dans ces ſentimens en dépit
s armes, des artifices & de l'or de la Grande
etagne. M. Samuel Adams m'écrit dans
e lettre du 21 Juin, qu'il n'a jamais vû le
ongrès plus déterminé à ſoutenir l'indé-
ndance de ces Etats, ni plus uni dans ſes
olutions. Il n'eſt point du tout défavora-
e, ſoit pour la France, ſoit pour ces Etats,
e les Commiſſaires Anglois ſoient venus,
ur ainſi dire, échouer au port, & que
ns leurs premieres ouvertures au Congrès,
ec la vûe de faire avorter la bonne volonté
Roi Très-Chrétien pour nous, ils ayent
ancé une fauſſeté palpable qui ne leur fera
cun honneur en Europe, & produira ici le
eilleur effet pour notre cauſe. S'ils n'ont
int d'autres offres à nous faire que ce que
us avons vû, ils pourront dire qu'ils ont
t là *une belle Ambaſſade*. Mais il en eſt de
ême qu'avec le Miniſtère Anglois qui ne
qu'au jour la journée. Cette tentative des
ommiſſaires ne produira pas non plus grand
et ſur les peuples. Voici le cri général au-
urd'hui : *Indépendance & fidélité à nos en-
gemens*.

Je vais vous donner les nouvelles de l'ar-
ée arrivées par le dernier exprès. Les Gé-
raux Lee & Maxwell avec environ deux
lle hommes chacun, ont été détachés en
ant pour obſerver & inquiéter l'ennemi
ndant qu'il ſe retireroit de Philadelphie.

L'armée de Clinton en eſt partie avec précipitation ; & quoiqu'il s'y ſoit fait beaucoup de pillage, il n'y a eu que les munitions de guerre qui ayent été détruites. Beaucoup de ſubſiſtances ſont reſtées dans la Ville. Les ennemis ont campé entre Haddingfield & Billingſport à ſept miles environ de Philadelphie. Après avoir paſſé deux ou trois jours, ils ont gagné Mount Holly. C'eſt tout ce que nous en ſavons. A la faveur du délai qu'ils ont apporté dans leur marche, le Général Washington a pris de l'avance ſur eux. Il n'étoit pas loin de Princeton. Son armée a reçu de gros renforts, ſurtout de la milice des Jerſeys. On aſſure qu'il a plus de vingt mille hommes & Clinton douze à quinze mille. Enfin, ſi les rapports ſont vrais, ſa ſituation ne differe gueres de celle de Burgoyne ; mais comme Washington n'a pas d'auſſi grandes forces qu'en avoit Gates, j'eſpere plus que l'événement ſera le même, que je n'oſe y compter. Quoiqu'il en ſoit, l'ennemi en quittant Philadelphie, défait tout ſon ouvrage de l'année derniere. Notre poſition devient plus brillante de jour en jour, & j'eſpere que notre pays ſera bientôt délivré.

L'avis que vous nous avez donné de l'armement d'une flotte angloiſe (de Byron) pour l'Amérique, ſera répandu partout, ainſi qu'il convient. — Jai oublié de vous dire que lorſque Clinton a évacué Phi-

elphie, un corps de trois mille hommes troupes légeres, venoit de la quitter auſſi le s'embarquer. — Nous avons appris la rieuſe campagne du Capitaine *Jones*. Notre t eſt rempli de vaiſſeaux François & de es. — L'eſpoir des Torys & des partiſans Miniſtres eſt pour le coup à l'agonie.

Je ſuis, &c.

Samuel COOPER.

armée Angloiſe étoit le 21 Juin à Monm . Le Général Lee faiſoit une mar- orcée, pour la devancer & lui barrer le in. — Le Général Washington paſſoit iere au bac de Corell, & on comptoit oute l'arriere-garde ſeroit ce jour-là de e côté. Il ſe défioit d'un ſtratagême. corps ennemi détaché de New-York, arqué à Eliſabeth-Town, pour y faire verſion. Une diviſion aux ordres du al Arnold a pris poſſeſſion de Phila- e.

t arrivé dans la Baye de Cheſapeak un u François de 50 canons, avec des des marchandiſes, &c. pour deux ille livres ſterling.

parti détaché d'Amboy a enlevé le 13 ns Long-Iſland, le Major Moncriff r Anglois, & il a remis en liberté plu- méricains qui y étoient priſonniers.

VOICI ce qui a percé en Angleterre de l'iſſue de la négociation des Commiſſaires, & quelques circonſtances curieuſes qui l'ont accompagnée.

» Nous voilà donc au bout de nos *négociations* comme de nos conquêtes ! La méſintelligence s'eſt miſe parmi les Commiſſaires. On avoit prévu que cela arriveroit, parce qu'il étoit impoſſible que M. Eden contînt ſa pétulence. Il étoit l'*inſtrument de confiance* de M. Jenkinſon, qui eſt le premier miniſtre *inviſible* de la Junte ; les deux autres Commiſſaires n'étoient que des zéros. Il connoiſſoit ſon *importance*, & il n'y avoit pas de doute qu'il s'en prévaudroit. Le dénouement a prouvé que les conjectures étoient bien fondées. Lorſque le *Trident* eſt entré dans le Delawarre, le Gouverneur Johnſtone s'attendoit que les mouvemens que l'on ſe propoſoit de faire à l'armée, lui ſeroient communiqués. Le projet de l'évacuation de Philadelphie étoit connu de M. Eden, & avoit été caché au Gouverneur Johnſtone. On ſut que M. Eden portoit à l'armée des ordres ſecrets d'évacuer cette Ville, & que ces ordres étoient datés un mois préciſément avant que les Commiſſaires partiſſent d'Angleterre. Quand M. Eden envoya ſon paquet au Commandant en chef, le Gouverneur Johnſtone ſoupçonna qu'il y avoit quelque *manœuvre ſecrette*. Et lui-même Ecoſſois, il n'eut pas de peine à démêler les intrigues de ſes compatriotes dans le miniſtère ; & ayant obſervé que l'armé

éparoit à s'en aller, il prit des informations
r les motifs de ce départ, & il en ſut les
ſons. Auſſitôt il parla à M. Eden dans les
mes les moins ménagés, & il l'accuſa de
olicité. M. Eden déclara *ſur ſon honneur* qu'il
ſavoit rien du contenu du paquet qu'il
oit remis. Comme les ordres étoient datés
n longtems avant que les Commiſſaires
tiſſent des Ports d'Angleterre, & que M.
en eſt l'ame damnée de M. Jenkinſon,
ſous-Secrétaire d'État, le Gouverneur
nſtone ne put jamais croire à l'ignorance
M. Eden affectoit; & ne ſe ſouciant pas
o de s'en rapporter à ce que M. Eden
rmoit *ſur ſon honneur*, il inſiſta, dans les
nes les plus forts, pour que M. Eden ſignât
écrit, par lequel il proteſtoit ignorer abſo-
ent la teneur de ces ordres. M. Eden fit
ord quelques difficultés; mais enfin il lui
impoſſible de s'en défendre. Les ordres
oient d'évacuer Philadelphie, dans les
jours après l'arrivée du *Trident*. Le Gou-
eur Johnſtone qui avoit deſſein de faire
hiladelphie le centre de la négociation,
uſe de ſon voiſinage avec le Congrès, &
avoit envoyé au Congrès un courier,
extrêmement piqué de *ce deſſous de cartes*,
e qu'il rompoit & faiſoit avorter tout le
de négociation qu'il avoit projetté.
e Gouverneur Johnſtone deſcendit à terre
t abſent deux ou trois jours. Les Amé-
ns étant inſtruits de cette circonſtance,

un plaiſant fit inſérer dans une des gazettes du nouveau Jerſey, qu'*un des Commiſſaires de Sa Majeſté étoit perdu, & qu'on offroit une récompenſe à celui qui le trouveroit.* Le Gouverneur Johnſtone retourna au Vaiſſeau, & ſes deux Collegues ſe ſont rendus avec lui à New-York. Mais cela n'a pas empêché que la querelle n'ait continué. Le Gouverneur Johnſtone a menacé de repaſſer en Angleterre. Avec le tems on ſaura s'il reviendra ou non. Il envoya d'abord M. Ferguſon au Congrès. Ce M. Ferguſon étoit Secretaire du Lord Stormont en France, & comme il avoit fallu le faire venir de Paris à Londres c'eſt ce qui avoit occaſionné quelque délai dans le départ des Commiſſaires. M. Robert Morris fut enſuite envoyé au Congrès par le Gouverneur Johnſtone: mais ni l'un ni l'autre de ces Meſſieurs n'a réuſſi. Le Gouverneur Johnſtone a vu que cette *évacuation* au moment même de la négociation, loin de relever le crédit des Commiſſaires, n'étoit propre qu'à le diminuer; & il voit aujourd'hui ce que tout le monde a vu avant lui, c'eſt-à-dire que les indignes manœuvres de la Junte ont fait manquer cette affaire, de la même maniere que toute autre opération a manqué depuis l'avenement du Roi au trône. Il eſt certain que tous les Commiſſaires auroient dû avoir connoiſſance des ordres qu'ils portoient: il n'y a aucune raiſon qui puiſſe juſtifier le contraire.

Affaire du Marquis de la Fayette.

D'York-Town, le 30 Mai 1778.

xtrait d'une lettre du Général Washington au Congrès.

u Quartier Général à Valley-Forge le 24 Mai 1778.

Dans la nuit du 19, l'armée ennemie ſe orta en force contre le détachement aux rdres du Marquis de la Fayette, dont j'ai it mention dans ma lettre du 18, qui fit ne belle retraite à propos & en bon ordre, e l'autre côté du Schuilkill, au gué de latſon. Notre perte s'eſt montée à neuf ommes en tout..... On ſuppoſe celle de ennemi un peu plus forte. Sa marche s'eſt ite circulairement & a été rapide, & j'ima- ine que pluſieurs de ſes hommes en auront uffert. Le Général Clinton (*a*) comman- oit, dit-on, en perſonne.

Publié par ordre du Congrès.

Charles THOMSON, Secrétaire.

xtrait d'une lettre d'un Particulier qui étoit au camp lorſque le Marquis de la Fayette y a retourné avec ſon détachement.

J'ai pris les informations les plus exactes ır l'entrepriſe du Marquis, & j'ai appris

(*a*) Suivant les Relations angloiſes, c'étoit le Lord owe.

d'une perſonne, ſur la véracité de laquelle on peut compter, les détails ſuivans.

L'objet du détachement eſt très-connu de tout le monde. Le 19 de ce mois, ce détachement, compoſé d'environ 2000 ſoldats & d'un corps irrégulier de 45 ſauvages, eſt parti du camp & a fait halte à onze milles de Philadelphie, entre l'Egliſe de Barven-hill & la Schuylkill, La nuit ſuivante, on a poſté une chaîne de gardes & de ſentinelles pour commander les entrées & les ſorties de la Ville. Il y a apparence que pendant ce tems quelque infâme Tory a trahi le deſſein du Marquis; car, malgré la vigilance des ſentinelles, l'ennemi au nombre de 7000 hommes eſt ſorti au milieu de la nuit, & par une marche pénible & circulaire, s'eſt avancé aſſez dans le pays pour parvenir au terrein que le Marquis avoit occupé la nuit précédente, & la premiere nouvelle n'en eſt parvenu au Marquis que le 21, à la pointe du jour. D'après le rapport du nombre d'ennemis, & la direction de ſa marche, le détachement n'a rien eu de mieux à faire que de décamper promptement, ſans pourtant négliger le bon ordre.

La colonne de l'ennemi, en s'approchant du détachement, s'eſt partagée, & a pris différentes routes pour l'environner plus efficacement; dans le même tems une autre colonne eſt partie de Philadelphie, s'avançant vers le front du Marquis. La retraite a été exécutée

ans le meilleur ordre, en préſence des déta-
hemens de cavalerie avancés de l'ennemi.
Le Chevalier Henry Clinton, que l'on dit
voir été chargé du commandement du parti
nnemi, ou tout autre qui l'étoit, doit avoir
té trompé par la régularité & le bon ordre
e la retraite, ou avoir craint d'être attiré
ans une embuſcade; autrement il n'y a que
e manque de courage qui puiſſe l'excuſer
l'avoir laiſſé le Marquis ſe tirer d'affaire avec
ne perte auſſi légère que de trois hommes
ués & quatre priſonniers.

L'ennemi a eu deux cavaliers tués & plu-
ieurs bleſſés. Les Sauvages, après avoir tiré
eurs piéces ſur la cavalerie légère, ont pouſſé
e cri de guerre & ont pris la fuite, ſuivant
eur uſage. La cavalerie légère épouvantée
ar un bruit auſſi inattendu, s'eſt enfuie auſſi
oin qu'ont pû l'emporter les chevaux. Les
ſauvages ont ramaſſé pluſieurs manteaux que
la cavalerie avoit laiſſé tomber dans la fuite,
& en ont fait ſur le champ des couvertures à
leur uſage.

Pluſieurs des Habitans de Philadelphie ſe
ſont évadés de notre côté, & il ſe rend chaque
jour à notre camp un grand nombre de déſer-
teurs de l'armée ennemie.

De Lancaſtre le 17 Juin.

Les Priſonniers Heſſois dans cette Ville &
aux environs, ſeront échangés inceſſamment

contre un nombre égal des nôtres, qui ſont priſonniers chez l'ennemi.

On aſſure que le Général Clinton offre de rendre le Brigadier général Thompſon, en échange du Gouverneur Franklin.

PRISES FAITES A LA MER.

Vaisseaux pris par les Anglois.

...s & déſigna... des vaiſ...ſeaux.	*Lieu de leur dé...part & charge...ment.*	*Lieu de leur deſtination.*	*Ce qu'ils ſont de...venus, &c.*
...Peggy, Ca...ne Kindrey.	Charles Town, Caroline Méridionale.	Nantes.	Pris par le ſloop le *Martin* & envoyé à Plymouth.
...*oyauté*, Ca...ne Campbell : ... Américaine ...braltar pour ...goa.	.....	.....	Repris & conduit à la Dominique.
... vaiſſeau ci...t monté par ...bitaine Cun...am, & ſon ...er Corſaire.	Chargé de canons & de munitions.	Boſton.	Pris par le Corſaire le *Hunter* de Guernſey.
...*néral Gates* ...re de 14 ... de 6, 2 de ...5 hommes.	.....	.....	Pris par le *Priendship* & conduit à la Jamaïque après un combat de ſept heures, dans lequel le Corſaire a eu 25 hommes tués.
...loop.	Caroline Méridionale, 105 boucauts de tabac.	. . . . .	Pris & conduit à New-York par le *Levant*, lettre de marque, Capitaine Martin.
... brigantin ...is.	Chargé de ſel & balotteries pour 2,500 livres ſterl.	.....	Pris & conduit à New-York par le vaiſſeau de guerre l'*Ulyſſe*.

Noms & déſignations des vaiſſeaux.	*Lieu de leur départ & chargement.*	*Lieu de leur deſtination.*	*Ce qu'ils ſont devenus.*
La *Louiſe*, Capitaine Preſt.	Caroline Méridionale, chargé de riz, d'indigo & tabac.	Nantes.	Pris par une lettre de marque & envoyé à Madere.
Un ſloop.	Cap François, chargé de rum, ſucre, melaſſes, toiles de coton peintes, perſes, &c. pharmacie.	Virginie.	Pris par la lettre de marque la *Roſe*, & conduit le 24 Avril à New-York.
Le *Saint Jago*, gros vaiſſeau François de 500 tonneaux, monté de canons de 6, & 20 hommes, ſous pavillon Eſpagnol, mais ſoupçonné avoir une commiſſion du Congrès.	Caroline Meridionale, mille tierces de riz, qu'il avoit chargées le 12 Avril.	Nantes.	Conduit le 26 Avril à New-York par le Corſaire le Général Howe, Capitaine Carcy.
Le ſenaut le *François*.	La Rochelle, chargé de baloteries, de vin & eau-de-vie.	.....	Pris par l'allege de la frégate l'*Otter*, à 5 lieues de terre, par 36 d. 23 min. de latitude, & conduit à New-York.
Le *Loup*.	Saint Domingue, chargé de ſel.		
Un gros brigantin		Boſton.	Pris par le *Merſey*, Capitaine Gibbons, & conduit à Philadelphie.
L'*Eliſabeth*.	Caroline Méridionale.	Nantes.	Pris par un gros vaiſſeau des Iſles & conduit à Liverpool.

oms & déſi-nations des vaiſſeaux.	Lieu de leur départ & chargement.	Lieu de leur deſtination.	Ce qu'ils ſont devenus, &c.
Sally & l'*Eliſeth*, Capitaine ſtan.	Caroline Méridionale, riz, indigo & tabac.	.....	Pris par une lettre de marque. & conduit à Jerſey.
Trois Freres.	De Charles-Town avec riz, tabac & indigo.	Pour Nantes.	Pris par la barque de douane la *Princeſſe Anne*, Capitaine Kyd, & conduit à Leith.
vaiſſeau Fran-	Des Iſles, avec rum, ſucre, melaſſes, toiles peintes de Hollande, Perſes, &c.	Pour Maryland	Pris par la *Roſe* Capitaine Duncon, & conduit à New-York.
vaiſſeau Amén.	320 boucauts de tabac.	.....	Pris & conduit à Jerſey par le Corſaire la *Défiance*.
petit vaiſſeau çois.	Virginie, 95 boucauts de tabac.	.....	Pris & conduit à Guerneſey par le Corſaire la *Charlotte*, Capitaine le Sieur.
vaiſſeau Amén.	Riz, indigo, & tabac.	France.	Envoyé à New-York par le *Thomas*, Capitaine Scot.
n vaiſſeau.	.....	.....	Pris le 18 Juin par *l'Atalantick*, ſloop de guerre, & amené aux Dunes.

Noms & déſignations des vaiſſeaux.	*Lieu de leur départ & chargement.*	*Lieu de leur deſtination.*	*Ce qu'ils ſont devenus, &c.*
La *Bonne Foi*, Capitaine Deſpeſailles, vaiſſeau très-riche.	Cap François.	Bayonne.	Pris par un Corſaire de Guerneſey.
Un vaiſſeau François.	Caroline Méridionale, chargé d'indigo, riz, &c.	France.	Pris par le vaiſſeau de guerre l'*Atalante* & amené aux Dunes.
Un Brigantin de guerre.	.....	.....	Pris par l'eſcadre de l'Amiral Keppel.
La *Licorne*, frégate du Roi de France, de 32 canons, commandée par M. de Béliſat.	.....	.....	Priſe par dito, & conduite à Portſmouth.
Le Lougre le Coureur, du Roi de France, commandé par M. de Roſily.	.....	.....	Pris par dito & conduit à Plymouth.
La Pallas, frégate du Roi de France, de 32 canons, commandée par M. de Ranſane.	.....	.....	Priſe par dito, & amenée à Portſmouth.

Les Amiraux Byron & Parker ont appareillé de Plymouth le 9 Juin par un vent Sud-Oueſt avec treize vaiſſeaux de ligne : route à l'Oueſt.

L'Acteon, de 44 canons, a du partir de la Ta-
e le 20 Juin pour convoyer juſqu'au Sund les
ſeaux du commerce de la Baltique.
es Lords de l'Amirauté ont mis en commiſſion
lyæne, vaiſſeau neuf de 20 canons & 160 hommes
r convoyer les toiles de Newry & de Dublin
heſter pour la foire.

Vaiſſeaux pris ſur les Anglois.

& déſigna-ns des vaiſ-aux.	*Lieu de leur dé-part & charge-ment.*	*Lieu de leur deſtination.*	*Ce qu'ils ſont de-venus &c.*
ard, Ca- Bilby.	Iſles du Vent.	Philadelphie.	Pris par un Cor-ſaire Américain de 14 canons & conduit à la Mar-tinique.
eorge.	Liſbonne.	Terreneuve.	Pris en Décem-bre par un Cor-ſaire de 14 canons & conduit à Boſ-ton.
ella, Ca- Wilkins.	Méditerranée.		Pris au Nord du Cap Finiſtere & conduit à la Corogne. Le Cor-ſaire & la priſe ont été chaſſés par l'*Allarme*.
homas & Capitaine	Jamaïque.	Baye de Hon-duras.	Pris le 16 Mars par un Corſaire Américain de 14 canons, après 4 heures de combat & conduit à Boſ-ton.

Noms & désignations des vaisseaux.	*Lieu de leur départ & chargement.*	*Lieu de leur destination.*	*Ce qu'ils sont devenus, &c.*
Deux vaisseaux Américains pris par une lettre de marque Angloise.	.....	.....	Repris par un Corsaire Américain de 16 canons le 5 Juin, devant Dublin & conduits à Nantes.
Un vaisseau de transport.	New-York avec l'habillement du quarante-neuvieme régiment.	Philadelphie.	Pris par un Corsaire Américain.
Le Robert, Capitaine Hall.	Isles du Vent.	Belfast.	Pris & conduit à Boston.
Le Sarah, lettre de marque, Capitaine Newby.	Dartmouth.	Terreneuve.	Pris par deux Corsaires Américains.
La Patience, Capitaine Moor.	Dublin.	Drontheim.	Pris par un Corsaire Américain & conduit à Brest.
Le *Lowing-Lass* Capitaine Ward.	Londres.	Pour l'Amérique Septentrionale.	Pris & conduit à Boston.
L'Amiral Keppel, Capitaine Brown. Le *Cyrus*, Capitaine Deake.	.....	Pour la Jamaïque.	Pris par le Corsaire Américain l'*Olivier Cromwell*, de 16 canons de 9, & 4 de 6, & 147 h. & envoyés en Amériq.

Les vaisseaux Anglois de la Baltique sont partis d'Elseneur sous convoi, mais ils ont été dispersés par

vent ; & il y en a plusieurs qui ne sont point rivés (23 Juin). Voici les dates fixées par le Bu- au de l'Amirauté pour le départ des convois entre *Nore* dans la Tamise & *Elseneur* : savoir de le Nore — 20 Juin, 10 — 27 Juillet : 15 Août, 20 Sep- mbre, 8 Octobre, premier Novembre.

D'Elseneur ou du Sund, 20 Juin : 8 — 28 Iuillet ; Août, 15 Septembre, 10 Octobre, premier No- mbre, premier Décembre.

Le Capitaine Squires du vaisseau l'*Eliott* a ren- ntré le 17 Mai, par 38 degrés 29 minutes de la- ude, & 15 degrés 32 minutes de longitude, deux rsaires Américains, l'un de 22 canons, l'autre de , tous deux remplis d'hommes.

LETTRE.

*un Banquier de Londres, à M.*** à Anvers.*

De Londres le 14 Août 1778.

OUS avez droit, Monſieur, d'attendre ourd'hui de ma part un examen un peu s approfondi de la relation Angloiſe du nbat naval du 27 Juillet, que ce qu'il uroit été poſſible d'en dire d'après les mieres rumeurs dont tout Londres s'eſt pli à la nouvelle de cet événement. Vous z pénétré le motif dans la vue duquel j'ai éré de vous en parler ; & il vous a paru rel que j'eûſſe attendu la relation du éral François pour voir ſi elle ne pro- oit point un nouveau genre de convic- relativement aux inductions fâcheuſes n avoit tirées ici généralement de la myſ- uſe lettre de M. Keppel. J'avoue que tel mon projet. Je m'étois promis beau- d'amuſement des effets piquans que it produire la comparaiſon des deux ions & du torrent de lumiere qui jailliroit ur rapprochement. Mais mon attente a ompée. La relation de M. le Comte d'Or- rs traduite & imprimée dans toutes les ga- s Angloiſes, n'a pas ſuſcité une ſeule idée

nouvelle. J'oſerois preſque dire que tout ce qu'il y a de juges dans la nation Angloiſe, ſe l'étoit repréſentée d'avance telle qu'elle a paru, & qu'un critique adroit, qui auroit raſſemblé les diverſes opinions que la lettre de M. Keppel avoit données, en auroit compoſé celle de M. le Comte d'Orvilliers preſque dans les mêmes termes. Il n'eſt reſté aux Anglois que cette ſeule réfléxion à faire : *nous avions dit tout cela.* Je vais vous faire entendre le cri de la multitude dans une vingtaine de queſtions que j'ai recueillies des papiers publics les plus accrédités. Je puis vous certifier, d'après les dates, qu'il n'y a pas un ſeul raiſonnement établi ſur la relation qui a paru dans la gazette de France, quoique chacun paroiſſe en découler naturellement.

Doutes propoſés à l'Amiral Keppel.

Premierement, vous avez dû entrer en action avec 30 vaiſſeaux de ligne ou 29 au moins, au nombre deſquels il y en avoit un de cent canons, ſix de 90 & un de 80. L'armée navale des François devoit conſiſter en 32 (*a*) vaiſſeaux ; mais comme elle n'en avoit que trois ou quatre ſeulement du ſecond rang, vous lui étiez ſupérieur en nombre de canons. Avec un tel avantage, n'eſt-ce pas avoir été défait que de n'avoir pas rempli vos inſtructions, ſi elles portoient, comme

(*a*) On ſait que le *Duc de Bourgogne*, de 8 canons, & l'*Alexandre*, de 64, n'ont point eu d

eſt croyable, de détruire ou diſperſer les
rces de l'ennemi, de lui fermer l'entrée de
s ports ou de l'y bloquer. Quand vous
'auriez point été battu, vous avez été dé-
it: mais par votre propre aveu, vous avez
é l'un & l'autre, puiſque vos vaiſſeaux n'ont
s pu vous ſuivre & que vos inſtructions
ont point été remplies, malgré votre ſupé-
orité & quoique vous eûſſiez (*a*) repris le vent.
2°. Vos amis débitent qu'il y a eu (*b*)
nq de vos vaiſſeaux qui n'ont point com-
ttu; comment n'avez-vous point parlé
une défection ſi importante & de ſes cauſes?
u contraire, après avoir dit que dans la
aſſe vos vaiſſeaux n'avoient pu faire autre-
ent que de s'étendre, vous ajoutez: *mais*

---

rt à l'action, & que dès le 24, à la ſuite d'un
os tems, ils ſe trouverent ſéparés de l'armée. Sui-
nt le ſupplément de la gazette de France du 24 Août,
ligne Françoiſe n'étoit compoſée que de 27 vaiſſeaux
compris un vaiſſeau de 50. Ainſi la ſupériorité des
glois étoit conſidérable: puiſqu'outre deux ou trois
iſſeaux de plus ils avoient encore beaucoup plus
rtillerie & de plus gros calibre.

(*a*) L'Amiral Keppel dit dans ſa relation: » que
ns la matinée du 27 le vent permit à l'avant garde
» tomber ſur le centre & ſur l'arriere-garde des
ançois.

(*b*) *Le Duc de*..... 90
Le Centaure..... 74
Le Cumberland..... 74.
L'Hector..... 74.
Le Bienfaiſant..... 64.

ils ſe formerent TOUS *promptement en ordre de bataille.* Nous ne ſavons qui croire de vos amis ou de vous. — On ſera bien-aiſe de ſavoir auſſi ce qu'étoient devenus vos brûlots.

3°. L'Amiral Byng, avec des vaiſſeaux très-mal carénés, n'a-t-il point gagné le vent ſur M. de la Galiſſoniere en moins de quatre heures ? Comment ſe fait-il que vous ayez été plus de quatre jours à prendre cet avantage ? N'eſt-il pas naturel d'en conclure que les François ont mieux manœuvré que vous, ou que leurs vaiſſeaux marchoient mieux ?

4°. N'êtes-vous pas coupable du même délit qui a couté la tête à l'Amiral Byng, *pour n'avoir pas fait tout ce que vous pouviez faire* ? Si ce n'eſt point le même cas, pourquoi faites-vous entendre que vous étiez le maître d'empêcher les François de ſe former de nouveau après qu'ils avoient été ſi *battus* ? Vous êtes condamnable pour cette imprudente conduite, à moins qu'il ne ſoit vrai que vous aviez été beaucoup plus battu qu'eux ; car c'eſt la premiere regle pour tout Officier Anglois *de combattre les François toutes les fois que cela lui eſt poſſible.*

5°. Par une honnêteté ſi hors de ſaiſon, n'avez-vous pas donné le droit aux François de retorquer contre vous cette *circonſpection dans les manœuvres, & ce peu d'inclination à combattre* par où vous avez ſi étrangement défiguré l'habileté avec laquelle ils ont ſu conſerver ſur vous l'avantage du vent ?

6°. Quand les François ont vu que vous

laiſſiez ſe former, quoiqu'ayant le vent ſur
x & qu'ils fûſſent ſous votre canon, n'ont-ils
s du croire, avec juſte raiſon que toute la
oire de cette journée leur appartenoit,
tout après que par une manœuvre habile
vous avoient forcé à combattre à bord
poſé, & à renoncer à l'avantage que vous
erchiez de prolonger leur ligne au même
d? Il en eſt réſulté que ce combat n'a
qu'une eſcarmouche d'Huzards qui, galo-
nt en ſens contraire (courant différentes
rdées) ſe lâchent le coup de piſtolet en
ſant. Un vaiſſeau François, maltraité par
des nôtres à trois ponts, aura eu l'eſpoir
n être bientôt quitte, & de ſe trouver vis-
is d'un autre de moindre force & ainſi ſuc-
ſivement (*a*). Il eſt au contraire certain
ſi les vaiſſeaux, deux par deux, aux priſes
avec l'autre, ne ſe fuſſent pas quittés,
ue du combat auroit été toute différente.
rquoi vous-êtes vous laiſſé forcer à com-
re avec ce déſavantage? C'eſt ce qu'il eſt im-
ible de deviner, puiſque vous ne rendez au-
compte de vos manœuvres précédentes.
°. Malgré l'état où vous avez trouvé vos
eaux, lorſque vous avez reviré, vous
ez pourtant point perdu l'eſpoir de com-
re le lendemain les François que vous
poſiez dans cette intention : par-là, vous

---

a) Les relations Françoiſes diſent qu'on n'a compté
été des Anglois que quatre vaiſſeaux de 64 canons.

nous donnez à entendre que vos vaiſſeaux n'avoient pas aſſez ſouffert pour qu'à la rigueur ils n'euſſent pas pu vous ſuivre lorſque vous voulûtes donner chaſſe à la flotte Françoiſe. S'ils n'avoient donc que le mal qu'une nuit auroit pu réparer, ou qu'il n'y en eût que quatre ou cinq, ou même ſix, d'entierement déſemparés, vous avez eu le plus grand tort de ne point profiter d'un intervalle de plus de huit heures de jour, qui a ſervi aux François à ſe former, & de l'avantage du vent qu'ils vous ont laiſſé. Vous ne deviez point héſiter à porter ſur eux, même quoiqu'avec des forces inférieures ; car ſi une fois nous laiſſons s'établir l'opinion que 25, 24, 23, ou même 22 vaiſſeaux Anglois ne ſont pas aſſez forts pour pourſuivre une armée de 32 ou 33 vaiſſeaux François déjà ſi *battus* pendant le jour, qu'ils ſont obligés de s'évader dans l'obſcurité de la nuit, nous ne devons plus nous vanter d'avoir la ſupériorité à la mer : nous ne devons plus eſpérer que trois de nos Capitaines battent ſept Capitaines François ſortant de leurs Ports & à la vue de leurs côtes. Les Capitaines *Foreſt*, *Suckling* & *Langdon* auront eu le plus grand tort dans la derniere guerre de ſe meſurer contre des forces ſi inégales ; & déſormais nous ne marcherons plus aux François que nous n'ayons le même nombre de vaiſſeaux qu'eux, & même plus.

8°. Après cinq jours de marches & de contremarches, à la vue de l'Ennemi, & un combat dans lequel vous l'aviez ſi *bien battu*,

pourquoi parlez-vous ſi vaguement de ſes
orces, ſans dire ſi les François vous étoient
upérieurs ou inférieurs en nombre ?

9°. Peut-être à préſent l'armée navale de
rance fait-elle fièrement ſes évolutions dans
es mêmes parages où s'eſt paſſée une action
uſſi honteuſe pour nous. Quand elle ſeroit
entrée dans le Port de Breſt, n'aura-t-elle
as été en droit d'y rentrer triomphante ?
amais l'Europe ne pourra le voir autrement,
ar la raiſon que notre Amiral l'a laiſſée ſe
ormer tranquillement, tandis qu'elle étoit
ous le vent, & ſans doute auſſi à la portée
e ſon canon ; car autrement il n'eût point
mployé les termes, *ſans faire feu ſur eux*.

10°. Dans une lettre de ſoixante lignes,
ous parlez deux fois du ſuccès des François
ans le mal qu'ils vouloient faire à vos vaiſ-
eaux ; & ſans y avoir dit un ſeul mot de
elui que les leurs ont reçu de vous, la pre-
iere fois que vous parlez d'eux, c'eſt pour
ire qu'ils ont été *ſi battus*, qu'ils ont profité
e la nuit pour ſe retirer. Cela ne s'appelle-t il
as mettre en fait ce qui eſt en queſtion ?

11°. Les coups portés par l'Ennemi à vos
aiſſeaux & les accidens arrivés à leurs mâts,
c. vous ont *obligé* de revirer pour joindre
es vaiſſeaux. Cependant, vous dites que
ous avez laiſſé l'Ennemi ſe former, &c.
onciliez, ſi vous le pouvez, ces deux idées,
our qu'on ne puiſſe point dire que c'eſt un
rai *hyberniſme*, & que vous avez laiſſé faire
e que vous étiez obligé de ſouffrir.

12°. Après avoir eu l'honnêteté de laiſſer l'Ennemi ſe former ſans faire feu ſur lui, dans l'eſpoir qu'il ſe propoſoit de revenir en régle à la charge le lendemain, quelle précaution avez-vous priſe pour que votre poſition pût être bien clairement apperçue de l'armée Françoiſe pendant la nuit ? Si vous avez manqué à cette attention, l'Ennemi aura eu lieu de s'en étonner : car il eſt conſéquent d'être honnête juſqu'au bout.

13°. Vous aviez ſi bien obſervé les François dans les cinq nuits précédentes : vous étiez ſi acharné à leur pourſuite, avant qu'ils fuſſent *battus*, comment y avez-vous ſi ſubitement renoncé, lorſqu'ayant été *ſi bien battus*, dans le jour ils vous ont paru avoir profité de la nuit pour ſe retirer ? Quand la flotte Françoiſe ne prenoit point chaſſe, vous étiez tout occupé de la *pourſuivre* & de *la ſerrer de près par tous les moyens poſſibles* : quels ſont ceux que vous avez employés pour l'obſerver, quand votre propre honneur & celui de votre nation dépendoient d'un ſecond combat, qui ne devoit pas dépendre d'une infinité de hazards ?

14°. Dans l'état délabré où ſe trouvoient vos vaiſſeaux à l'égard de leurs mâts, de leurs vergues & de leurs voiles, vous ne vous êtes point décidé le 28 au matin à une nouvelle pourſuite, parce que *vous n'avez pas eu le choix de ce qu'il étoit propre & convenable de faire ;* & les François, quoiqu'ils euſſent été *ſi battus*, ont eu le choix ou de remettre

u lendemain à ſe meſurer ſérieuſement avec
ous, ou de profiter de la nuit pour ſe reti-
er, & attendre une meilleure occaſion.
N'eſt-ce donc pas celui des deux combattans
qui il reſte la liberté de faire ce qui lui
onvient le mieux, qui remporte toute la
loire & tout l'avantage d'une action?

15°. L'aſſurance avec laquelle l'Ennemi a
rofité de votre inaction pour ſe former de
ouveau & ſe mettre en ligne ſous le vent
e votre armée, vers la fin du jour, n'indi-
uoit point du tout qu'il ſongeât à *profiter* de
nuit pour ſe retirer. En avez vous *profité*
ous-même pour mettre vos vaiſſeaux en
at de vous ſuivre le matin au combat,
ieux qu'ils n'avoient pu faire quand vous
râtes vent-arriere pour donner chaſſe aux
rançois? Il paroît que non, puiſqu'au re-
ur du jour le mauvais état de vos *vaiſſeaux,*
l'égard de leurs mâts, de leurs vergues & de
urs voiles ne vous laiſſoit pas le choix de ce
'il étoit propre & convenable de faire. Vous
auriez donc pas été plus en état de mener
combat ces vaiſſeaux, que d'eſſayer d'at-
indre les François avant qu'ils euſſent ga-
é leurs côtes. Or, ſi on compare la réſo-
tion apparente des François, formés en ba-
ille le 27 au ſoir, avec ce que vous pou-
ez faire à ce même moment, & le lende-
ain 28 au matin, lequel des deux Com-
andans aura dit avec le plus de vérité cette
raſe commune à la relation de l'un & de
utre; ILS PROFITERENT DE L'OBSCURITÉ

DE LA NUIT POUR SE RETIRER? Toutes les circonſtances ne concourent-elles pas à rendre cette aſſertion plus croyable dans la bouche du Commandant François que dans la vôtre?

16°. On cherche en vain dans votre Relation, un motif pour applaudir à la ſimplicité de vos ſignaux; & il faut s'en rapporter à ce que débitent vos amis, qui aſſurent que vous en aviez réduit le nombre à deux, pour éviter la confuſion. — Dans votre relation de l'affaire des frégates, vous étiez plus méthodique; vous eûtes ſoin de nous dire, *que l'armée étant en ordre de bataille, vous aviez mis le ſignal de chaſſe générale.* Mais dans le combat du 27, il paroît que vous avez tout laiſſé au haſard; il n'y a eu de ſignal, ni pour former la ligne, ni pour virer, ni pour donner chaſſe, ni pour l'abandonner, ni pour combattre, ni pour ceſſer le combat. Eſt-ce qu'il y avoit plus d'ordre à mettre dans une affaire avec trois frégates que dans un combat qui pouvoit décider du ſort de deux nations?

17°. Vous parlez de la retraite des François vers leurs côtes, comme d'un malheur qui vous a ſingulierement contrarié. Cependant, ſi le 28 au matin, vous aviez autant de poſſibilité d'agir, que la veille au ſoir vous montriez de réſolution, quand vous laiſſiez, par une ſorte de généreux défi, les François former leur ligne, pour s'eſſayer ſérieuſement le lendemain avec vous, comment la fuite d'un ennemi *ſi battu*, a-t-elle

u vous paroître une circonſtance ſi déſa-
antageuſe ? Le grand *Ruſſel*, après deux
ours de combat avec le Maréchal de Tour-
ille, ne permit point à l'armée françoiſe
attue de ſe former de nouveau. Il la
ourſuivit, & la força à s'échouer à la Ho-
ue, où il lui brûla ſeize vaiſſeaux de ligne,
ous le feu de ſes forts & d'une armée de
ente mille hommes. Il fut ravi de voir,
ue le tems & le vent fuſſent tels, que les François
uſſent gagner leurs côtes, & il en profita lui-
ême, comme de l'occurrence la plus heu-
euſe qui pût s'offrir.

Le Lord Hawke, qui ne ſeroit qu'un
pprentif dans votre nouveau ſyſtême de
uerre navale, ſuivit l'ancienne mode en
759, & il détruiſit ſept ou huit vaiſſeaux de
gne françois, ſur les côtes mêmes de France.

18°. Eſt-ce que vous n'avez tenu aucun
onſeil de guerre, ni la nuit, ni le jour,
vec les autres Commandans, au moins pour
ous aſſurer *que vous n'aviez pas le choix de ce*
'il étoit propre & convenable de faire? N'y
t-il eu aucun moment dans lequel vous
vez cru néceſſaire de communiquer avec
uelqu'un d'eux ?

19°. Pourquoi nous laiſſez-vous douter, ſi
otre propre vaiſſeau a combattu, ou ſi
uelqu'autre a eu plus ou moins à ſouffrir
ue le reſte, du feu de l'ennemi ? Croyez-
ous que tous vos Capitaines ſoient égale-
ent ſatisfaits des éloges que vous donnez
diſtinctement à tous, comme ſi aucun n'a-

voit eu le bonheur de ſe ſignaler dans un combat ſanglant, entre deux puiſſantes armées, l'orgueil de leurs nations reſpectives.

20°. Vous convenez au moins implicitement, qu'au commencement de l'action l'ennemi avoit le vent ſur vous: il faut bien que cela ait été ainſi, puiſqu'en revirant, pour joindre vos vaiſſeaux déſemparés, vous lui avez permis de former de nouveau ſon armée, & de ſe mettre en ligne ſous le vent. Cependant, vous avez dit que n'ayant pas pu approcher des François juſqu'au 27, vous ſaisîtes l'occaſion qui s'en préſenta dans la matinée du 27 (a), *le vent permettant à l'avant-garde de notre flotte, de tomber ſur le centre & ſur l'arriere-garde des François.* Vous avez donc perdu le vent, après l'avoir repris; ce qui ne peut venir que d'un défaut de forces ou d'habileté. Si vous n'aviez pas le vent, il eſt impoſſible à tous les marins du monde de vous entendre. Prenez la choſe comme vous voudrez, on vous demandera toujours comment il a été poſſible à un en-

(a) La relation Françoiſe parle ainſi de ce mouvement: » à neuf heures le Comte d'Orvilliers obſervant que l'Amiral Anglois élevoit ſon arriere-garde au vent «. Et dans le ſupplément du 14 Août. — » L'Amiral Anglois fit forcer de voiles à tous ces vaiſſeaux pour s'élever dans le vent, & pouvoir en revirant de bord ſe trouver au vent de l'arriere-garde Françoiſe; mais, par une manœuvre inattendue du Comte d'Orvilliers, l'Amiral Anglois fut forcé de prolonger l'armée du Roi ſous le vent «.

nemi

nemi *battu* de tourner votre ligne, ou com-
nent, après l'avoir tournée, il a pu échap-
er à ſon vainqueur? Ce qui me paroît le
lus vraiſemblable, c'eſt que les François
uront profité du vent pour eſſayer de tra-
erſer votre armée, & déſemparer telle-
nent vos vaiſſeaux, qu'ils ne puſſent pas por-
er ſur leur eſcadre, lorſqu'elle paſſeroit ſous
e vent, ni même renouveller le combat,
vec aucune apparence de ſuccès.

Juſqu'à ce qu'il plaiſe à M. Keppel, de
ous donner la clef de ſon chiffre, ſa Re-
ation oſtenſible ſera inintelligible pour nous
pour toute la terre. Dans l'obſcurité où
nous laiſſe, nous ne voyons clairement
u'une choſe, c'eſt que depuis que la naviga-
on eſt une ſcience, jamais Relation de
ombat naval n'a été ſi mal rédigée. Il ne
ous a appris, ni à quel éloignement il
toit des côtes françoiſes ou angloiſes les
lus voiſines, ni ſous quelle air de vent
u ſous quelles voiles gouvernoit l'ennemi,
i s'il avoit l'armure à bas bord ou à ſtri-
ord, ni quel étoit l'ordre de ſa ligne ou de
elle de l'ennemi, ni où l'ennemi avoit le
ap, ni s'il vira pendant le combat, & à
uel bord, ni aucune de ſes manœuvres avant
ue la ligne fût formée, &c. &c. Il étoit
entré après l'affaire des frégates du 17 Juin,
ous le prétexte qu'il n'entendoit point ſes
nſtructions. Aujourd'hui il nous donne une
élation, d'un événement infiniment plus im-

portant, qui eſt tout auſſi obſcure & défectueuſe. Il n'eſt point l'ami de nos Miniſtres; on peut dire cependant qu'il écrit pour eux.

Principales réparations à faire aux vaiſſeaux de M. KEPPEL.

Victory, dc 100 canons. — Renouveller preſque toute ſa voilure & agrès. — Un mât d'artimon neuf. — Il a reçu pluſieurs boulets dans le côté, dont trois à fleur-d'eau. 11 tués, 24 bleſſés.

Queen, 90. — Renouveller ſes mâts de grand & de petit perroquet. — 1 tué, 2 bleſſés.

Formidable, 90. — Jumeller & rouſter ſon mât d'artimon. — Un grand perroquet neuf. Une vergue neuve de grand hunier. — 16 tués, 49 bleſſés.

Duke, 90. — On dit qu'il n'a point obéi aux ſignaux.

Sandwich, 90. — Un mât neuf de petit perroquet & grande vergue. — 2 tués, 20 bleſſés.

Prince George, 90. — Un mât de mizaine neuf & voilures neuves. — Le corps a reçu pluſieurs boulets. — 5 tués 15 bleſſés.

Océan, 90. — Mât de mizaine neuf, ainſi que de grand & de petit perroquet. — Renouveller la voile d'étai du mât de mizaine. 2 tués, 18 bleſſés.

Foudroyant, 80. — Grand perroquet neuf, artimon renouvellé. — 5 tués, 18 bleſſés.

Terrible, 74. — Pluſieurs boulets dans le côté. 9 tués, 21 bleſſés.

Monarque, 74. — Mât de mizaine à jumeller & roulter. — 2 tués, 9 blessés.

Shrewsbury, 74. — Grand mât à jumeller : plusieurs boulets dans le corps. — 3 tués, 6 blessés.

Cumberland, 74. — Mât de beaupré neuf : plusieurs boulets dans le côté.

Berwick, 74 — Mât de mizaine à jumeller : grand perroquet neuf. — 10 tués, 11 blessés.

Courageux, 74. — Grand mât & mât d'artimon à jumeller. Il a reçu cinq boulets à fleur d'eau. — 6 tués, 13 blessés.

Thunderer, 74. — Mât de mizaine à jumeller. Renouveller ses mâts de grand & de petit perroquet & sa grande vergue. — 9 tués, 21 blessés.

Vengeance, 74. — Le grand mât & le mât d'artimon à jumeller : plusieurs boulets dans le corps. — 4 tués, 18 blessés.

Elizabeth, 74. — Renouveller son mât de perroquet & son mât d'artimon. — 7 blessés.

Défiance, 74. — 8 tués, 17 blessés.

Robuste, 74, Mât de beaupré à jumeller, ainsi que le mât de mizaine : mâts neufs de grand & de petit perroquet. : vergue neuve de mizaine : plusieurs boulets dans le flanc & à fleur-d'eau. — 5 tués, 17 blessés.

America, 74. — Jumeller le grand mât & renouveller celui de grand perroquet.

Centaure, 74.

Egmont, 74. — Une partie de la gallerie emportée.
Vaillant, 74. — 6 tués, 26 bleſſés.
Ramillies, 74. — Mât de mizaine neuf.
Hector, 74. — Grand mât à jumeller & rouſter. 12 tués, 16 bleſſés,
Exeter, 64. — Mât de beaupré neuf: mât de mizaine à jumeller : pluſieurs boulets dans le flanc. — 4 tués, 6 bleſſés.
Sterling Caſtle, 64. — Renouvelier ſon mât de beaupré & de grand perroquet. — 2 tués, 11 bleſſés.
Bienfaiſant, 64.
Vigllant, 64. — 2 tués, 2 bleſſés.
Worceſter, 64. — 3 tués, 5 bleſſés.

Il eſt eſſentiel d'obſerver que le nombre des tués & bleſſés ſur chaque vaiſſeau eſt autentique, ayant été envoyé par l'Amiral Keppel. — Les réparations à faire ſont copiées ſur des états qui circulent dans les papiers publics, & ces états n'ont été conteſtés par perſonne. Il réſulte de-là qu'il y a eu deux vaiſſeaux omis ſur la liſte des tués & bleſſés de Keppel, qui paſſeroient mal-à-propos pour n'avoir point été en ligne: ce ſont le *Duke* de quatre-vingt-dix canons & le *Cumberland* de ſoixante-quatorze, puiſqu'il eſt dit du *Duke*, qu'il n'a point obéi aux ſignaux, & qu'on voit que le *Cumberland* a beſoin d'un mât de beaupré neuf, & a reçu pluſieurs boulets dans le flanc.

Reſte donc ſur les cinq, qui n'ont point

paru ſur la liſte de l'Amiral Keppel, le *Centaure* & l'*Hector* de ſoixante-quatorze canons, & le *Bienfaiſant* de ſoixante-quatre qui, n'ayant eu ni tués ni bleſſés, ni coups qui les ayent endommagés, pourroient paſſer en effet pour ne s'être point préſentés en ligne. Mais M. Keppel ayant dit qu'ils ſe formerent *tous* en ordre de bataille : il faut en conclure que même ces trois vaiſſeaux ont combattu comme les autres ; & ſi M. le Comte d'Orvilliers n'a compté que vingt-neuf vaiſſeaux Anglois qui ſe préſenterent en ligne, ainſi que le porte le ſupplément de ſa relation du 14 Août, il eſt viſible que c'étoit le *Duke* de quatre-vingt-dix canons qui manquoit, n'ayant point obéi aux ſignaux de ralliement. C'eſt ce qui ſe juſtifie encore par le même ſupplément, où l'on ne compte aux Anglois que cinq vaiſſeaux à trois ponts, tandis qu'il devoit y en avoir ſept au deſſus de quatre-vingt canons, ſavoir le *Victory* de ent. — Le *Queen*, le *Formidable*, l'*Océan*, *Sandwich*, le *Prince George* & le *Duke*, tous e quatre-vingt-dix. — Enfin une derniere onſéquence à tirer de ces rapprochemens, 'eſt que l'armée navale de Keppel étoit e trente vaiſſeaux de ligne, & que c'eſt la éfection du vaiſſeau le *Duke*, qui a fait dire un critique Anglois » vous aviez vingt-neuf ou trente vaiſſeaux de lignes «. Le rapport e ces diverſes circonſtances démontre claire-ent que les Anglois avoient une ſupériorité

conſidérable, tant par le nombre des vaiſſeaux, que par le calibre & le nombre des canons.

On ne ſait pas encore quand l'eſcadre pourra être en état de ſortir. Il ne s'eſt point trouvé dans le chantier de Plymouth la quantité de mâts néceſſaire. L'Amérique en avoit toujours fourni d'une dimenſion ſuffiſante pour les vaiſſeaux du premier rang. Ils manquent totalement aujourd'hui. Ceux de Riga n'ont pas plus de vingt-quatre pouces de diametre, tandis qu'il en faut de trente-trois pouces & demi. On en a reçu quelques-uns de Quebec, mais pas en aſſez grand nombre pour le beſoin. — Et on pouvoit ſe paſſer de l'Amérique !

Apperçu politique du 31 *Juillet au* 8 *Août.*

Le grand événement ſi long-tems attendu, eſt donc arrivé. Les deux fameuſes armées navales ſe ſont rencontrées. Elles ſe ſont obſervées, épiées, reconnues pendant quatre jours conſécutifs ; toutes les deux cherchant évidemment à ſe procurer l'avantage du vent & du tems. Enfin le cinquième jour le combat s'engage. Quant à l'événement, c'eſt au lecteur raiſonnable à s'en former, s'il eſt poſſible, une idée, d'après la relation de la Gazette de la Cour, & les obſervations auxquelles elle a donné lieu dans nos Papiers publics. Tout ce que nous pouvons en dire, c'eſt que ce combat, ou du

moins le détail que nous en avons vu, eſt très-irrégulier, & que les meilleurs Juges, & les obſervateurs qui ſe piquent le plus d'impartialité, conviennent qu'il leur eſt impoſſible d'aſſeoir aucun jugement ſur cette matière.

Rien ne quadre mieux au plan des Miniſtres, de faire un myſtère de tout. Ces Meſſieurs ſont ſi peu tranquilles ſur leur ſort, qu'ils ne peuvent & n'oſent forcer qui que ce ſoit, de rendre un compte précis & exact de ſa conduite, dans aucun département. Un examen en entraîneroit un autre, & une information ſur l'exécution d'un plan, ameneroit une information ſur le plan lui-même, & ſur les ordres donnés pour ſon exécution. Cette marche occaſionneroit une longue kirielle d'*& cætera*, qui pourroit expoſer ce qu'il plaît aux Miniſtres d'appeller l'*Etat*, & que les gens ſenſés appellent la *cabale* de la Cour; mais plutôt cette junte ou cabale ſera détruite, mieux en iront les affaires. — C'eſt ainſi que les droits & les intérêts du peuple, les plus eſſentiels & les plus précieux, ſont tous les jours, & à tous les momens, ſacrifiés à l'intérêt particulier & à des liaiſons criminelles.

De toutes parts, expéditions manquées, armées & flottes miſes en déroute, chaſſées & inſultées par des rebelles & d'autres adverſaires auſſi mépriſables! Des armées entieres ſacrifiées à des projets inconnus, qu'on

n'a point expliqués, & qu'il eſt impoſſible d'expliquer, & les malheureuſes victimes d'extravagances dignes de Don Quichotte, retenues pendant des mois, pendant des années entières, dans une captivité ignominieuſe, ſans eſpoir d'en ſortir. — Une foule de Provinces, que dis-je! des Empires entiers ſéparés de l'Empire de la Grande-Bretagne, qui avoit été juſqu'à préſent le premier Empire du Monde; &, pour comble d'infamie, ſon ancienne ſouveraineté des mers miſe en queſtion, diſputée, & preſque abandonnée par le plus foible, le plus lâche & le plus mépriſable tripot, qui ait jamais pris le titre d'Adminiſtration. — Cependant, choſe merveilleuſe! point de coupables, point d'information, point de pourſuite! Perſonne n'eſt appellé pour rendre compte des calamités & fléaux de toute eſpece, réunis ſur la nation la plus illuſtre qui ait jamais orné la face du globe.

Quis talia fando temperet a lachrimis.

Dans tout ce que vous venez de voir, Monſieur, vous avez pu reconnoître la faction de Shelburne réunie à celle des Miniſtres, contre le parti de Rockingham, qui ſoutient l'Amiral Keppel, & qui cherche à perſuader au public, que c'eſt à cet Amiral ſeul, qu'on a l'obligation du ſalut des flottes marchandes qui ſont rentrées des deux Indes: que ſa lettre a été mutilée, & qu'on ne ſaura

amais la vraie nature de ſes ordres. Inſ-
ruit des affections de ces divers partis,
ous apprécierez d'autant mieux le mérite
es deux pièces qui vont ſuivre, où ils diſ-
utent un intérêt bien plus important que
elui de la réputation d'un particulier, puiſ-
u'il s'y agit de la grande queſtion de la paix
u de la guerre avec la France.

*crit attribué au Lord Shelburne, ſous le nom d'*ARATUS.

Sous prétexte de décrier les Miniſtres, ceux
ui préferent l'Amérique à l'Angleterre *ſer-*
nt en effet *les Miniſtres*, en exaltant ſans
eſſe les forces de la France & de l'Eſpagne
en s'efforçant de prouver notre impuiſ-
nce de faire la guerre. — Il eſt bien conſ-
nt que notre Marine a été indignement
égligée, & que la tête de certaines perſon-
es doit en répondre. — Mais malgré la né-
igence des Miniſtres, nos flottes devien-
nt de jour en jour plus formidables & elles
nt bientôt recouvrer en Europe la conſidé-
tion qu'elles avoient perdues, *pourvu qu'on*
les faſſe pas rentrer dans nos Ports pour y
urrir de nouveau. Le temps eſt arrivé où je ne
is plus reſter Américain. Le Congrès non-
ntent de nous demander l'indépendance,
exiger que la France ſoit compriſe dans le
aité. Il n'y a point de conſidération qui
iſſe nous faire héſiter un moment, quelque

périlleuſe que puiſſe être cette réſolution, à préférer la guerre à une paix qu'il faudroit acheter par des conditions auſſi *dures*, auſſi *humiliantes*, auſſi *deſtructives*.

En effet, ſi cette guerre eſt heureuſe, *nous déſuniſſons pour jamais la France de l'Amérique*. — Alors la conceſſion de l'indépendance ſera regardée comme une grace. — Alors on ne rejettera plus avec dédain notre amitié, & les Américains ſe croiront trop heureux de conclure une alliance qui concourra à l'intérêt reſpectif des deux Nations, *en leur donnant déſormais & pour toujours les mêmes amis & les mêmes ennemis*.

Mais en cédant honteuſement à la France, nous perdons tous ces avantages. L'Amérique *alors nous mépriſera*, autant qu'elle *nous hait* aujourd'hui. Tâchons au moins de ne pas perdre ſon eſtime avec ſon affection, mais plutôt de *conſerver* celle-ci & de *recouvrer* l'autre. Une guerre glorieuſe nous aſſure ces deux avantages. *Il n'y a que la guerre qui puiſſe nous ſauver*. Gardons-nous d'accepter une paix par laquelle il nous faudra renoncer *à tout ce que la guerre la plus malheureuſe pourroit nous faire perdre*.

Nous trouverons aſſez d'argent *lorſque nous aurons des Miniſtres en état de conduire les affaires ; & la guerre nous procurera de pareils Miniſtres*. Dans les temps de criſe & de danger, *l'ignorance & la ſottiſe ſont forcées de céder la place aux talens & à la capacité*. S'il ſe fait ac-

ellement une paix plâtrée, le pouvoir de *Junte ſera plus affermi que jamais.* Notre arine va pourrir de *nouveau.* Nos *meilleurs* aiſſeaux ſeront condamnés, & l'argent qui roviendra de leur vente entrera dans la po- he des Officiers de l'Amirauté. Les tréſors u Public ſeront diſſipés *de nouveau*, avec la us horrible profuſion. — *Et lorſque la Fran- jugera à propos de nous inſulter, nous nous ouverons avec auſſi peu, ſinon même avec moins reſſources que nous n'en avons actuellement.* — *Il faudra de nouveau dépenſer des millions our ſe procurer des hommes.* — *Et lorſque ces oupes ſeront levées, on fera comme aujourd'hui uelques nouveaux ſacrifices, en les colorant de étextes de pauvreté & de manque de moyens.*

Signé, ARATUS.

éponſe ſuppoſée venir du parti Rockingham, à l'Imprimeur du London Evening poſt.

Vous qui êtes l'ancien & le zelé partiſan e l'Amérique, comment avez vous pu im- rimer *Aratus* dans votre gazette du 25 Juil- et dernier, tandis qu'il ne cherchoit qu'à ublier avec emphaſe *que le tems eſt venu où va ceſſer d'être Américain?*

La junte & ſes infames inſtrumens à force e faire verſer du ſang en Amérique par ſes ragons & ſes Sauvages, ont rendu nos olonies indépendantes. Ils ont pouſſé des

ſujets libres à ſe jetter dans les bras de la France. Cette nation auſſi politique que généreuſe, a épouſé leur cauſe. Il ne reſte plus à notre gouvernement d'autre moyen de les recouvrer ou de ſuivre ſon projet, qu'en carreſſant les Whigs pour les faire entrer dans la querelle des Torys. La France a empêché des tyrans ſanguinaires d'extirper leurs freres Américains ; & à cauſe de cela il faut que les Whigs, dupés par la fourberie Ecoſſoiſe, s'uniſſent contre la France au moment même qu'elle agit & comme amie & comme alliée.

La junte a tout le ſujet poſſible de *jouer* juſqu'à la derniere piece de notre marine, & avec elle le deſtin de tout le Royaume. La cauſe de la junte eſt *déſeſpérée* ; ainſi comme elle n'a gouverné que pour elle ſeule, c'eſt d'après ce même principe qu'elle combattra. Si les Whigs ont la foibleſſe de prendre la junte ſous leur protection, ils ſe feront baffouer de tout l'univers, pour avoir favoriſé une tyrannie qui n'a d'autre objet que de les réduire en poudre.

Aratus, dans une lettre du 31 Août 1776 s'exprimoit ainſi : » Le Miniſtere a engagé la Nation Britannique dans une guerre où il n'eſt pas poſſible de lui ſouhaiter du ſuccès *ſans ſouhaiter que les anciens ennemis de notre liberté (les Torys) s'arment de tous les moyens poſſibles de nous aſſujettir* «. Il me ſemble qu'on ne peut rien dire de plus fort contre l'*union*

ange des Whigs & des Torys dans la que-
le actuelle. *Aratus* change aujourd'hui d'o-
nion. Il veut qu'à ces mêmes Miniſtres To-
s ſe joigne le reſte de la nation en s'ex-
ſant aux hazards d'une guerre, plutôt que
reconnoître l'indépendance de l'Améri-
e *à condition que la France ſoit compriſe*
ns le Traité. Cet Ecrivain, qui ne pouvoit
s même ſouhaiter de ſuccès aux armes des
niſtres Torys contre l'Amérique, voudroit
ourd'hui qu'on les aſſiſtât contre la France
l'Amérique pour l'exécution des mêmes
ſures deſpotiques. Quelle peut-être la rai-
d'une inconſéquence auſſi révoltante?
eſt qu'*Aratus* ne veut point qu'une autre
ion partage avec nous le commerce d'A-
rique. Quoiqu'il ait pleinement démontré
npoſſibilité où nous ſommes de *conquérir*
mérique, il ne ſent point l'abſurdité d'in-
er ſur les *droits* de conquête en prétendant
ter les termes du Traité. C'eſt la France
a ſauvé de l'uſurpation & de l'oppreſſion
Torys les Whigs Américains nos freres
la liberté de l'Amérique; & il faudra que
Etats libres de l'Amérique ne puiſſent pas
arder cette Puiſſance comme leur *amie*
lliée, ni faire aucun traité d'amitié & de
nmerce avec elle ſans la permiſſion de
ngleterre, qui a fait tout ce qui étoit en
pour perdre cette amitié & ce commerce,
i que pour conquérir & aſſervir les Amé-
ins.

C'eſt une choſe honteuſe & fatale pour notre nation, dit *Aratus*, que le gouvernement Tory ne puiſſe pas faire la loi aux Etats indépendans, (que cependant il n'a pas pu conquérir) & aucune conſidération ne nous doit faire héſiter un moment à nous décider pour la guerre «. Si on lui demande ſous quel prétexte, ſous quelle apparence de juſtice? Il répondra que c'eſt pour punir & la France & l'Amérique : la France de ce qu'elle a ſuivi les conſeils de la politique en cédant aux mouvemens de ſa généroſité : l'Amérique parce qu'elle s'eſt montrée reconnoiſſante & juſte. D'après ces principes, ſi jamais la junte, dans la continuation de ſes projets, réduiſoit les Whigs du Royaume à la même extrémité où ſe ſont vus les Américains, & que la France vint à leur ſecours, ces mêmes Whigs, en qualité d'Anglois vraiment patriotiques, devront préférer la ſervitude impoſée par les Torys à la liberté que leur procureroit la France, & plutôt que d'être réduits à l'humiliation de porter des ſabots, il faudra qu'ils ſe ſoumettent à marcher pieds nuds ſur le pavé Ecoſſois (*a*).

On diroit que tous les raiſonnemens d'*Aratus* portent ſur cette baſe. Nous ne pouvons pas conquérir l'Amérique, il faut donc que nous lui faſſions la loi. Nous avons per-

(*a*) Il faut ſavoir que les beaux quartiers de Londres ſont pavés en pierres d'Ecoſſe.

, par le droit des gens & des armes, tou-
eſpèce de titre à ſon commerce, *en conſé-*
ence, nous ne devons point ſouffrir qu'elle
partage avec qui que ce ſoit. Il nous a
é impoſſible, même en déployant toutes
s forces, de réduire nos Colonies dans un
ms où elles n'avoient pour défenſeurs que
s Milices mal aguéries & ſans diſcipline,
ns un tems où elles étoient elles-mêmes en
oie à la déſunion & à tous les beſoins:
eſt cependant une raiſon, aujourd'hui que
us ſommes épuiſés, tandis qu'au contraire
forces des *Américains* ſont parvenues à
ur plus haut point de vigueur, & qu'ils
vent les moyens de les mettre en œuvre,
eſt une raiſon, dis-je, de combattre l'A-
érique & la France réunies. Il ſemble au
oins que tel étoit le ſentiment, ou plutôt
radotage, du Lord Chatham, depuis qu'il
oit perdu la tête. Or, les Torys & les
oſſois, qui abhorroient juſqu'à ſon nom,
ns le tems où ſes facultés étoient dans
ute leur force, ont recueilli ſes dernieres
roles avec la même vénération que ſi elles
ſſent été les oracles de quelqu'un des Pa-
rches inſpirés des familles Ecoſſoiſes.
oique la judiciaire de ce grand homme ſe
affoiblie, il montroit toujours une con-
nce proportionnée à l'élévation de ſon
urage. Accoutumé à conduire ſon pays
x conquêtes & à la gloire, la baſſeſſe du
uvernement envers les Puiſſances Etran-

gères, & ſa tyrannie envers ſes ſujets, étoient deux choſes qui lui répugnoient également. Il eſt pourtant clair que n'ayant jamais voulu partager l'adminiſtration avec aucun Tory, ou agir de concert avec les ennemis de la liberté, ce n'étoit pas lui qui pouvoit confondre les intérêts ou les principes des deux Partis dans un ſyſtême commun. Son véritable objet étoit de commencer par *rétablir* la *Conſtitution*, en renvoyant & en puniſſant les hommes qui l'avoient renverſée; ce qui lui paroiſſoit le ſeul moyen de ramener les Colonies à l'obéiſſance ou à l'amitié.

Mais *Aratus* voudroit ſe ſervir des Whigs pour *protéger* & *établir* l'empire de la Junte; & ſous prétexte d'humilier la France, il finiroit par mettre les Whigs entierement à la merci de leurs plus cruels ennemis. Il voudroit renforcer encore du poids de la popularité la balance du deſpotiſme, comme ſi elle n'étoit pas déjà aſſez peſante d'elle-même: tandis que ce devroit être un principe invariable de ne ſe joindre jamais à ce parti, tant qu'il conſervera une autorité uſurpée, & encore moins décourager en aucun cas ſon uſurpation.

Il eſt impoſſible que des principes diamétralement oppoſés puiſſent jamais s'appliquer à un intérêt commun. Si les Torys, en adulant la Couronne, veulent donner des fers à un peuple libre, qu'ils le faſſent *à leurs pro-*

pres

es risques & périls, des ennemis étrangers & omestiques. *Si la famille, pour laquelle s'eſt ite la révolution*, ceſſant d'être d'origine di- ne, mais devenue l'ouvrage des hommes, eut employer des Miniſtres Torys contre s principes de cette révolution & les droits peuple, qu'on la laiſſe ſe tirer d'affaire ec de tels amis. D'après des principes & s maximes de Gouvernement de cette eſ- ce, les Whigs ne leur doivent ni *ſervice*, *allégeance*. Qu'on les laiſſe recouvrer l'A- érique & combattre la France comme ils ourront. C'eſt une querelle qui n'intéreſſe oint les Whigs, à moins que ce ne ſoit pour déclarer ouvertement contre les deſtruc- urs de la liberté & de l'empire. *Le premier érêt, le premier devoir des Whigs* eſt de ſe faire de ces adminiſtrateurs *par tous les yens* qui pourront s'offrir. Tout Whig qui nuera volontairement un doigt pour leur vice, ou pour celui de leur cauſe, eſt ou imbécile dupe de leurs artifices, ou un ître qui aſpire à partager leur pouvoir. Il oit plus digne de lui *de rire de leurs calamités, ſe moquer d'eux quand la peur les ſaiſira*, de enfoncer plus avant dans le bourbier où a jettés leur ſtupidité, & enfin de les en- elir ſous les ruines de leurs projets deſpo- ues.

Un Whig conſéquent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. *du* 17 *Août.*

Nos Américains en cette ville n'ont de nouvelles de la riviere Delaware que du 28 Juin. Le Général Clinton étoit encore dans les Jerſeys avec ſon armée, fort embarraſſé des moyens de la faire avancer juſqu'à New-York. Les Milices Américaines étoient employées de toutes parts à couper les chemins, à détruire les ponts, & à mettre à ſa marche tous les plus grands obſtacles. Le Chevalier Clinton avoit ſon quartier à *Mount-Holly*, & le Général Washington étoit à *Prince-Town*. Les Anglois redoutoient l'arrivée de l'eſcadre Françoiſe aux ordres du Comte d'Eſtaing, que l'on diſoit être très-proche. On aſſuroit qu'il avoit été vû le 26 Juin à une journée de route de la Delaware.

Les vaiſſeaux de ligne le *Vaillant* & le *Bienfaiſant* ſont rentrés le 14 Août à Plymouth avec trois priſes Françoiſes très-riches : la *Flore* & la *Jeune*, de la Guadeloupe, & le *Fort Samſon*, de la Martinique, tous trois pour le Havre.

Les deux frégates Françoiſes la *Licorne* & la *Pallas*, actuellement à Portſmouth, vont être équipées pour la mer.

Les dernieres nouvelles que le gouvernement a reçues du mont Edgecembe, près de Plymouth, ſur la ſanté de l'Amiral Keppel, étoient fort inquiétantes. Il étoit très-mal au départ du Courier. Son armée navale étoit

êtte le 15 à remettre en mer. Elle attendoit ſes derniers ordres. Comme il eſt douteux que l'Amiral Keppel ſoit en état d'en reprendre le commandement, on croit qu'il ra donné à l'Amiral Harland.

FIN.

LETTRE.

*D'un Banquier de Londres, à M.*** à Anvers.*

De Londres le 28 Août 1778.

DEPUIS si long-tems, Monsieur, vous attendez des nouvelles de l'escadre de M. le Comte d'Estaing, que vous me sauriez très-mauvais gré de ne pas faire la plus grande diligence pour vous communiquer celles qu'on vient d'en recevoir en Angleterre, & qui peut-être ne sont pas encore parvenues en France par les paquebots Américains. Je les accompagnerai d'une relation Américaine de l'affaire du 28 Juin entre les armées de Washington & de Clinton & de divers autres articles très-curieux que des Américains s'ont procurés. Je m'attache particulièrement aux objets que négligent communément les Gazetiers qui cherchent plus à éblouir par la vivacité avec laquelle ils servent le public, qu'à l'instruire par le choix des détails.

Premiers bruits de l'affaire du 22 Juin, & de l'arrivée du Comte d'Eſtaing devant New-York.

Samedi au ſoir (22) il eſt arrivé un exprès de New-York avec des dépêches du Général Clinton & du Lord Howe, dont voici à peuprès la ſubſtance. L'armée Britannique a gagné New-York par les Jerſeys après avoir été conſidérablement traverſée & harcelée dans ſa marche. Le 28 Juin les Américains ſont tombés ſur ſon arriere-garde & l'ont forcée d'en venir à une action dans laquelle les Gardes en particulier ont beaucoup ſouffert. L'armée Angloiſe a perdu le Colonel Monckton, Lieutenant-Colonel du quarante-cinquieme régiment, Commandant de bataillon, qui avoit reçu un coup à travers du corps à l'affaire de Long Iſland. M. Trelawny, Colonel du deuxieme régiment des Gardes à pied a été bleſſé au corps, mais on eſpéroit que ſa bleſſure ne ſeroit pas mortelle. Le Capitaine Valentine Gardiner, ci-devant Aide de camp du Général Howe, a été bleſſé au pied. Depuis pluſieurs jours l'armée avoit beaucoup ſouffert dans ſa marche, & de la fatigue des travaux, & des exceſſives chaleurs, & du manque abſolu de toutes les proviſions.

Le bruit couroit que depuis cette affaire le Général Lée avoit été jugé par un Conſeil de guerre Américain, pour n'avoir pas fait tout ce qu'il pouvoit faire en harcelant

l'ennemi, mais que la déciſion du Conſeil de guerre avoit été totalement en faveur de ce Général; on diſoit auſſi que la flotte du Comte d'Eſtaing, conſiſtante en un vaiſſeau de 90 canons, un de 84, cinq de 74, & cinq de 64: en tout douze vaiſſeaux de ligne & trois frégates, étoit devant Sandy-hoock. & que le Lord Howe s'y trouvoit bloqué avec toute ſa flotte de vaiſſeaux de guerre & de tranſport, à bord deſquels on compte plus de 20 mille matelots Anglois, mais que le Comte d'Eſtaing n'attaqueroit ſûrement pas le Lord Howe, n'étant pas poſſible qu'il paſſât par le goulet plus d'un vaiſſeau à la fois.

Ces nouvelles ajoutent que l'eſcadre Américaine ſuivante étoit prête a appareiller de Boſton pour aller joindre le Comte d'Eſtaing au premier avis de ſon arrivée ſur la côte d'Amérique.

Frégates.

Warren.	}	32.
Ralleigh.....		
Dean.....		
Silas.....	}	24.
Mars.....		
Brune		
Cumberland .	}	20.
Hazard		
Hancock		

La prise l'Amiral Keppel. 16.
Indépendance..... 14.
Revenge..... 12.

Le tout complettement équipé.

De plus deux vaisseaux de 74 canons qui n'étoient pas encore entierement équipés.

Le Général Washington, avec une armée très-considérable & qui devenoit plus forte de jour en jour, étoit à Kingsbridge d'où il bloquoit New-York. Mais on croyoit l'armée Angloise à l'abri d'une surprise, parce que ses lignes étoient très-fortes.

Le 29 au soir, notre armée s'est mise en marche, & le matin elle a campé près de Monmouth.

Le 31 au soir, elle s'est remise en marche & a campé le matin à Neversink.

Le 4 & le 5 Juillet, l'armée a passé le détroit près de Sandy-hook.

Le Lord Howe & la flotte étoient arrivés devant Sandy-hook.

Le 8, la flotte du Comte d'Estaing, qui avoit déja paru dans les bayes de Chesapeak & Delaware, a mouillé devant New-York. Le Lord Howe a formé sa ligne en dedans de Sandy hook. Son escadre est composée de six vaisseaux de ligne, trois de 50 canons & deux de 40, sans compter les frégates. Ses vaisseaux de ligne sont l'*Eagle* de 64, le *Trident* de 64, le *Saint Albans* de 64, le

omerſet de 64, l'*Ardent* de 64, le *Nonſuch* le 64. Il y a en vaiſſeaux de 50 canons, e *Preſton*, l'*Expériment* & l'*Iſis*. — En vaiſeaux de 40, le *Phénix* & le *Roebuck*. Ses régates ſont la *Perle*, de 32, le *Richmond*, e 32, & la corvette le *Vigilant*.

Le paquebot a appareillé le 18. On a prétendu qu'avant ſon départ, il étoit arrivé un Officier envoyé par le Général Clinton, avec nouvelle qne le Comte d'Eſtaing prenoit large & que l'on ſuppoſoit qu'il alloit à hode-Iſland. Mais cette nouvelle eſt fauſſe, ant détruite par la ſuivante, ſavoir : qu'un âtiment qui arrive de Terreneuve, rapporte ue le 18 Juillet la flotte du Comte d'Eſing a été vue devant l'Iſle de Sable, à trente ues d'Halifax & à la vue du ſound de Boſton. eſt une route de 5 à 6 jours. Il eſt plutôt à oire que ces derniers détails ont été fabriqués Londres pour reculer de quelques inſtans la iſſe des fonds publics, que la nouvelle du ocus du Lord Howe par le Comte d'Eſtaing fait tomber de un & demi pour cent.

écis de la relation de l'affaire du 28 Juin dans la Gazette de la Cour.

Cette Relation conſiſte en une lettre du énéral Clinton, datée du 5 Juillet, & apртée par le Colonel Paterſon ſur le Paebot le *Grantham*, expédié de New-rk (le 18 Juillet).

M. Clinton a évacué Philadelphie le 18

Juin, à trois heures du matin. Le ſoir l'armée avoit gagné Haddonfield. Par-tout ſur ſa route, juſqu'à Mount-Holly, les ponts avoient été rompus, &c, & les troupes étoient obligées aux travaux les plus fatiguans par une exceſſive chaleur.

Le 23, il y eut une petite eſcarmouche; & l'ennemi, qui juſques-là ne s'étoit pas montré fort ardent à la pourſuite, ne put pas réuſſir à détruire un pont que l'armée paſſa le 24 au matin.

Dans l'eſpoir de trouver moins d'obſtacles, le Général ſe décide à prendre la route de Sandy-Hook plutôt qu'à ſe porter ſur la riviere de Hudſon. Il étoit informé auſſi que les Généraux Washington & Lée avoient paſſé la Delawarre, & qu'il leur arrivoit un renfort du Nord ſous les ordres du Général Gates. Il n'imaginoit point avoir d'autre attaque à craindre que ſur ſes bagages, qui en effet étoient expoſés, formant une colonne de douze milles de longueur. Il en avoit confié la garde au Général Knyphauſen. Les Américains parurent le 28, s'avançant en force ſur ſes deux flancs. Pour garantir ſes bagages, il prit la réſolution d'attaquer le corps qui harceloit ſon arriere-garde, & que Washington n'étoit pas encore à portée de ſoutenir. Il fit donc marcher vers ce corps le Général Cornwallis. Un gros de Cavalerie (*a*) Américaine

(*a*) On verra dans la relation des Américains que

u'on lui a dit être commandé par le Mar-
uis de la Fayette, s'étant préſenté, il le re-
ie. Il ſe diſpoſoit à attaquer dans la plai-
e, après avoir fait couvrir ſon flanc droit
ar un détachement du corps de Knyphau-
n, mais l'ennemi ſe retira, & fut occuper
ne forte poſition ſur des hauteurs, d'où il
t délogé, après une vigoureuſe réſiſtance
ſa ſeconde ligne. Dans la troiſieme poſi-
on que prit l'ennemi, il avoit devant lui
marais, qui le garantiſſoit de toute atta-
e de front. Le Chevalier Clinton réuſſit
pendant à le tourner, mais l'exceſſive cha-
ur, & la fatigue des troupes, le porterent
conſidérer que ſon objet étoit rempli. En
nſéquence, après avoir rappellé à lui l'In-
nterie légere, il occupa la poſition que
nnemi avoit laiſſée dans la plaine; & dans
nuit, il rejoignit le Lieutenant-général
yphauſen, qui s'étoit avancé juſqu'à Mid-
ton. — Il ſe loue de la valeur avec la-
elle ſes bagages ont été défendus, & des
orts que les troupes angloiſes ont faits en
néral, pour déloger douze mille hommes
deux fortes poſitions, quoiqu'elles fuſſent
atiguées, & ſi épuiſées par la chaleur,
un grand nombre de ceux qui ſont reſtés
rts, ſur les chemins, n'avoient reçu au-

Cavalerie n'a point paru du tout dans cette affaire
our quelles raiſons.

cunes (*a*) bleſſures. Il comptoit attaquer Washington le 29 au matin, mais il ne le vit plus; & il l'attendit inutilement pendant deux jours près de Naveſinck, où il auroit pu l'attaquer avec avantage.

Pendant ce tems là, le Chevalier Clinton faiſoit paſſer ſes malades & bleſſés à l'Iſle de Sandy-Hook, ſur un pont de bateaux, que ſon armée traverſa enſuite en moins de deux heures.

LA GAZETTE de la Cour du 24, donne auſſi deux lettres du Lord Howe, Commandant de l'Eſcadre, à l'Amirauté. Dans la premiere du 6 Juillet, datée à bord de l'*Aigle*, devant l'Iſle de Staten.

Les calmes l'ont empêché de quitter la riviere Delavare, plutôt que le 28 Juin: il a mouillé le 29 devant Sandy-Hook. C'eſt le 30, que l'armée eſt arrivée à Neverſink: il rend un compte ſuccinct de l'affaire du 28, ſuppoſant que Washington commandoit l'attaque de l'arriere-garde angloiſe. C'eſt le 5 Juillet, que l'armée a paſſé le canal qui ſépare la péninſule de Sandy-Hook d'avec le continent. — Il travailloit à mettre ſon Eſcadre en état de joindre celle de l'Amiral Byron, devant laiſſer l'Amiral Gambier pour agir de concert avec le Général Clinton.

SUIVANT la ſeconde lettre du même Lord en date du 11, il avoit appris l'arrivée

---

[*a*] Tous ces hommes-là, morts de fatigue, n'étoient pas les ſeuls de cette armée qui fûſſent fatigués.

e l'Eſcadre de Toulon à la Virginie le 5 uillet. Le 6, cette Eſcadre avoit porté ſur a Baye de Chéſapéak. La frégate angloiſe le *Maidſton*, l'obſervoit à meſure qu'elle mon-oit vers le Nord. Le 8, au matin, elle voit mouillé à l'entrée de la Delavare. Il voit auſſi-tôt envoyé un exprès à l'Amiral yron, & il ſe préparoit à s'unir à lui à ſon rrivée; mais il montre de l'inquiétude de 'avoir point eu juſques-là de ſes nouvelles. — Le 11, au matin, il apprend que le omte d'Eſtaing s'avance ſur New-York, vec une Eſcadre forte de quinze voiles: que ſoir il a mouillé en-dehors de l'anſe de Sandy-look, paroiſſant méditer l'attaque du port de ew-York. Le Lord Howe finit par cette hraſe: » J'oſe me flatter, que s'il paſſe à l'e-écution, l'événement ne tournera point au (*a*) éshonneur des armes de Sa Majeſté. «

elation Américaine de l'affaire du 28 Juin entre les armées de Washington & de Clinton.

De Trenton le premier Juillet.

SON Excellence le Général Washington rant été averti de bonne heure du mouve-ent que l'Ennemi projettoit de faire pour acuer Philadelphie, détacha un Corps nſidérable, ſous le commandement du Gé-ral Lée, pour ſoutenir la brigade des roupes continentales aux ordres du Géné-

(*a*) C'eſt-à-dire qu'il fera tout ſon poſſible; mais il ne répond de rien.

ral Marwell qui ſe trouvoient déjà dans le Nouveau Jerſey, & la Milice commandée par les Généraux Dickinſon & Herd. Ces Troupes étoient deſtinées à harceler l'Ennemi dans ſa marche par cette Province pour ſe rendre à Amboy, & à l'arrêter juſqu'à ce que le Général Washington pût arriver avec le gros de l'armée. Dans l'intervalle, il y eut différentes petites eſcarmouches entre l'Ennemi & les Troupes du Général Marwel auxquelles s'étoit jointe la Milice; mais ſans qu'on ſe fît beaucoup de mal ni de part ni d'autre.

L'Ennemi étant ainſi inquiété dans ſa marche, notre corps d'armée traverſa la Delawarre, au bac de Coryell le 20 & le 21. Nous nous avançâmes par le chemin d'Hoppewell, Rockyhill, Kingſton & Cranbery; & le 27, nous joignîmes les Ennemis à Monmouth Court Houſe, où ils s'étoient retirés d'Allentown, à l'approche de nos Troupes, quittant la route d'Amboy où ils avoient eu d'abord intention de ſe rendre.

Comme il avoit été réſolu d'attaquer l'ennemi dans ſa marche, on fit en conſéquence dès le ſoir même les diſpoſitions convenables pour cet objet; le Général Lée, avec un détachement de Volontaires de 1500 hommes renforcé par un corps conſidérable de la milice de Jerſey, marcha ſur Englishtown (à deux lieues environ de Montmouth Court-Houſe,) la milice s'étant portée juſqu'à l'Egliſe des Quakers, & le gros de l'armée ſous

es ordres du Général Washington étant envi-
on à cinq quarts de lieue ſur le derriere d'En-
glishtown.

Dans cette poſition, toute l'armée fit halte
en attendant qu'on eût reçu nouvelle des
nouvemens de l'ennemi. Le Dimanche (26)
trois heures du matin. On ſût que le Général
Knyphauſen ſe mettoit en marche avec la pre-
niere diviſion. Nous en fumes inſtruits environ
leux heures après; & le Général Lée reçut ordre
le s'avancer & de commencer l'attaque, le
gros de l'armée ſe mettant en marche en
nême tems pour le ſoutenir. A cinq cents
as environ au-delà de Court-Houſe, le Gé-
éral Lée commença ſon attaque, & il chaſſa
'Ennemi pendant quelque tems. Mais celui-ci
yant reçu des renforts, le Général Lée fut
bligé de ſe (a) retirer à ſon tour, juſqu'à ce
u'il eût été joint par le Général Washington
vec le gros de l'armée qui ſe forma ſur le
remier terrein avantageux. En même tems
n fit avancer deux pieces de campagne, cou-
ertes par deux Régimens du détachement,
commandées par les Colonels Livingſton
Stewart, pour arrêter les approches de
Ennemi, ce qui fut exécuté avec beaucoup
e courage & une perte conſidérable de part
d'autre.

Après cette opération, les deux Colonels

(a) Le Général Lée s'eſt plaint au Gazetier de Tren-
n de cette relation, où, ſuivant lui, on n'a pas rendu
ez de juſtice à la bravoure de ces troupes, même
ns cette marche rétrograde.

ſe retirent avec leurs canons au front de la ligne alors entierement formée ; & ce fut à ce moment que commença la canonade la plus terrible qu'on ait peut-être jamais entendue en Amérique. Pendant ce tems-là, de forts détachemens allerent attaquer l'Ennemi à l'arme blanche, avec un ſuccès varié. A la fin l'Ennemi fut obligé de lâcher pied, & nous prîmes poſſeſſion du champ de bataille couvert de morts & de bleſſés.

L'exceſſive chaleur & la fatigue des troupes les obligerent de faire halte pour ſe repoſer quelque tems. Cependant l'Ennemi préſentant le front s'avança à environ un mille au-delà du lieu du combat. Dès que les troupes eurent repris haleine, le Général Washington commanda à deux Brigades d'avancer ſur chacun de leurs flancs : ſon intention étoit de faire un mouvement en avant dans un moment convenable pour les ſoutenir ; mais avant de pouvoir gagner leur deſtination, la nuit ſurvint & rendit impraticable tout mouvement ultérieur.

Les Anglois ont laiſſé ſur le (*a*) champ de bataille le Colonel Monkton avec pluſieurs Officiers & beaucoup de Soldats dont il eſt impoſſible de dire le nombre. Le ſamedi à

(*a*) J'avance comme un fait porté dans toutes les lettres reçues par les Américains, que le Chevalier Clinton avoit laiſſé ſur le champ de bataille un ſac contenant une lettre par laquelle il recommandoit les bleſſés à l'humanité du Général Washington.

minuit,

ninuit, ils s'acheminerent avec précipita-
ion vers Middletown, laiſſant à Court-
Houſe cinq Officiers bleſſés, & près de 40
Soldats. Ils commencerent l'attaque avec
eurs Grenadiers vétérans & l'Infanterie-
égere, ce qui rend leur perte beaucoup
lus importante. De notre côté, le Lieute-
ant-Colonel Bonner, de Penſilvanie, & le
Major Dickinſon de Virginie, ont été tués.
Le Colonel Barber, du Jerſey, a reçu une
alle au travers du corps ; mais on eſpere
ue la bleſſure ne ſera pas mortelle. Nos
roupes ſe ſont comportées avec la plus gran-
e bravoure, & ont oppoſé une réſiſtance
ntrépide à l'élite des Troupes Britanniques.
Notre artillerie a été très-bien ſervie, &
exécution de ſon feu a été ſurprenante.
Avant, pendant & après l'action, il a paſſé
ne foule de déſerteurs dans notre camp,
il y en paſſe encore continuellement. Par-
i les Ennemis trouvés morts ſur le champ
e bataille, on en a vu qui n'avoient au-
une bleſſure ; mais comme ils étoient vêtus
eſamment, ils ont ſuccombé ſous le poids
e la chaleur & de la fatigue.

On aſſure que les Heſſois ont abſolument
éfuſé de donner, déclarant qu'il y faiſoit
op chaud. Dans leur marche depuis Court-
ouſe, tout le chemin étoit jonché de morts,
dépendamment des armes, des havreſacs &
es accoutremens que les Anglois avoient laiſſé
mber en ſe retirant. La veille, ils avoient fait

quinze priſonniers qu'ils ont laiſſés derriere eux dans leur fuite. Si, dans l'action, nous avions eu un corps conſidérable de Cavalerie, il n'y a pas de doute que le ſuccès n'eût été bien plus complet; mais elle avoit été tellement employée à harceler l'Ennemi lors de ſa retraite de Philadelphie, & ſi fort diſperſée, que cela a donné aux Anglois, une grande ſupériorité en nombre qui a beaucoup ſervi à ſon avantage.

Nos ſuccès ſont entierement dûs aux ſavantes diſpoſitions de notre Général, & à la bravoure des Officiers & des Soldats qui ſe ſont diſtingués à l'envie dans cette occaſion. La grande avance de chemin que l'ennemi avoit ſur nous, la poſſeſſion où il étoit des terreins fortifiés à Middletown, & l'épuiſement où la chaleur exceſſive avoit mis nos troupes, nous ont empêché de pourſuivre immédiatement l'Ennemi. Notre armée eſt à préſent à un mille au-delà du champ de bataille, ayant été occupée depuis à ramaſſer les morts & les bleſſés, & à enterrer les premiers. Hier, le Major-général Arnold a pris poſſeſſion de cette Ville (Trenton) avec le Régiment de Maſſachuſſett.

Extrait de diverſes lettres ſur l'affaire du 28 Juin.

SUIVANT l'état des tués & bleſſés qui accompagne la relation du Chevalier Clinton.

Les Anglois ont eu 64 tués & 46 qui ſont morts d'épuiſement de forces.

Les Allemands un tué & onze morts de fatigue.

Les Anglois, 159 bleſſés.

Les Allemands, 11.

Il y a du côté des Anglois 64 manquans. Le Général ne parle point de manquans de celui des Allemands.

Il eſt pourtant vrai que les Heſſois ont déſerté par compagnies entieres pendant tout le mois de Juin. On en a compté juſqu'à dix-huit cents vingt, qui ont tous demandé à être envoyés dans le pays, ce qu'on leur accorde toujours. — La déſertion de ces Allemands, augmentant ſi prodigieuſement dans ces circonſtances, c'eſt un ſigne indubitable du prochain rembarquement de l'armée entiere pour l'Europe où ces bons Allemands ne ſe ſoucient pas d'aller faire caſſer les os qui leur reſtent.

Le Général Washington a écrit au Congrès le 30 Juin que juſques-là il avoit fait enterrer 240 Anglois, mais qu'il ne pouvoit pas dire exactement le nombre de ſes tués, ni le nombre des tués & bleſſés de l'ennemi.

Beaucoup de ſoldats de l'armée du Roi ſont devenus, dit-on, enragés pendant l'action, l'armée ayant manqué d'eau l'eſpace de près de deux jours, au point que le ſoldat étoit réduit à boire ſon urine. On ſait d'ailleurs que les eaux de ſource dans les Jerſeys ſont en général de très-mauvaiſe qualité.

Pour effectuer ſa retraite par les Jerſeys avec plus de ſûreté, le Général Clinton a eu recours à une manœuvre qui probablement a ſauvé la majeure partie de ſon armée. Ce fut de mettre ſon armée en ordre de bataille, comme s'il eût eû le projet d'engager un combat général. Le Général Lée ne jugea pas à propos d'en (*a*) courir les riſques, & il prefera d'attendre juſqu'au lendemain matin, dans l'eſpérance qu'il trouveroit plus d'avantage à harceler l'arriere-garde de l'armée Angloiſe. Mais le lendemain matin le Général Clinton avoit gagné tant d'avantage ſur lui au moyen d'une marche forcée *dans la nuit*, que les Américains ne lui firent preſque plus de mal pendant le reſte de la route.

On aſſure que le Général Lée a demandé un Conſeil de guerre pour qu'il ne reſtât aucun doute ſur un reproche qu'on lui avoit fait de n'avoir ordonné qu'une ſeule décharge générale contre les troupes Britanniques, ce que quelques-uns de ſes Officiers attribuerent à une ſorte d'affection qu'il avoit contractée pour les Anglois pendant qu'il étoit leur priſonnier. Mais il a démontré ſi bien la convenance & la raiſon de tout ce qu'il

(*a*) Nous avons déjà parlé d'une proteſtation du Général *Lée*, contre la Relation Américaine même; à plus forte raiſon contre les couleurs que donnent les Anglois à ſa conduite, qui, au ſurplus, a reçu les éloges du Conſeil de Guerre.

voit fait, qu'il a été déchargé de la ma-
ière la plus honorable de l'accuſation in-
entée contre lui.

Le Lord Howe eſt dans une poſition ſi
ritique, qu'il n'y a pas un ſeul de ſes vaiſ-
eaux qui puiſſe faire le moindre mouvement
ans un danger imminent d'être pris ou dé-
ruit par le Comte d'Eſtaing. En un mot, le
locus de nos vaiſſeaux eſt auſſi complet
u'il puiſſe l'être.

N. B. Il s'eſt débité à Londres, que l'at-
que du 28, inattendue de la part du Gé-
éral Clinton, avoit été concertée entre le
omte d'Eſtaing & le Général Washington,
ui même avoit reçu un renfort de deux
ille François la veille de l'action; mais on
rra que cela n'étoit point poſſible, puiſ-
e, d'après la ſeconde lettre du Lord Howe
l'Amirauté, le Comte d'Eſtaing n'eſt ar-
vé que le 5 Juillet à la côte de la Virginie.
Tout ce qu'il eſt raiſonnable d'imaginer,
eſt que ce Général François aura fait de
au le 8 à l'entrée de la Delawarre où il a
ouillé, & qu'il y aura mis à terre M. Si-
Déan, ci-devant Député du Congrès en
ance, & M. Gérard, Secrétaire du Conſeil
Etat du Roi de France, qui de là auront
gné aiſément Philadelphie, où ils auront
uvé le Congrès rétabli, ſans doute pour
ujours.

Le Gouvernement s'efforce de faire croire

que le Comte d'Eſtaing, voyant le Lord Howe en poſſeſſion d'une anſe où il eſt inexpugnable, a pourſuivi ſa route, & qu'on l'a vu aller du côté de Rhode-Iſland & de Boſton. Mais il n'en produit aucune nouvelle authentique; & il eſt bien conſtant par la lettre même du Lord Howe, que le 11 Juillet le Comte d'Eſtaing le bloquoit, & paroiſſoit méditer une attaque. Si on obſerve qu'il avoit déjà pris langue le 6 Juillet à la Virginie, & le 8 à l'entrée de la Delawarre: que par conſéquent il devoit ſavoir dans quel affreux état l'armée étoit rentrée à New-York: que de plus il pouvoit avoir connoiſſance de la diſperſion de l'eſcadre de Byron le 28 Juin; il eſt douteux qu'il ait quitté New-York autrement que pour obtenir des avantages encore plus importans que ceux qui nous ſemblent s'être offerts à lui dans cette poſition.

Le Lord Howe & le Géneral Clinton demandent l'un & l'autre par leurs dépêches particulieres, qu'on leur envoye au plutôt des proviſions de l'Angleterre, celles qui leur reſtent ne pouvant leur ſuffire encore que pour quelques ſemaines. N'ayant reçu aucunes nouvelles de l'Amiral Byron, il a percé juſqu'à eux des bruits qui les laiſſent dans d'extrêmes inquiétudes ſur le ſort de ſon eſcadre; c'eſt pourquoi ils inſiſtent fortement pour qu'on leur envoye des ſecours le plutôt poſſible; autrement, diſent-ils, les

efforts les mieux dirigés de la plus belle armée & de la flotte la mieux équippée que l'Angleterre ait jamais employées, ne produiront aucun effet & seront perdus sans ressource. Le vaisseau qui avoit à son bord le Colonel Paterson & le Major Creeve, a pensé être pris, ayant été chassé par une frégate françoise, à laquelle il n'a échappé qu'avec la plus grande peine, en passant par-dessus les bancs de sable de la riviere de l'Est & du Sund entre Long-Island & le Continent; il étoit indispensablement nécessaire d'envoyer, à tout risque, un vaisseau en Angleterre. Ce vaisseau a fait sa traversée dans cinq semaines environ.

L'escadre françoise est en-dehors de Sandy Hook. Le Lord Howe est bloqué en-dedans. De part & d'autre, on met des canons à terre & on éleve des ouvrages. Le Général Clinton est campé sur l'Isle d'York, ses provisions & munitions sont débarquées. Le Général Prescot est parti avec trois mille hommes pour renforcer le Général Pigot à Rhode-Island. De gros détachemens ont été envoyés au Lord Cornwallis qui commande dans Long-Island & dans l'Isle de Staten.

L'armée de Washington est portée sur les hauteurs de Kings-Bridge, & bien retranchée. Les Américains sont à la veille d'exécuter une attaque sur Long-Island; & on présume que Washington conduira cette expédition en personne.

Tout le monde convient ici (à New-York), & on eſt sûr que les Généraux de terre s'en expliquent ainſi dans leurs dépêches à la Cour, que ſix ſemaines eſt le terme le plus long pendant lequel l'armée puiſſe tenir contre l'ennemi, & même ſubſiſter, ſans ſecours d'Europe; ſi elle n'eſt point forcée plus tôt à ſe rendre par les attaques de l'ennemi, ou par d'autres accidens.

C'eſt une circonſtance très ſinguliere, & dont l'Hiſtoire ne fournit peut-être point d'exemple, que dans une guerre de quatre ans avec un pays tel que l'Amérique, nous n'avons jamais eu *une bataille rangée*. Par ce moyen, lorſque quelqu'Ecrivain voudra un jour faire l'Hiſtoire des Campagnes des troupes Britanniques ſous l'Adminiſtration actuelle, la juſtice l'obligera de dire: Elles ſe ſont *retirées* de la poſſeſſion *de treize Colonies*.

Les Patriotes (Américains) ont le verbe bien haut dans Londres, depuis le 22 qu'on a appris que les troupes de Clinton avoient été ſi mal traitées par celles de Washington. Les amis de l'Adminiſtration de leur côté, baiſſent l'oreille, & n'ont d'autre reſſource que d'affecter de regarder le tout comme une fiction. Quoiqu'il en ſoit, triompher au milieu des malheurs de notre pays, en ſuppoſant même qu'ils ayent été cauſés par la mauvaiſe conduite de ceux qui ſont encore à la tête des affaires, c'eſt aſſurément une choſe à tous égards inexcuſable,

& tous ceux qui penſent de la ſorte, méritent d'etre en exécration ; mais, hélas! qu'il eſt peu de perſonnes aujourd'hui douées de cette vertu héroïque qui porte à déteſter ceux qui ſe réjouiſſent des malheurs de leur patrie, ou qui ſeroient capables de dire avec Cimon l'Athénien, lorſqu'il fut banni par les intrigues de Périclès : *Puiſſent mes Compatriotes n'avoir jamais lieu de regretter mon abſence!*

Extrait d'une lettre de Portsmouth du 24 Août.

» Ce matin, il eſt entré dans ce port un gros ſloop de Bermude, appellé *le William*. Ce bâtiment chargé de cent boucaults de tabac, a été pris par la *Princeſſe Royale*, vaiſſeau de 90 canons de l'eſcadre de l'Amiral Byron, & conduit ici par le Lieutenant Naſmith, un des Officiers de cet Amiral. Il eſt ſéparé de l'eſcadre le 29 Juillet. Elle étoit alors de trois (*a*) vaiſſeaux de ligne &

(*a*) Les gazettes vouées au Gouvernement ont mis le nombre dix, mais nous ſuivons ici le *Lloyd'slift* du 25, recherché pour ſon exactitude de tous les négocians.

Le Capitaine Richard, arrivé à Nantes, a vû le 30 Juillet, 17 voiles, dont 9 lui ont paru des vaiſſeaux de ligne, par 44 d. latitude. Il eſt vraiſemblable que c'étoit une flotte de bâtimens de tranſport d'Angleterre. Le Lord Byron ne menoit point avec lui de bâtimens de ſuite.

une frégate, & avoit assez peu souffert. Elle étoit à 150 lieues de New-York, par lat. 41. 50. long. 55. 20. avec un vent N. O. «

» Le 23 au soir, il est arrivé quatre Exprès aux différens Bureaux, avec des lettres de nos Commissaires conciliateurs en Amérique, lesquelles ont été envoyées sur le champ à Sa Majesté. — Ils écrivent, dit-on, de New-York, qu'ils ont reçu leur réponse définitive, & qu'on ne laisse à la mere-patrie que l'alternative de reconnoître l'indépendance, ou de retirer ses armées de terre & de mer. Voici une petite portion de l'Histoire de la Négociation du mois de Juin, qui manquoit au N°. 50 de ce Recueil. «

En Congrès le 6 Juin 1778.

On a lu une lettre du 27 Mai du Lord Howe, & une du 2 Juin, de Philadelphie, ainsi que trois actes du Parlement. Voici ce que portent les lettres.

De Philadelphie le 27 Mai 1778.

MONSIEUR,

Ayant reçu par un Paquebot, qui vient d'arriver d'Angleterre, les ordres du Roi, pour *remettre au Congrès, & au Commandant en chef des Troupes du Congrès*, les copies de deux actes passés, dans cette session du Parlement, pour appaiser les désordres qui subsiste nt actuellement dans ces Colonies, & pour préparer les voies au retour de la

baix, je profite de la premiere occaſion, & le la plus prompte, pour vous faire paſſer es copies ci-incluſes de ces actes, & celle l'un autre acte concernant le Gouvernement le la Province de la Baye de Maſſachuſett, fin que le Congrès en ſoit informé, eſpéant bien ſincérement que la communication le ces piéces produira les bons effets qu'on en attend.

Je ſuis, avec la conſidération qui vous eſt dûe,

Votre très-humble ſerviteur,
HOWE.

H. Laurens, Préſident du Congrès.

Du quartier général de Philadelphie, le 5 Juin 1778.

MONSIEUR,

Je ſuis chargé de faire paſſer au Congrès, & au Commandant en Chef de ſes troupes, un exemplaire imprimé, de chacun des trois actes conciliatoires du Parlement. Permettez-moi d'y joindre l'aſſurance du deſir bien ſincère que j'ai qu'il en puiſſe réſulter l'effet qu'on en eſpère.

J'ai l'honneur d'être,

Monſieur,

Votre très-obéiſſant & très humble ſerviteur,
H. CLINTON.

Henry Laurens, Préſident du Congrès.

Ordonné que ces Piéces ſeront remiſes à un Comité de cinq.

Les cinq Membres qu'on a choiſis, ſont Meſſieurs Drayton, R. H. Lée, G. Morris, Witherſpoon, & S. Adams.

Ordonné que ce Comité ſe retireroit dans la ſalle voiſine, & qu'il prépareroit une réponſe aux lettres du Lord Howe & du Général Clinton.

Le Comité nommé pour rédiger la réponſe aux lettres du Lord Howe, & du Général Clinton, a apporté un projet qui a été lu & agréé, & dont voici le contenu.

D'York-Town le 6 Juin 1778.

MYLORD,

J'ai eu l'honneur de mettre la lettre de Votre Seigneurie du 27 Mai, avec les actes du Parlement Britannique qui y étoient joints, ſous les yeux du Congrès; & j'ai été chargé de vous informer que le Congrès a déjà fait connoître ſes ſentimens ſur les bills qui ne different point eſſentiellement de ces actes, dans une déclaration du 22 Avril dernier.

Votre ſeigneurie peut être aſſurée, que lorſque le Roi de la Grande-Bretagne ſera *ſérieuſement* diſpoſé à mettre fin à une guerre cruelle faite aux Etats-unis, ſans qu'ils l'euſſent provoquée, le Congrès ſera toujours prêt à adhérer aux propoſitions de paix com-

atibles avec l'honneur *des Nations indépen-*
antes, l'intérêt de ſes Conſtituans, & les
gards ſacrés qu'il eſt réſolu d'avoir pour ſes
aités.

Je ſuis, Mylord, avec toute la conſidé-
tion qui vous eſt dûe, votre, &c.

HENRY LAURENS, Préſident du Congrès.

Au Lord Howe.

La même réponſe a été faite au Général
inton, en changeant ſeulement les termes
Mylord en ceux de Monſieur, & adreſſée
ſon Excellence le Chevalier Henry Clin-
n, Chevalier du Bain, à Philadelphie.

Publié par ordre du Congrès.

CHARLES THOMPSON, Secrétaire.

Extrait de la Gazette Royale Américaine,
bliée à New-York le 9 Juillet. (Cette Ga-
te s'imprime ſous l'inſpection du Com-
ndant Anglois de New-York.)

Nous ſommes informés par des nouvelles
e l'on dit être autentiques, que les Géné-
x Américains Gates & Parſons, avec
ſieurs Dowgall & deux autres Brigadiers
néraux, ſont arrivés aux Plaines-blanches
2 de ce mois, & qu'ils occupent le
ein où en 1776, le Général Howe a
nbattu M. Washington. Leurs forces con-
ent dans les neuf Régimens ſuivans, ſa-

voir, ceux de Webbs, de Putnam, d'Enos, de Meggs, de Sheldon, de Nixon, de Sherburn, de Graham, de Wille's, avec quelque cavalerie. Ils ont fait halte pour les bagages & munitions. Un autre régiment (celui de Hooker) eſt en marche pour les joindre d'Albany.

On vient de recevoir à l'inſtant dans cette ville, la nouvelle de la mort de Philippe Livingſton, qui depuis pluſieurs années étoit Alderman de New-York, & un des membres du Congrès Continental.

Nous apprenons que le Général Washington, avec la plus grande partie de ſon armée, s'eſt avancé vers New-Brunſwick.

Les vaiſſeaux ſuivans étoient à Boſton le 19 Juin.

Vaiſſeaux.	*Canons.*	*Capitaines.*
Le Warren.....	32	Hopkins.
Le Raleigh.....	32	Thompſon.
Le Deane.....	32	Samuel Nicholſon.
La Brune.....	22	Vaiſſeau de la Comp des Indes Françoiſe
Le Cumberland.....	20	
Le Tyrannicide.....	14	Harleig.
L'Indépendance.....	14	
Le Hazard.....k...	20	Sampſon.
Le Hancock.....	20	Ci-devant le paquebo le Weymouth.
Leſſendwell.....	10	
L'Amiral Keppel.....	16	Une priſe de Briſtol.
Le Cyrus.....u.....	14	De Briſtol.

Les ſuivans ſont en croiſiere à la hau-eur de Matha's-Vineyard.

Le Mars.....	24	Trunron.
Le Général Arnold....	20	Magée.
La Revenge.....	12	Burr.

Le 8 Juin dernier le Congrès a arrêté de défendre l'exportation de toutes eſpeces de proviſions des Treize Etats-unis entre le 10 du mois dernier & le 15 Novembre prochain, à moins que ſes ordres ne ſoient révoqués.

Voici une petite aventure tragique qui s'eſt paſſée à Boſton : comme le Miniſtere Anglois pourra la faire préſenter à ſa Nation & à l'Europe ſous des couleurs plus aſſorties à ſes vues qu'à la vérité, ce ne ſera point mal fait de prendre l'avance, afin que chacun de ceux qui la liront dans les récits Anglois ſache à quoi s'en tenir.

De Boſton le 17 Juin.

Mercredi dernier, 10 de ce mois, le ſieur Brown, Lieutenant dans le vingt-unieme régiment Britannique, priſonnier à Proſpect-Hill, fut tué par une ſentinelle de la garde de ce poſte. Il prenoit l'air en chaiſe entre deux filles de joie de Boſton. Le Général Heath ayant défendu que les femmes ſortiſſent des lignes, la ſentinelle, ſuivant ſon devoir, cria à l'Officier de ne point paſſer outre. Celui-ci voulant pourſuivre, la ſenti-

nelle l'arrêta. L'Officier redoublant d'efforts pour paſſer, & ne donnant pour raiſon à la ſentinelle que des invectives, celle ci, après l'avoir ſommé à pluſieurs repriſes d'obéir, lui tira ſon coup dans la tête & le tua roide. Les Soldats Anglois priſonniers, qui ſe trouvoient à portée, ſe jetterent ſur le Soldat Américain, l'accablerent de coups & le traînerent par les talons la face tournée contre terre, juſques ſur une hauteur, où ils ne ceſſerent de le maltraiter qu'à l'arrivée d'un piquet Américain. — Cet evénement donna lieu à la lettre ſuivante, que le Major général Philipps, Membre du Parlement, crut devoir écrire au Major général Heath.

De Cambridge le 17 Juin 1778.

» Enfin on ne voit plus ici que le maſſacre & la mort. Un Officier Anglois, qui étoit ſorti pour prendre l'air, des caſernes de Proſpect-Hill, vient d'être tué par une Sentinelle Américaine. Je ne m'arrête point ſur les horreurs que fera naître la ſoif du ſang, qui s'eſt jointe dans ces Colonies à la rébellion. C'eſt à l'Europe à en juger par la ſenſation qu'elle éprouvera en les apprenant. Ce n'eſt point juſtice que je demande, car je ne crois point qu'il en reſte le moindre principe dans cette Province «.

» Je demande la liberté d'envoyer un Officier au Général Chevalier Henri Clinton par la voye des quartiers du Général Washington,

ington, avec mon rapport du meurtre qui ient d'être commis «.

Signé William Philipps, Major général.

Le Général Heath, juſtement offenſé pour s Etats-unis qui lui ont confié la garde & police de leurs priſonniers, d'une lettre arrogante & écrite dans un ſtyle ſi malonnête, n'a pas cru pouvoir ſe diſpenſer 'ordonner proviſoirement au Major Philipps s arrêts dans ſa maiſon & ſon jardin.

Les Orateurs du Sénat Britannique n'ont as plus brillé en Amérique, dans cette uerre, par leurs écrits & par leurs plaidoyeries ue par leurs proclamations.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. du 28 au ſoir.

On apprend dans le moment que les Amiux Harland & Palliſer ont mis à la voile Plymouth le 22. — Leurs diviſions content dans les vaiſſeaux ſuivans.

Diviſion de Harland.

Vaiſſeaux.	*Canons.*	*Hommes.*
Queen.....	90	772.
Duke.....	90	750.
Monarque.....	74	600.

Hector.....	74	600.
Centaure.....	74	600.
Shrewſbury.....	74	600.
Cumberland.....	74	600.
Bervick.....	74	600.
Sterling-Caſtle...	64	500.

Diviſion de Palliſer.

Vaiſſeaux.	*Canons.*	*Hommes.*
Formidable.....	90	772.
Océan.....	90	750.
Eliſabeth.....	74	600.
Robuſte.....	74	600.
Ramillies.....	74	600.
Worceſter.....	64	500.
Défiance.....	64	500.
América.....	64	500.
Vigilant.....	64	500.
Milford.....	28	185.

L'Arethuſe, de 32, avoit appareillé le 21 au ſoir.

L'Amiral Keppel a ſuivi ces deux diviſions le 23. La ſienne eſt compoſée de douze autres vaiſſeaux de ligne, dont je ne joins pas ici les noms, ne les ſachant pas encore bien préciſément. L'eſcadre entiere eſt de 30 vaiſſeaux de ligne. L'Amiral Keppel eſt rétabli ou de ſa goutte remontée ou de ſa bleſſure. On dit qu'il avoit eu une affaire avec l'Amiral Palliſer, à l'occaſion de quel-

ques propos tenus ſur ſa conduite dans le ombat du 27. Cette aventure, ſi elle eſt raie, a été tenue très-ſecrette.

P. S. du 29 Août.

J'ai paſſé la ſoirée d'hier, Monſieur, avec es Américains qui m'honorent de leur con-ance. Je m'empreſſe de vous communiquer uelques notes que j'ai rapportées de l'entre-en auquel ils ont bien voulu m'admettre.

Ils aſſurent que le goulet de Sandy-Hook 'eſt point auſſi étroit que les Gazetiers du Miniſtere le prétendent. Suivant eux, ce oulet eſt large de deux tiers de lieue, & les aiſſeaux qui tirent le plus d'eau peuvent y ntrer.

Leurs lettres atteſtent que le 14 Juillet, le Comte d'Eſtaing étoit encore dans la même oſition, où on le voit par la lettre du Lord Howe. — D'un autre côté, il eſt certain ue le paquebot le *Grantham*, n'a appareillé ue le 18. — Il s'enſuit que du ſilence de la Cour ſur cette date, on peut conclure que le Comte d'Eſtaing étoit encore le 18 devant New-York. Il eſt même très-vraiſemblable, ue les Miniſtres ont une troiſième lettre du Lord Howe, à ce ſujet, qu'ils n'auront pas gé à propos de publier; & qu'ils en ont areillement du Chevalier Clinton, de plus écentes que celle du 5 Juillet, dans leſquel-es ce Général aura parlé de l'inquiétude que ui donnoit l'arrivée du Comte d'Eſtaing.

Car il a dû ſavoir, comme le Lord Howe, l'échelle que faiſoit l'eſcadre de Toulon depuis le 5, jour de ſon apparition à la côte de la Virginie, juſqu'au 18, jour du départ du paquebot.

Le Comte d'Eſtaing n'a pu ignorer aucun des détails de l'affaire du 28 Juin, & de ſes ſuites, & la détreſſe que devoit éprouver l'armée angloiſe dans New-York. — Pluſieurs des notables habitans du nouveau Jerſey, & entr'autres le Gouverneur Livingſtone, ſont venus dîner à ſon bord. C'eſt un fait conſigné dans pluſieurs Lettres. — On ne croira donc point les Gazettiers qui répéteront d'après certains papiers anglois, que M. le Comte d'Eſtaing n'a pu ſe procurer des Pilotes pour le faire avancer vers le Port de New-York. M. Livingſton lui en auroit ſervi lui-même.

L'armée Angloiſe dans New-York, après l'exceſſive fatigue d'une marche de près de trois ſemaines, par une chaleur où le thermometre étoit à 92; après une action auſſi vive & meurtriere que celle du 28 Juin, devoit être réduite à l'état le plus déplorable. Depuis près d'un an, & ſur-tout dans tout l'hyver, cette armée n'avoit vécu que de ſalaiſons: elle avoit traverſé les Jerſeys par une chaleur exceſſive, dans des ſables brûlans, manquant de tout, & buvant les plus mauvaiſes eaux; il eſt inconteſtable qu'à l'arrivée du Comte d'Eſtaing devant New-York tous les

ôpitaux de cette ville devoient être remplis, & que la dyſſenterie aura conſidérablement diminué cette armée. Ce ſont toutes circonſtances que le Comte d'Eſtaing ne pouvoit pas ignorer, ayant de plus toutes les facilités poſſibles pour concerter ſes opérations avec le Général Washington.

Il y avoit, ou il devoit y avoir un nombre conſidérable de bâtimens dans le port de New-York, chargés très-richement pour l'Angleterre. Il eſt vrai que ces bâtimens ont une iſſue par le canal ou ſound de Long-Iſland, par où s'eſt échappé le paquebot le Grantham; mais ſi M. d'Eſtaing, comme cela eſt probable, a eu connoiſſance de la diſperſion de l'eſcadre de Byron, il aura pu envoyer à l'ouverture de ce canal, vers Block-Iſland, deux ou trois de ſes vaiſſeaux, qui y auront tenu renfermés tous les bâtimens de tranſport, ſans craindre deux ou trois vaiſſeaux de ligne de l'eſcadre du Lord Howe, qui ne ſont point avec lui dans *Sandy Hook*, mais qui ne ſont nullement en état de ſe meſurer avec ceux de M. d'Eſtaing. Toutes ces conſidérations doivent faire conclure que le Comte d'Eſtaing n'aura point abandonné le blocus qu'il a commencé, dans des circonſtances ſi favorables; & que s'il y a quelque part des lettres de Boſton du 17 Juillet écrites par des perſonnes de ſon eſcadre, ou bien ces lettres ſont fauſſes, ou bien ces perſonnes y ont été envoyées ſur une frégate.

Aucune raiſon n'invitoit M. le Comte d'Eſtaing à aller à Boſton, s'il pouvoit mieux employer ſes forces ailleurs, pas même les munitions dont il étoit chargé, qu'il pouvoit mettre à terre auſſi-bien à Rhode-Iſland, ou à Portſmouth, & qui de-là ſeroient aiſément tranſportées à Boſton.

Enfin, il eſt très-vraiſemblable que les dernieres flottes parties d'Angleterre ou d'Irlande pour New-York, tomberont dans l'eſcadre de M. d'Eſtaing, & même les vaiſſeaux de l'eſcadre de l'Amiral Byron qui s'en étant détachés, imagineront ſe réunir à New-York au Lord Howe.

D'après tous ces détails qui, comme vous le voyez, viennent de bonne ſource, vous ne devez pas être ſurpris de la conſternation, où toutes les Gazettes vous repréſenteront le Miniſtere d'Angleterre, & que juſtifie bien ce qui fut dit hier par le Lord Townshend, dans ſa cotterie, » que les dernieres nouvelles de l'Amérique étoient les plus fâcheuſes que l'on eût encore reçues. «

FIN.

LETTRE.

D'un Banquier de Londres, à M.*** à Anvers.

De Londres le 10 Septembre 1778.

LORSQUE la terre & la mer ſont couvertes d'armées qui ſe menacent, il n'eſt perſonne, Monſieur, qui n'ait le droit de s'intéreſſer aux événemens heureux ou malheureux que leur choc peut amener. Mais la multitude ne porte pas plus loin ſes ſpéculations. C'eſt au politique ſeul qu'il appartient de remonter juſqu'aux ſources cachées de ces grands mouvemens, & de ſcruter les paſſions humaines qui les ſuſcitent. Perſonne n'attend avec plus d'impatience que vous des nouvelles de l'expédition de M. le Comte d'Eſtaing, ou d'un ſecond combat entre les armées navales de la France & de l'Angleterre; mais vous n'en êtes pas moins attentif à obſerver les Anglois dans les diſſenſions de leur Cabinet, qui ſûrement n'attachent pas au même degré le vulgaire des ſectateurs. Cette reflexion m'encourage à continuer de mettre ſous vos yeux la querelle des deux principales factions qui diviſent ce

pays ſous le nom d'*Aratus* & du *Whig conſequent* : querelle remarquable par cette étrange ſingularité que chacun d'eux ſe pique de vouloir tout le mal poſſible aux Miniſtres en place, quoiqu'il y ait cette étonnante oppoſition entre le moyen par lequel ils ſe flattent de réuſſir à les faire pendre, que l'un entend que ce ſoit par la paix & l'autre par la guerre.

Lettre d'ARATUS à un Gazetier.

J'ai vû, Monſieur, dans votre gazette du Jeudi 6 Août, qu'on me taxe de n'être point d'accord avec moi-même, pour avoir dit dans ma lettre du 31 Août 1776 que les Miniſtres engageoient les armes Britanniques dans une cauſe où il n'étoit pas poſſible de leur ſouhaiter du ſuccès ſans déſirer que les ennemis les plus invétérés de notre liberté fûſſent armés de tous les moyens poſſibles de nous aſſujettir, au lieu de quoi on m'entend déclarer aujourd'hui, quoiqu'en formant des vœux pour une réconciliation avec l'Amérique : qu'il vaudroit infiniment mieux nous expoſer à tous les dangers poſſibles & riſquer plutôt notre dernier vaiſſeau & notre dernière guinée, que de faire la paix avec l'Amérique, ſi, non contente que nous lui accordions l'indépendance, ſous la condition qu'elle promettra d'avoir toujours les mêmes amis & ennemis que nous, *elle inſiſte pour que nous*

omprenions la France dans le Traité. Je ſoup-
onne le Whig votre correſpondant d'être
n Américain, qui emporté par ſon affec-
on pour ſon pays, aura dépouillé toute
pece de ſentiment pour l'Angleterre. Si
ai deviné juſte, il doit m'excuſer de garder
l'Angleterre la premiere place dans mon
œur.

Lorſqu'il s'agiſſoit de diſcuter s'il conve-
oit de réduire l'Amérique à une ſoumiſ-
on ſans réſerve, l'intérêt de l'Angleterre
'a paru demander que l'Amérique reſtât li-
e & non pas que des *Miniſtres, imbus de*
incipes incompatibles avec la liberté, fûſſent
is en état d'employer les revenus de l'Amé-
que à corrompre l'intérieur du Royaume, &
e les conquérans de l'Amérique fûſſent em-
oyés à nous mettre dans l'eſclavage. Comme
ni de l'humanité & ennemi du deſpotiſme,
i penſé qu'il étoit injuſte de nous arroger
droit de puiſer à notre gré dans les coffres
l'Amérique & d'être les ſeuls juges des ſommes
e nous pouvions y prendre J'ai applaudi à
réſo'ution que les Américains ont priſe
riſquer tout plutôt que de nous laiſſer
maîtres de décider s'ils payeroient *trois*
niers ou trois ſols pour livre. Mais aujour-
hui que la queſtion conſiſte à ſavoir ſi
us nous ſoumettrons à *recevoir la loi* de l'A-
érique, & *à lui obéir lorſqu'elle nous ordonne*
ne point avoir de démêlés avec la France,
qui plus eſt à comprendre nos ennemis

invétérés dans une paix qui en augmentant leur richeſſe & leur puiſſance, *nous fera autant de mal que nous pourrions en appréhender de la guerre la plus malheureuſe*, & qu'elle ne nous laiſſe d'autre alternative que de nous décider à une guerre avec la France, (& peut-être même avec l'Eſpagne ſi elle ſe met contre nous) j'en fais hautement l'aveu, *il n'eſt plus poſſible que je ſois Américain.* Et comme je ſuis bien convaincu qu'une guerre immédiate eſt le ſeul moyen qui puiſſe nous ſauver de l'abyme entrouvert ſous nos pas, je ne connois plus d'autre intérêt que l'honneur & la proſpérité de l'Angleterre, & j'aimerois mieux n'être jamais en paix avec l'Amérique que de l'acheter au prix *d'une trêve ruineuſe, deshonorante & plâtrée avec la France.*

Je répéte ma derniere aſſertion : *quand on ne conſidereroit que les forces maritimes de la France, cette raiſon ſeule ſuffit pour nous déterminer à la guerre.* Si pendant une paix de quinze ans la France s'eſt faite une puiſſante marine, (ayant eu à la créer preſque (*a*) entiere) tandis que l'Angleterre a vu diminuer la ſienne dans la même proportion, notre conſervation exige que nous arrachions le poignard des mains de la France *avant que les forces qui nous reſtent deviennent inférieures aux ſiennes par une nouvelle paix*, &

(*a*) Voyez le premier diſcours du Roi après ſon avénement au trône.

ue les forces de la France n'acquierent une igueur nouvelle.

Si c'eſt la réſolution des Américains de n'accepter aucunes conditions de paix, à moins que la France n'y ſoit compriſe, la *guerre devient néceſſaire pour diſſoudre cette aſſociation.* Lorſque la Marine de France aura été obligée de rentrer dans ſes ports, & que n'oſant plus tenir la mer, elle ne pourra protéger l'Amérique, *les Américains ſeront autoriſés à abandonner l'alliance d'une Puiſſance qui ne ſera plus en état de remplir ſes engagemens. Si la fortune ſe déclare pour nous*, le ſang anglois qui coule dans leurs veines les forcera de ſe réjouir de nos victoires. Si au contraire nos armes ſont malheureuſes, le même principe les portera à compatir à nos calamités. *Laiſſons à leur ardeur le tems de ſe refroidir, la nature reprendra ſes droits*, ou bien ils ne ſont pas tels que je me les repréſente.

Tant que nous avons eu les armes à la main pour leur arracher leurs priviléges, nous n'avons pas dû être ſurpris de trouver en eux nos plus cruels ennemis. Mais lorſqu'un frere demande pardon, & qu'il tend les bras à ſon frere pour l'embraſſer, l'offenſé & l'offenſeur oubliant leurs anciennes inimitiés, ſe précipitent dans le ſein l'un de l'autre avec un redoublement d'affection. Il n'y a point d'injure ſi grave qui ne puiſſe être pardonnée, lorſque celui qui l'a faite ne s'en rappelle le ſouvenir qu'avec horreur.

Si je vois dans mon frere d'autres ſentimens : s'il eſt capable de prêter ſon épée à l'ennemi qui veut me donner la mort ; mes bras ne le cherchent plus pour l'embraſſer, ce n'eſt plus mon ſang. Si, *lorſque nous aurons ceſſé de faire du mal aux Américains*, ils continuent *de ſe battre* avec acharnement contre nous, & d'aſſiſter les *François*, nos ennemis ; la nature aura dès lors perdu tous ſes droits ſur leurs cœurs : ce ne ſeront plus des *Anglois* ; & il nous importe fort peu qu'ils exiſtent, ou diſparoiſſent de deſſus la terre.

Mais, à entendre le Whig votre correſpondant, » je voudrois faire ſervir des Whigs à protéger & établir l'empire de la Junte ; & ſous prétexte d'humilier la France, je finirois par mettre les Whigs à la merci de leurs plus cruels ennemis. Je voudrois renforcer encore du poids de la popularité la balance du deſpotiſme, &c. « Ce Whig paroît fort mal informé des diſpoſitions de nos Miniſtres. Pour moi qui les connois, je ſuis bien sûr que ſi l'Amérique ordonne *qu'ils n'entrent point en guerre avec la France, ils recevront cet* ORDRE *avec plaiſir*. Les Gazettes à leurs gages regorgeront d'articles dans leſquels on demandera à hauts cris *la paix avec l'Amérique* ; & ce cri ſera répété par tous les Papiſtes & les Jacobites des trois Royaumes. *Shebbeare* & *Johnſon* prendront la plume auſſi-tôt pour ſoutenir le même ſyſtême ; & ceux qui ont demandé la guerre

vec le plus d'acharnement, (& qui ſe mon-
roient altérés de ſang américain, *tandis que*
eſpérance de conquérir l'Amérique leur donnoit
elle de détruire la liberté de l'Angleterre,) cé-
eront à UN MOUVEMENT DE COMPASSION
ui leur fera déſirer qu'on mette un terme à
effuſion du ſang humain. Ces mêmes hommes
ui ont affecté tant de délicateſſe pour » la
ignité & l'honneur de l'Angleterre, *dans*
n tems où l'Angleterre auroit dû ſe relâcher de
uelque choſe en faveur de ſes ENFANS, *la*
erront ſans répugnance TOMBER AUX GE-
OUX DE LA FRANCE. « Voilà préciſément
e qui engagera le Miniſtere à conſentir à
indépendance de l'Amérique. En conſé-
uence, c'eſt votre Correſpondant Américain
z non moi qui déſire renforcer du poids de
popularité la balance du deſpotiſme. C'eſt
ni qui plaide la cauſe des Miniſtres. *Pour*
onner la paix à l'Amérique, il mettroit l'au-
orité entre les mains de ceux mêmes qui ont
épandu tant de ſang britannique, & dé-
nembré l'Empire. *La tempête fait ſentir le*
eſoin d'un Pilote, & la guerre placera les
Whigs au gouvernail: mais laiſſez les vents
appaiſer & la mer redevenir calme, & vous
errez l'équipage retomber dans le ſommeil
e l'inſouciance, quoiqu'à l'ancre *ſur un fond*
e mauvaiſe tenue, au milieu des briſans. En
onſéquence, ceux qui plaident contre une
uerre avec la France, plaident pour ſoute-
ir *les Miniſtres dans leurs places.* Ils n'ont

aucune envie de recouvrer l'Amérique, même comme alliée, au prix d'une guerre avec la France. — Et ils ſe croiront redevables à tout Américain qui (conjointement avec les Papiſtes & les Jacobites) s'efforcera de préparer & d'accoutumer la Nation au ſacrifice de l'intérêt, de la réputation, de la ſûreté Britanniques; ſacrifice auquel ils conſentiroient ſans doute volontiers, pour conſerver leurs places & peut-être leurs têtes.

Signé, ARATUS.

P. S. Aucun homme raiſonnable ſouffriroit-il que *ſon ennemi déclaré* fût nommé arbitre dans une affaire dont la déciſion intéreſſeroit *ſa fortune*, *ſon honneur*, & *même ſa vie?* Eſt-ce pour notre intérêt que notre ennemi interpoſe ſa médiation? Cependant l'Eſpagne eſt actuellement arbitre de notre ſort: c'eſt l'Ambaſſadeur d'Eſpagne qui doit arranger nos affaires; & la Nation ne trouve rien à dire à tout cela!

Réponſe du Whig conſéquent.

L'Ecrivain qui ſigne *Aratus*, ſe trompe groſſièrement en me ſuppoſant Américain, ou en prétendant que je ne ſuis pas un auſſi ferme partiſan que lui de l'honneur & de la proſpérité de l'Angleterre ma patrie. Ce n'eſt point par-là que nous différons, lui & moi, dans nos vues & dans nos affections. Le point ſur lequel nous ne pouvons point nous accorder

ccorder, c'eſt la perſuaſion où je ſuis que
ant que le timon de l'Etat reſtera entre les
nains de l'adminiſtration actuelle, toutes ſes
émarches ſeront marquées au coin d'une
onteuſe puſillanimité. En conſéquence,
ous ne pouvons pas convenir de l'expédient
prendre pour ſauver la nation du poids
ccablant de l'influence écoſſoiſe & de la tyran-
ique adminiſtration des Torys ſous laquelle
ous gémiſſons depuis ſi long-tems. Suivant
noi, les Whigs ne doivent pas remuer un
oigt pour participer aux opérations d'un
abinet, dont le ſyſtême a été conſtamment
'exterminer tous les amis de la révolution,
oit par des loix inſidieuſes ou des hoſtilités
uvertes, comme en Amérique, ſoit en fe-
nant la diſcorde & la corruption, comme
n Angleterre. Le titre & la penſion ſi bien
nérités par le Lord Chatham, ne lui ont-ils
as été donnés plutôt à deſſein de le décré-
iter & de l'avilir, que de l'honorer & le
écompenſer? L'eſprit artificieux des Ecoſ-
ois n'a-t-il pas tendu tous les piéges poſſi-
les à la vertu d'un Camden? Les talens
'un Whig furent-ils jamais courtiſés dans
'autres vues que de lui enlever ſon honneur
: d'écraſer ſon parti? Qui pourra jamais ou-
lier la malheureuſe deſtinée d'un *Yorke*,
iſte victime d'une intrigue de cour & de ſa
oible crédulité? Celui-là s'étoit fait auſſi un
oint d'honneur de céder aux déſirs d'un
ouverain *bien inſtruit*. Pris dans les filets du

Cabinet, il fit de vains efforts pour s'en dégager. Mais voyant qu'il avoit déshonoré ſa famille, déſerté ſon parti, trahi & vendu ſon pays, ſes ſentimens lui impoſerent la loi de mourir, ne pouvant plus vivre ſous le poids de la honte & du remords. Que la triſte fin d'*York* ſoit toujours préſente aux yeux de tous les Whigs qui cherchant à reconcilier deux partis oppoſés, deviennent l'inſtrument du deſpotiſme, & la dupe de l'ambition. Des ſujets libres n'ont qu'un ſeul moyen de ſe faire reſpecter du Gouvernement, & de ſe rendre utiles à la patrie, quand les Miniſtres oſent exercer le deſpotiſme. Ce moyen, c'eſt d'unir leurs forces pour agir de concert & avec fermeté dans un corps d'oppoſition ſolidement & étroitement lié. Auſſi-tôt que le pouvoir eſt flétri par l'arbitraire, on ne peut plus le ſervir ſans opprobre.

Lorſque de mauvais Miniſtres, qui n'ont pour loix que leurs caprices, ont plongé un Royaume dans une guerre civile : lorſqu'ils l'ont démembré & conduit juſqu'au bord du précipice ; ils ſont comme les joueurs déſeſpérés, qui riſquent leur tout ſur une carte. Dans une pareille criſe, eſt-ce au parti le plus expoſé à leur haine & à leur pouvoir, à unir ſes forces pour ſoutenir des hommes & des opérations que chacun de ſes principes lui crie de déteſter & de contrecarrer ? Les Whigs ſeront-ils la force matérielle & l'inſtrument paſſif qui exécuteront les plans for-

més par leurs adverſaires ? Leur politique les pouſſera-t-elle à jouer le rôle d'un extravagant ſuicide ?

Mais, dit Aratus, » quand le vent de la guerre a ſoulevé les flots, il faut bien un Pilote au gouvernail ; & entre quelles mains peut-il être, ſi ce n'eſt dans celles des Whigs. « Je lui répondrai que ſes vues politiques n'ont aucune baſe aſſurée, & qu'il ne calcule point d'après la conduite paſſée & actuelle du Gouvernement. Les calamités que nous avons éprouvées, nos dangers préſens paroiſſent-ils faire la moindre impreſſion ſur le Roi ou ſur ſes Miniſtres, & devoir produire quelque changement dans le ſyſtême & dans les opérations du Cabinet ? L'Idole de la Cour a-t-elle été renverſée de deſſus ſon autel infâme ? Ses Prêtres & ſes Adorateurs lui brûlent ils moins d'encens ? Ses Créatures ſont-elles moins careſſées & protégées qu'auparavant ? N'avancent-elles pas dans la faveur royale en proportion du dégré où elles encourent la haine & le mépris des peuples ? Chaque ſottiſe qu'elles font ne leur donne-t-elle pas un nouveau titre pour de nouveaux honneurs & de nouveaux émolumens ? Tout cela annonce-t-il que le Roi ſoit diſpoſé à abandonner ſes Miniſtres actuels, ou à les livrer au glaive de la Juſtice ?

Aratus affecte de croire qu'une guerre avec la France forcera le Gouvernement à rappeller les Whigs dans le Miniſtère. Mais s'il

eſt de bonne foi, peut il ſuppoſer leurs adverſaires aſſez imbécilles pour ne pas empêcher cette guerre? Les Torys feront-ils comme les Whigs qui ſe battent pour leurs ennemis, & voudront-ils perdre pour les faire gagner? N'eſt il pas bien plus croyable qu'ils feront dépendre leur crédit, le ſuccès de leur parti, leur propre exiſtence miniſtérielle, du bonheur de battre eux mêmes les François, & de détruire les effets du Traité de la France avec l'Amérique? Je ſuppoſe que pour éviter une guerre, ils fiſſent actuellement la paix, & qu'ils abandonnaſſent l'Amérique à la France; *Aratus* croit-il qu'il reſte aſſez peu de courage & d'honneur à la Nation, pour qu'elle ſouffre que des traîtres auſſi infâmes gardent tranquillement leurs places? Les calamités qui aſſiégeront le Royaume, les cris d'un million de malheureux mourans de faim & de froid, ne ſeront-ils pas capables de faire perdre à ces Miniſtres la protection de la Couronne, & d'attirer ſur eux le châtiment qu'ils méritent? Eſt il probable que tout autre moyen puiſſe guérir les préjugés enracinés qui juſqu'à préſent ont ſoutenu & ſauvé ces traîtres, ſur le bord même de l'abîme? Si leur perte pour être conſommée n'attendoit qu'une guerre avec la France, même quand il devroit s'enſuivre le retour de l'Amérique, Aratus croit-il que nous aurions cette guerre? Non: l'Amérique n'aura jamais aucun

prix aux yeux de la *Junte*, que par une réduction qui l'asservisse. Pense t on que cette cabale, avec tous ses adhérens, grands & petits, consente jamais à avoir les mêmes amis & les mêmes ennemis que les Whigs Américains? Cette idée seule est ridicule. Les hommes sont aussi incompatibles que les principes; &, suivant l'expression du Lord Mansfield, *il faut que vous ayez leur vie, ou qu'ils aient la vôtre.* « Il n'y a point d'alternative: ce principe s'applique également aux Whigs de la Grande-Bretagne & à ceux des Colonies. Mais comme les Torys seuls ne sont point en état de lutter avec la France, ils n'osent appliquer l'axiome écossois à l'Angleterre, au moins pour le présent. Ils préferent de nous amener par de fausses caresses, à une sujettion réelle, en nous employant à leur service, & pour leur seul intérêt, contre un ennemi dont, sans notre concours, il leur sera impossible de triompher.

Mais quant à l'idée de voir les Whigs arrivés par une guerre à l'autorité, c'est un rêve puérile; & je suis bien convaincu que le Lord Chatham lui-même, quand il ressusciteroit avec toute sa premiere vigueur, ne seroit jamais employé comme Ministre. Lorsqu'une fois il y a un plan de *domination* arrêté, il en est de tout Gouvernement comme de celui des Medes & des Perses, le mérite & l'habileté deviennent des choses ridicules &

inutiles. On ne veut que de l'obéiſſance. En conſéquence, il faut laiſſer les amis de la liberté & de la révolution, conſerver leurs talens & leur courage, pour le tems où la Providence leur fournira l'occaſion de les exercer au ſervice *réel* de leur pays & non de la cabale la plus ennemie de tous ſes droits conſtitutionnels. Que le deſpotiſme des Torys ſe déploye dans toute ſon étendue, afin qu'une nation trop long-tems trompée puiſſe comprendre pleinement & entierement leurs principes, lorſquelle en ſentira les effets. Si nos peuples, ſemblables aux Iſraélites miraculeuſement tirés de ſervitude, ſoupirent encore après les viandes d'Egypte, & s'ils ne peuvent plus d'eux-mêmes ſecouer les entraves de la tyrannie civile & religieuſe, la faim & les mauvais traitemens réuſſiront peut-être à guérir une frénéſie auſſi invétérée.

L'idée de comprendre la France dans un traité avec l'Amérique paroît ſurtout bleſſer la ſenſibilité patriotique d'Aratus. Mais ſoyons juſtes, en dépit des préjugés nationaux. — L'Amérique n'a-t-elle pas eſſayé ſans fruit tous les moyens de ſupplication & de conciliation? N'avons-nous pas eu aſſez d'occaſions de raccommoder nos affaires par un traité, lorſque nous avons été convaincus que nous n'avions rien à eſpérer de la force? Si des actes outrés de violence de notre part ont forcé des Anglois à ſe jetter dans

les bras de la France, pouvons-nous leur reprocher une conduite qui leur a été dictée par le ſentiment le plus naturel, celui de ſe défendre? Devons-nous croire qu'ils ſeront faux & ingrats envers leur Bienfaiteur, parce que ce Bienfaiteur eſt notre ennemi?

Il ne paroît point par leur Réponſe aux Commiſſaires, qu'ils ayent l'orgueil de nous preſcrire *de ne point faire la guerre à la France.* » Ils demandent pour ſeules conditions préliminaires, que nous ratifions leur indépendance, ou que nous rappellions nos troupes? Ce préalable une fois accordé, nous trouverons en eux toutes les facilités pour une négociation, qui pourront ſe concilier avec leurs autres engagemens. Voudrions-nous qu'ils violaſſent la foi des traités avec aucune autre Puiſſance? Quel garant aurions nous alors de leur fidélité envers *nous?* Ne vaut il pas mieux faire cette paix aux conditions les plus favorables qu'il ſera poſſible pour les Américains, que d'aigrir les choſes au point de fermer la voie à toute eſpece de conciliation? Pouvons-nous attendre quelque retour de confiance ou d'affection fraternelle de leur part, tant que les Miniſtres actuels conſerveront leurs places? Ne peut il pas ſe préſenter quelque autre ſujet de querelle avec la France, qui n'auroit aucun rapport avec les griefs de l'Amérique ou avec ſon traité; & ce moyen ne nous

fourniroit-il pas bientôt une occaſion de meſurer nos forces navales avec celles de la France? Si alors nous parvenons à recouvrer la ſouveraineté de la mer, ne nous ſera-t-il pas aiſé de rompre le traité des François avec l'Amérique, & de recouvrer ainſi la majeure partie des Colonies, de leur commerce & de leur amitié, ſans que *leur honneur* ſoit compromis? Une pareille réunion des Whigs Anglois & Américains ne diſſipera-t-elle pas leurs ennemis communs? N'eſt-ce pas même le ſeul moyen de rétablir la conſtitution & le Gouvernement? Mais ſi au contraire, par l'effet des artifices de la Junte, ou par une trahiſon de faux freres, les Whigs ſont mis aux priſes les uns contre les autres, pour la cauſe du deſpotiſme, ils détruiront eux-mêmes leur pouvoir & leur crédit. Leurs diviſions inteſtines les mettront à la merci de deux Puiſſances auxquelles ils auroient dû donner la loi, s'ils fuſſent reſtés unis. Il n'y a donc aucune conſidération qui doive brouiller les Whigs Anglois & les Whigs Américains. Leur cauſe eſt la même. — C'eſt la cauſe de l'humanité. — Elle a pour ennemis tous les tyrans. — Il faut que les amis de la liberté triomphent ou tombent enſemble.

UN Ecrivain qui ne montre pas des diſpoſitions plus bénignes que les deux précédents pour les Miniſtres, a profité de la

poſition embarraſſante où les dernieres nou-
velles repréſentent le *Lord Howe*, pour met-
tre ſous le point de vue le plus déſavorable
a conduite du Lord *Sandwich*, comme Mi-
niſtre de la Marine. Voici ſes Obſervations.

Obſervations ſur l'expédition de l'Amiral Byron.

Nous avions le 11 Avril dernier, du pro-
pre aveu du Lord Sandwich, trente-trois
vaiſſeaux de ligne, ſoit à l'ancre à Spithead,
ſoit dans le golfe de Biſcaye, ſoit à Ply-
mouth. Le 27 Mars le Comte d'Eſtaing a
quitté Paris pour prendre le commandement
l'une eſcadre de douze vaiſſeaux de ligne
leſtinés pour l'Amérique : je dis deſtinés pour
'Amérique, parce que je ſais que dès le 17
Mars, jour où la déclaration offenſante faite
ar l'Ambaſſadeur de France le Vendredi 13
été communiquée aux deux Chambres du
'arlement, notre Miniſtere avoit des infor-
nations poſitives que Boſton ou la Delavare
toit le lieu de la deſtination de cette eſ-
adre. Le 10 Avril, le Secrétaire d'Etat,
inſi qu'il appert par les pieces miſes ſous
es yeux du Parlement, étoit inſtruit que
ous les gros vaiſſeaux, à l'exception de deux,
toient à la rade de Toulon le 28 Mars, &
ue tout l'armement mettroit infailliblement
n mer entre le 12 & le 15 Avril.

La gazette que j'ai vue le 25 Août & qui
enfermoit une lettre du Lord Howe, m'a

ſingulierement allarmé. Ce Lord, après avoir informé les Commiſſaires de l'Amirauté que l'eſcadre Françoiſe avançoit ſur lui & avoit jetté l'ancre la veille de la date de ſa lettre devant Sandy Hook, ajoute avec ce ton de modeſtie & de fermeté, par lequel il s'eſt toujours fait remarquer: » j'ai la ſatisfaction de penſer que ſi l'attaque à laquelle je m'attends, a lieu, elle ne tournera pas au deshonneur des armes de Sa Majeſté «. Voilà le langage d'un Anglois & d'un brave marin! Mais eſt-il poſſible d'eſperer que ſi les deux eſcadres en viennent aux mains, ſix vaiſſeaux du troiſieme rang, pourris & tenant la mer depuis deux ans & demi, puiſſent réſiſter à douze vaiſſeaux François, dont deux du ſecond rang, ſix de 74 canons & quatre de 64, qui ſont ſortis du port il n'y a pas encore trois mois? Ce ſeroit aſſurément le comble de la folie de s'en flatter. Les vaiſſeaux dont je parle, vu leur rang & les circonſtances où ils ſe trouvent, ne ſauroient ſe préſenter devant des vaiſſeaux François de 74 canons qui ſont preſque auſſi conſidérables que nos vaiſſeaux du ſecond rang & encore beaucoup moins devant les vaiſſeaux François du ſecond rang, qui ſont peu inférieurs, ſi même ils ne ſont égaux à nos vaiſſeaux les plus forts, attendu qu'ils ne different de ceux-ci qu'en ce qu'ils portent leurs canons ſur deux ponts, ce qui eſt plutôt un avantage dans un calme.

Mais ces nouvelles, quelques triſtes qu'elles

ient, pourront être ſuivies d'autres encore
is funeſtes. Si la petite eſcadre du Lord
owe doit être ſacrifiée, j'oſe prédire que
Lord, auſſi bien que ceux qui ſont ſous
n commandement, feront leur devoir en
ais Marins Anglois. S'ils ſont vaincus, ils
riront en héros, Mais que deviendra l'A-
ral Byron, dont l'eſcadre a été réduite,
-on, par divers accidents à ſix ou huit
ſſeaux? Cet Amiral ſubira indubitable-
nt le même ſort que le Lord Howe, s'il
ſt pas inſtruit à tems de l'arrivée du Comte
Eſtaing. Voilà comme toutes nos forces na-
es dans l'Amérique Septentrionale devien-
ont la proie de la France. Alors le Lord
ndwich lui-même ne pourra pas nier que
France n'ait le choix de tomber ſur nos
es des Indes Occidentales, ou bien, en
ant revenir ſa flotte de l'Amérique, de
ſurer d'une ſupériorité complette ſur nous
s les mers d'Europe, ce qui mettra tout
oup notre commerce & nos côtes à ſa
rci.

Qu'il me ſoit permis à préſent de faire
x ou trois queſtions ſuccinctes au premier
rd de l'Amirauté ou à quelqu'un des nom-
ux ſcribes qu'il a à ſes gages pour dé-
r les meilleurs amis de la nation & pour
ire un peuple aveuglé, je pourrois dire
peuple qui eſt à la veille de perdre ſon
tence.

ourquoi le Lord Sandwich, ou ſi ce

Lord veut mettre la faute ſur autrui, pour
quoi le Cabinet n'a-t-il pas fait partir o
donné des ordres pour faire partir une e
cadre égale à celle de Toulon, auſſitôt qu'
a ſû qu'on équipoit un ſemblable armemen
dans ce port, & qu'il étoit deſtiné pour l'A
mérique? Or il a ſû cette nouvelle dès
17 Mars.

Si le Lord Sandwich ou le Cabinet n'
pas ajouté foi à la nouvelle de cet arme
ment, pourquoi ne l'a-t'il pas crue au moi
le 6 Avril, jour qu'il a reçu avis du dé
part du Comte d'Eſtaing de Paris pour Tou
lon?

Pourquoi ne l'a-t-il pas crûe le 26 Avril
jour qu'il a appris que le Comte d'Eſtain
avoit mis à la voile le 13 du même mois

Pour quelle raiſon, enfin, l'Amiral By
ron a-t-il été retenu dans la Manche juſqu'a
9 Juin, quoiqu'on eût reçu des informatio
autentiques que le Comte d'Eſtaing éto
dans la proximité du Détroit de Gibralta
le 21 Avril; nouvelle qui eſt arrivée au Bu
reau des Secrétaires d'Etat le Vendredi pr
mier Mai?

Signé, RUSSEL.

Apperçu politique du premier au 5 Septembr

Depuis huit jours il ne s'eſt rien offe
de nouveau à nos ſpéculations que l'hiſtoi
fort étrange d'un Capitaine de vaiſſeau juge

nvaincu & puni, le tout très-leſtement & pleine mer, ſans que perſonne puiſſe dire juſte pourquoi. Quelques-uns prétendent 'il s'étoit enivré avant & après le combat Oueſſant. Si c'eſt une cauſe ſuffiſante pour ſſer un Capitaine de vaiſſeau, Dieu veuille oir pitié de la Grande-Bretagne ainſi que ſa marine.

Les Corſaires François & Américains con-nuent leurs déprédations, ſur-tout dans le ord, où un Flibuſtier ne ceſſe d'exercer s ravages, ſans paroître ſe douter ſeule-ent qu'il exiſte une marine Britannique. es Corſaires ont fait des coups encore plus rdis ſur les côtes d'Irlande où ils ont pris es vaiſſeaux à la vue des ports. On dit même u'ils en ont enlevé en plein jour juſques ns les rades & les rivieres, & qu'ils ont it des deſcentes. Où donc eſt cette marine vantée de l'ancienne Angleterre? Au ſur-us tout eſt crainte chez les uns, tout eſt perance chez les autres. Les craintes de la rande Bretagne ſe ſont réaliſées juſques dans s plus petits détails: ſes eſpérances ſe ſont outes évanouies ſucceſſivement; & la ſen-bilité Angloiſe ſemble s'être endurcie ſur s pertes, ſur le deshonneur & ſur la dé-eſſe de la nation. L'illuſtre Empire Bri-annique tombe peu à peu & ſans preſque en douter dans l'anéantiſſement: ſa diſſolu-on n'eſt accompagnée d'aucune convulſion, 'aucun ſoupir, d'aucune plainte, d'aucun

effort de l'eſprit public pour échapper à cette criſe fatale. La Nobleſſe du Royaume, ſes Orateurs, ſes Sages, regardent tout avec une indifférence ſtoïque ; ſes Marchands, ſes Négocians, ſes Bourgeois, ſupportent leurs taxes, leurs pertes & leur honte avec une patience qui tient de la léthargie & de l'abrutiſſement. Au ſurplus il faut que tout cela finiſſe, & ſelon les apparences, ce ſera avant peu. Il n'y a que Dieu qui en ſache le dénoument ; mais l'*imbroglio* fait trembler tout Philoſophe obſervateur.

L'Allemagne continue d'être le théâtre de la guerre, & ſans doute qu'elle ne tardera pas à produire quelque ſcène de ſang & de carnage.

Les mouvemens de la Ruſſie paroiſſent avoir plus de rapport aux diſſentions Européennes qu'à ſa querelle préſente avec la Porte. La Sémiramis du Nord ſeroit pour nous une bonne & fidele alliée ; mais qui eſt-ce qui peut ſecourir ceux qui ne veulent pas ſe ſecourir eux-mêmes ?

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. du 12 Septembre.

Il ne perce, Monſieur, aucunes nouvelles ni ſur la ſituation actuelle du Lord Howe dans ſon anſe de Sandy-Hook, ni ſur l'Amiral Byron, quoiqu'il ſe ſoit confirmé au ſujet

ce dernier que la diviſion de ſon eſcadre, vec laquelle il eſt reſté, n'étoit réellement ue de trois vaiſſeaux de ligne, & non de dix, nſi que certains Gazetiers aux gages des liniſtres prétendoient le faire croire. Comme eſt arrivé dans le port de Dartmouth des aiſſeaux pêcheurs, partis du grand Banc e Terreneuve vers le 17 Août, & qu'on a rien appris par eux, on a tout lieu de réſumer que dans tout le mois de Juillet moins, il ne s'eſt rien paſſé en Amérique ont le gouvernement Anglois ait quelque jet de ſe féliciter. Les plus fraîches nouelles qu'il nous ait lâchées ſont du 11 Juilt, date de la ſeconde lettre du Lord Howe, crite pour annoncer l'arrivée du Comte d'Eſing. Le paquebot, comme j'ai eu l'honeur de vous l'obſerver, n'eſt cependant parti e New-York que le 17 ou le 18, & ſûrement avec des dépêches poſtérieures à cette ttre du 11. Il faut croire que tout ce que Gouvernement Anglois peut ſavoir de plus i auroit beaucoup coûté à dire; & qu'il oit trouver quelque adouciſſement à ſa peine ans la torture où nous met notre impatiente rioſité. Quoiqu'il en ſoit, voici une piece ès-intéreſſante de la Gazette Royaliſte de ew-York du 14 Juillet, copiée d'après les azettes Américaines. C'eſt la relation que Général Washington a envoyée au Conès de l'affaire du 28 Juin, dont vous avez éja vû une relation imprimée à Trenton,

contre laquelle a reclamé le Général Lée. Ce n'eſt que d'après un récit auſſi impoſant que celui du Général en Chef, qu'on peut riſquer un jugemnnt ſur une affaire de cette importance. C'eſt pour vous en fournir le moyen que je me ſuis empreſſé de le traduire ſur la premiere copie qui en eſt parvenue entre mes mains.

Relation de l'affaire du 28 Juin à Monmouth dans les Jerſeys, entre l'armée Américaine & l'armée Britannique, envoyée au Congrès par le Général Washington.

D'English-Town le premier Juillet 1778.

Je ſaiſis ce premier moment de loiſir pour mettre ſous les yeux du Congrès un compte plus ample & plus détaillé des mouvemens de l'armée à mes ordres depuis qu'elle a paſſé la Delaware, que je n'aurois pû le faire juſqu'ici dans la ſituation des affaires.

J'ai eu l'honneur d'informer le Congrès, que jugeant l'ennemi ſérieuſement décidé à prendre ſa route par les Jerſeys, j'avois détaché la brigade du Général Maxwel, conjointement avec la Milice des Jerſeys, pour embarraſſer la marche de l'ennemi & l'arrêter par tous les obſtacles qu'il pourroit lui ſuſciter, afin de donner le tems à mon armée de l'atteindre & de tirer avantage de toutes les circonſtances favorables qui s'offriroient. L'armée ennemie ayant pouſſé juſqu'au bac de Coryel

Coryel, & traverſé la Delaware en cet endroit, je détachai auſſi-tôt le Colonel Morgan avec un corps de ſix cents hommes d'élite, pour aller renforcer le Général Maxwell, & je pris la route de Prince-Town avec le corps d'armée.

Comme l'ennemi ne preſſoit pas trop ſa marche, je lui ſoupçonnai du deſſein, & je ne fus pas le ſeul à imaginer que le Chevalier Clinton, ayant le projet de nous engager dans une action générale, viſoit à nous faire deſcendre dans le plat pays, où il auroit eſpéré, à la faveur d'un mouvement rapide, pouvoir prendre notre droite & ſe mettre en poſſeſſion des hauteurs d'où il nous auroit dominés. A cette conſidération ſe joignit le beſoin que les troupes avoient de repos & de rafraîchiſſemens, après les grandes fatigues qu'elles avoient ſouffertes tant des pluies que de l'exceſſive chaleur. Je pris donc le parti de faire halte au Bourg de Hopewel, éloigné de cinq milles environ de Prince-Town, & nous reſtâmes dans ce Bourg juſqu'au 25 Juin au matin.

J'avois fait la veille un ſecond détachement de quinze cents hommes d'élite, aux ordres du Général Scott, qui devoit renforcer ceux qui étoient déja près de l'ennemi, eſperant par ce moyen embarraſſer & retarder d'autant plus ſa marche.

Le 26, l'armée ſe porta ſur Kingſton. Je n'eus pas plutôt appris que l'ennemi pourſui-

vant ſa route, s'avançoit ſur Monmouth-Court-houſe, que je fis partir pour le même endroit mille hommes d'élite, commandés par le Brigadier général Wayne. J'ordonnai au Marquis de la Fayette de prendre ſous ſes ordres tout le corps avancé, y compris la brigade de Maxwell & l'infanterie légere de Morgan, & je lui recommandai de ſaiſir la premiere occaſion d'attaquer l'arriere-garde des ennemis.

Le même jour, 26 au ſoir, toute l'armée quitta Kingſton, où je fis laiſſer nos bagages, voulant me tenir à une diſtance convenable pour appuyer les corps avancés. Nous arrivâmes à Cranbury le lendemain 27 de grand matin. La grande chaleur & un violent orage nous empêcherent malheureuſement de reprendre ce jour-là notre marche. Il n'auroit été poſſible de le faire qu'avec les plus grands inconvénients, en fatiguant exceſſivement les troupes. Notre corps avancé ſe trouvant dans une poſition un peu moins défavorable, avoit quitté le poſte qu'il avoit occupé la nuit précédente, & vers le ſoir il étoit allé ſe placer ſur la route de Monmouuth, à cinq milles environ de l'arriere de l'ennemi, dans l'eſpoir de l'attaquer le lendemain 27 au matin, lorſqu'il ſe mettroit en marche. Notre corps d'armée étant reſté à Cranbury, le corps avancé ſe trouvant trop écarté & trop loin ſur la droite pour qu'il nous fût poſſible de le ſoutenir, ſoit qu'il eût voulu attaquer

l'ennemi, où que lui-même il eût eu à ſe défendre, je me décidai à envoyer ordre au Marquis de la Fayette de défiler par ſa gauche ſur English-Town, ce qu'il exécuta de grand matin le 27.

L'ennemi, qui étoit parti d'Allens-Town, avoit changé ſes diſpoſitions & placé à ſon arriere-garde ſes meilleures troupes, qui conſiſtoient dans les Grenadiers, dans l'Infanterie légere & dans les Chaſſeurs de la ligne. Ce changement me mit dans la néceſſité d'augmenter la force de notre corps avancé. Je détachai en conſéquence deux brigades pour joindre le Marquis de la Fayette à English-Town. Elles étoient conduites par le Major général Lée, à qui naturellement dut paſſer le commandement de tout ce corps, qui pouvoit être d'environ cinq mille hommes. Notre corps d'armée ſe remit en marche le même jour & fût camper à trois milles (une lieue) d'English-Town. Le corps de Morgan étoit reſté chargé d'harceler l'ennemi ſur ſon flanc droit, tandis que la Milice des Jerſeys, forte en ce moment d'environ ſept à huit cents hommes, aux ordres du général Dickinſon, inquétoit ſon flanc gauche.

L'armée ennemie étoit alors campée dans une poſition très forte, ſa droite s'étendant à un mille & demi environ par de là Court-houſe, à la fourche des deux chemins de Shrewſbury & de Midletown, & ſa gauche le long du chemin d'Allens-Town à Mon-

mouth, à trois milles de ce côté ci de Courthouſe. Son flanc droit s'appuyoit à la lizieré d'un petit bois : ſur ſa gauche étoit un bois très épais : un marais bordoit ſon arriere ; & ſon front entier étoit couvert par un bois, & encore à une diſtance conſidérable ſur ſa gauche par un marais. Il garda cette poſition juſqu'au 28 au matin.

Les choſes étant en cet état, & ne pouvant douter, d'après les meilleures informations, que ſi une fois l'ennemi gagnoit les hauteurs de Middletown, éloigné de dix ou douze milles du lieu où il étoit alors, il ſeroit impoſſible de faire aucune tentative pour l'attaquer avec ſuccès, je réſolus de tomber ſur ſon arriere-garde au moment où il s'ébranleroit pour quitter ſon terrein. Je communiquai ce projet au Général Lée & je lui ordonnai de faire ſes diſpoſitions pour l'attaque, en tenant ſes troupes conſtament ſous les armes pour être prêt à charger ſans le moindre délai. C'eſt ce que je fis auſſi moi-même avec les troupes que j'avois à mes ordres.

Vers les cinq heures du matin, le Général Dickinſon m'envoya un Exprès pour me donnet avis que le front de l'armée ennemie s'ébranloit. Je mis enſuite la mienne en mouvement, & j'envoyai ordre, par un de mes Aides de Camp, au Général Lée de s'avancer pour attaquer, à moins qu'il n'eût de fortes raiſons pour n'en rien faire. Je l'in-

formai en même tems que j'allois me mettre en marche pour le ſoutenir, & que pour marcher avec plus de célérité & d'aiſance, j'ordonnerois à mes troupes de ſe débarraſſer de leurs havreſacs & couvertures. A cinq milles environ de chemin je fus auſſi ſurpris que contrarié de voir tout le corps avancé qui ſe retiroit, & ſuivant ce qui me fut dit par ordre du Général Lée ſans avoir fait la moindre réſiſtance, à l'exception d'une décharge faite par le parti aux ordres du Colonel Buttler, ſur la Cavalerie de l'ennemi qui l'avoit attaqué & qui fut repouſſée. Je me portai auſſi-tôt à l'arriere-garde du corps: le voyant ſerrer de près par l'ennemi, j'ordonnai à une partie des troupes qui ſe retiroient de ſe former. Ce corps, dont les Officiers montrerent beaucoup de bravoure & d'ardeur, ſoutenu par quelques pieces d'artillerie bien ſervies, empêcha l'ennemi de pouſſer plus avant, & donna le tems de ranger l'aile gauche & la ſeconde ligne de l'armée, ſur une hauteur & dans un bois qui étoit un peu à l'arriere & dont le front étoit couvert par un marais. Le Lord Stirling, qui commandoit l'aile gauche, y plaça quelques batteries qui jouerent avec beaucoup d'effet. Secondé par des partis d'Infanterie détachés contre l'ennemi, il parvint à l'arrêter dans ſa marche.

Comme le Général Lée avoit été détaché avec le corps avancé, le commandement de

l'aile droite étoit passé pour le moment au Général Green. Pour que la marche fût plus vive, & pour faire échouer le dessein qu'auroit pû former l'ennemi de tourner notre droite, je lui avois ordonné de défiler près de la Nouvelle-Eglise, à deux milles d'English-Town, & de tomber dans le chemin de Monmouth, à une petite distance à l'arriere de Court-house, tandis que le reste de la colonne marcheroit droit à Court-house. Etant informé de la retraite de notre corps avancé, il marcha à l'ennemi & alla occuper un poste très-avantageux sur la droite,

L'ennemi trouvant alors sur son front une vigoureuse résistance, tenta de tourner notre flanc gauche, mais il fut rudement battu & repoussé par des partis détachés de notre Infanterie. Il se porta aussi vers notre droite, mais avec aussi peu de succès, parce que le Général Green gagna une hauteur avec un corps de troupes & de l'artillerie: & non seulement il fit échouer le dessein qu'avoit formé l'ennemi de tourner notre droite, mais son feu qui enfila ses troupes en face de l'aîle gauche, en fit un grand carnage. Par dessus cela le Général Wayne parut avec un corps de troupes & fit un feu si vigoureux, si bien dirigé & si soutenu, que l'ennemi fût bientôt forcé de se retirer derriere le défilé où s'étoit faite la premiere résistance au commencement de l'action.

Les deux flancs de l'armée ennemie, dans cette poſition, étoient garantis par les bois & les marais, & on ne pouvoit approcher de leur front que par un paſſage très-étroit. Cela ne m'empêcha point de prendre la réſolution de l'attaquer. J'ordonnai donc au Général Poor de ſe porter avec ſa brigade & celle de la Caroline ſur la droite de l'ennemi; & au Général Woodford d'attaquer par ſa gauche, tandis que l'artillerie le prendroit de front. Mais les difficultés qu'ils trouverent dans le chemin les empêcherent d'arriver à portée de l'ennemi avant le ſoir. Ils reſterent ſur le terrein qu'ils avoient eu ordre d'occuper pendant la nuit, dans le deſſein de commencer l'attaque le lendemain de bon matin; & notre armée continua à reſter ſous les armes ſur le champ de bataille pour être prête à les ſoutenir. Pendant ce tems-là l'ennemi étoit occupé à enlever ſes bleſſés; & vers minuit il prit le parti de s'en aller; & il le fit en ſi grand ſilence, que malgré le peu de diſtance qui l'éloignoit du corps du Général Poor, celui-ci n'eut pas la moindre connoiſſance de ſa retraite. L'ennemi emporta avec lui ſes bleſſés, à l'exception d'un petit nombre qui étoient trop mal pour ſouffrir le tranſport.

L'extrême chaleur & la fatigue qu'avoit endurée notre armée, en traverſant un pays plein de ſable, où elle s'étoit trouvée preſqu'entierement dépourvue d'eau, rendoient

toute pourſuite inutile & impraticable, d'autant plus que l'ennemi avoit fait trop de chemin dans la nuit. Une entrepriſe pareille n'auroit produit aucun avantage, & les ſuites auroient pu en être très-funeſtes à un grand nombre de nos ſoldats, pluſieurs deſquels étoient morts de chaleur le jour précédent.

Si je terminois la relation de cette journée, ſans rendre juſtice aux Officiers de l'armée en général, ce ſeroit mal reconnoître toutes les belles choſes qu'ils ont faites; & les ſentimens qu'ils m'ont inſpirés, ſouffriroient difficilement cette contrainte. Ils ſembloient ſe diſputer entr'eux à qui ſignaleroit le plus ſon zele & ſa bravoure. La liſte de ceux qui ſe ſont diſtingués, eſt trop longue pour que je puiſſe me permettre de les nommer tous. Je ne puis pas néanmoins me refuſer de citer le Brigadier général Wayne, dont la bonne conduite & la valeur, durant toute l'action, méritent des éloges particuliers. La conduite des troupes en général, lorſqu'elles furent revenues de la ſurpriſe que leur avoit cauſée la retraite du corps avancé, a été telle qu'on ne peut s'imaginer rien au-deſſus.

Tous ceux en général de l'artillerie, Officiers & ſoldats, qui ont eu part à l'action, ſe ſont ſignalés de la maniere la plus remarquable.

J'envoye ci-joint une liſte des tués, bleſſés & manquans, que le Congrès voudra bien recevoir. MM. Boſmer, de Penſylvanie,

Lieutenant-Colonel, & Dickenſon, Major de Virginie, ſont au nombre des premiers. C'étoient deux Officiers d'un mérite rare & dont la perte doit exciter tous nos regrets.

Le nombre des tués du côté de l'ennemi, & que nous avons enterrés, ſuivant le rapport des gens chargés de ce ſervice, eſt de 249 hommes, dont quatre Officiers, & parmi eux le Colonel Monckton. Mais ce n'eſt point encore là le total, l'ennemi en ayant enterré lui-même quelques-uns, ainſi que nous l'indiquent pluſieurs foſſes récemment faites près du champ de bataille. Je ne puis pas au juſte fixer le nombre de leurs bleſſés, qui, ſuivant les proportions ordinaires, doit être conſidérable. Nous n'avons fait que très-peu de priſonniers.

Dans la ſituation où ſont les choſes par rapport au Général Lée, je ne dois pas me permettre de m'expliquer ſur ſa conduite. Il eſt actuellement aux arrêts. Le jugement qui ſera rendu par le Conſeil de guerre ſur les accuſations dont il eſt chargé, ſera envoyé auſſi tôt au Congrès, pour qu'il l'approuve ou le déſapprouve.

Les Habitans de cette Province m'ayant aſſuré qu'il ſeroit impoſſible d'attaquer avec ſuccès l'ennemi pendant ſon embarquement à Sandy-Hook, & ne voulant pas trop m'éloigner de la riviere d'Hudſon, j'ai mis les troupes en marche de bonne heure ce matin du côté de cette Riviere; & je laiſſe la brigade

de Jerſey, le corps de Morgan & quelques troupes légeres (la Milice étant toute congédiée) pour obſerver, & inquieter l'ennemi, favoriſer ſes déſerteurs & l'empêcher, autant qu'il ſera poſſible, de faire aucun dégât dans le pays.

Après l'embarquement de l'ennemi, la brigade de Jerſey & le corps de Morgan ſe porteront dans les environs d'Eliſabeth-Town: quant aux troupes légeres, elles rejoindron les corps dont elles ont été tirées.

J'ai l'honneur d'être avec tout le reſpect poſſible.

G. WASHINGTON.

A l'honorable Henri LAURENT, Préſident du Congrès.

Etat des tués, bleſſés & manquans dans l'armée Américaine, à la bataille de Monmouth, le 28 Juin 1778.

Tués.

1 Lieutenant-Colonel: 1 Major: 3 Capitaines: 2 Lieutenans: 1 Sergent: 52 Fuſiliers.

Bleſſés.

2 Colonels: 8 Capitaines: 4 Lieutenans: 2 Lieutenans en ſecond: 6 Enſeignes: 1 Adjudant: 2 Sergents: 1 Tambour: 126 Fuſiliers.

Manquans:

9 Sergents: 126 Fuſiliers.

Pluſieurs de ceux qui manquoient étoient ombés de fatigue: ils ont rejoint depuis.

ARTILLERIE.

Tués.

1 Lieutenant: 7 Soldats: 1 Bombardier.

Bleſſés.

1 Capitaine: 1 Sergent: 1 Caporal: 1 Canonier: 10 Soldats.

Manquans.

1 Soldat: 6 Chevaux tués & 2 bleſſés.

Fin de la Relation.

Etat exact de l'armée navale aux ordres de l'Amiral Keppel, ſortie pour la ſeconde fois le 22 & le 23 Août.

Les Anglois étant dans l'uſage de compter ar rangs, & ayant des diviſions qui leur ſont articulieres, il eſt à propos d'avertir ici que es vaiſſeaux de cette armée ſont claſſés ainſi u'il ſuit: le *Victory*, de 100 canons, au remier rang: — le *Duc*, de 90, au ſecond: *Foudroyant*, de 80, le *Cumberland*, de 4, & la *Défiance*, de 64, au troiſieme ng. Sur ce pied, l'armée navale Angloiſe

eſt compoſée d'un vaiſſeau du premier rang, de ſix du ſecond, & de 25 du troiſieme, ce qui fait en tout 32 vaiſſeaux de ligne.

Eſcadre de l'Amiral Harland, formant l'avant-garde.

Vaiſſeaux.	*Canons.*	*Hommes.*	*Capitaines.*
Monarch.....	70.	600.	Rowley.
Shrewsbury...	74.	600.	Marshall.
Hector	74.	600.	Chev. J. Hamilton.
Exeter.....	64.	500.	Nutt.
Centaur.....	74.	600.	Coſby.
Duke.....	90.	750.	Roſſ.
Queen.....	90.	772.	Le Chev. Robert Harland, Vice-Amiral de l'Eſcadre bleue.
			Preſcot.
Cumberland...	74.	600.	Peyton.
Berwick.....	74.	600.	Ruth. Steward.
Sterling Caſtle.	64.	500.	Le Chev. Charles Douglas.
	768.	6122.	

Le Corps de bataille, commandé par l'Amiral Keppel.

Vaiſſeaux.	*Canons.*	*Hommes.*	*Capitaines.*
Thunderer	74.	600.	Boyle Walsingham.
Courageux....	74.	600.	Lord Mulgrave.
Sandwich.....	90.	750.	Edward.
Valliant.....	74.	600.	Leveſon Gower.

tory.....	100.	894.	Auguſte Keppel, Amiral de l'eſcadre bleue, Commandant en chef. Contre-Amiral Campbell. Capitaine Falconer.
idroyant....	80.	650.	Jervis.
nce Georges.	90.	750.	LeChev. John Lindſay, Chevalier du Bain.
nfaiſant....	84.	500.	Macbride.
ngeance....	74.	600.	Clements.
gilant.....	64.	500.	Kingſmill.
	804.	6444.	

cadre du Chevalier Hugh Palliſer, formant l'arriere-garde.

Vaiſſeaux.	*Canons.*	*Hommes.*	*Capitaines.*
rceſter.....	64.	500.	Robinſon.
ſabeth	74.	600.	Maitland.
fiance.....	64.	500.	Goodall.
buſt.....	74.	600.	Hood.
rmidable....	90.	772.	Chevalier Hugh Palliſer, Vice-Amiral de l'eſcadre bleue. Capitaine Beaſly.
ean.....	90.	150.	La Forey.
nerica.....	64.	500.	Lord Longford.
mont	74.	600.	Allen.
rrible.....	74.	600.	Chev. Rich. Bickerton.
millies.....	74.	609.	Rob. Digby.
	742.	9022.	

La *Réſolution* & la *Défenſe*, chacun de 74 canons & de 600 hommes, ſont partis depuis le 23 oût pour joindre l'armée en mer.

Total des canons.. 2,494. Total des hom.. 19,788.

Les frégates, corvettes & brûlots ſont au nombre de huit.

Le *Fox*, de 28 canons, Capitaine Windſor, eſt attaché à la premiere eſcadre.

Du corps d'armée dépendent :

La *Proſerpine*, de 28, Capitaine Sutton.
L'*Andromede*, de 32.
Le *Pluton*, brûlot.
L'*Aréthuſe*, de 32, Capitaine Marshall.
Le *Vulcain*, brûlot.
La *Médée*, de 32, Capitaine Montagu.
Le *Rattle-Snake*, cutter.

La frégate de l'arriere-garde eſt le *Milford*, de 32 canons, Capitaine Chevalier William Burnaby.

ON paroît perſuadé, Monſieur, que cette armée navale aux ordres de l'Amiral Keppel, a gagné le large pour ne point eſſuyer ſur les attérages le coup de vent ordinaire vers le tems de l'Equinoxe. Il eſt très-vraiſemblable que M. le Comte d'Orvilliers aura de ſon côté pris la même réſolution. La certitude où l'on eſt ici que l'Amiral Keppel a embarqué des vivres pour quatre mois, prête un appui raiſonnable à cette conjecture.

FIN.

LETTRE.

*D'un Banquier de Londres, à M.*** à Anvers.*

De Londres le 20 Septembre 1778.

BIENTÔT, Monſieur, nous apprendrons d'Amérique des nouvelles très-intéreſſantes. M. le Comte d'Eſtaing a reſté aſſez de tems devant New-York, pour s'y concerter avec les Américains ſur le plan de ſa campagne. Pendant les onze jours qu'il y a paſſés, les Généraux Anglois de terre & de mer ont été dans des allarmes continuelles ſur ſes intentions; & d'un moment à l'autre ils ſe ſont crûs menacés d'une attaque dont ils prétendoient ſavoir, d'après lui-même, qu'il avoit arrêté le projet. Ils ont en conſéquence retenu toutes leurs forces pour ſe défendre, tandis que Washington faiſoit filer de gros détachemens de ſon armée pour renforcer celle qui ſous les ordres du Général Sullivan, menace Rhode-Iſland. Enfin, à leur grand étonnement, M. le Comte d'Eſtaing s'eſt retiré le 22 Juillet; & après une courte excurſion dans le Sud, imaginée ſans doute pour augmenter leur ſécurité, il a porté

tout-à-coup du côté de Rhode-Iſland, où il peut, aidé de quelques corps Américains, faire un coup-de main très-intéreſſant, tant ſur les troupes que ſur les vaiſſeaux de guerre qui garniſſent cette ſtation, & ſur un nombre conſidérable de bâtimens de tranſport. L'eſpoir du Chevalier Clinton, d'après ſa lettre au Lord Germaine du 27 Juillet, paroit rouler entierement ſur les défenſes qui y ont été élevées du côté de la mer, qu'il juge ſuffiſantes pour occuper du moins pendant quelque tems le Général François, & ſur cinq bataillons qui y ſont arrivés depuis peu avec le Général Preſcott. Mais comme le Comte d'Eſtaing n'aura pas beſoin de faire à Rhode-Iſland des efforts auſſi périlleux que ceux auxquels il a jugé inutile de ſe décider, pour s'ouvrir de force, ſans le ſecours du vent, l'entrée du port de New-York, il y a tout lieu d'eſperer que ſans expoſer ſon armée à ſouffrir la moindre diminution, il portera aux Anglois, dans cette partie, un coup qui fera conſidérablement avancer les intérêts de la cauſe qu'il eſt chargé de défendre, & qui mettra en ſa poſſeſſion un des abris les plus ſûrs & les plus commodes de l'Amérique pour une guerre offenſive comme défenſive. De-là, ayant conſervé toutes ſes forces, il dominera ſur toute l'étendue des côtes, & maîtriſera tellement les événemens, que le port de New-York même ne ſera plus qu'une poſſeſſion

précaire entre les mains des Anglois tant qu'ils s'obſtineront à s'y maintenir, & qu'ils auront beſoin d'y entretenir ſans ceſſe des forces conſidérables pour qu'il ne devienne point la proie facile d'un ſi redoutable voiſin.

En attendant les nouvelles qui doivent vérifier ces conjectures, je vais vuider mon porte-feuille où s'étoient amaſſés des écrits très-piquans contre les Miniſtres, productions de diverſes cabales qui manifeſtent chacune leurs haines ou leurs affections particulieres de la maniere la plus intéreſſante aux yeux du ſpectateur avide de ſavoir & de juger.

N.° I. *Nouvelle lettre d'*ARATUS.

L'Ecrivain qui ſe qualifie de *Whig conſéquent* a déclaré dans votre gazette du 20 Août qu'il croioit que les Whigs ne devroient pas remuer un doigt pour concourir dans telles meſures que ce ſoit du Cabinet actuel, tout compoſé de Torys. — Il avertit tous les Whigs qui deviennent les inſtrumens du deſpotiſme & les dupes de l'ambition, de craindre la deſtinée du Chancelier Yorke : & il leur donne ce conſeil dans une lettre qu'il a certainement écrite, en *remuant les doigts*, préciſément comme ſi les Miniſtres eûſſent dirigé ſa main & qu'il eût été ſous leur diſcipline. C'eſt ſon opinion, dit il, (& aſſurément c'eſt bien la mienne auſſi) que tant

que les Miniſtres actuels reſteront en place, le Gouvernement d'Angleterre ſera marqué au ſceau d'une infame puſilanimité. *Et cependant il écrit pour conſeiller le ſeul moyen qui puiſſe les y maintenir.*

Ces Miniſtres ſavent très-bien qu'ils n'ont pas les talens néceſſaires pour ſoutenir une guerre contre la France. Il eſt aiſé de s'en convaincre par les démarches qu'ils ont faites auprès de la plupart des Miniſtres étrangers, même de ceux des plus petites Cours, pour les engager à négocier la paix. Ne ſe ſont-ils pas adreſſés à l'Ambaſſadeur de Sardaigne? N'avons-nous pas même accepté la médiation de celui d'Eſpagne, quoique ſon maître ſoit notre ennemi déclaré? La communication n'eſt-t-elle pas toujours ouverte avec Calais, quoiqu'elle ſerve à faire ſavoir aux François tout ce qui ſe paſſe ici, tandis que nous ne tirons point les mêmes lumieres de leurs papiers publics. Ma prédiction ne s'eſt-elle pas déja accomplie? La gazette miniſtérielle, appellée le *Morning-poſt*, ne prêche-t-elle pas journellement aux créatures du Gouvernement de clabauder pour la paix? N'avons-nous pas lû le paragraphe ſuivant dans ſa feuille du 18? » Nous avons beſoin de la paix, non ſeulement avec l'Amérique, mais encore avec la France & le reſte de l'Europe; mais nous ne pouvons faire la paix avec l'Amérique ſans y comprendre la France. *Nous devons donc négocier avec la France &*

le plutôt poſſible, ſans quoi il ſurviendra quelque Puiſſance conſidérable de l'Europe qui embarraſſera la négociation en préſentant de nouveaux intérêts & de nouvelles prétentions à arranger (*a*); c'eſt pourquoi il ſeroit très-ſage de ne point perdre de tems, « — à ruiner la nation ſans retour.

Voici encore un autre paragraphe de ce *Morning-poſt*, dont l'intention étoit viſiblement de ſuſciter le projet d'une adreſſe *miniſtérielle* dans Londres. Il y eſt dit: » s'il ſe faiſoit une aſſemblée de Marchands de Londres pour préſenter une adreſſe au Roi & lui demander la paix, il conviendroit que ce fût une aſſemblée générale & partielle, qu'elle fût compoſée des perſonnes les plus notables & les plus reſpectables de cette Ville, (c'eſt ce que ſouhaite auſſi ſans doute le Whig votre correſpondant. Ne rougit-il pas que ce vœu lui ſoit commun avec un Auteur auſſi décrié que celui qui écrit pour les Miniſtres dans le *Morning-poſt?*) enfin de ceux qui veulent du bien à la Grande-Bretagne & non pas de ceux qui ſont mal intentionnés pour elle. Une pareille aſſemblée ſeroit très-favorable à *l'avancement* de la négociation qu'on

---

[*a*] Cela ſignifie clairement que les *intérêts* & les *prétentions* de la *France* doivent être *reglés*, c'eſt-à dire, qu'il faut que l'Angleterre s'y conforme & s'y ſoumette. Pauvre Angleterre, comme tu es vendue! Où eſt donc ton ancienne vigueur!

dit être aujourd'hui ſur le tapis entre la France & la Grande-Bretagne «. Ces articles du *Morning-poſt* ne démontrent-ils pas à quel point le Miniſtere déſire de céder le commerce d'Amérique à la France, & d'accorder l'indépendance aux Américains? Mais effrayé des ſuites, il mandie des adreſſes pour ſe mettre à couvert en cas d'événement, & alléguer pour prétexte *que le peuple l'a voulu.* Comment un Ecrivain qui fait profeſſion d'être fortement attaché à l'honneur & à la proſpérité de ſon pays, peut-il ſeconder les vues d'un miniſtere ſi décrié & ſe qualifier de *Whig conſéquent*?

Les raiſonnemens de ce prétendu Whig ſont auſſi curieux que ſa ſignature. Il m'adreſſe cette queſtion: » ſi les Miniſtres faiſoient aujourd'hui la paix & cédoient les Colonies à la France, *Aratus* croit-il que l'honneur & l'eſprit de la nation ſoient perdus au point de ſouffrir que ces traitres reſtent tranquillement en place? Toutes les calamités qui affligent le Royaume, les cris des malheureux qui ſouffrent la faim & le froid ne prévaudront ils pas ſur la protection de la Couronne, qui enfin ouvrira les yeux & abandonnera ces Miniſtres à l'infâme châtiment qu'ils n'ont que trop mérité? Eſt il probable qu'aucun autre moyen puiſſe guérir la prévention opiniâtre qui les ſoutient & les encourage ſur le bord de l'abyme où ils ſont prêts à tomber?« C'eſt-à dire en Anglois

bien clair : » Meſſieurs, avalez je vous prie cette doſe d'arſenic. Je vous aſſure que c'eſt un expédient infaillible pour conduire au gibet les deſtructeurs de votre fortune. Votre ſort nous touche fort peu. Que nous importe votre mort ? C'eſt un événement très déſirable s'il peut en réſulter que les gens qui nous déplaiſent ſoient pendus «. Ne voilà-t-il pas un joli compliment ? Tel eſt pourtant le raiſonnement de ce Whig qui ſe dit conſéquent ! *Il* voudroit que *l'Angleterre fût ſacrifiée à la France*, uniquement pour qu'il fût fait juſtice de nos Miniſtres. En vérité nous lui avons bien de l'obligation.

Mais puiſqu'il eſt reſté aſſez peu d'honneur & de courage dans la nation pour qu'on ait pû laiſſer auſſi long-tems de pareils Miniſtres en place, malgré l'ignorance & l'incapacité qu'ils ont montrée dans toutes leurs opérations & les ſuites fâcheuſes qui en ont réſulté, je ne vois point de raiſon d'eſperer qu'aucunes nouvelles pertes, quelque grandes qu'elles ſoient, puiſſent la relever. Ne puis je pas même ici rétorquer l'argument dont le *Whig conſéquent* s'eſt ſervi contre mon aſſertion, qu'une guerre mettroit les Whigs à la tête des affaires ? Il lui a plu de dire que *ce n'étoit qu'une pure préſomption.* — Je me ſervirai de ſes propres termes pour détruire les raiſons qui lui font déſirer qu'on laiſſe les Miniſtres *céder* tranquillement *les Colonies à la France* « (ce qu'il convient devoir être

l'effet d'une paix avec la France à préſent) afin d'aſſurer le châtiment de ces Miniſtres. Or certainement » ce n'eſt qu'une pure *préſomption*, autant qu'on en peut juger d'après la conduite antérieure & actuelle du Gouvernement : en effet, nos calamités paſſées, nos dangers actuels ont-ils fait ou font-ils quelqu'impreſſion ſur l'eſprit du Roi ou de ſes Miniſtres, & ont-ils produit quelque changement dans le ſyſtême & les opérations du Cabinet ? L'idole infâme des Philiſtins eſt-elle renverſée de deſſus ſes autels ? Ses Prêtres & ſes Adorateurs lui offrent-ils moins d'encens ? Ses créatures ne ſont elles pas auſſi careſſées & favoriſées que jamais ? Ne ſont-elles pas protegées par la Couronne dans la proportion exacte de ce qu'elles amaſſent ſur elles de haine & de mépris populaire ? Chaque ſotiſe qu'elles commettent n'eſt-elle pas un nouveau titre pour qu'on accumule ſur elles de nouveaux honneurs & de nouveaux (*a*) émolumens ? Cela annonce-t il qu'on va renvoyer les Miniſtres actuels ou livrer les coupables au glaive de la juſtice ?

Il eſt donc ſenſible que la paix ne peut nous laiſſer aucune eſpérance de changement. Si les Miniſtres ont fait voir qu'ils ſont incapables de conduire *une guerre purement offenſive*, cette tâche n'eſt-elle pas encore bien

[*a*] Alluſion à la ſurvivance d'un des meilleurs poſtes du département du Lord North qui vient d'être accordée à ſes trois fils.

plus au-deſſus de leurs forces, à préſent qu'il faut garder toutes les côtes de l'Angleterre & attaquer celles de la France ? Tout récemment le Comte d'Eſtaing pouvoit, ſelon ce qu'il eût jugé le plus à propos, prendre Quebec : bloquer notre flotte & notre armée : ravager toutes nos Iſles de l'Amérique : s'emparer de la Jamaïque ou traverſer l'Océan Atlantique pour ſe rendre au Cap de Bonne-Eſpérance & nous détruire dans l'Inde. — Comme nous n'avions point de flotte à Gibraltar, il a paſſé ſans difficulté dans l'Océan : toutes les routes lui étoient ouvertes pour aller nous faire du mal, il n'avoit que l'embarras du choix : — tandis que nos Miniſtres n'étoient pas plus inſtruits de ſes intentions que je ne le ſuis de celles de l'Empereur de la Chine. — Actuellement même Dieu ſait quel peut être le ſort de dix-huit mille hommes des plus belles troupes que l'Angleterre ait jamais eues, & de la flotte du Lord Howe. — Si elles ſont ſauvées, ce ne ſera pas la faute des Miniſtres. Byron a mis à la voile *ſi long tems après d'Eſtaing*, qu'ils n'ont aucun droit pour être aſſurés qu'il eſt arrivé à tems. — Mais le chapitre des accidens peut nous débarraſſer de d'Eſtaing en dépit de leur négligence. Il en ſeroit tout autrement dans le cours d'une guerre contre les François. On verroit arriver coup ſur coup des événemens dont il ſeroit impoſſible à l'ignorance de faire ſon profit. Il ſurviendroit de preſſans beſoins d'argent, & *pour*

avoir de l'argent, il faut trouver un Miniſtre qui ait la confiance du peuple. La guerre eſt donc le ſeul moyen qui nous reſte d'échapper à notre ruine. Elle ſeule cauſera un ébranlement à la faveur duquel la lumiere penétrera par quelqu'endroit dans le ténébreux cabinet de nos politiques. Mais le Whig notre correſpondant eſt d'un avis tout contraire. » Laiſſez, dit il, le Toryſme déployer toute ſon activité, afin que les peuples qu'il a aveuglés puiſſent bien comprendre ſes principes en éprouvant leurs effets «. En d'autres termes, c'eſt nous conſeiller de ne prendre aucune peine pour prévenir notre naufrage, mais de nous tenir tranquillement & les bras croiſés, attendu que nous ne ſommes que des paſſagers ſur le vaiſſeau.

Après avoir fait tous ſes efforts pour nous diſpoſer à la paix avec la France, *dans l'eſpérance qu'elle produira un cri général contre les Miniſtres*, votre Correſpondant oublie ce qu'il a dit, & tous ſes raiſonnemens tendent à étouffer ce même cri dont nous devons attendre notre ſalut.

» La délicateſſe patriotique d'*Aratus*, dit-il, paroît vivement affectée de l'idée de comprendre la France dans aucun Traité que nous pourrions faire avec l'Amérique. (Eſt ce qu'un Whig conſéquent n'a pas cette délicateſſe patriotique?) Soyons juſtes en dépit des préjugés. — L'Amérique n'a-t-elle pas eſſayé envain tout les moyens de ſupplication & de conciliation? N'avons-nous pas eu aſſez

l'occaſions de faire une paix avantageuſe orſque nous nous ſommes convaincus de 'inutilité de la guerre ? Si nos actes de vio- ences ont forcé des Anglois de ſe jetter dans les bras de la France, pouvons-nous blâmer une conduite dictée par le ſentiment e plus naturel, celui de ſa propre défenſe ? Devons-nous eſperer qu'ils ſeront faux & ingrats envers leur bien-faiteur, parce que ce bien-faiteur eſt notre ennemi ? « Ici votre Correſpondant leve le maſque & l'*ami partial* de l'Amérique ſe montre à découvert. Nous voyons donc que la cauſe des *Whigs Anglois & Américains* n'eſt pas *la méme*. Les Amé- ricains veulent la paix, *dût-elle entraîner notre ruine*.

L'Amérique a bien fait de traiter avec la France, puiſque nous avons eté aſſez ex- travaguans pour l'y forcer. La France a bien fait de traiter avec l'Amérique. Ses Miniſtres auroient mérité d'être ſifflés s'ils eûſſent manqué une ſi belle occaſion de nous faire du mal : ſelon moi, les uns & les autres ont fait leur devoir. *Je l'avois prédit avant qu'il y eût une goutte de ſang répandue.* Mais parce qu'ils ſe ſont conduits ſagement, faut-il que nous nous nous comportions comme des in- ſenſés ? Si leur intérêt réciproque a dicté l'alliance ; & ſi la défenſe perſonnelle & la politique juſtifient la conduite de la France & de l'Amérique, *les mêmes raiſons ne juſti- fieront-elles pas l'Angleterre de combattre la France juſqu'a ce que ſes flottes ne ſoient plus en état*

de défendre le commerce d'Amérique, puiſque ſi elle parvient à en jouir tranquillement, c'en eſt fait de notre exiſtence? — La défenſe perſonnelle exige que nous détruiſions la Marine de France, devenue trop puiſſante. Si quelque Miniſtre oſe faire la paix avant que la marine de France ſoit détruite, c'eſt un traître qui doit porter ſa tête ſur l'échafaud.

Eſt-ce le tems de nous endormir dans la ſécurité, lorſque l'ennemi eſt à nos portes les armes à la main. Après l'argent immenſe qu'il nous en a coûté pour lever des hommes & équiper des vaiſſeaux, nous verra-t-on licencier nos hommes & déſarmer nos vaiſſeaux pour les laiſſer une troiſieme fois ſe (*a*) pourrir? Ils ſont actuellement preſque tous en état. Faut-il que tant de dépenſes ſoient perdues pour la nation? & devons-nous, comme des lâches, mettre bas des armes qui nous ont coûté ſi cher? Ne nous laiſſons point abattre par de vaines terreurs. Car ſi l'Angleterre n'eſt ni aſſez riche ni aſſez puiſſante pour faire face actuellement à la France & même à l'Eſpagne, *cette paix tant déſirée ne ſera qu'augmenter notre foibleſſe & leur force.* Si nous ſommes victorieux (& il eſt certain que nous le ſerons dès que la nation ſera ſortie de ſon aſſoupiſſement) l'Amérique recevra avec joie cette amitié qu'elle paroit

---

[*a*] Quoiqu'on les eût trouvés pourris en 1771; ils ſe ſont trouvés l'être encore en 1777 & 1778.

népriſer. La guerre nous offre aujourd'hui e *ſeul moyen* de recouvrer l'Amérique comme *lliée*. J'ai été l'ami des Américains tant qu'ils ont combattu pour la défenſe *de leur liberté*. *A préſent qu'elle eſt aſſurée*, du moment que e les vois agir *offenſivement* EN FAVEUR DE *A* FRANCE, je deviens leur ennemi. S'ils peuvent oublier leur ſang, leur ancienne mitié, la terre dont ils ſont ſortis, leur an-ipathie naturelle contre les François; & s'ils peuvent trouver un ſujet de joie dans e maſſacre de ſoldats parmi leſquels ils ont combattu, & dont *les freres ont plaidé leur cauſe*, alors ſi je me trouvois ſur le champ de bataille vis-à-vis d'un Américain & d'un François. c'eſt l'Américain que je frapperois de préférence.

J'ai chéri les Américains comme mes freres, mais ma haine ſe changera en averſion s'ils ſont capables d'épouſer ſincerement les intérêts de la France, à préſent qu'ils ſavent que leur indépendance eſt aſſurée.

Si le deſtin a fixé à cette époque la ruine de l'Angleterre, il vaut encore mieux qu'elle périſſe par l'épée que par la plume. Nous ſommes toujours de mauvais négociateurs, même avec la victoire pour nous. La paix dans ce moment-ci, ne peut manquer de nous impoſer un joug, que par la ſuite il ne nous ſera plus poſſible de ſecouer. La guerre nous donne l'eſpérance non ſeulement de nous y ſouſtraire, mais même de le faire

ſupporter par la France. L'Angleterre n'a donc point à balancer ſur le choix des moyens : l'honneur lui met les armes à la main. Il faut qu'elles lui ſervent pour recouvrer ſon ancienne ſplendeur ou pour ſuccomber d'une maniere digne d'elle. Ne devoir qu'à la *plume* la prolongation de ſon exiſtence, ce ſeroit une choſe infâme & qui la rendroit un objet de mépris & de pitié aux yeux *de cette France même qu'elle a autrefois conquiſe*. Si le jour eſt arrivé où le ſoleil de l'Angleterre doit ceſſer d'éclairer l'horiſon, qu'il ſe couche au moins dans toute ſa ſplendeur.

N.° II. *Réponſe du Whig conſéquent.*

Aratus commence à prendre de l'humeur. Ma ſignature même le fâche. Un Whig conſéquent eſt à ſes yeux un animal rare. S'il faut en croire *Aratus*, » je plaide pour la paix avec la France : je ſers les vues de l'Adminiſtration ; & je voudrois ſacrifier l'Angleterre à la France pour que les Miniſtres pûſſent être livrés à la juſtice «. Je demande au public ſi ces reproches ſont fondés & ſi on peut même croire à la bonne foi de celui qui les hazarde ? J'ai avancé ſeulement que comme la guerre eſt un effort violent d'un parti qui a des principes incompatibles avec la liberté, & que cette guerre attaquant la Conſtitution autant que le Royaume, les amis de la liberté & de leur pays ne

peuvent y prendre part, ſans compromettre leur honneur ou leur prudence. S'enſuit-il que je demande la paix parce que je voudrois laiſſer la faction des Ecoſſois & des Torys décider ſeule une querelle qui n'intéreſſe qu'elle & dont les ſuites doivent néceſſairement la couvrir de toute l'infamie qu'elle mérite?

J'ai dit que ceux qui font des vœux pour la liberté Américaine, ne peuvent avec honneur, ni même avec décence, prendre parti contre les *défenſeurs* de cette liberté tant qu'elle n'eſt pas *aſſurée*, & que nos Torys emploient encore des forces redoutables pour les combatre.

De ſon côté *Aratus* perſiſte à ſoutenir qu'une guerre conduite par les Miniſtres actuels doit opérer leur ruine, ſur-tout ſi les efforts des Whigs ſe réuniſſent pour accréditer & faire réuſſir les opérations de cette guerre. Juſqu'ici j'avois toujours crû qu'en diviſant les forces d'un ennemi on les affoibliſſoit, & que c'étoit tourner ſes armes contre ſoi-même que de les prendre pour ſon ennemi. Mais *Aratus* a découvert une nouvelle maniere de perdre les Miniſtres en leur prêtant de l'appui, de combler les gens de gloire pour les couvrir d'infamie. Perſuadé qu'ils ſe jugeront incapables de conduire la guerre, il ſuppoſe qu'ils feront la paix, parce qu'il n'y a certainement que la paix qui puiſſe les maintenir dans leurs places; & cependant il inſinue que c'eſt le

moyen le plus probable de leur faire ſauter la tête. Quoiqu'il ſache très-bien qu'ils ont entierement à leur diſpoſition les voix du Parlement & la bourſe des peuples, il prétend qu'ils manqueront des moyens de lever de l'argent. Et quoique la paix, ſuivant lui, doive infailliblement *les confirmer dans leurs places*, il ſe flatte qu'ils ſeront aſſez ſots pour ſouffrir que leurs ennemis excitent une guerre qui les perdroit. Ce ſont-là des articles de foi un peu trop myſtérieux pour mon intelligence, quelque clairs qu'ils puiſſent paroître à *Aratus*. Mais je crains fort qu'il ne ſe trompe lui & ſon parti, lorſqu'il met tant de confiance dans la conviction que doivent avoir les Miniſtres qu'ils ſont incapables de conduire la guerre. Ils ne nous ont point encore donné de preuves juſqu'à préſent d'une défiance auſſi ſinguliere de leurs forces, quoique la maniere dont la guerre d'Amérique a été conduite, ait porté au dernier degré d'évidence l'incapacité miniſtérielle.

Ce ſeroit une injuſtice criante de reprocher à un North, à un Sandwich ou à un Germaine, le degré de foibleſſe que donne une exceſſive modeſtie. En ſuppoſant même que ces Meſſieurs reconnoiſſent leur incapacité, les reſſources qu'ils trouvent dans un Souverain dont les rares talens pour l'adminiſtration laiſſent ſi peu d'efforts à faire à ſes Miniſtres, ne ſont-elles pas bien propres

à leur

à leur fournir toutes sortes de secours & surtout à leur inspirer la plus grande confiance! Des personnages tels que le Roi de Prusse & le Roi de la Grande-Bretagne, se laisseront-ils déconcerter par les mépriſes d'un Ministere imbécile, eux dont la tête seule vaut tout un Conseil, & le bras une armée entiere? *Il n'est pas dans l'ordre des possibles que le Roi ni ses Ministres imaginent avoir aucun besoin de Ministres plus habiles & plus éclairés.* Tout ce qu'il leur faut c'est un renfort de *têtes* & de *bras* & sur tout d'argent, pour les mettre en état de consommer l'exécution de leurs desseins; & voilà les secours qu'*Aratus* propose lui-même de leur fournir pour *le bien de la liberté* & la *plus grande gloire* de la pauvre Angleterre!

Mon adversaire me reproche d'être inconséquent. Il n'y a pourtant qu'une voix contre l'absurdité de vouloir unir les Whigs & les Torys dans une querelle de cette nature. A quel propos, tandis que sans s'embarasser des conséquences, le Roi s'obstine à ne changer ni de serviteurs ni de plan, les Whigs iroient-ils sacrifier leurs vies & leurs fortunes pour en faire une offrande à l'idole du despotisme déja dégoutante de leur sang? Lorsque leurs peres, leurs amis & leurs freres ont succombé dans la derniere guerre sous les efforts qui ont rendu la Grande-Bretagne triomphante, n'étoit-ce que pour parer de nouvelles guirlandes l'autel infâme

de l'Idole Ecoſſoiſe? Le Whig qui combat pour la *Junte* reſſemble au bœuf qui va de lui-même à la tuerie : c'eſt un fou qui tend ſes bras à celui qui veut les charger de fers. S'il revient vainqueur, ſa victoire eſt pour les Torys : ils en ont ſeuls la gloire ; elle ne ſervira qu'à établir leur tyrannie. Si au-contraire il ſuccombe, ils ſont débaraſſés d'un ennemi & ſe moquent de l'imbécille qui a été la dupe de leurs artifices.

Aratus ne diſtingue pas aſſez le caractere & les devoirs d'un Anglois d'avec ceux d'un Whig. D'après la rivalité naturelle de la France & de l'Angleterre, d'après l'oppoſition qui ſe trouve dans leurs intérêts & leurs gouvernemens, tout Anglois, politiquement parlant, eſt & doit être l'ennemi de la France. Mais lorſque la France s'attire l'inimitié d'un gouvernement Tory, pour avoir été l'amie & la protectrice de nos freres & des priviléges de nos compatriotes, ce rapport fait naître d'autres obligations ; & il ſiéroit mal aux Whigs de chercher querelle à la France ſur ce qu'elle aime & qu'elle protege les Whigs. Le caractere des Anglois eſt devenu ſi vague & ſi général qu'il n'impoſe aucune obligation déterminée. Il n'y a pas juſqu'aux M. Gregor, aux Stuart & aux Murray : juſqu'à ceux qui ont ſucé un mauvais ſang Germanique & qui ſont imbus de maximes Ecoſſoiſes encore plus corrompues, qui dans la confuſion de langage & de prin-

cipes, ne ſe qualifient Anglois ou peut-être Bretons. Dans le titre d'Anglois il n'y a rien de ſacré que ce qui a rapport au gouvernement, à la liberté & aux loix du pays. Le ſol natal eſt un préjugé pitoyable, indigne d'un Philoſophe ou d'un homme ſenſé. Il y a des Anglois qui deshonorent le titre qu'ils portent. Mais les vrais Anglois, les Whigs conſéquens, quelque *ſinguliere*, quelque *rare ou curieuſe* que ſoit cette dénomination, portent ſeuls un caractere qui faſſe honneur à leur pays, & lui donne une prééminence décidée ſur ſes voiſins. Ainſi c'eſt une lourde mépriſe de la part du bien intentionné *Aratus*, que de ſacrifier le Whig à l'Anglois, & le caractere le plus décidé & le plus honorable à celui qui l'eſt le moins.

C'eſt en établiſſant mes raiſonnemens ſur des principes auſſi ſolides que j'ai conſeillé aux Whigs de ſe méfier de la perfidie royale & de ſa couſine-germaine la perfidie Ecoſſoiſe.

Dans mes impuiſſans efforts pour ſervir la cauſe publique, j'ai tâché de raiſonner d'après des principes fixes & invariables, pour avoir le droit de me qualifier *Whig conſéquent*. Pour que ce ne ſoit pas en moi une pure imagination, je reſte attaché à mes principes comme Whig, malgré mes préjugés comme Anglois; & je ne ſouffre pas qu'un zele aveugle, prenant l'erreur par la

main, l'un & l'autre ſe précipitent dans l'abyme.

Je ſuis fâché de le dire, mais il y a dans ce pays-ci une claſſe de gens qui voudroient que tous les principes cédâſſent aux *convenances*, & que les *convenances* cédâſſent elles-mêmes à leur opinion particuliere. A ces conditions, ils ſeront les meilleurs Whigs & les plus conſéquens qu'il y ait au monde. Je ne prétens pas qu'*Aratus* ſoit un de ces Whigs; mais il aime mieux ſoumettre à ſon caprice une chaîne complaiſante de principes que de regler ſes préjugés & de les contenir. De là ſont provenus d'étranges partialités nationales qui voudroient que l'Amérique fût inſenſible à ſes calamités paſſées & aux dangers qui la menacent actuellement. De là ce préjugé local qui domine *Aratus* au point de lui faire croire qu'aujourd'hui l'Amérique doit être plus tendrement attachée au gouvernement d'Angleterre, ſon cruel bourreau, qu'au Roi de France, ſon Sauveur & ſon Rédempteur politique: que bien que l'Angleterre ait pouſſé la cruauté à ſon égard juſqu'aux excès les plus inouis, l'Amérique doit montrer une douceur & une modération toute Chrétienne: qu'elle doit s'attendrir ſur un ennemi vaincu, & ne lui rendre que le bien pour le mal.

Aratus ne conſidere point que tous les liens de la nature, toutes les relations civiles, toutes les obligations morales, ont été dé-

truites par la guerre, par l'épée & par le ſcalpel des Sauvages : que lorſqu'un pere s'eſt dépouillé de tous ſentimens de juſtice & d'humanité, les enfans ſont dégagés de tout lien de reconnoiſſance & de ſoumiſſion. Nous paroiſſions indifférents à l'avantage de poſſeder excluſivement tout le commerce des Colonies; & nous diſons aujourd'hui que nous ſerons ruinés ſi la France en prend pour elle une partie. Nous avons prétendu au pouvoir de lier nos Colonies & de les dépouiller à notre volonté: réſolution qui n'a pu nous être inſpirée que par l'inſolence de la proſpérité. Pouvons-nous les blâmer d'avoir repouſſé notre violence tyrannique & barbare, d'avoir briſé leurs fers, d'avoir ouvert leurs ports à toute la terre, d'avoir rendu leur commerce auſſi libre que leurs perſonnes, d'avoir arraché la balance de nos mains injuſtes & oppreſſives, & de nous avoir mis hors d'état de jamais leur faire du mal?

Tant que l'adminiſtration des Colonies n'a été confiée qu'à des hommes qui les gouvernoient ſuivant les loix & la conſtitution, & d'après les principes de la Révolution, leur affection pour la Mere-Patrie & leur confiance en elle n'avoient point de bornes. Mais lorſqu'une clique maudite d'avanturiers Ecoſſois Jacobites, vil rebut du gibet, reſte proſcrit de deux rébellions, eut ſaiſi les rênes du gouvernement & elevé la prérogative ſur les ruines de toute eſpece de conventions,

de ſermens & de loix, que pouvoit-on attendre de cette *invaſion ſeptentrionale*, de cette nouvelle *conquête* de l'Angleterre, ſinon que les Chartres des Colonies auroient le même ſort que la grande Chartre & le Bill des droits? Sous un pareil gouvernement, qu'eſt-ce que l'Angleterre eſt de plus par rapport aux Etats unis, que ne ſont la France & l'Eſpagne, même quand l'Angleterre ne les traiteroit pas en ennemis & que les deux autres ne les traiteroient pas avec amitié. Que les Whigs d'Angleterre montrent une vigueur & une fermeté proportionnées aux circonſtances: que le gouvernement ſoit remis ſur le pied où il doit être; & bientôt l'harmonie ſe rétablira entre les Colonies & nous. Bien tôt s'effectuera une alliance telle qu'on peut l'attendre du même ſang, des mêmes principes, d'une amitié mutuelle & des intérêts réciproques. Mais ſi les Whigs s'enrôlent ſous la banniere des Torys: s'ils deviennent l'inſtrument de la tyrannie au lieu d'en être le fléau, que reſtera-t-il de notre côté; que le vain nom d'Angleterre, qui ſera plus propre à nous faire mépriſer de l'Amérique qu'à exciter ſa compaſſion ou à captiver ſon amitié?

N.° III. *Obſervations ſur les inſtructions données aux Commiſſaires conciliateurs.*

UN entêtement des plus ſinguliers & des plus inexplicables préſide dans le Conſeil &

dans le Parlement de notre malheureux pays. Je pourrois appuyer cette aſſertion ſur des preuves ſans nombre ; mais je me contenterai de rapporter le trait ſuivant.

Dans la ſituation déplorable de nos affaires, après nous être réduits à la fâcheuſe néceſſité de fléchir le genou devant le Congrés (cette Compagnie ambulante, comme l'a dit un certain *Sénateur inſolent* le Lord Suffolk) de lui demander pardon de nos péchés politiques, & de ſupplier humblement le bon peuple d'Amérique de nous accorder quelque place dans ſon eſtime : qui eût pu penſer que la ſagacité de nos Miniſtres leur fourniroit l'idée d'un expédient propre à traverſer leurs propres vues & à les faire échouer infailliblement dans leur entrepriſe ? C'eſt cependant ce qui eſt arrivé, & je ne connois point de preuve plus frappante de la ſageſſe toujours conſéquente des Membres de notre Conſeil privé & de notre Parlement !

Au moment qu'ils penſoient ſérieuſement à recouvrer l'affection des Américains & à rétablir entr'eux & la Mere-Patrie l'ancienne liaiſon & harmonie, ils ont jugé à propos d'inſérer dans leurs dépêches au Congrès des réflexions piquantes & ameres ſur la nation Françoiſe, la bonne & grande alliée de l'Amérique, détruiſant ainſi & ruinant leurs propres deſſeins qu'ils avoient manifeſtés. Comment les Miniſtres pouvoient ils ſuppoſer que les Membres du Congrès manqueroient

à leur dignité, au point de paſſer tranquillement ſur des expreſſions offenſantes pour une Nation qui leur avoit rendu des ſervices ſi eſſentiels, au moment qu'ils étoient dans le plus grand embarras? C'étoit inſulter en face ce même Corps à qui les Commiſſaires, dans leurs dépêches, s'adreſſoient en qualité de ſuppliants. » Si vous maltraitez mon ami, vous me maltraitez moi-même : « tout le monde connoit cette maxime généralement reçue & fondée ſur l'équité. Les Américains & les François ſont liés aujourd'hui les uns aux autres par toutes les conſidérations qui peuvent faire naître & conſolider l'amitié: ainſi faire tomber des imputations & des reproches ſur l'une des deux parties, c'étoit faire une tentative pour rompre cette union dont dépend aujourd'hui le ſalut & la proſpérité de l'Empire Américain naiſſant, & pour engager les Colonies à mettre de côté tous les principes de bonne-foi, de gratitude & de magnanimité : étrange conduite de la part des Commiſſaires pour remplir l'objet de leur miſſion!

Si les Commiſſaires eûſſent été inſtruits, comme il convenoit, par le gouvernement; ou s'ils eûſſent fait l'attention néceſſaire à l'importance & à la délicateſſe de leur poſition, ils n'auroient pas lâché un ſeul mot de mépris contre la nation Françoiſe. En ſe permettant au contraire les termes offenſans dans leſquels ils ont parlé de cette Na-

tion, ils ont à la vérité ſervi en quelque ſorte le reſſentiment de ceux qui les avoient envoyés, mais ils ont en même-tems ſuſcité des obſtacles & des embarras à l'objet de leur négociation & ils ont aiguillonné la ſenſibilité du Congrès en faveur d'une Puiſſance, qui, après Dieu, a aſſiſté le plus les Américains dans les momens les plus critiques de leurs affaires. Quelle humiliation pour la Grande-Bretagne ne réſultera point de cette démarche! Ses Commiſſaires reviendront en Angleterre ſans avoir rien fait, & avec la mortification perſonnelle de n'avoir pas même été jugés dignes de paroître devant le Congrès! Et quand même le Roi, au nom de qui ils ont parlé, eût demandé lui-même cette faveur, je ſuis réellement perſuadé qu'elle ne lui eût pas été accordée.

Le traitement que M. Penn & le Docteur Franklin, Agens des Colonies, & hommes des plus reſpectables, par leur caractere, que jamais aucun ſiecle ou aucun pays ait produits, ont éprouvé dans le Conſeil privé & dans le Parlement, nous a été bien rendu par les Américains! Le tout en général préſente une ſcène ſans exemple en politique, & ne pourra pas manquer d'exciter l'étonnement & l'admiration de la poſtérité.

N°. IV. *Eſſai de Prophétie du jeune Merlin.*

Beaucoup de gens nous apprennent ce qui s'eſt paſſé, moi je veux m'occuper d'annoncer ce qui doit arriver. Keppel a mis de nouveau à la mer, ſans avoir des ordres poſitifs de combattre. Il fera enſorte de n'être point attaqué par la flotte françoiſe, à moins qu'elle ne commette l'imprudence de le venir chercher dans la Manche. Le commerce de France ne ſera point moleſté, au moins par notre eſcadre. Nos Camps, ainſi que ceux François, ſe prolongeront ſeulement juſqu'à la fin de l'été. Les deux partis attendront des nouvelles de l'Amérique. Le Parlement s'aſſemblera vers le 25 Octobre. Un Acte pour accorder l'indépendance aux treize Etats-unis, ſous certaines conditions, paſſera, peut-être même d'une voix unanime. L'Amérique fera comprendre la France dans le Traité. L'Angleterre & la France déſarmeront, & cette derniere Puiſſance aura ainſi rempli, ſans coup férir, le grand objet de nous humilier.

Telles ſont aujourd'hui les eſpérances du Cabinet. Selon nos Miniſtres, il n'y a extrémité ſi fâcheuſe qui ne ſoit préférable à la guerre; & peut-être ont ils raiſon. En effet, dans la ſituation actuelle de nos finances; il n'y a plus d'argent à tirer de la Nation. La grande criſe de la banqueroute publique ſeroit la conſéquence inévitable de la guerre; puiſque pour la ſoutenir, le Gouvernement

ſeroit obligé de s'emparer des revenus deſtinés au payement des intérêts.

Nº. V. *Compliment adreſſé au Lord North, ſur la nouvelle grace qui vient de lui être accordée en la perſonne de ſes trois fils, de la ſurvivance du duc de Newcaſtle pour l'office de Contrôleur des Douanes de Sa Majeſté dans le port de Londres.*

[Cetre piece a paru pour la premiere fois dans le Mercure Calédonien, qui s'imprime à Edimbourg. Les Gazetiers de l'oppoſition l'ont donnée dans leurs feuilles pour faire voir que même en Ecoſſe il y a des eſprits indépendans, qui condamnent la conduite des Miniſtres.]

On a dit du Général Washington, qu'il s'étoit fait un ſyſtême de ne gagner ni perdre dans ſa Place, & que dans la derniere guerre il avoit quitté le ſervice ſans être d'un shilling plus riche ou plus pauvre. Aſſurément, Mylord, il y a autant de différence entre M. Washington & vous par les actions que par les principes. Vous avez mis en œuvre tous les reſſorts de l'intrigue & du crédit, pour accumuler ſur votre perſonne & ſur votre famille des places & des ſurvivances, avec une prodigalité ſans exemple. Mais vous avez fait perdre un Empire à la Grande-Bretagne, & vérifié une ancienne maxime ſuivant laquelle *tout homme qui s'oc-*

cupe trop des émolumens dans une grande place, n'eſt propre que pour une petite.

On dit que vous êtes un homme très eſtimable dans la vie privée. Il faut bien que cela ſoit ainſi, puiſque les chiens enragés du parti de l'oppoſition, ces gens qui ont faim & ſoif de l'argent & des dépouilles de leur pays, & qui n'ont pu parvenir à les partager avec vous, ces miſérables dont la conduite n'eſt guères moins criminelle ni mépriſable que la vôtre, & qui ont diſtribué avec tant d'impudence l'injure & la diffamation, vous ont trouvé des mœurs irréprochables, & n'ont oſé vous attaquer ſur cet article.

Mais l'abſence des vices dans un homme ne ſe ſent que dans le cercle étroit de ſa famille & de ſes amis; au lieu que votre conduite miniſtérielle intéreſſe toute une nation. Tournez vos regards ſur le paſſé, Mylord, voyez ce qu'étoit votre pays il y a quelques années, & conſidérez enſuite ce qu'il eſt actuellement. La Grande-Bretagne jouiſſoit alors d'une paix & d'une union auſſi parfaites que ſa conſtitution le comporte: le commerce & les manufactures étoient dans la ſituation la plus floriſſante. Jamais le crédit public n'avoit été plus haut, malgré l'énorme fardeau d'une dette immenſe que dix années de paix n'avoient que peu diminuée: la Nation étoit reſpectée de l'Etranger, & rien ne pouvoit troubler l'indolence du Mi-

niſtre qu'une miſérable diſpute avec quelques ſéditieux de Boſton. Telle étoit alors, Mylord, la ſituation de la Grande-Bretagne ; voyez actuellement à quelle condition vous l'avez réduite. Un mécontentement général dans toutes les parties de l'Empire, la diminution & la détreſſe du commerce, les manufactures languiſſantes, la chûte du crédit tant public que particulier, pour avoir été forcé juſqu'à faire craindre une banqueroute, la Nation inſultée & mépriſée au-dehors, nos armées abandonnées à la captivité, nos flottes battues, l'Amérique perdue, & les Iſles de l'Amérique ſur le point de recourir à la protection du Continent, déſormais leur métropole, & dont elles ſeront l'appanage!

Pouvez vous jetter les yeux ſur ce tableau, & ne pas frémir de tous les maux que vous avez cauſés? Mais que parlai-je de frémir? Il faut pour cela quelque ſenſibilité, & peut on en ſuppoſer le moindre germe dans un Miniſtre capable de nier un jour dans le même lieu, en préſence des mêmes perſonnes, les faits qu'il a aſſurés la veille, les meſures qu'il a adoptées, & les argumens qu'il a avancés à leur appui. C'eſt ce que vous n'avez ceſſé de faire pendant toute la durée de cette malheureuſe conteſtation. Selon que le vent nous apporte de bonnes ou de mauvaiſes nouvelles d'Amérique, vous êtes un Héros ou un Poltron.

Vous avez traité l'Amérique comme certains peres foibles & imprudens traitent leurs enfans mutins; & il en eſt réſulté la même choſe. On réſiſte à toute autorité exercée foiblement & hors de ſaiſon : on finit même par la ſecouer. N'eſpérez pas, Mylord, pouvoir vous mettre à l'abri ſous l'Egide du Parlement. Dans les diſſenſions publiques, les gens ſages & modérés ſont généralement diſpoſés à renforcer le Gouvernement. Ils croyent & ils ſont diſpoſés à croire que le Gouvernement en ſait beaucoup plus que les particuliers, & que par conſéquent les meſures qu'il adopte ſont les meilleures que la ſituation générale des affaires puiſſe admettre. C'eſt ſur ce principe que la ſoumiſſion au Gouvernement eſt établie, & que tandis que les affaires d'une Nation ſont conduites avec un certain degré de conſiſtance, de convenance & de ſuccès, les bons Sujets, au ſein d'une douce tranquillité, donnent toute leur attention à leurs affaires particulieres, & ſupportent, ſans ſe plaindre, les charges qui leur ſont impoſées. Mais s'ils s'apperçoivent que le Parlement, trompé par le Miniſtre, mène pas à pas le Royaume à ſa deſtruction : s'ils voyent le plus beau fleuron de la Couronne Britannique perdu par la timidité & l'irréſolution de ſes Conſeils, l'empire de l'Océan prêt à lui être enlevé, ſes côtes inſultées, ſon crédit public anéanti, ſon commerce & ſes manufactures tombées, ſes impôts augmentant chaque

cur, avec l'impoſſibilité de les payer; alors, ne peuvent plus être bons Citoyens, en reſtant plus long-tems dans une inaction honteuſe; & en ſouffrant ſans ſe plaindre que la principale autorité ſoit laiſſée à un homme qui a réduit le Royaume à la ſituation déplorable où il ſe trouve aujourd'hui. Je ne demande pas que vous conveniez que ce ſoit faute de talens ou d'intégrité; mais enfin vous ſerez obligé d'avouer que vous n'avez pas réuſſi; & c'en eſt aſſez, car dans l'état actuel des choſes, la ſureté publique exige que le Miniſtre poſſede toute la confiance de la Nation. C'eſt à quoi vous n'avez aucun droit de prétendre. Retirez vous donc, Myloid, tandis que vous pouvez le faire ſans courir de riſque. Juſqu'à préſent vous avez eu pour ennemis des gens factieux, turbulens & intéreſſés. Tant que l'Etat eſt en ſureté, les Citoyens ſages & modérés s'embarraſſent fort peu que ce ſoit tel ou tel qui jouiſſe des émolumens d'une place éminente. Mais aujourd'hui le danger va les réveiller tous. Si vous perſiſtez dans votre opiniâtreté, ſi vous les forcez d'agir, ils vous traîneront devant les Tribunaux, ils vous pourſuivront juſques ſur l'échafaud. Et alors vous vous ſouviendrez, mais trop tard, du bon avis de celui qui ſigne,

AGRESTIS.

N.° VI. *Extrait d'une lettre de Bath, ſur un Miniſtre honoré depuis peu de l'ordre inſigne de la Jarretiere* (le Lord Suffolk).

Nous avons eu ici pendant quelques jours le Lord Suffolk qui eſt venu prendre les eaux. Sa pauvre machine paroît auſſi délabrée que l'eſt celle de l'Etat. Ce Pair décrépit a travaillé avec le même ſuccès à la deſtruction de l'un & de l'autre. Ce ſeroit un grand malheur que les eaux eûſſent quelque vertu pour lui rendre la ſanté, à moins que ce ne fût pour lui faire mieux ſentir le ſort qu'il mérite & auquel probablement il ne ſe ſouſtraira point. La maladie qui le rend impotent d'une jambe n'eſt qu'une repreſaille bien foible pour tous les membres qu'il a fait perdre à l'Etat, en détachant de la Grande-Bretagne trois millions de ſes plus fideles ſujets.

Tout le monde le regarde ici avec dégoût & avec horreur, comme un des hommes qui ont le plus contribué à la ruine de notre patrie. Il a garanti ſur ſa tête dans la Chambre des Lords le ſuccès de la guerre d'Amérique. L'engagement qu'il a contracté ne doit point être frivole; & peut-être en exigera-t-on l'accompliſſement plutôt qu'il ne l'imagine. Tout ce que je ſais, c'eſt que ſi ſa tête, & celles de tous ceux qui depuis trois ans aſſurent à la Cour la pluralité des ſuffrages dans le Parlement, étoient expoſées à Temple-Bar

Bar & en d'autres lieux ſemblables, ce ſeroit un ſpectacle bien agréable & bien conſolant pour tous les bons Anglois.

Avez-vous vu ce Seigneur? Il a une mine baſſe & un mauvais ton (ſuburbanity), que ſon caroſſe, ſa livrée & ſes armoiries ne ſervent qu'à rendre plus remarquables. Quelques perſonnes prétendent que c'eſt un Miniſtre charmant dans ſa place. Je crois en effet qu'il eſt charmant, par l'art qu'il a de ſoumettre toutes ſes facultés à une adminiſtration qui n'eſt connue que par ſa foibleſſe, ſon ignorance, ſes mépriſes, ſon entêtement & ſon effronterie. Au ſurplus il a un grand nombre d'émules dans ce genre de mérite miniſtériel. Il eſt vrai qu'à cet égard on peut dire qu'il emporte la palme ſur toutes les eſpeces de mérite. Il connoit mieux qu'aucun autre le moyen infaillible de ſe concilier l'affection du Souverain, de puiſer à ſon aiſe dans le tréſor public du Royaume & de ſe faire ouvrir le ſanctuaire des plus brillantes décorations.

N.° VII. *Coup-d'œil général ſur le Miniſtere & la Nation Britanniques.*

» C'eſt quelque choſe d'étrange que de voir les peines que ſe donne une partie de la nation pour ôter le cœur à l'autre, à la moindre apparence de danger. Aujourd'hui, par exemple, avec quelle affectation certaines

gens ne répandent-ils pas les nouvelles les plus ſiniſtres: avec quelle avidité ne voit-on pas la multitude les recevoir? Tous nos moyens de défenſe ſont exténués & dépréciés, tandis qu'on exagere de la maniere la plus extravagante les forces & les reſſources de l'ennemi «.

» Peut-être cette conduite inconcevable (on voit que je ménage les termes) a-t-elle été une des principales cauſes des guerres ſi fréquentes que nous avons eues avec les François. La perſpective d'une victoire eſt un appât dont le vulgaire ſe repaît toujours avec avidité. Or rien n'eſt plus propre à enfler l'eſpoir d'un peuple que d'entendre ſes ennemis reconnoître eux-mêmes leur infériorité. En général la préſomption & la confiance ſont le caractere diſtinctif des François; & tout ce qu'on n'a ceſſé de leur crier de notre prétendue foibleſſe n'aura pas peu contribué à exalter ces ſentimens.

Qu'eſt ce que M. de Sartine pourroit dire de plus fort pour animer ſa nation à faire la guerre à la Grande-Bretagne, que ce qui ſe publie journellement dans nos propres gazettes? Je ſuppoſe qu'il voulût compoſer un écrit à ce ſujet & le faire circuler en France: une ſimple compilation de deux ou trois de nos papiers feroit ſon affaire; & il l'écriroit à peu-près dans les termes ſuivans.

Compatriotes & Amis.

» Le Roi, notre maître, ayant jugé à propos de tourner ſes armes contre les Anglois, & voulant en même-tems ôter tout lieu aux craintes & aux allarmes que leurs ſuccès ſurprenans dans la derniere guerre pourroient vous inſpirer, Sa Majeſté me charge de mettre ſous vos yeux le véritable état de cette Nation autrefois ſi formidable, & de vous faire voir à quel aviliſſement elle ſe trouve réduite par les folies ou la trahiſon des Miniſtres qui ſont à la tête de ſes affaires. C'eſt une vérité ſi notoire, qu'à l'exception de quelques créatures de la Cour de Londres, cette Nation entiere ſe montre convaincue que parmi tous les hommes que le Gouvernement employe, il n'y en a pas un ſeul qui ne ſoit un imbécille ou un fripon. En un mot, leur unique objet depuis quinze ans, & auquel ils ont travaillé ſans relâche, a été la ruine de leur Souverain & de leur pays, quoiqu'ils dûſſent bien ſentir qu'elle entraîneroit la leur. Il eſt vrai qu'il exiſtoit un homme, & un ſeul homme, qui dans cette facheuſe criſe eût pu ſauver ſa patrie; mais heureuſement cet homme n'eſt plus; & avec lui a diſparu la gloire de la Grande-Bretagne «.

» Je ne m'étendrai point ici ſur les richeſſes, la ſageſſe & la valeur des Etats-unis d'Amérique, actuellement nos bons & fideles

alliés. Il me ſuffit de vous aſſurer, toujours d'après le témoignage des Anglois, que les ſeules forces des Américains ſeroient ſuffiſantes pour détruire toutes celles que pourroit lui oppoſer la Grande-Bretagne, dont le commerce n'a ſubſiſté que par eux ſeulement & dont *le Soleil s'eſt couché pour toujours* au moment de leur défection «.

Quelle eſt donc la Nation que vous allez combattre ? C'eſt une nation dont les finances ſont entierement ruinées ; chez qui l'argent public eſt détourné ſans ceſſe pour aſſouvir la rapacité des particuliers & aſſurer aux Miniſtres la pluralité des ſuffrages dans un Parlement venal & corrompu, que le peuple mépriſe trop pour y mettre la moindre confiance : — c'eſt une nation dont les flottes ſont pourries, mal armées & fournies pour la plupart de ſi mauvais équipages, que dans un jour de combat ils ſeront à peine en état de mettre un pied hors de leurs hamacs : — une nation enfin, dont les troupes de terre en Amérique ſont actuellement priſonnieres ou ſur le point de l'être ; tandis que la Grande-Bretagne elle-même n'a pour défenſeurs que de miſérables Miliciens, ſans diſcipline & ſi mal armés, que ſur vingt, à peine y en a-t'il un qui ait un fuſil en bon état «.

» Que de reproches vous auriez à vous faire ſi vous manquiez de vous ſaiſir d'une proie ſi riche & qui s'offre d'elle-même ? Soyez certains qu'il n'y a dans tout ceci au-

cune exagération, puiſque ce ſont des vérités dont conviennent hautement tout ce qu'il y a de gens éclairés en Angleterre. Je ſais bien qu'on arracheroit difficilement un pareil aveu à toute nation un peu raiſonnable; mais les faits ſont ſi ſcandaleuſement notoires, que celle-ci veut tirer aumoins quelque mérite de les publier. Ce n'eſt donc point pour une guerre, c'eſt pour une conquête que vous allez entrer en campagne. Vous ne pouvez manquer de concourir avec zele à une entrepriſe qui non ſeulement vous délivrera d'un ennemi implacable & puiſſant, mais qui vous aſſurera pour la ſuite l'empire & les richeſſes de la majeure partie du globe «.

» Il n'y a pas d'Anglois qui dût s'étonner de voir un pareil écrit ſigné DE SARTINE.

P. S. du 25 Septembre.

Je ſuis fâché de fermer ce paquet ſans vous donner aucune nouvelle d'Amérique. Le bruit court qu'il eſt venu le 22 une lettre à l'Amirauté de l'Amiral Montagu, Commandant à Terreneuve, & qu'il mande que le Comte d'Eſtaing étoit entré dans la riviere Delaware. Mais cela ne reſſemble point à ce qui a été écrit par le Lord Howe le 31 Juillet, que le Comte d'Eſtaing, après avoir été reconnoître la Delaware, avoit remonté vers le Nord, comme pour porter ſur Rhode-Iſland.

Il y a des gens ici qui ont grand'peur qu'il n'ait plutôt été à la recherche des débris de l'escadre de l'Amiral Byron. — Vous apprendrez avec déplaisir que le vaisseau la *Guienne*, de la Martinique pour Bordeaux, vient d'être envoyé à Dartmouth. On le dit très-riche; mais tout ne sera pas perdu pour les Armateurs. Les Assureurs de Londres en rendront trente mille livres sterling.

PRISES FAITES A LA MER.

Vaisseaux pris par les Anglois.

Noms & désignations des vaisseaux.	*Lieu de leur départ & chargement.*	*Lieu de leur destination.*	*Ce qu'ils sont devenus, &c.*
Sainte Marthe, Capitaine de Taille.	Havre de Grace, chargé de farine.	Breſt.	
L'*Aimable Victoire*, Capitaine Vincent.	Martinique, rum, ſucre, café & coton.	. . . . .	Pris par le *Fox*, frégate de l'Amiral Keppel.
Le *Brunſwich*, vaiſſeau Américain.	30 boucauts de tabac & 600 barils de riz.	. . . . .	Pris par l'*Allarme* & le *Héros*, Corſaires de Guernesey, pris devant Breſt par le Cutter du Roi l'*Alert*.
Deux vaiſſeaux François.	Chargés de ſel & de balotterie.	Pour l'Amérique.	Pris par le nouveau Corſaire du nom de l'*Active*, de Guernesay, l'un conduit à Guernesey, l'autre à Torbay.
Un brigantin & deux ſloops.	Tabac, rum, ſucre & ſel.	. . . . .	Pris par la *Roſe*, Capitaine Dunkan & condnits à New York.
La *Marth*, Capitaine Mackintosh.			
Le *Lord Dungarvon*, Capitaine Kirby.	. . . . .		Repris & conduits à Halifax.

Noms & désignations des vaisseaux.	*Lieu de leur départ & chargement.*	*Lieu de leur destination.*	*Ce qu'ils sont devenus.*
La *Louise*, Capitaine Barbay.	Martinique avec du salpêtre, & quelques lainages.	Caroline Méridionale.	Pris par une frégate Augloise & conduit à la Nouvelle-York.
Le *Hornet*, Capitaine Welch.	Martinique salpêtre, poudre à canon, deux mille fusils & six canons de fonte.	Caroline Méridionale.	Pris par le vaisseau de guerre le *Rainbow*, & conduit à Halifax.
La *Coquete*.	La Rochelle avec une riche cargaison.	Pour l'Amérique.	Enlevé dans la rade par un Corsaire de Guernesey.
Le *Lynx*, Capitaine David. Brigantin François.	Nantes, sel & balotteries,	Virginie.	Pris par le *Beaseley*, vaisseau lettre de marque, & envoyé à Jersey.
Le *Sally*, Capitaine Cuthberg de Pensacola, repris.	.....		Envoyé à la Grenade.
Le *Fox*.	Caroline, riz, indigo.	Nantes.	Pris par la *Rose*, Capitaine Duman & amené à Portsmouth par le Winchelsea.
Le *Bon Jesus*, Capitaine Defam, Nra Senra, de Salud.	Amsterdam, 160 barils de poudre & des armes.	Opporto.	Pris par la frégate *le Fox* & envoyé à Portsmouth.
	.....		

Noms & déſignations des vaiſſeaux.	*Lieu de leur départ & chargement.*	*Lieu de leur deſtination.*	*Ce qu'ils ſont devenus, &c.*
L'*Ufrow-Martina*. Capitaine Welsberg.	Curaçao.	Quiderſée.	Pris & envoyé à Plymouth par le vaiſſeau de guerre le *Pacifick*.
Un ſloop.	Caroline, tabac.	Amſterdam.	Pris par le *Sparling*, Capitaine Dennx de Liverpool.
Le *Hendreck* & *Alida*, Capitaine Klock.	Saint Euſtache, café.	Nantes.	Pris & envoyé à Portsmouth par le *Fax*, frégate de guerre.
Proſperons..	. . . . .	Nantes.	
Mary.	Tabac.		
Un Corſaire Américain de 6 canons.	.....		Pris par la frégate la *Blonde* & envoyé à Halifax.
La *Jonquille*.	Penſacola, indigo riz, &c.	Nantes.	Ptis par l'*Atalante*, & conduit à Graveſend.
La *Fortune*, Capitaine Weſtcoat.	Nantes, lainage, mille fuſils & autres munitions.	Caroline Méridionale.	Pris près de Nantes & envoyé en Angleterre.

Vaiſſeaux pris ſur les Anglois.

La *Défenſe*, de 16 canons de 6 & 4 & 120 hommes. La *Diane*, Capitaine Colley.	Afrique.	Jamaïque	Pris & envoyés à l'Iſle Saint Domingue.

Noms & désignations des vaisseaux.	*Lieu de leur départ & chargement.*	*Lieu de leur destination.*	*Ce qu'ils sont devenus, &c.*
Le *Fortunaté-Aaventurer*, Capitaine Kinnham.	De la côte de Malabar, avec 276 Negres.	Pour les Indes Occidentales.	Pris par un Corsaire Américain de 10 canons, & conduit à la Guadeloupe.
Le *Sally*, Capitaine Scot.	Saint Christophe.	New-York.	Pris le 16 Mars par un Corsaire Américain de 12 canons & conduit à la Martinique.
La *Perle*, Capitaine Branker. *La Fancy*, Capitaine Allison.	Côte d'Afrique.	. . . . .	Pris par un Corsaire Américain de 20 canons.
L'*Elisa*, Capitaine Jack.	De Clyde pour Halifax.	Isle Grenade.	Pris & conduit à Salem.
Le *Lapwing*, Capitaine Scott.	Londres.	.....	Tous pris par la frégate Françoise le *Rossignol*, commandée par M. de la Touche, & conduits à la Rochelle.
Le *Morningstard.*	Dartmouth.		
La *Royale Charlotte.*.	Guernesey.		
Le *Friendshipe*, Capitaine Reid.	Leith.	Isle Grenade.	Pris par un Corsaire Américain & conduit à la Martinique.
L'Adventure, Capitaine Baxter.	Honduras.	Bristol.	Pris par un Corsaire Américain de 6 canons & envoyé à Salem.

Noms & désignations des vaisseaux.	*Lieu de leur départ & chargement.*	*Lieu de leur destination.*	*Ce qu'ils sont devenus, &c.*
La *Patience*, Capitaine Moor.	Dublin.	Drontheim.	Pris par un Corsaire Américain, & conduit à Brest.
Le *Lovely-Lass*, Capitaine Ward.	Londres.	Amérique.	Pris & conduit à Boston.
Le *Sarach*, Capitaine Newby, lettre de marque de 16 canons.	Darmouth.	Terreneuve.	Pris par deux Corsaires Américains.
Trois vaisseaux armés à Saint Augustin, pour être employés avec d'autres à une expédition contre la Géorgie.	.....	.....	Pris par des Corsaires Américains.

FIN.

TABLE
DES MATIERES.

Des ſept Lettres du Banquier de Londres formant le Tome XI des Affaires de l'Angleterre & de l'Amérique.

(*N. B. Ces Lettres ſe trouvent dans les* N.° *XLVIII, XLIX, L, LI, LII, LIII, & LIV.*)

A

Amérique. Articles du Traité d'amitié & de commerce entre la France & les Etats-unis d'Amérique, qu'il a été néceſſaire de publier pour leur obſervation de la part des Américains, *p.* ij. — Réjouiſſances au Quartier-Général de l'armée Américaine le 6 Mai 1778, ſur la nouvelle de la concluſion des Traités d'alliance & de commerce avec la France, *p.* xvij. — Ordres généraux donnés le 5 Mai pour les réjouiſſances du 6, *p.* xxij. — Exhortation adreſſée par le Congrès aux peuples des Etats-unis d'Amérique, le 9 Mai 1778, *p.* xxiij. — Lettres écrites d'Amérique aux Députés du Congrès à Paris, *p.* xxxvj. — Oppoſition qu'éprouve la Conſtitution de l'Etat de la Baye de Maſ-

ſachuſet, *p.* xl. —— Réponſe au Banquier de Londres par ſon Correſpondant Américain ſur le bruit qui a couru que le Congrès avoit nommé des Commiſſaires pour traiter avec ceux du Roid'Angleterre, *p.* xlix. -- Adreſſe aux peuples ſur la ſignature des Traités, *p.* xciv. — Réponſe du Général Howe à M. Kirk, en date de Londres le 21 Février 1775, *p.* cv. —— Infâmes procédés de Patrick Tonyn, Gouverneur de la Floride, envers ſes priſonniers, *p.* cvij. —— Copie d'une lertre de M. Achard, Chevalier de Bonvouloir, à M. de Sartine, *p*, cix. — Copie d'une lettre de M. le Chevalier de Bretigny à M. de Sartine, Saint Auguſtin, Floride de l'Eſt, 14 Mars 1778. — Lettre de M. John Adams ſur quelques articles de ce Journal concernant les Sauvages, *p.* cxxiv. —— Jugement rendu dans la Caroline en Mars 1778, qui prouve avec quel ſcrupule ſont ſuivies les Ordonnances du Congrès, *p*, cxxxiv. — Proclamation du Congrès du 9 Mai 1778, pour faire reſpecter les vaiſſeaux neutres, *p.* cxxxviij. — Epitre dédicatoire aux Etats-unis du Tome III du tableau de l'hiſtoire générale des Provinces-Unies, *p.* cxl. — Raiſons qui font rejetter le projet de Conſtitution pour la Baye de Maſſachuſſets, *p.* clij. — Réponſe du Congrès aux Commiſſaires du Roi de la Grande-Bretagne du 11 au 16 Juin 1778. —— Lettre des trois Commiſſaires au Congrès, *p.* clvj. — Propoſitions conciliatoires des Commiſſaires, *p.* clvij. — Seconde lettre des mêmes, *p.* clxj. — Réponſe du Congrès, *p.* clxiij. —— Lettre particnliere du Colonel Johnſtone au Préſident du Congrès, *p.* clxv. — Réponſe, *p.* clxvj. -- Commiſſion du Roi d'Angleterre aux cinq Commiſſaires, clxviij. — Obſervations de W. H. Drayton, Membre du Congrès, ſur la lettre des Commiſſaires & la Commiſſion du Roi, *p.* clxxx. — Autres obſervations pareillement d'un Membre du Congrès aux Comte de Carliſle, Lord Vicomte Howe, le Chevalier William Howe (ou en ſon

abſence au Chevalier Henri Clinton), William Eden & George Johnſtone, *p.* cxcij. — Démêlés entre les Commiſſaires, *p.* ccxiv. — Affaire du Marquis de la Fayette, le 19 Mai, *p.* ccxvij. — Premiers bruits de l'affaire du 2 Juin & de l'arrivée du Comte d'Eſtaing devant New-York, *p.* cclxij. — Précis de la relation de l'affaire du 28 Juin dans la Gazette de la Cour, *p.* cclxv. — Lettres du Lord Howe des 6 & du 11 Juiller, *p.* cclviij. — Relation Américaine de l'affaire du 28 Juin entre les armées de Washington & de Clinton, *p.* cclxix. — Extraits de diverſes lettres ſur l'affaire du 28 Juin, *p.* cclxxiv. — Addition à la négociation du mois de Juin entre le Congrès & les Commiſſaires, *p.* cclxxxij. — Poſition des Américains devant New-York, *p.* cclxxxv. — Mort de Philippe Livingſton, Membre du Congrès, *p.* cclxxxvj. — Marine Américaine à Boſton, *p.* cclxxxvj. — Arrêtés du Congrès du 8 Juin concernant l'exportation des proviſions, *p.* cclxxxvij. — Affaire entre le Major général Philipps, Commandant des priſonniers Anglois, & le Général Heath, Américain, relativement à un Officier Anglois près de Boſton, tué per une Sentinelle Américaine, *p.* cclxxxvij. — Relation de l'affaire du 28 Juin par le Général Washington, *p.* cccxx. — Traité d'amitié & de Commerce entre la France & les Américains.

E

Espagne. Raiſons que l'Angleterre a de douter de ſes diſpoſitions. — Débats du 2 Juin, *p.* lxiij.

F

Factions. Danger d'une paix avec la France, dans les circonſtances actuelles, prouvé par Aratus, *p.*

lxxxix. — Copie d'une lettre écrite le 10 Février 1775, au Général Howe, Député au Parlement pour la ville de Nottingham, par le ſieur Kirk, Marchand de cette Ville, *p.* cij. — Obſervations ſur la poſition actuelle de l'Angleterre, *p.* cxvij. — Ecrit attribué au Lord Shelburne ſous le nom d'Aratus. Aratus inſiſte pour une guerre avec la France comme un moyen plus ſûr de faire un Traité avantageux avec l'Amérique, *p.* ccxlil. — Réponſe ſuppoſée venir du parti de Rockingham à l'Imprimeur du *London Evening Poſt*, *p.* cclj.

FRANCE. Jugement porté par un Anglois ſur la conduite de M. Beliſat, Commandant de la *Licorne*, *p.* xlviij.

M

MARINE. Doutes propoſés à l'Amiral Keppel, *p.* ccxxx. — Principales réparations à faire aux vaiſſeaux de M. Keppel, *p.* ccxlij. — Départ de l'eſcadre de Keppel, & ſa force, *p.* cclxxxix. — Négligence du Lord Sandwich démontrée relativement à l'expédition de l'Amiral Byron, *p.* cccxiij. — Etat exact de l'armée navale aux ordres de l'Amiral Keppel, ſortie pour la ſeconde fois le 22 Août, *p* cccxxxj.

O

OPPOSITION. Querelle entre *Aratus* & le *Whig conſéquent* ſur le moyen de faire chaſſer les Miniſtres, *p.* ccxcviij. — Nouvelle lettre d'Aratus, & réponſe du Whig conſéquent, *p.* cccxxxix. — Obſervations ſur les inſtructions données aux Commiſſaires conciliateurs, *p.* ccclviij. — Eſſai de Prophétie du jeune Merlin, ccclxij. — Compliment

adreſſé au Lord North, ſur la nouvelle grace qui vient de lui être accordée en la perſonne de ſes trois fils, de la ſurvivance du Duc de Newcaſtle pour l'Office de Contrôleur des Douanes de Sa Majeſté dans le port de Londres, *p.* ccclxiij. —— Extrait d'une lettre de Bath, ſur un Miniſtre honoré depuis peu de l'ordre inſigne de la Jarretiere (le Lord Suffolk), *p.* ccclxviij. — Coup d'œil général ſur le Miniſtere & la Nation Britanniques, *p.* ccclxix.

P

PARLEMENT. Débats du 2 Juin chez les Pairs, *p.* liv. —— Clauſe de l'acte de la Milice qui regle la convocation d'un Parlemeut prorogé. —— Débats ſur cette clauſe, *p.* lix.

T

TROUPES. Il en reſte très-peu peur la défenſe intérieure, *p.* lxviij.

INDEX.

B

BATHURST [le Lord] *p.* lxvj.
BOLTON [le Duc de] *p.* liv. — *p.* lviij.
BRISTOL [le Lord] *p.* lxxiij. — *p.* lxxxiij.

C

CAMBDEN [le Lord] *p.* lxiij.

G

GOWER [le Lord] *p.* lxxvj.

H

HOWE [Le Général] *p.* cv.

R

RICHMOND [le Duc de] *p.* lxxvij.

S

SANDWICH [le Lord] *p.* lxxxj. — *p.* lxxxv.
SHELBURNE [Le Lord] *p.* lxvij.

W

WEYMOUTH [le Lord] *p.* lviij.

FIN.

EC776
A256a
V. 12

EC
A257d
v. 11
pt. 2